

FOUILLES

ET

DÉCOUVERTES

RÉSUMÉES ET DISCUTÉES

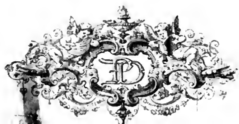
EN VUE DE L'HISTOIRE DE L'ART

PAR

M. BEULÉ

TOME PREMIER

GRÈCE ET ITALIE



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

FOUILLES

ET

DÉCOUVERTES

TOME PREMIER

DU MÊME AUTEUR

A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Cie

CAUSERIES SUR L'ART (2e *édition*) . . . . 1 vol. in-12.
PHIDIAS, drame antique (2e *édition*). . . . . 1 vol. in-12.
L'ART GREC AVANT PÉRICLÈS (2e *édition*). . . . . . 1 vol. in-12

CHEZ MICHEL LÉVY FRÈRES

LE PROCÈS DES CÉSARS (4e *édition*) . . . . . . 4 vol. in-8e.
LE DRAME DU VÉSUVE (2e *édition*) . . . . . . 1 vol. in-12.

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES

L'ACROPOLE D'ATHÈNES (2e *édition*). . 1 vol. in-8e avec 5 planches.
ÉTUDES SUR LE PÉLOPONÈSE . . . . 1 vol. in-8e.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

FOUILLES

ET

DÉCOUVERTES

RÉSUMÉES ET DISCUTÉES

EN VUE DE L'HISTOIRE DE L'ART

PAR

M. BEULÉ

TOME PREMIER

GRÈCE ET ITALIE





PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1875

AVERTISSEMENT

J'ai réuni, dans ces deux volumes, des études publiées à diverses époques sur les principales découvertes archéologiques de notre temps. J'y parle un peu de mes fouilles, beaucoup de celles des autres. Je passe en revue les terres classiques que baigne la Méditerranée et la plupart des points touchés par les explorateurs depuis vingt-cinq ans. Je m'efforce surtout de faire ressortir tout ce qui constitue une conquête nouvelle, non-seulement pour l'art, mais pour l'histoire; car, si la science moderne a tiré des auteurs à peu près tout ce qu'ils contiennent, les ruines

décrites par des archéologues clairvoyants et les monuments qui sortent du sol sont une source inépuisable.

J'ai suivi, pour classer les sujets, l'ordre géographique. Le premier volume est consacré à la Grèce et à l'Italie; le second, à l'Afrique et à l'Asie. Les Scythes occupaient les deux rives du Bosphore cimmérien, frontière de l'Asie et de l'Europe : je les ai rangés en Asie, parce qu'ils appartiennent à l'Orient par leur origine et par leurs mœurs.

FOULLES

ET

DÉCOUVERTES

JOURNAL DE MES FOUILLES

PREMIÈRE PARTIE

Athènes, 1er décembre 1851.

Je suis de retour en Grèce : le moment est venu d'écrire mon livre sur l'Acropole d'Athènes[1], sujet proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Je me retrouve parmi ces ruines que j'ai quittées depuis sept mois, et qui, depuis sept mois, n'ont pas cessé d'occuper ma pensée. Les études que je viens de

[1] Deux volumes in-8° avec planches, publiés en 1853 chez Firmin Didot.

faire en Étrurie, à Rome, à Pompéi, en Sicile, se rapportaient toutes à ces merveilles de l'art athénien, auxquelles j'ai voulu comparer les monuments si divers de l'art grec et ses débris dispersés. J'ai vécu à la villa Médicis, dans un commerce assidu avec les architectes, les sculpteurs et les peintres. Je me suis initié à leurs idées, à leur façon d'observer, à leurs connaissances techniques. Hélas ! plus je me suis préparé, plus je reconnais mon impuissance. Ce que j'ai appris ne m'ouvre les yeux que pour m'ôter le courage. Les Propylées et le Parthénon sont les monuments les plus parfaits que l'homme ait jamais construits. Comment peindre ce qui est si beau? Comment analyser ce qui est si simple?

4 décembre.

Ma perplexité s'accroît. Faire un livre sur des chefs-d'œuvre qui rendent l'admiration muette ! Faut-il parler la langue des arts? elle est incomplète ; la langue de l'érudition? elle dessèche un semblable sujet ; la langue de la poésie? elle paraît vide, en prose, et n'est plus que de la déclamation. Les pages que Lamartine a écrites sur le Parthénon, dans son *Voyage en Orient*, sont éloquentes, mais elles blessent devant ces marbres où resplendissent la sobriété et le bon sens. Peut-être serait-il possible de soutenir les descriptions poétiques par l'exactitude de l'archéologie et de féconder l'archéologie par le sentiment de l'art. Mais où sont les modèles? quelle sera la mesure?

11 décembre.

Le paquebot de Marseille apporte des nouvelles qui ont jeté la colonie française dans la consternation. La lecture des journaux du 2 et du 3 décembre est lugubre. Plus on est loin, plus on ressent les blessures faites à la patrie; c'est surtout devant les étrangers qu'il est cruel de rougir. Les Grecs, cependant, ne manquent ni de retenue ni de délicatesse. Ils nous laissent passer en silence; leurs regards seuls semblent dire : « Pauvres gens, qui nous avez apporté la liberté et n'avez point su la garder ! »

19 décembre.

Depuis huit jours, j'ai beaucoup réfléchi : réflexions tristes, mais salutaires ! A vingt-cinq ans, nous commençons à sonder les années qui s'approchent, parce qu'elles doivent décider du reste de notre vie. Certes, dans un État libre, c'est un rêve permis d'attacher son avenir à l'avenir de son pays. Bien conduire ses propres affaires pour avoir le droit de toucher aux affaires publiques, développer ses facultés pour les mettre un jour au service de tous, demander à la politique l'emploi d'une expérience lentement acquise, c'est le but le plus avouable. La génération qui nous précède a connu ces joies. Notre génération ne les connaîtra pas; elle sera une génération de transition, vouée à l'impuissance et au découragement ; elle expiera des fautes qu'elle n'a point commises, et attendra un réveil dont

elle ne jouira pas. Tout est si rapide ici-bas! Le flot pousse le flot avec tant d'énergie! Si jamais l'atmosphère devient pure et libre, nos enfants seront déjà des hommes : ce sont eux qui nous écarteront afin de respirer et d'agir. Un peuple qui vient d'abdiquer sous la main d'un maître ne voudra pas de longtemps reprendre possession de lui même.

Que deviendrons-nous donc, nous qui sommes nés trop tard ou trop tôt? Comment remplir cette période d'abstention qui peut durer autant que notre vie? L'histoire abonde en exemples. Dans les époques profondément troublées, les indépendants demandent aux lettres leur consolation, à l'estime publique leur force, à la vie privée leur dignité.

La France du dix-neuvième siècle offre en outre un abri providentiel où les cœurs fiers seront soutenus contre l'isolement aussi bien que contre leurs propres défaillances. Tout ce que les sciences, les lettres et les arts produisent d'éminent siége à l'Institut. Les cinq Académies sont une république constituée; elles réalisent cette république des lettres que rêvaient jadis les poëtes de cour.

Là régnera toujours la libre pensée, protégée par l'opinion contre le mauvais vouloir et les empiétements. Sur ce seuil, les orages du monde ou de la politique s'arrêteront, par respect pour le génie de la France. Dans les temps d'épreuves, l'Institut n'est plus seulement une consolation pour ses élus, il devient une force. Les hommes qui veulent vivre de la vie de l'esprit et chercher leurs jouissances dans l'activité de la

pensée sont attirés par ce grand corps. Ils y trouvent un appui et toutes les satisfactions de la conscience. Ce n'est plus la récompense d'une carrière presque achevée qu'il faut lui demander comme par le passé : il faut arriver jeune, pour opposer aux tentations l'orgueil de la solidarité, les exemples, la loi du travail et la discipline du bien. C'est là que je voudrais mériter d'être admis de bonne heure, comme dans une forteresse. Je ne puis m'expliquer avec détail des choses qui m'apparaissent de si loin; cependant, elles m'apparaissent avec une singulière vigueur. L'espace aide, comme le temps, à envisager les événements sous leur aspect vrai ; à cinq cents lieues de son pays, on juge ses contemporains comme s'ils étaient morts depuis cinq cents ans.

Dans l'armée on parvient aux plus hauts grades en recherchant les occasions de s'exposer et en faisant toutes les campagnes. N'y a-t-il pas aussi une science militante ? Ne parle-t-on pas d'*expéditions* scientifiques? Les services ne sont-ils pas également comptés doubles aux explorateurs qui osent et qui réussissent ?

20 janvier 1852.

Mes jours se passent à l'Acropole, c'est-à-dire sur ce plateau couvert de temples et d'offrandes qui était la citadelle d'Athènes. Je note chaque détail, je mesure chaque morceau, je copie chaque inscription, et le soir je compare ce que j'ai observé aux descriptions des anciens. Peu à peu le sujet s'éclaire : je vois se com-

pléter dans mon esprit l'image des monuments aujourd'hui ruinés ; les piédestaux se redressent avec leurs statues ; la plus petite entaille sur le rocher contient un témoignage qu'on peut interpréter. Si les Propylées, le temple de la Victoire sans ailes, le Parthénon, les temples de Minerve Poliade et de Neptune frappent les yeux, il faut retrouver les routes, les clôtures, les portes, les groupes décoratifs, les colonnes votives, l'enceinte des divers sanctuaires, les traces des Pélasges, qui ont occupé les premiers et nivelé la montagne, le temple de Diane Brauronienne, le temple de Minerve Ergané, celui de Cérès, celui de Rome et d'Auguste, l'emplacement des deux colosses de Minerve, l'un en ivoire, l'autre en bronze. Le printemps et l'été suffiront à cette tâche.

Ce que je ne puis comprendre, c'est l'entrée de la citadelle et son système de défense sur le seul côté qui fût abordable. Au sommet de cette pente, qui regarde le golfe et le soleil couchant, s'élève un vestibule supporté par des colonnes de marbre pentélique, percé de cinq portes et flanqué de deux petits portiques, dont les marbres ont pris la couleur de l'or bruni. Tous les voyageurs ont célébré cette décoration grandiose : plusieurs ont démontré sa valeur au point de vue militaire; tous répètent que l'entrée moderne est à la place de l'entrée hellénique, qu'on arrivait à ce vestibule par une série de détours et un sentier étroit. Cependant, les forteresses de Phylé et d'Éleuthères, les murs de Messène, qui sont debout, ne nous montrent rien de semblable, ni chez les Athéniens, ni chez les Grecs du

Péloponèse. Il est évident que les portes bardées de fer et martelées par les balles, qu'il faut franchir successivement avant d'atteindre les Propylées, sont l'œuvre du moyen âge et des Turcs. On reconnait le système féodal, importé en Grèce par les Croisés, et plus tard impuissant contre les armes à feu. Dans les plans antiques, tout est réglé par un bon sens si exquis, mais si rigoureux qu'il ne peut y avoir de méprise : jamais un Grec n'aurait couronné une forteresse comme un temple, ni sacrifié le système militaire au système décoratif. Les Propylées s'avancent par un encadrement rectangulaire, donc ils encadraient une avenue monumentale : ils sont fragiles, à jour, et d'une matière admirable, donc ils étaient eux-mêmes protégés ; ils sont au sommet de la pente, donc les véritables fortifications sont plus bas.

24 janvier.

Le problème de l'entrée de l'Acropole est sérieux : il ne peut être résolu que par des faits positifs, c'est-à-dire par des fouilles.

Depuis un mois, chaque fois que je monte ou descends, je scrute les terrains, les escarpements, les rochers qui se dérobent brusquement sous le sol ; évidemment, tout cela est encore inconnu. Un énorme bastion, haut de quarante pieds, forme une esplanade pour l'artillerie. Les Athéniens croient qu'il a été construit par l'ordre de Mahomet II. C'est possible; mais quelles ruines ont été ensevelies sous ce bastion?

5 février.

Une idée fixe me possède. Ce bastion de Mahomet II me poursuit : j'en rêve, même éveillé. Quand je passe devant lui, ce qui est inévitable deux fois par jour, il me semble qu'il est creux, qu'il va s'ouvrir comme un jouet d'enfant et me révéler son secret. Certes, il y a un secret; mais pour le pénétrer, il faut faire un acte : il faut se compromettre, il faut déclarer aux archéologues qui ont écrit sur l'Acropole qu'ils se sont trompés, et qu'on essaye de le leur prouver ; il faut s'exposer à être confondu soi-même. Personnellement, je n'ai rien à risquer, je suis obscur ; mais les Grecs et les Allemands établis à Athènes ne manqueront pas de railler la présomption française. Tout est grave à l'étranger, parce que les spectateurs sont tous prévenus; si j'échoue, mon petit échec rejaillira sur l'honneur scientifique de notre chère École d'Athènes.

Mézières, qui écrit à côté de moi son mémoire sur le Pélion et l'Ossa, est un peu de cet avis. Il m'encourage cependant, par amitié bien plus que par confiance.

15 février.

J'ai prié M. Forth-Rouen, notre ministre, de demander au gouvernement grec l'autorisation qui m'est nécessaire pour entreprendre des fouilles. En même temps, j'ai pris à part Pittakis. Pittakis est le conser-

vateur des antiquités, et jamais les antiquités ne seront conservées avec plus de zèle et plus de maladresse. L'excellent homme a appris l'archéologie avec Fauvel, le consul de France, que Chateaubriand et les voyageurs du commencement de ce siècle étaient heureux de trouver pour hôte et pour guide. Il a passé sa jeunesse à soustraire à la vue des Turcs les marbres antiques dont ils savent trop bien faire de la chaux. Les mauvais traitements ne l'ont jamais découragé. Il faut l'entendre raconter de sa voix douce comment il a reçu d'un janissaire un certain coup de pied, tandis que, courbé sur une inscription, il mouillait du doigt les lettres pour les mieux déchiffrer. Depuis que la Grèce est libre, c'est contre les Grecs que Pittakis exerce sa vigilance. On le rencontre partout où l'on creuse et où l'on bâtit; il retourne les pierres avec sa canne; dès qu'il aperçoit une forme ou un signe, il fait arracher la pierre aux maçons par les invalides qui sont sous ses ordres, et qui livrent plus d'une bataille aux propriétaires récalcitrants. Ce butin est entassé dans des caves, dans de vieilles citernes, dans des cachettes inconnues, faute de musée. Dieu sait quel travail attend les futurs directeurs des antiquités, s'ils veulent rétablir un peu d'ordre dans les trésors enfouis par leur prédécesseur, rapprocher les fragments, en tirer quelque lumière pour la topographie et l'histoire d'Athènes.

L'excellent Pittakis a donc tressailli de joie quand je lui ai parlé d'entreprendre des fouilles, surtout dans l'Acropole. Il a couru au ministère de l'instruction

publique, dont les beaux-arts relèvent, et il m'a promis de recruter au bazar les ouvriers nécessaires.

25 février.

L'affaire est réglée. Je suis autorisé à faire des fouilles en avant des Propylées; je supporterai seul la dépense, mais tout ce que je découvrirai, statues, bas-reliefs, inscriptions, médailles, etc., restera la propriété de la Grèce. Telle est la loi, et la loi est juste. Un pays a toujours le temps de faire reparaître au jour les antiquités qui dorment sous la terre. Elles y sont cachées depuis quinze siècles; elles peuvent attendre quelques siècles encore : on les ignore, mais on les possède. L'impatience d'un savant, le caprice d'un étranger peuvent hâter leur exhumation, sans constituer un nouveau droit de propriété; mais pour éviter toute difficulté, l'autorisation de fouiller n'est accordée qu'à ceux qui acceptent librement cette clause.

8 mars.

Le temps est pluvieux; il faut attendre le printemps pour que les tranchées ne soient pas à tout instant remplies, car c'est par les Propylées que les eaux tombées sur le plateau se précipitent en torrent. Je continue d'écrire mon livre sur l'Acropole. Depuis que ma résolution est prise et les moyens d'action préparés, j'ai retrouvé ma sérénité. L'École d'Athènes a de nouveaux hôtes. About est arrivé cet hiver, pétillant d'esprit, Parisien dans l'âme, fourvoyé en Grèce. Sa forte édu-

cation littéraire lui fera tout comprendre, mais les langueurs contemplatives de la vie orientale pourront-elles le captiver longtemps? Garnier, architecte, de Curzon, peintre de paysage, arrivent de la villa Médicis, où je les ai connus l'an dernier. Garnier est doué comme les artistes de la Renaissance; il peint, il écrit, il improvise; il est poëte, auteur tragique, musicien au besoin; comme il ressemble au portrait de Masaccio qui est à Florence! Il faut l'entendre donner la réplique à About : c'est le salpêtre avec la poudre. De Curzon, mélancolique comme tous ceux qui aiment la nature et vivent devant elle, leur servira de mentor, car tous les trois projettent un voyage à Égine d'abord, puis dans le Péloponèse. Mézières part pour l'Italie. Je serai seul et mettrai le temps à profit.

23 mars.

Nous commençons. Douze ouvriers, que me recommande Pittakis, arrivent l'un après l'autre, d'un pas lent, traînant leurs babouches. Un seul porte une pioche; deux tiennent un panier de jonc aplati; les autres fument leurs pipes ou roulent de grosses cigarettes. Voilà ce que l'on appelle en Grèce monter un chantier. Je les interroge; ils sont portefaix, jardiniers, maçons, mineurs au besoin, presque tous montagnards de la Laconie. Je ne puis m'empêcher de sourire et d'être désarmé en pensant que ce sont ces fils très-dégénérés de Sparte qui vont déterrer à grand labeur les murs d'Athènes que leurs ancêtres ont mis tant d'acharnement à démanteler. Je me suis du reste, fourni de

leviers, de pics, d'instruments, et je sais que jamais de telles mains ne consentiront à manier la pelle et la brouette : c'est un point d'honneur. Ici tout se transporte sur l'épaule dans des corbeilles de jonc, même les pierres. Aussi les corbeilles durent-elles peu de jours; j'en ai commandé une centaine. Un des invalides qui gardent l'Acropole est présent : je le paye pour surveiller mes ouvriers, sans ignorer qu'il me surveille moi-même. Du reste, j'admire la force réelle de ces hommes, en apparence si nonchalants et si maladroits. Il faut d'abord dégager le terrain et rouler à droite et à gauche des architraves de marbre, des piédestaux, des pierres énormes, qu'on a entassés sur la surface du bastion. A peine mes Laconiens veulent-ils se servir du cric. Ils se glissent sous les blocs comme des scorpions, les soulèvent, les renversent, les poussent avec leurs jambes nues en s'arc-boutant contre les blocs voisins. Si je les regarde du haut d'un rocher, ils crient, s'excitent, s'injurient, leur sueur ruisselle; si je m'éloigne, je les retrouve assis sur le champ de bataille, causant fraternellement avec l'invalide qui fume et leur offre du feu.

25 mars.

Le sol est libre : il faut commencer la tranchée. Ce n'est pas sans émotion qu'on marque la place où sera donné le premier coup de pioche. Toute découverte est la vérification d'une hypothèse : si l'hypothèse est fausse, elle éloigne du but et livre tout au hasard. Mon plan est si simple, qu'il se trace de lui-même. S'il est

vrai que les Propylées encadrent et couronnent une rampe régulière, cette rampe se continuera sur toute la pente de la montagne avec la même symétrie ; elle aboutira à des fortifications réelles ; elle aura une entrée monumentale. Telle me paraît la conception de l'architecte Mnésiclès : il s'agit d'en trouver les preuves. Or, en me plaçant dans l'axe de la porte centrale des Propylées et en ouvrant une large tranchée qui sera poussée jusqu'au sol primitif dans toute la longueur du bastion, je dois rencontrer un escalier ou des traces d'escalier, la porte véritable de l'Acropole ou ses ruines, et les constructions militaires qui défendaient cette porte comme toute porte de citadelle. A quelle distance? à quelle profondeur? C'est la partie du problème qui échappe à l'hypothèse et que la patience seule peut résoudre. Donc à l'œuvre!

28 mars.

Il faut en effet s'armer de patience, lorsqu'on voit comment travaillent, au milieu du dix-neuvième siècle, les descendants de Lycurgue et de Léonidas. Pendant qu'on remplit de poussière et de plâtras leur panier de jonc qui contient la charge d'un enfant, ils font à celui qui manie la sape des observations affectueuses : « Mon frère, ce sera trop lourd. » Le frère retire l'excédant ; un voisin aide à charger et reçoit le même service. Les voilà partis, d'un pas majestueux, gravissant le rocher, puis les ponts en planches, puis les créneaux, d'où les débris sont précipités dans la plaine ; mais le panier qu'ils maintiennent d'une seule main sur leur

épaule est tellement incliné pendant ce voyage que la terre retombe derrière eux en pluie continue et serrée ; ils ne jettent par-dessus le mur qu'une pincée de poussière, semblable à celle qu'Antigone jetait sur le cadavre de son frère ; ils contemplent un instant l'horizon et la vaste mer, se montrent un navire aux voiles blanches, échangent quelques réflexions, soupirent et redescendent vers la tranchée plus lentement encore qu'ils ne sont montés.

Ce sera long : je ne puis cependant suppléer à la qualité par le nombre, car la place manque et plus ils sont, moins ils travaillent. C'est ainsi qu'ils entendent la solidarité, trouvant plus doux de se reposer sur le prochain.

1er avril.

Nous avons traversé une couche de gravois, d'éclats de marbre, des fragments de toutes sortes, qui proviennent de travaux récents. Tout à coup se présente un terrain brunâtre, un peu gras, mêlé de bois en putréfaction et d'ossements humains. L'invalide qui est de service aujourd'hui me raconte que nous sommes tombés sur le cimetière turc ; il a vu dans sa jeunesse des stèles avec le turban s'élever au milieu de quelques cyprès ; c'était là que la garnison de la citadelle enterrait ses morts ; il me montre d'un air triomphant un crâne percé d'un trou de balle ; peu s'en faut qu'il ne reconnaisse son coup. Les ouvriers témoignent une joie féroce ; ils croient *manger du Turc* ; ils lancent d'un geste insultant les crânes qui roulent jusque dans la plaine, heurtent les

pierres avec un son fêlé et se brisent. Je ne puis arrêter cette profanation qu'en leur disant que les derniers assiégés dans l'Acropole ont été les Grecs et les volontaires du général Fabvier. La pensée de traiter ainsi des héros de la guerre de l'indépendance les arrête seule : ils se regardent indécis et déposent les ossements dans un coin.

2 avril.

Un voyageur (pourquoi dire sa nationalité?) s'approche de moi. Il vient de ramasser et d'examiner un crâne qui sort de la terre humide, il me demande s'il peut l'emporter. Sa question m'étonne ; comme je tarde à répondre, il ajoute : « Oh ! ce spécimen est très-intéressant, c'est la tête d'un homme qui n'avait pas de dents. » En effet, c'était la tête de quelque vieux Turc qui avait perdu toutes ses dents, de son vivant, bien entendu. Les alvéoles s'étaient refermées ; leurs bords, par la pression des gencives, s'étaient rapprochés au point de former un biseau et de résister à la mastication. J'essaye de détromper ce profond observateur ; mais comme il m'écoute avec une gravité incrédule, je lui permets, non moins gravement, d'emporter une rareté anthropologique qui fait sans doute aujourd'hui l'ornement de son manoir.

5 avril.

Un mur se présente par la crête ; il a un mètre et demi d'épaisseur ; il n'est point antique, c'est un amas confus de débris superposés sans mortier. Hélas ! quels

débris! Je reconnais les marbres du Pentélique éblouissants de blancheur, semés de parcelles de mica qui étincellent au soleil. Ils semblent brisés d'hier, malheureusement en fragments innombrables. Tout s'enlève sans effort, tout est minutieusement examiné; parfois apparaît une petite surface qui a été exposée au soleil, parfois une moulure; voici même un angle de larmier et des filets de chapiteau dorique qui n'ont pu appartenir qu'aux Propylées. Quelle est la cause de cette dévastation? Est-ce l'explosion de 1656 qui a fait sauter le magasin de poudre établi sous les Propylées et l'aga qui s'y était bâti un dôme sur le vestibule? Est-ce le vandalisme des Turcs qui ont brisé à plaisir des blocs tombés à terre pour faire une clôture de cimetière?

6 avril.

Évidemment les Turcs ont amassé tout ce qu'ils trouvaient sous leur main pour bâtir ce mauvais mur. Nous découvrons à sa base, en guise d'assises plus larges, six morceaux de sculpture en bas-relief qui appartenaient à la balustrade du temple de la Victoire sans ailes. La proportion des figures, leur style, le mouvement des draperies qui semblent agitées par le vent, tout atteste la provenance de ces bas-reliefs. Je les fais remonter sur la terrasse du temple et placer à côté des reliefs célèbres auxquels ils font suite. Qui sait si nous n'arriverons pas à compléter ainsi cette charmante balustrade qui encadrait tout un côté des Propylées et que l'école de Praxitèle avait décorée? Tandis que la statue de Mi-

nerve, identifiée à la Victoire, était dans le temple, gage éternel de la puissance athénienne, on avait représenté sur la balustrade qui entourait le temple toute la troupe des Victoires personnifiées, messagères ailées qui se pressaient, s'envolaient, accouraient de toutes parts vers la ville chère à Minerve et qui s'appelaient Marathon, Salamine, Platées, Mycale.

7 avril.

D'autres morceaux de sculpture reparaissent en même temps au jour. Deux têtes d'Hermès, à la barbe soigneusement ciselée, aux boucles rangées par étages sur le front : c'est le type archaïque, qui nous rappelle que Pisistrate et ses fils avaient multiplié les Hermès dans toutes les rues d'Athènes pour y graver des vers et des sentences. Non loin, quelques plis d'une statue brisée, le sommet d'un bas-relief qui représente Minerve, avec le bouclier et le serpent à ses pieds, tendant la main à un personnage dont il ne reste plus que la main. Ce sujet est fréquent dans l'Acropole ; il précède d'ordinaire un décret rendu par les Athéniens pour honorer un des magistrats chargés du trésor public renfermé dans le Parthénon : la déesse témoigne sa satisfaction à ce bon administrateur aussi bien que le peuple.

J'arrive à l'Acropole et veux décrire mes bas-reliefs : ils ont déjà disparu. Pittakis a fait sa tournée ce matin et les a déjà fait transporter dans ses profondes citernes. Je sais heureusement qu'il m'aidera à les retrouver. Rien ne saurait peindre l'enthousiasme de ce digne

homme et les yeux attendris qu'il me fait. Chaque débris antique retrouvé est un enfant que je lui rends. Voici encore des inscriptions mutilées ; dix lignes de détails curieux sur les sacrifices et l'emploi qu'on faisait des victimes après qu'elles avaient été immolées : une dédicace faite par Théodotos d'un bas-relief d'Hercule, dont il ne reste que le bras levé ; un fragment du Catalogue des objets précieux déposés dans le Parthénon, j'y vois désignés des urnes, des lingots d'or, une coupe en or, un vase en or pour les libations ; des offrandes mentionnées sur divers piédestaux et faites une première par Polydamas, une autre par Asoclès, une troisième par Dorothéos, fils de Dorothéos, Acharnien. Je prends soigneusement copie de ces inscriptions que va saisir et engloutir Pittakis.

16 avril.

La tranchée s'avance, s'élargit et devient plus profonde. Pendant trois jours, nous n'avions traversé que des terres rapportées. Ce soir, la tête de quelques rochers apparait : ils semblent alignés. Je me souviens que Ludwig Ross, lorsqu'il faisait déblayer la terrasse du temple de la Victoire sans ailes, a laissé démolir, sans s'en apercevoir, plusieurs rangs d'un mur polygonal. Je défends à mes ouvriers de toucher à ces rochers ; je leur marque une autre tâche jusqu'à ce que j'arrive demain matin.

17 avril.

C'est bien un mur pélasgique. Les roches sont pe-

tites, taillées sur une seule face, ajustées sans ciment; elles ne forment pas des assises régulières, mais des polygones, qui s'ajustent avec une capricieuse précision. Ce mur est dans l'axe de la porte centrale des Propylées; il a un parement tourné vers le nord; sa crête s'abaisse par degrés, comme s'il avait servi de support à un escalier, sur un point où le rocher de l'Acropole se dérobait, au lieu de prêter son assiette immuable. Cette construction date-t-elle des Pélasges, dont on voit derrière les Propylées, à droite, un autre souvenir, conservé comme clôture du sanctuaire de Diane Brauronienne? Faisait-il partie d'une série de fortifications que les Pélasges, constructeurs nomades et mercenaires, avaient bâties pour les Athéniens, avec des détours compliqués et neuf portes successives (*ennéapyle*) qui arrêtaient les assiégeants? Mnésiclès, quand il a démoli ces restes vénérables pour construire ses Propylées, n'a-t-il gardé que ce qui était nécessaire pour soutenir les marches de l'escalier de marbre qu'il projetait? Cette dégradation calculée ne trahit-elle pas clairement son plan? De telles réflexions me redonnent quelque confiance et flattent mon idée fixe.

18 avril.

Le baron Forth-Rouen, notre ministre en Grèce, a la passion des antiquités et de l'amitié pour moi. Des douleurs qu'il a rapportées de Chine le forcent à se lever dès l'aurore. Il vient me voir quelquefois sur mon champ de bataille, à six heures du matin. Nous

descendons dans la tranchée, nous nous asseyons sur le bord d'une pierre et nous voilà devisant, plus souvent silencieux, parce que la pioche des ouvriers a fait résonner un corps dur. Nous suivons attentivement le travail; le corps dur paraît; il est blanc, c'est du marbre. Y a-t-il des sculptures? Y a-t-il une inscription? Peu à peu le bloc se dégage, un autre se montre derrière lui, il faut creuser davantage; on attend, une heure se passe, deux heures; des obstacles surviennent, des terres s'éboulent, on les enlève, enfin le marbre peut être retourné sur l'autre face : il n'y a rien. Mais il est midi, le soleil nous frappe perpendiculairement dans ce fossé profond; mes hommes ont faim, je les laisse; et le ministre de France, qui était venu pour une heure, redescend avec moi dans la ville basse; son déjeuner sera froid, il sera grondé; mais demain il sera pris encore à ce piége, dont mieux que personne j'éprouve l'attrait tout-puissant.

25 avril.

Le temps s'écoule, le but recule et cependant, malgré une sourde inquiétude, je ne puis dire combien je suis heureux. Celui qui fouille a toutes les émotions du chasseur, rehaussées par la science et la noblesse de l'histoire. Penché sur la fosse où ses ouvriers travaillent, il cherche sa proie et suit la piste avec autant d'ardeur et plus de patience. Chaque indice redouble son espérance ou la ralentit; chaque débris transporte son esprit dans un siècle différent; chaque pelletée de

terre semble lui dévoiler un mystère qu'il va pénétrer avant tout le monde. Voir le premier une belle sculpture qu'on arrache à la destruction, lire le premier une inscription sur le marbre humide, y découvrir un fait qui semblait condamné à l'oubli, rechercher les plans d'un grand artiste qu'on niait ou qu'on disait effacés, toucher un objet qui a été enseveli pendant quinze siècles, comprendre et interpréter tous ces muets témoignages, quelles jouissances ! Combien les heures s'envolent rapides tandis que la mémoire et l'imagination s'évertuent dans le vide, c'est-à-dire dans l'infini. Rien n'est indifférent : cette médaille, rongée par la rouille, est-elle grecque, est-elle romaine, est-elle byzantine ? Ce débris de vase, s'il est noir et léger, reporte en plein Céramique ; s'il est rouge avec des reliefs, il fait songer à Samos ou à Arezzo ; s'il est lourd et couvert d'un émail verdâtre, il rappelle le moyen âge et les fabriques de l'Orient. Une clef, un anneau, un simple clou de bronze, ont leur forme, leur patine, leur caractère, leur usage, et nous parlent de ceux qui les ont fabriqués. Cette série de petits problèmes que fait naître chaque couche qu'on enlève finit par intéresser les natures les plus grossières. Mes Spartiates eux-mêmes deviennent capables de délicatesse ; dès qu'un débris antique leur apparaît, ils le contemplent, le dégagent avec leurs ongles, me le présentent avec un regard interrogatif, le lavent avec précaution en y cherchant des signes ou des lettres ; ils prennent goût à la chasse comme les rabatteurs de gibier applaudissant les bons tireurs.

24 avril.

Il semble qu'une terre dont on remue les entrailles vous devienne plus chère et comme sacrée. Ce contact renouvelé sans cesse crée une parenté et m'attache à la Grèce, si petite et si maltraitée, autant qu'à ma propre patrie. Je la connais bien, car je l'ai parcourue tout entière depuis trois ans, au pas de mon cheval. Ses ruines, ses beautés, ses vallées, ses montagnes, ses solitudes me sont familières ; mais Athènes a tout mon amour. Au retour de chaque voyage dans la Grèce du Nord ou dans le Péloponèse, dès que j'apercevais Athènes en sortant du défilé de Daphné, mon cœur battait, et l'Attique m'apparaissait radieuse dans sa poétique pauvreté. Je la trouve plus belle chaque jour, non parce que je porte la main sur elle, mais parce que ma vie se passe au grand air, dans un commerce constant avec la nature, au milieu de cette lumière incomparable qui fait la parure de l'Attique et revêt sa nudité des plus délicieuses couleurs.

L'impatience m'éveille dès l'aube. Je gravis la pente de la citadelle, avant que le golfe sorte de sa brume blanchâtre. La ville fait à peine entendre son premier murmure ; des spirales légères de fumée annoncent que chaque Grec, pour préparer le café du matin, brûle les myrtes et les lauriers coupés dans le ravin après l'automne. Je passe devant le bastion toujours muet, mais plein de promesses ; je franchis la porte bardée de fer et je réponds au bonjour des invalides

qui la gardent ; aussitôt mes Spartiates feignent de se mettre activement au travail. Je traverse les Propylées, non sans jeter un regard sur la mer argentée, où les pêcheurs commencent à tendre au vent leur voile plus jaune que le safran. Déjà la neige qui couronne les cimes du Péloponèse prend ces reflets roses que leur donne le premier rayon, et où les poëtes reconnaissaient les doigts de l'Aurore. J'arrive devant la façade orientale du Parthénon : tout à coup le disque du soleil surgit derrière le mont Hymette; ses traits frappent le fronton aux marbres dorés ; tout s'illumine, tout respire, tout chante ; les deux coursiers de Phidias, que lord Elgin a oubliés, semblent sortir des flots leurs têtes frémissantes et tirer le char d'Apollon. Les fables immortelles que les Grecs ont inventées animent la nature, tandis que les chefs-d'œuvre de l'art lui prêtent leur splendeur. Quel ciel, mais quels souvenirs ! Tout s'est réuni pour fêter ici la jeunesse du monde. Qu'ils étaient heureux ces Athéniens qui avaient fait passer l'idéal dans la pratique de la vie, puisque nous, barbares, qui ne contemplons que des ruines, nous palpitons encore au seul souffle du passé !

26 avril.

J'ai failli avoir un homme tué. Un cube de marbre, provenant de quelque piédestal antique, était resté dans l'escarpement de la tranchée, si profondément engagé qu'on avait essayé vainement de l'en tirer. Il paraissait donc solide. Mais la terre, en se séchant, est

devenue friable; elle a été ébranlée par des secousses perpétuelles. Tout à coup le bloc a glissé. Par bonheur, mes yeux étaient tournés de ce côté : « Le marbre tombe, rangez-vous à droite! » criai-je aux ouvriers. Je n'aurais jamais cru qu'une manœuvre imprévue pût être exécutée avec tant de prestesse. Tous se collérent à droite contre la paroi; celui surtout qui vit une ombre au-dessus de sa tête s'aplatit et s'allongea : on aurait dit une planche clouée à la muraille. J'entendis un coup de canon assourdi, je vis s'élever des tourbillons de poussière; je me précipitai : personne n'était atteint, et déjà mes Grecs, grands raisonneurs comme leurs ancêtres, discouraient sur l'accident.

Je ferai élargir les talus, placer des poutres pour hisser les pierres énormes qui nous encombrent, ajuster des ponts en planches, tendre des câbles en guise de rampes; ce sera encore du temps perdu, mais j'augmenterai le nombre des travailleurs.

27 avril.

M. Thiersch, savant célèbre en Allemagne, a diné hier chez le roi. On lui a parlé de mes fouilles; il a déclaré en pleine table que je ne trouverais rien et l'a démontré de la façon la plus docte. Les journaux grecs, d'un autre côté, me présentent comme un monomane tranquille, qui dépense son argent par pure philanthropie, pour faire vivre quelques braves Hellènes, ce qui est le devoir de tout Européen. Enfin l'on m'écrit de Paris

qu'un architecte français, revenant d'Orient, m'attaque déjà dans je ne sais quelle gazette d'art. Les hommes sont singuliers! Ils devraient encourager quiconque cherche, essaye, risque, fait un sacrifice dans un intérêt commun; ils sont prévenus, au contraire, et malveillants, jusqu'au jour du succès : toute nouveauté leur semble une bravade. Ces misères n'arrêtent que les irrésolus, qui se seraient arrêtés d'eux-mêmes.

28 avril.

J'ai beau me roidir contre le doute, le doute commence à me gagner. Ne me suis-pas trompé? Tant de gens qui me blâment n'ont-ils pas raison? Les faits eux-mêmes ne me condamnent-ils pas en me refusant leur témoignage? Depuis bientôt six semaines j'interroge un sol circonscrit, étroit comme un champ clos, et le sol reste muet. Mais les monuments apparents ne sont pas muets! mais je crois entendre leur langage! mais ils portent écrite la pensée de leur fondateur! La forme de cette partie de la citadelle, la série d'angles rentrants qui amènent le mur septentrional jusqu'au piédestal d'Agrippa, la direction du mur de Cimon, dont il est facile de supposer le prolongement, le plan si clair et la façade si ouverte des Propylées, leur disposition si peu favorable à la défense et à la guerre, leur soubassement entaillé par degrés, ou plutôt pour recevoir des degrés, la pente du rocher, je ne sais quel aspect persuasif que les lieux m'offrent sans cesse et qui ne peut être un piége, tout me réconforte, tout

m'assure que j'ai raison. Si les ruines mêmes ont péri, nous en trouverons du moins la trace.

30 avril.

Garnier part pour l'île d'Égine. Je l'ai emmené sur le chantier et je lui ai exposé mon système pendant qu'il sondait les terrains du bout de sa canne. Quoiqu'il n'ait pas une expérience personnelle en pareille matière, il a son éducation d'architecte, son intuition si vive, l'habitude de voir des fouilles, puisqu'on en fait journellement à Rome. Il ne m'a pas dissuadé de continuer; mais il est si nerveux que je lisais sur son visage une absence d'intérêt, un découragement qui signifiaient que lui ne continuerait pas. Il est reparti tout triste, comme un homme qui s'est promis quelque chose de curieux et qui n'a trouvé qu'une déception.

La mante prie-dieu est un joli insecte qui, dès qu'on s'approche, replie ses longues pattes de devant, les joint, et semble demander grâce; on remarque, en Attique, qu'elle prend la couleur du sol où elle vit, verte dans les lieux verdoyants, grise sur les terrains dépouillés, rousse sur les roches brûlées. De même l'homme subit le reflet de ceux qui l'entourent; sensible aux impressions d'autrui, leur empruntant, malgré lui, la couleur de ses idées. La tristesse de Garnier m'a gagné et s'est aggravée. Pour la première fois, mes fouilles m'apparaissent dans leur laideur. Ces monceaux de débris informes, ces tranchées déchiquetées, ces talus de terre rejetée par-dessus les murs,

ces planches fendues, ces cordages éraillés qui relient le tout, sont un assez maussade spectacle. Au lieu d'embellir l'Acropole, n'aurais-je réussi qu'à la laisser ainsi déshonorée?

Il est vrai que le sirocco souffle, que le ciel est couvert d'une brume énervante; on dirait un crêpe étendu sur toute la nature. Encore un reflet!

3 mai.

Plus j'avance, plus je me sens resserré par les obstacles. Ma conviction persiste et triomphe de mes propres défaillances. Mais bientôt le sol me manquera. Je suis arrivé à une profondeur qui rend le travail dangereux et bientôt impraticable. De toutes parts, les escarpements s'éboulent, des blocs de marbre pressent de leur poids une terre qui n'est qu'un amas de poussière et de débris. Des pierres que je ne puis atteindre surplombent et menacent nos têtes. Mes ouvriers sont comme au fond d'un ravin; ils n'y descendent que par des rampes glissantes et des ponts mal assurés. Je ne puis reprendre par les hauteurs : cela m'entraînerait à des travaux considérables qui dépasseraient mes prévisions. Il faut rester dans ce défilé; il faut y vaincre ou s'y avouer vaincu. Ce qui m'alarme en ce moment, c'est un lit de mortier qui s'étend sur tout le fond de la tranchée : il est épais, solide, égal; il se continue à droite, à gauche, en avant. Je suis forcé de le respecter parce qu'il a un air vénérable; des cellules apparentes sur sa surface, des petits triangles de serpentin et de

porphyre attestent qu'il a été revêtu de mosaïques. On dirait un dallage de la fin de l'empire romain. Si c'est un dallage, nous touchons au rocher, c'est-à-dire au terme de toute espérance.

4 mai.

Toujours la couche horizontale de mortier. Je n'ose la détruire : les Grecs disent déjà qu'il y avait là une chapelle byzantine et que c'est un sol sacré. J'ajouterais une profanation à toutes les autres! La journée s'avance et je sonde en vain ce qui m'entoure, comme le naufragé cherche une voile à l'horizon. Encore quelques coups de pioche et il faudra renoncer! Cependant je ne renoncerai point tant que je n'aurai pas atteint le rocher qui forme le noyau de l'Acropole : quand je l'aurai vu, brut, sans entailles, sans traces imprimées par la main de l'homme, alors peut-être dirai-je adieu à mes rêves.

Quel est ce marbre qui résonne sous le pic ? Il fait suite au lit de mortier; on dirait un seuil de porte ou l'emplacement d'un autel. Les Grecs ont-ils donc raison? On déblaye, on nettoye; la dalle a $1^m,60$ de longueur; sa largeur est de moitié; elle est polie, elle paraît mince; un levier de fer, glissé sous un de ses angles, la soulève; la voilà dressée, que cache-t-elle? Rien, des plâtras, de la cendre, des débris. Mais une brèche est ouverte; on peut descendre par cette brèche ou plutôt par cette trappe. J'appelle Panaïoti : c'est mon plus agile ouvrier. « Écoute, Panaïoti, « mets-toi dans ce trou, creuse tandis que tes camara- « des emporteront la terre, creuse toujours, glisse-toi

« sous la carapace de mortier sans la briser, rampe s'il
« le faut, tu ne t'arrêteras qu'après avoir rencontré le
« rocher. Ne déplace aucun marbre, pense à l'escalier.
« La tâche est pénible, mais ta récompense sera double. »

Le travail ainsi organisé, je suppose qu'il durera jusqu'au lendemain ; l'heure est avancée, je regagne la ville basse.

Le même jour, 7 heures du soir.

Je finis de dîner. Tout à coup j'entends des pas : Panaïoti entre essoufflé : « Les escaliers, les escaliers ! » Σκαλοπάτια, σκαλοπάτια. Il s'est précipité de la citadelle comme une avalanche, en poussant ce cri à travers la ville ; le soldat de Marathon n'a pas couru plus vite ; les passants le croyaient fou. Je me hâte à mon tour, mais dans un état si voisin du rêve, que je n'ai plus conscience de ce qui s'est passé. J'entrevois vaguement des gens qui me félicitent, d'autres qui m'interrogent, d'autres qui me suivent tandis que je traverse le bazar et monte à l'Acropole. Je suis devant la trappe rectangulaire que le dalle de marbre surplombe encore. Deux hommes m'aident à descendre sous la carapace de mortier, solide, épaisse autant qu'une voûte, sous laquelle le bas de l'escalier a été enseveli de bonne heure, cachant ses principaux matériaux aux dévastateurs de tous les âges. C'est bien vrai : voilà trois belles marches de marbre pentélique ; mes Spartiates les ont lavées amoureusement : ils me les montrent avec une joie qui me touche ; ces marches sont à leur place, elles reposent sur le rocher, ajustées les unes sur les

autres; elles s'enfoncent à droite et à gauche sous la terre rapportée, ce qui m'assure qu'elles se continuent : leurs joints sont à de grandes distances et leur longueur indique un travail décoratif dont l'étendue doit être égale à la façade des Propylées. Je sors du souterrain creusé avec une rapidité merveilleuse par Panaïoti : je congédie mes ouvriers en leur promettant pour le lendemain le bakchich qu'ils ont mérité. Je reste seul, assailli de pensées très-diverses qui toutes me bercent, m'échappent, me sourient et m'échappent encore. J'interroge en vain ma mémoire, Je me souviens seulement que j'étais heureux, que le soleil se couchait dans la pourpre derrière les montagnes de Salamine, que les chouettes chères à Minerve sortaient de leurs cachettes en poussant des cris qui me paraissaient délicieux, qu'un invalide m'annonçait que sa consigne était de fermer la porte à la tombée de la nuit et qu'en rentrant chez moi à pas lents je sentais la vérité profonde de ce mot de Platon : « L'âme a des ailes. »

5 mai.

A peine éveillé, je refais de sang-froid des châteaux en Espagne, c'est-à-dire des plans. Puisqu'on montait aux Propylées par un escalier, la citadelle avait une autre clôture de ce côté, un mur tout au moins et une porte. Puisque le bas de l'escalier est si bien conservé, il restera quelque chose de cette porte et de ce mur. Je fais signe, en passant le long de la rue d'Éole, à quelques portefaix du bazar qui courent et qui vont grossir ma troupe d'ouvriers. Tous témoignent par leur empresse-

ment inaccoutumé qu'ils me croient sorcier et sur la piste d'un trésor, idée favorite de tous les Orientaux. Je les partage : les un briseront avec une masse de fer le lit de mortier qui s'étend au fond de la tranchée et feront reparaître l'escalier aussi loin que le permettra le danger des éboulements. Les autres, placés à l'extrémité du bastion de Mahomet II, ouvriront une tranchée en se dirigeant vers le centre des Propylées, jusqu'à ce qu'ils aient rejoint nos premiers travaux. Le bastion éventré ainsi dans toute sa longueur n'aura plus de secrets, fallût-il nous enfoncer à 40 pieds sous le sol.

7 mai.

Je ne mentionne pas les débris de sculptures et les inscriptions mutilées qui paraissent au jour. Les sculptures restent la propriété de la Grèce; les inscriptions sont copiées soigneusement et je les réserve pour une publication spéciale. J'en trouve une aujourd'hui qui me paraît de bon augure : elle n'a que trois lignes, il est vrai, mais j'y lis les noms des gardiens de l'Acropole (ἀκροφύλακες) et des gardiens des portes ou pylores (πυλωροί).

10 mai.

Dans la nouvelle fouille, d'où l'on n'a extrait jusqu'ici que des remblais, se présente un piédestal de marbre blanc orné d'une frise sur une de ses faces. Ce piédestal est dressé sur champ et paraît reposer sur une assiette solide. Je recommande de creuser au large avec les plus grandes précautions.

La frise est jolie. Huit jeunes gens s'avancent divisés en deux demi-chœurs : ils sont nus ; un léger casque orne leur tête, leur bras gauche porte un bouclier ; la main droite annonce par sa pose et sa contraction qu'elle devrait tenir une épée que l'artiste a supprimée. Les huit jeunes gens ont le même mouvement; ils s'avancent d'un pas rhythmé; ils commencent à danser la *pyrrhique*, danse militaire que Minerve avait enseignée à Castor et à Pollux, disaient les Athéniens, et qui figurait pour cette raison parmi les jeux des Panathénées. Derrière les danseurs se tient le chorége, c'est-à-dire le citoyen qui a fait les frais du chœur, qui a remporté le prix avec sa troupe et qui a conquis le droit de rappeler sa victoire par la consécration d'un monument. Celui-ci est charmant, je parle bien entendu du piédestal où quelques lettres non effacées nous laissent deviner le mot de *pyrrhichistes* (danseurs de pyrrhique) et lire les noms du joueur de flûte *Atarbos* et de l'archonte *Céphisodore*; deux Céphisodores ont été archontes l'an 362 et l'an 323 avant Jésus-Christ. Le style des sculptures me fait préférer cette dernière date.

11 mai.

L'assiette solide sur laquelle le piédestal est posé est un mur également en marbre. Serait-ce déjà le mur de l'Acropole ? Il faudrait alors qu'il fût conservé dans toute sa hauteur, car nous sommes bien au-dessus du niveau de l'escalier. La façade de ce mur nous éclairera. Il y a très-peu d'espace entre ce nouvel obstacle

et le bastion de Mahomet II. On creusera un puits comme pour descendre dans les mines, et l'on tirera à l'aide de cordes les paniers remplis de terre.

12 mai.

C'est bien un mur, il est entier et nous l'avons pris par le sommet. Il n'a qu'une assise d'épaisseur, mais il est tout en marbre; il est même évident que les blocs de marbre ont été déplacés et replacés comme s'ils avaient été tirés d'un autre édifice. Les joints ne sont pas aussi exacts qu'à l'ordinaire ; les trous où les crampons de fer étaient scellés ne correspondent plus ; tout indique la hâte et le travail d'une époque troublée. Ceci n'a rien de surprenant. La citadelle d'Athènes a été deux fois démantelée, d'abord par Lysandre à la fin de la guerre du Péloponèse, plus tard par Sylla, qui fit renverser par les soldats romains les fortifications relevées par Conon. Sous l'empire, on n'avait point besoin de la fortifier et l'on n'y songeait guère. Ce ne fut que sous Valérien, quand les premières invasions des Goths émurent l'Orient, qu'on releva les murs oubliés depuis Sylla : on le fit avec la précipitation que commandait le danger.

14 mai.

Les Athéniens ont eu une singulière idée. Ils ont démoli dans la rue des Trépieds, près de l'entrée de l'Acropole, des monuments élevés par les vainqueurs des Panathénées. Ils ont disposé les architraves, la

frise, la corniche, de façon à reproduire tout l'entablement. Ils avaient sous les yeux les Propylées dont les murs sont aussi couronnés de triglyphes doriques, et ils se conformaient à la tradition : car de père en fils ils s'étaient raconté les vicissitudes de leur chère Acropole et ils lisaient les descriptions des archéologues Ménéclès, Hégésias, Polémon et surtout celles d'Héliodore, qui avait écrit quinze livres sur l'Acropole d'Athènes.

La frise est en tuf, avec des métopes de marbre glissées dans les coulisses des triglyphes. Si l'on enlève délicatement la croûte formée par l'humidité et le temps, on voit les couleurs reparaître dans toute leur vivacité, le bleu sur les triglyphes, le rouge entre les gouttes du larmier. Une inscription gravée sur l'architrave nous apprend quel est l'édifice qui a fourni les matériaux.

« ... Le fils d'Aristodème, de Xypété, a consacré ce « monument, il a remporté le prix dans le concours « d'enfants où il était chorége pour la tribu Cécro- « pide. Pantaléon de Sicyone a composé la musique ; « Elpénor, fils de Timothée, a joué de la flûte; Néæch- « mos était archonte. » L'archontat de Néæchmos correspond à l'an 316 avant Jésus-Christ.

Toute la face du mur que j'ai pu déblayer porte des traces de balles, ce qui m'explique pourquoi le piédestal des danseurs de pyrrhique et un autre bloc voisin ont été dressés en forme de créneaux. Ce sont les traces du siége de Mahomet II ; les défenseurs essayaient de se protéger ainsi contre la mousqueterie,

tout en occupant la crête des murs; la défense n'a pu être longue avec un pareil rempart, qui était excellent au temps où l'on ne se battait qu'à l'arme blanche et où les machines de guerre ne pouvaient être hissées à cette hauteur. Il est clair aussi que Mahomet a jugé nécessaire de construire un puissant bastion pour y établir ses canons et commander la plaine. Il a fait reculer l'enceinte, envelopper toute la pente d'une muraille de 40 pieds de hauteur : ce travail fait, on a rapporté des terres, comblé l'intérieur du bastion sans prendre souci des monuments antiques ; le terre-plein établi, les batteries ont fonctionné et les sentinelles turques ont monté leur garde, ignorant bientôt quelles ruines étaient ensevelies sous leurs pieds.

15 mai.

Puisque nous avons le sommet du mur, nous aurons dans quelques heures la porte qui est au bas. Il suffit de nous replacer dans l'axe des Propylées et de creuser. La voici en effet : elle a près de 4 mètres de hauteur sur $1^{m},89$ de largeur ; elle est en marbre ; le linteau et les deux chambranles sont d'un seul morceau. Elle a été murée au moment du siége, mais évidemment le canon n'a pas battu la citadelle de ce côté et a fait brèche plutôt en face de la colline du Musée, qui est plus élevée que l'Acropole.

17 mai.

Tout marche à souhait, mes prévisions sont réalisées

comme par la baguette d'un magicien; il faut avouer aussi que c'est un rare bonheur de trouver debout et entières des constructions dont on ne cherchait que les traces. Je dois me hâter toutefois : l'été approche, la chaleur augmente et le problème n'est pas entièrement résolu. Il ne suffit pas de savoir qu'on montait à l'Acropole par un escalier de marbre, qu'une porte monumentale y donnait accès, et qu'un mur décoré comme un temple en formait la clôture. Ce mur et cette porte étaient assurément protégés à droite et à gauche par de véritables fortifications. Dans toutes les villes antiques des tours ou des corps avancés permettaient aux assiégés d'accabler de projectiles les assaillants qui voulaient enfoncer la porte. Telle est la porte de Messène, tels sont les abords des citadelles antiques de la Grèce et de l'Asie Mineure. Je n'ai plus le temps d'entreprendre sur les angles des tranchées régulières. Je fais sonder simplement, et par une série de sondages je cherche sous la terre la crête des murs.

19 mai.

Dans l'angle occidental du bastion, je rencontre un dallage établi sur une voûte très-épaisse. Le dallage est du moyen âge, la voûte paraît plus ancienne; il est impossible de descendre plus bas sans crever la voûte. Il faut que je passe cependant; on retire avec précaution quelques-unes des briques qui forment claveaux; les remblais qui, sans doute, remplissent la salle sur laquelle nous sommes la soutiendront. Les claveaux sont

descellés : le trou est béant ; ô surprise ! la salle est entièrement vide, noire ainsi qu'un souterrain ; un air froid et humide frappe mon visage penché sur les ténèbres. On apporte une échelle, je descends, je pose le pied sur le sol antique, friable, pulvérulent, et qui rappelle la poussière des tombeaux.

Quand mes yeux se sont accoutumés à l'obscurité, ou plutôt au demi-jour que donne notre brèche récente, je vois une salle rectangulaire, avec huit piliers et des arcades qui la divisent en trois compartiments voûtés. Le compartiment du milieu est en plein cintre ; les compartiments latéraux sont de forme ogivale. C'est donc l'œuvre du moyen âge, œuvre ajustée après coup, car je vois le jour entre les piliers et le mur auquel ils sont adossés. Sur trois côtés ce mur est antique, je reconnais les matériaux, la taille, les scellements de fer, trois rangs d'assises sans ciment, en un mot, les procédés des architectes de l'ancienne Grèce. L'épaisseur est de $0^m,56$, ce qui est exactement l'épaisseur du mur d'enceinte situé derrière le temple de Minerve Poliade. Je suis donc dans l'intérieur d'une des tours, rasées jadis, relevées à l'approche des barbares, utilisées plus tard par le moyen âge. Une tour semblable flanquait la porte de l'autre côté. Le système hellénique a été pratiqué avec une régularité parfaite.

22 mai.

Il me semble que les questions que je m'étais posées sont résolues. Ma tâche est finie, celle du gou-

vernement grec commence. Les monuments sont trouvés, on les voit, et la science en peut déduire ses conclusions. Mais il reste à déblayer cette partie de l'Acropole, à la remettre en honneur : c'est l'affaire des Grecs, qui ne travailleront désormais qu'à coup sûr. Je l'ai dit au roi, aujourd'hui même, lorsqu'il a visité les travaux. La reine Amélie l'accompagnait; en véritable amazone, elle montait sur les poutres, sautait dans les tranchées; elle a même voulu passer par le trou que j'ai ouvert dans la voûte, et l'échelle ne lui a point fait peur.

25 mai.

J'attends Garnier : il est dans l'île d'Égine avec About. L'un mesure les ruines du temple dorique et recueille tous les monuments nécessaires pour une restauration graphique; l'autre explore l'île et fait son noviciat scientifique. Je vois d'ici, sur le versant de la montagne d'Égine, une tache grise : c'est là qu'est le temple; c'est là que Garnier travaille courageusement. Dès qu'il sera revenu à Athènes, je lui demanderai de relever le plan et les détails les plus importants de mes fouilles : j'enverrai ses dessins à l'Institut. On juge mieux sur l'image exacte des lieux que d'après des descriptions toujours suspectes d'exagération.

Je renvoie mes hommes; je cesse des fouilles désormais sans objet; je vais m'enfermer pour compléter et transcrire le manuscrit de mon mémoire sur l'Acropole. Il faut que le dernier paquebot de juin l'emporte en France, où il doit être soumis à l'examen de l'Acadé-

mie des inscriptions et belles-lettres. Je n'ai que le temps, car déjà la chaleur est étouffante, et les cigales commencent leur chant infatigable dans les mélias aux grappes violettes ou dans les oliviers qui se chargent de fruits. . . . .
. . . .

Venise, 20 juillet.

Avant de rentrer en France, j'ai voulu prendre à Venise un repos et des forces dont j'avais besoin. Ici la vie est si calme, l'air si vivifiant, et la gondole transporte si facilement tout le long du jour d'église en église, de palais en palais.

J'ai trouvé à la poste des lettres, des journaux, des articles coupés au ciseau et envoyés sous enveloppe par mes amis. Les fouilles de l'Acropole ont fait plus de bruit qu'elles ne le méritent. Tout est grossi par la distance ou plutôt par l'ignorance : l'escalier de marbre s'est perdu dans les nues comme l'échelle de Jacob, et je lis un grand journal où l'on me félicite d'avoir *découvert le Parthénon*. L'Académie des inscriptions et belles-lettres s'est émue d'une façon plus sérieuse. Par l'organe de M. Guigniaut, rapporteur de la commission et le plus zélé protecteur de l'École d'Athènes, après M. de Salvandy, qui l'a fondée, elle a exprimé le vœu que les fouilles des Propylées fussent reprises aux frais de la France, sur une plus grande échelle, qu'on fît à la Grèce ce cadeau, aux savants ce plaisir, et qu'on donnât un pendant aux fouilles en-

treprises jadis à Olympie par le gouvernement français. L'Académie française, de son côté, en annonçant un concours de poésie, a désigné pour sujet *l'Acropole d'Athènes*, et mes découvertes seront chantées dans des vers qui, je le crains bien, n'iront pas tous à la postérité. M. Guigniaut a mené les choses avec tant de vivacité, que déjà les fonds sont alloués, en partie sur le budget des beaux-arts, en partie sur le budget des missions scientifiques.

Que ferai-je? Perdrai-je encore un an dans les douceurs de l'Orient au moment où je regagnais Paris, pour y recommencer la bataille de la vie? Je ne puis hésiter, quoiqu'il m'en coûte de retourner sur ma trace, pour l'effacer moi-même.

Ce que j'ai fait jusqu'ici était bien à moi; mon nom seul y restait attaché et je jouissais de mon léger sacrifice. Le jour où l'argent et le nom de la France paraissent, je rentre dans le néant. D'un autre côté, je sens mon devoir : je ne puis méconnaître que la démonstration scientifique sera plus complète, que ma chère Acropole sera plus belle, et que je servirai, à ma façon, mon pays. L'amour-propre se tait devant ces réflexions. Je ferai un détour par Paris, j'embrasserai les miens après trois ans d'absence, et je retournerai m'embarquer à Marseille l'automne prochain.

SECONDE PARTIE

Athènes, 30 octobre 1852.

J'ai revu l'Acropole par un temps gris : le vent d'Afrique soufflait, mêlant les vapeurs et la poussière. Les tranchées étaient pleines de débris, l'escalier couvert de sable, les herbes du printemps desséchées, les câpriers dépouillés de leurs feuilles. Ce qui prêtait quelque poésie à mes fouilles a disparu ; l'activité indolente des ouvriers fait elle-même défaut ; le lieu est solitaire et comme désolé. Il est donc vrai ! rien ne se recommence ici-bas, avec la même forme ou le même charme. Nos souvenirs sont une source de déceptions ; les plus légers changements nous troublent ; nous redoutons tout ce qui dérange le pli de notre mémoire.

4 novembre.

La fièvre intermittente m'a ressaisi dès mon arrivée, une vieille ennemie que j'ai rencontrée dans plus d'un pays, depuis la plage d'Éleusis, où elle m'a touché de son premier frisson, jusqu'à l'embouchure de la mer

Noire, où elle a failli m'emporter. Aujourd'hui j'y suis fait : elle revient, je ne la soigne pas, elle me quitte ; seulement elle m'appauvrit le sang et assombrit, à mon insu, tout ce qui m'entoure. « C'était écrit », dit un Turc, et il se couche. « Cela passera », dit un Européen, et il continue d'agir.

6 novembre.

Le gouvernement grec fait quelques difficultés. Il trouve avec raison que la France empiète ; il se prétend humilié s'il laisse faire par des étrangers ce qu'il devrait faire lui-même. Que dirions-nous, en effet, si les Anglais voulaient déblayer les fondations du Louvre de Philippe-Auguste, ou prétendaient nous rendre à leurs frais un monument enseveli de l'antique Lutèce.

M. Forth-Rouen m'a aidé dans cette négociation avec toute la chaleur de son amitié. Il est difficile de refuser à un gouvernement ce qu'on avait permis à un simple particulier, surtout quand ce particulier continue lui-même l'œuvre commencée. Je console les ministres grecs en leur répétant que la Grèce est une patrie commune pour les savants et les artistes, que tous lui doivent leurs soins et leur culte, ainsi qu'à une mère, qu'elle ne recevra jamais autant qu'elle a donné. Enfin, M. Forth-Rouen souscrit à l'article essentiel de mon premier contrat, qui n'est que l'expression de la loi du pays. Les objets d'art trouvés dans les fouilles resteront la propriété de la Grèce. On était

prévenu à Paris, et ces nouvelles recherches devaient être, comme les premières, absolument désintéressées.

10 novembre.

On est à l'œuvre. Panaïoti, mon fidèle Panaïoti, à la moustache hérissée, a recruté le nombre nécessaire d'ouvriers. Il se sent dès lors responsable, prend de l'importance, observe ses élus du coin de l'œil, les gourmande et paye d'exemple. Je les ai divisés en deux troupes. Les uns enlèveront les terres sur la hauteur, depuis le piédestal d'Agrippa et le soubassement du temple de la Victoire; ils descendront la pente, en mettant à nu les marches du grand escalier ou le rocher, si les marches ont été détruites. Les autres rejetteront par-dessus le bastion de Mahomet II les couches supérieures qui l'ont comblé, et découvriront la crête des murs helléniques sur toute leur étendue. Si ces murs sont conservés avec assez de suite pour former une clôture, je jetterai bas le bastion moderne qui les masque, je rouvrirai la porte antique, ce qui serait pour l'extraction une facilité singulière et une notable économie. Quant aux blocs de pierre et de marbre qui couvrent encore le terrain et qu'on y a roulés jadis lorsqu'on a déblayé les Propylées, je les mets en réserve, au-dessous de la Pinacothèque, dont le soubassement aura un jour besoin d'être repris, et auprès de la cabane des invalides.

16 novembre.

Voici, en effet, des marches qui reparaissent à côté

du piédestal d'Agrippa ; elles sont en marbre blanc, à leur place, et s'interrompent dans l'axe de la porte centrale des Propylées. Là, il y a un simple dallage, en marbre pentélique également : ce dallage suit la pente ; il est strié, afin que le pied des animaux n'y glissât point. Il était naturel que les bêtes de somme et les victimes pussent gravir l'Acropole, et je ne doute point que je n'aie là sous les yeux leur chemin, encadré à droite et à gauche par l'escalier qui servait aux hommes. Mais si je vois comment les bêtes montaient, j'ignore par où elles entraient, car toute la partie de l'escalier découverte au printemps dernier est continue ; l'agencement des marches avec la porte ne les rend accessibles qu'à des piétons.

Cette réflexion me fait calculer l'angle ascensionnel de la rampe supérieure et l'angle de la rampe inférieure. Les lignes ne se suivent pas, et les degrés retrouvés il y a six mois, au lieu de rejoindre ceux qui apparaissent aujourd'hui, tombent à 4 mètres de distance. Une telle divergence est un trait de lumière. Il y avait, pour unir les deux parties, ou, si l'on veut, les deux étages de l'escalier, un grand palier, et ce palier servait de débouché à une entrée latérale. J'avertis mes ouvriers ; je leur demande de redoubler de précautions, de ne point enfoncer la pioche avec violence dans le sol, mais de sonder légèrement, et de s'assurer, à la moindre résistance, s'ils n'ont pas heurté des dalles de marbre.

19 novembre.

Le palier est retrouvé, il a 4 mètres ; par un bonheur qui semble présider à toutes nos fouilles, je rencontre un fragment conservé dans toute sa largeur. Les dalles de marbre sont encore ajustées, bien polies ; elles sont au centre même de l'avenue, elles occupent une étendue assez notable pour dispenser de toute démonstration. Ce qui les a si bien préservées, c'est précisément le mur pélasgique, ma première découverte, le seul indice qui m'ait donné quelque espoir pendant quarante jours de recherches vaines. Le mur pélasgique, en effet, n'a été épargné jadis par Mnésiclès, l'architecte des Propylées, que parce qu'il devait servir de fondation à cette partie de l'escalier. Le reste des fortifications élevées par les Pélasges a été démoli, excepté ce petit mur, substruction conservée à dessein qu'on allait enfouir après y avoir posé les degrés aussi solidement que sur les rochers.

Tout se tient. L'existence du palier prouve l'existence d'une porte latérale.

22 novembre.

Il n'y a plus de trace de porte antique : les travaux des ducs d'Athènes, des Vénitiens, des Turcs ont bouleversé ce point, qui intéressait au plus haut degré la sûreté de la forteresse : tout est moderne. Mais au-dessus du grand soubassement du temple de la Victoire reparaît le rocher, je le fais nettoyer soigneusemem sur toute son étendue ; on enlève le pavage turc; on

enlève surtout la terre qui s'est durcie dans de petites cavités. Ces cavités se succèdent à des intervalles réguliers; elles ne sont point l'œuvre des hommes, elles ont exactement la forme du sabot des quadrupèdes : elles sont arrondies et usées par le frottement; cent fois j'ai vu des empreintes semblables dans les sentiers des montagnes. Il n'y a point à en douter; c'est le chemin primitif, le sentier par lequel les contemporains de Cécrops et d'Érechthée montaient avec leurs bêtes de somme à la citadelle. Les traces forment une courbe, se perdent avec le rocher sous le palier; je les reconnais plus haut, en suivant la courbe, et elles vont s'enfoncer sous les Propylées qui ont supprimé ce passage aussi bien que les fortifications des Pélasges. Pour le remplacer on a fait le chemin monumental de marbre strié? dès lors, l'hypothèse d'une porte latérale, destinée aux animaux, se change en certitude, puisqu'il y avait un passage naturel du côté du sud.

24 novembre.

L'escalier se complète peu à peu dans mon imagination. J'entrevois ce vaste espace, qui ne contient pas moins de 7,000 pieds carrés, tout couvert de marbre pentélique. Je vois arriver la procession des Panathénées. Les magistrats, les prêtres, les vieillards entrent par la façade et gravissent les cinquante-quatre degrés de marbre qui ont 72 pieds de largeur. Les jeunes cavaliers, sur leurs coursiers de Thessalie, les bœufs aux cornes dorées contenus par les sacrificateurs, les bre-

bis conduites par les enfants, tout le personnel du sacrifice tourne à droite et débouche par la porte du sud sur le palier qui sépare et unit les deux parties de l'escalier. Mais n'y avait-il pas une troisième entrée? Cette troisième entrée n'aboutissait-elle pas également de l'autre côté du palier, au nord ? N'était-ce pas par là que montaient les spectateurs, la foule, les oisifs ? N'y aurait-il pas là un ensemble de conceptions, très-favorable à la mise en scène que l'architecte des Propylées n'avait pu méconnaître ?

Les auteurs nous le laissent soupçonner, Aristophane surtout dans la scène toute conjugale de Cinésias et Myrrhine; des médailles d'Athènes nous montrent un petit escalier taillé dans le rocher à côté de la grotte de Pan. Cet escalier existe encore : il est enseveli sous le bastion construit en 1822 par Odyssée. Parmi les degrés modernes qui mènent à l'église souterraine des Saints-Apôtres, on distinguera, en approchant une torche et en écartant la poussière, huit marches antiques, débris de l'escalier de Pan.

A cet escalier correspondait une porte. Je l'ai cherchée, je crois en avoir trouvé la place entre la Pinacothèque et le piédestal d'Agrippa, mais seulement la place ; rien n'est assez décisif pour que je me permette une affirmation positive. .

29 novembre.

Un ennemi gâte mes plaisirs. Au milieu de cet harmonieux ensemble de constructions qui couvrent la

pente de l'Acropole, en face de ce bijou qu'on appelle *le temple de la Victoire*, rivalisant de hauteur avec les Propylées, s'élève un sinistre piédestal. Ce piédestal est romain, il est en marbre de l'Hymette, marbre gris, de couleur d'ardoise, qui fait tache sur les marbres dorés, transparents, pétris de lumière, que les Athéniens avaient tiré du Pentélique. Ce piédestal est colossal, il écrase les Propylées et, ce qui est plus grave encore, il forme une saillie qui coupe les lignes de l'architecture et masque la petite colonnade. De plus, c'est un opprobre pour les Athéniens dégénérés, qui avaient voulu flatter par un monument gigantesque l'orgueil d'Agrippa, gendre d'Auguste, fils adoptif d'Auguste, successeur désigné d'Auguste. Une inscription nous en avertit; la statue a disparu. J'admire l'art romain à Rome, mais je le déteste à Athènes, où il me paraît une perpétuelle profanation. La simplicité devient grossièreté et la grandeur insolence dans ce royaume de la délicatesse exquise et des proportions divines. On ne contemple donc pas sans un dédain vengeur ces œuvres que les conquérants de la Grèce y ont entreprises ou inspirées. Certes la construction du piédestal d'Agrippa est remarquable et les profils sont ceux du siècle d'Auguste. Je me le dis, je me le répète et chaque jour ce monument me cause plus de répulsion. Il n'est pas dans la nature que l'homme élève sa tête au niveau du monument : s'il en paraît plus grand, l'édifice en sera rabaissé. La face qui regarde le couchant a été labourée jadis par les boulets de canon : elle menace ruine et, au fond du cœur, j'accuse les

artilleurs turcs ou vénitiens de n'avoir pas achevé ce qu'ils avaient si bien commencé.

Or cet ennemi vient de me toucher au vif et de devenir mon protégé. En faisant enlever la terre et les amas d'immondices qui cachaient la base du piédestal et l'escalier, je me suis aperçu qu'un des angles de cette base était en quelque sorte pourri. Le marbre de l'Hymette, qui est d'une qualité très-médiocre, s'est décomposé par l'effet de l'humidité; il est à l'état d'une ardoise qui s'exfolie; je conçois pourquoi le piédestal a fléchi de ce côté, ce que j'attribuais au choc des boulets : ses fondations sont pulvérisées et il est suspendu sur le vide.

Une telle découverte m'a rendu perplexe. Ai-je le droit de laisser périr un monument parce qu'il me choque? Ne serai-je pas responsable, si quelque jour il s'écroule? N'y point toucher, est-ce rester innocent de sa ruine ou devenir complice du temps et des barbares? L'examen ne pouvait être long. J'ai fait venir des maçons, reprendre les fondations en sous-œuvre, rajuster des blocs de marbre semblable qui sont là sous ma main. Que l'homme est un être bizarre! Depuis que cet ennemi est mon client et que je l'ai sauvé, je ne le trouve pas plus beau, mais je le regarde d'un œil plus doux.

8 décembre.

Les pluies d'automne nous arrêtent parfois. Toutes les eaux qui tombent sur le plateau de l'Acropole se précipitent par l'ouverture centrale des Propylées et

remplissent nos tranchées. Il faut suspendre alors tout travail; par bonheur l'eau filtre rapidement à travers les gravois et les débris d'un sol rapporté : le soleil fait le reste. La pluie a cet avantage qu'en lavant le rocher et les marbres récemment découverts elle leur rend leur éclat.

Je suis surpris de ne pas trouver dans mes fouilles plus d'inscriptions et de sculptures. Je ne parle ni de médailles ni de pierres gravées : il n'en faut point espérer dans un lieu qui était sacré et n'était point habité. Les fragments d'inscriptions que je recueille ont été apportés de l'intérieur de l'Acropole et ont servi de matériaux à de grossiers constructeurs. Car je ne cesse de démolir des petits murs qui s'entre-croisent sous la terre et qui formaient les compartiments du cimetière turc.

J'ai remarqué surtout un décret relatif à la guerre du Péloponèse et aux citoyens que le peuple voulait honorer pour leur valeur : les caractères en sont magnifiques, l'orthographe est celle qu'a réformée l'archonte Euclide : on se sent au siècle de Périclès. Je tiens aussi les débris d'un traité d'alliance contre les Lacédémoniens avec un peuple inconnu, et un décret honorifique qui accorde une couronne d'or et le droit de cité à deux Acarnaniens, Phormion et Carphinas, pour avoir secouru Athènes dans une autre guerre. Les Acarnaniens qui les ont suivis sont remerciés publiquement, leurs noms sont gravés sur le marbre et placés dans l'Acropole, ils sont déclarés les hôtes du peuple athénien, ils obtiennent certains privilèges, notamment le droit d'importation.

Voici une stèle sur laquelle Glaucus, Tryphæna et Léon invoquent *Jupiter très-haut*, une autre qui célèbre Timonide, une liste de prytanes, une table militaire avec les noms des polémarques, une mention honorifique en faveur de Cléon d'Alopèce, de Diogène d'Hestiée, d'Hérodore d'Acharnes et de Denys du Pirée. Tous ces noms sont restés obscurs, bien que l'immortalité leur fût promise par leurs contemporains : pour occuper l'histoire, il faut de grandes actions ou de grandes folies.

Les ouvriers qui travaillent à l'extrémité du bastion n'ont eu jusqu'ici qu'une tâche ingrate. Les couches supérieures qu'ils ont enlevées n'étaient que poussière, plâtras, cendres et débris. Des créneaux et certains pans de mur menaçaient de s'écrouler sur eux : il a fallu s'en débarrasser.

Une seule rencontre m'a intéressé pendant quelques heures. Au-dessus de la tour septentrionale, j'ai reconnu une petite chambre en partie détruite pour faire place à une batterie. Le pied des murs était encore revêtu de marbres précieux, phrygien, africain, jaune antique ; une fenêtre était pratiquée du côté du golfe de Salamine et des montagnes du Péloponèse. C'était le réduit favori où quelque duc d'Athènes venait contempler une vue enchanteresse et respirer la brise qui soufflait de la mer. Les historiens rapportent que Neridi Acciaiuoli, premier duc d'Athènes qui mourut en 1393, embellit sa capitale de monuments somptueux. Déjà les seigneurs francs et florentins avaient restauré les murs anciens. Un poëte ou un romancier verrait

dans ce belvédère ruiné une blonde châtelaine d'Occident, accoudée mélancoliquement et cherchant sa patrie perdue à travers l'immense horizon.

15 décembre.

Toute la façade antique de l'Acropole existe, assez bien conservée. Je m'en suis assuré en faisant mettre à nu la crête des murs; je m'y promène, je les vois dans leur étendue et je sens que, si le sommet est continu, la base sera encore plus solide. Ces fortifications sont parallèles aux Propylées, de la même largeur et présentent comme eux un développement de 22 mètres. L'espace est divisé en trois parties égales : au milieu, un mur de marbre, percé d'une porte dorique, haut de $6^{m},74$, large de $7^{m},20$. A droite et à gauche deux tours ; l'une a été restaurée au moyen âge, l'autre a perdu plusieurs rangs d'assises que les Grecs ont fait sauter pendant la guerre de l'indépendance en pratiquant une mine sous les pieds des Turcs.

21 décembre.

Avec une telle certitude, je n'hésite plus à jeter bas tout le bastion de Mahomet II, qui sert de rideau et d'enveloppe. Quand il sera tombé, quand les terres seront emportées, on verra reparaître la clôture antique et la porte, fortifiée comme les portes de Messène et de Pérouse, laissera pénétrer de nouveau ceux qui voudront gravir le grand escalier de marbre.

J'appelle mes ouvriers ; je les distribue sur le chemin

de ronde; ils attaqueront tous à la fois ce gros mur épais de plus de 5 mètres : ils précipiteront les matériaux dans la plaine, où chaque matin ils les rangeront avant de reprendre leur travail.

24 décembre.

La tempête a soufflé toute la nuit et nous avons ressenti de légères secousses de tremblement de terre. J'arrive plus tard qu'à l'ordinaire, parce que la fièvre m'avait un peu affaibli : je ne trouve personne. Un invalide qui m'a vu passer me rejoint d'un pas lent. « Où sont mes ouvriers? — Partis. — Pourquoi partis? Est-ce fête? — Ce n'est point fête, mais le ministre leur a fait défendre de toucher au mur : ils ont eu peur. — Quel ministre? — Le ministre de la guerre. »

Je trouve le procédé cavalier et vais me plaindre à la légation de France. M. Forth-Rouen se mord les lèvres comme je l'ai fait. Nous cherchons en vain ce qui a pu provoquer un tel coup d'État. Du reste, quelque graves que fussent ces motifs, le ministre de la guerre devait nous avertir; c'était de la plus simple convenance. M. Forth-Rouen prend son chapeau, traverse la place du Palais, sans regarder, comme à son ordinaire, les palmiers apportés à grands frais de Délos par la reine, et entre chez le roi.

25 décembre.

L'affaire est trop plaisante pour que nous gardions rancune au vaillant ministre des armes. Il s'agissait du salut de la Grèce. Un étranger démantelait la citadelle,

dernier rempart de la liberté hellénique ; le ministre a couru au danger, arrêté les destructeurs, oublié les formalités d'usage, mais la patrie était sauvée. Cependant on ne rit de lui qu'à demi dans Athènes, et nombre de gens l'approuvent en hochant la tête. Il nous faut donc compter avec le sentiment public et donner des garanties. Une commission sera nommée, elle étudiera la question, elle fera un rapport. Encore des délais! Encore du temps de perdu!

7 janvier 1853.

La commission s'est réunie ; des officiers qui ont fait leurs études en France ou en Autriche, que je rencontre dans le monde, et qui sont gens d'esprit la composent. Je n'ai pas de peine à leur prouver que l'Acropole ne tiendrait pas vingt-quatre heures contre des assiégeants ; qu'elle est commandée par des collines plus hautes qu'elle ; que les murs s'écroulent de toutes parts. Un hasard, qui se présente tous les jours, complète ma démonstration. Pendant que nous faisons le tour des prétendus remparts, deux têtes d'enfants se montrent sur une brèche ; ils nous voient venir, ils ont peur et se laissent rouler sur un doux talus jusque dans la ville basse. Ces maraudeurs coupent toute discussion. Que vaut une forteresse escaladée par des enfants?

12 janvier.

Je l'emporte, non sans sacrifices. Je me suis engagé à clore par une porte solide l'entrée que je vais rouvrir : le gouvernement grec évite ainsi une dépense de 600

francs. Ee outre, la reine qui adore les souvenirs du moyen âge, s'intéresse au bastion de Mahomet : elle veut en conserver un échantillon ; j'ai dû promettre de ne démolir que le strict nécessaire, ce qui correspond à la façade de marbre ; les tours ne seront dégagées que sur le côté.

15 janvier.

Il faut croire que l'ombre de Mahomet II veille sur son œuvre et fait bonne défense. Je rencontre de nouveaux obstacles. Le mur est si bien construit qu'il défie les pics, les leviers et tous les engins qui l'attaquent. Il est composé de morceaux de marbre et de roche très-irréguliers et très-petits ; c'est un blocage cimenté par un mortier tellement tenace que les pierres se brisent sous l'effort plutôt que de se détacher. J'ai prié M. Landerer, professeur de chimie à l'Université, d'analyser ce terrible mortier. Il est composé, me dit-il, de deux tiers de chaux et d'un tiers de plâtre mélangés ; il contient comme élément de cohésion, une multitude de fragments polygonaux de silex. Or le silex, en se combinant avec la chaux, produit un sel particulier, le silicate de chaux, qui se vitrifie par l'influence de l'humidité et contribue à la solidité de l'ensemble.

Je commande des masses de fer et des coins trempés, qu'on remettra au feu et qu'on retrempera sans cesse, pour entamer chaque joint et commencer un travail de patience.

21 janvier.

J'y renonce. Les coins s'émoussent, les manches des masses de fer se brisent, les mains de mes plus vigoureux ouvriers sont tuméfiées par la violence des contre-coups; je ne puis leur infliger plus longtemps ce supplice. Il faut cependant que la brèche soit ouverte, et, puisqu'il s'agit de fortifications, je ferai comme en temps de guerre : la poudre parlera. C'est grave, je le sais. Un pareil auxiliaire est dangereux, à quelques pas seulement des plus beaux monuments du monde. Si un malheur arrivait à des chefs-d'œuvre sur lesquels tant d'yeux sont fixés, une triste célébrité s'attacherait à mon nom. Aussi n'est-ce que par une série de petites mines que j'entamerai lentement, graduellement la muraille. 50 livres de poudre la feraient sauter d'un seul coup ? j'en emploierai 300 à doses peu sensibles, qui disjoindront les pierres sans les projeter. En outre, je prendrai de la poudre un peu avariée, celle qui sert aux marins pour leurs saluts. Le commandant Poultier, chef de la station, a reçu l'ordre de m'en donner. Déjà je lui ai fait une visite au Pirée, et j'ai rapporté deux caissons, sans compter de nouveaux détails sur le naufrage de *la Méduse*, dont Poultier est un des rares survivans.

J'ai fait venir deux mineurs qui exploitent les carrières de Lycabette et de l'Anchesme. Le plus intelligent s'appelle Dimitri; il est Athénien, très-jeune, mais sa bouche est sérieuse sous sa moustache nais-

sante. Je leur explique mes intentions. Les mines n'auront pas plus de 20 centimètres de profondeur, et les barres de fer qui servent à les creuser, plus de 2 centimètres de diamètre. On ne les remplira de poudre qu'à moitié et on les bourrera fortement pour que l'explosion se fasse latéralement, sourdement en forme de fissures. Nous commençons quelques expériences; elles réussissent à souhait, seulement il faudra deux mois et 700 ou 800 mines pour faire une brèche très-modeste. La muraille, en effet, a 40 pieds de hauteur, 10 d'épaisseur moyenne, et l'ouverture ne peut avoir moins de 25 pieds. Multipliez ces trois nombres et vous trouverez 10,000 pieds cubes.

24 janvier.

Les mines jouent deux fois par jour; on en prépare sept ou huit sur la face supérieure de la muraille; on les sèche, on les bourre, on les met en communication par des traînées de poudre. Quand il ne reste plus qu'à approcher la mèche, les ouvriers qui travaillent dans les tranchées s'éloignent et s'abritent; les invalides écartent les promeneurs qui passent dans la plaine. Le signal est donné : de faibles jets de fumée et de flamme se succèdent; on entend des commotions sourdes, rarement des explosions; les petites pierres qui ont servi à bourrer retombent à quelques mètres de nous avec le crépitement de la grêle; aussitôt mes Spartiates courent au mur avec leurs pics, soulèvent les couches encore fumantes, font jouer le levier entre les fissures, divisent, déblayent, sondent, attaquent, précipitent les

débris au bas du bastion, jusqu'à ce qu'une nouvelle surface, nette et sonore, leur oppose de nouveau sa résistance invincible. Ils retournent alors aux tranchées; les mineurs, qui se sont reposés, prennent leur place et recommencent.

25 janvier.

L'horizon se rembrunit. Le ministre de l'instruction publique, qui est aussi le ministre des beaux-arts, m'écrit qu'il est inquiété à mon sujet. Il me fait tenir un journal grec; on s'y plaint amèrement des étrangers, émules de Morosini et de lord Elgin, qui conspirent la ruine du Parthénon, des Propylées et des chefs-d'œuvres de Périclès : « Le canon tonne tout le jour; son « bruit lugubre retentit dans les cœurs vraiment hel« léniques ; un jeune Français bombarde impunément « du haut de la citadelle les citoyens paisibles ; le direc« teur des antiquités lui-même, le vénérable Pittakis, « aurait été tué par un projectile qui s'est abattu sur « lui, si sa tête n'avait été protégée par un chapeau. »

Est-ce vrai ou n'est-ce qu'une vérité de journal? J'ai quelque inquiétude, parce que Pittakis rôde toujours parmi mes décombres, les retourne, y cherche des inscriptions qui pourraient m'avoir échappé et ne veut pas écouter des invalides qui le supplient de ne point s'approcher. J'envoie chez lui prendre des nouvelles. Au bout d'une heure il accourt lui-même avec sa bonne figure souriante. Je regarde son chapeau, qu'il songe rarement à brosser; une pierre plus petite qu'une noisette y a laissé, en effet, une empreinte blanche;

je le gronde amicalement, lui montre le journal et les reproches qu'il m'attire par son imprudence. Il m'assure qu'il consent à donner sa vie si elle est utile à l'embellissement de l'Acropole. Il s'agit bien de sa vie, il s'agit de son ministre et de ses compatriotes auxquels je lui demande formellement de rapporter ce qu'il va voir.

Les mines sont prêtes; je les fais charger : j'entraîne Pittakis et me place avec lui contre les Propylées, à découvert, regardant le feu, adossés au monument comme si nous voulions lui servir de rempart. Quand toutes les explosions ont eu lieu, je lui fais constater que nous n'avons reçu aucun éclat, que nous n'avons pas ressenti la plus légère secousse, qu'aucun projectile, par conséquent, ne peut atteindre les Propylées, qui sont derrière nous, ni même produire une simple rayure sur leur surface dorée. Il le reconnaît, il me serre la main, le voilà courant vers le ministère. Sa passion pour les antiquités fait proverbe; il sera donc cru comme un oracle; mais l'oracle avait besoin d'être remonté.

7 février.

Chaque jour le mur s'abaisse d'environ 30 centimètres. Ce sera l'affaire de sept semaines. Pendant ce temps je revois et complète le manuscrit de l'ouvrage sur l'*Acropole d'Athènes*, que l'Académie m'a rendu, après qu'il a été l'objet d'un rapport très-bienveillant lu par M. Guigniaut dans une séance publique de l'Institut. J'écris un mémoire sur l'*Art à Sparte*, un autre sur la *Langue grecque moderne*, où je reconnais les restes

d'une langue populaire, épurée ou répudiée par les écrivains anciens, conservée par l'usage et qui n'a point cessé d'être parlée. C'est ainsi qu'en Égypte, dans l'Inde, dans la Chine, il y avait la langue du peuple et la langue des lettrés. Les Arabes et la plupart des Orientaux ont établi cette différence. Les Grecs se rattachaient trop étroitement à l'Orient pour n'avoir pas introduit dans le vocabulaire savant un choix et une richesse qui le séparaient de la langue vulgaire. De même l'on a pu soutenir que l'italien dérivait d'une latinité basse qui se parlait, mais ne s'écrivait pas.

C'est la vue de mes Spartiates, fouillant les monuments d'Athènes, qui m'a inspiré l'idée de rechercher si Sparte, réputée grossière et calomniée dans l'histoire, n'avait pas cultivé les arts : j'en recueille des preuves incontestables. C'est également l'habitude de m'entretenir familièrement avec mes ouvriers et d'entendre leur conversation, qui m'a suggéré sur leur idiome tout un ordre de réflexions. Ils ont des expressions pittoresques où l'on reconnaît un parfum antique. Le coucher du soleil est si beau en Grèce qu'on l'appelle « le règne » : on ne dit pas « le soleil se couche », on dit qu'il « règne ». Je viens de découvrir un puits qui correspond sans doute avec la fontaine Clepsydre. Il était comblé ; je l'ai fait curer, puis l'on a attendu que l'eau revînt et se reposât. Ce matin je demande à Panaïoti s'il a goûté l'eau et si elle est bonne : « Une eau irréprochable et immortelle », me répond-il (νερὸν ἄφθονον καὶ ἀθάνατον), ce qui veut dire tout simplement une eau abondante et claire.

28 février.

About a voulu payer sa dette à l'École d'Athènes. Il a choisi parmi les sujets désignés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'île d'Égine; il a exploré cette île au printemps dernier, pendant que Garnier étudiait les ruines du temple. Le mémoire d'About est bien composé et bien écrit. Il commence par décrire le caractère général de l'île, sa position, ses ressources, son climat, il cherche dans chacune de ces circonstances le secret de la brillante destinée des Éginètes. Ce fatalisme géographique est d'autant plus sûrement justifié qu'il s'applique à un plus petit pays. Égine est belle malgré son aridité : « Elle participe, » dit About, « de la beauté un peu sévère et un peu maigre, mais « fière et délicate de la terre attique. Elle a ces grands « horizons, ces belles couleurs, ces fiers profils de « montagnes, cette nature sobre et vigoureuse qui « frappe l'esprit d'un peuple, le transforme lentement « et le rend artiste malgré lui. C'est par cette beauté « sympathique que la Grèce a imprimé un caractère « commun aux peuples divers qui l'ont habitée : elle « les a, pour ainsi dire, faits à sa ressemblance. »

La question de race apparaît en même temps. « Com- « ment cette île de 3 lieues de long a-t-elle pu de- « venir pour un temps la capitale de la marine, du « commerce, de l'industrie et de l'art? Comment a-t-elle « balancé la fortune d'Athènes et décidé la ruine de « Xerxès? Comment un pays qui pouvait nourrir cinq

« ou six mille hommes a-t-il possédé un demi-million « d'esclaves, suivant Aristote, et plus de cent mille, « suivant nous ? C'est aux races qui l'ont peuplé, qu'il « faut demander le secret de ces merveilleux accrois- « sements. »

En effet, l'auteur déroule lentement, avec méthode et par époques, dans des pages solides et vives, toute l'histoire d'Égine, depuis les Pélasges jusqu'à l'anéantissement d'un peuple qui avait eu le malheur d'être dans le principe plus éclairé et plus puissant que le peuple athénien. Tout en étudiant les Éginètes avec la partialité qu'on a pour ses clients, About ne se dissimule ni leurs faiblesses ni leurs défauts. Dans le chapitre qui traite du *Commerce*, il montre les côtés honteux de l'esprit mercantile et le vice des constitutions qui ne reposent que sur la richesse, mais il combat en même temps les préjugés qui s'attachent aux républiques commerçantes. « Ces marchands d'Égine, dit-il, « aimèrent les arts et les firent fleurir, comme les « marchands d'Athènes, de Corinthe, de Pise, de Flo- « rence, de Venise, d'Anvers. Les artistes sont injustes « lorsqu'ils accusent le commerce de tuer les arts ; il « les tue si peu qu'il les a fait vivre dans tous les « temps. »

Les chapitres qui traitent de l'histoire de l'art sont les plus attachants. Le goût délicat de l'auteur, sa passion pour le beau, passion développée par l'Italie et la Grèce, le portent à s'arrêter sur un sujet qui le touche. La gymnastique, cet art des sociétés naissantes où la force physique est encore préférée à la puissance in-

tellectuelle, est classée la première, parce qu'elle a exercé une grande action sur les progrès des sculpteurs éginètes. « Les hercules commencent par mé-« priser les penseurs pour en être méprisés à leur « tour. La Grèce, assemblée au stade d'Olympie, a ap-« plaudi bien des coups de ceste avant d'écouter l'his-« toire d'Hérodote. Les premiers arts de la Grèce fu-« rent donc l'art de la lutte et du pugilat; et nous « aurions tort de nous en plaindre : ces exercices pré-« paraient des combattants pour Salamine, des mo-« dèles pour les sculpteurs, des prétextes pour les « odes de Pindare. »

Dans son étude sur la sculpture, About fait ressortir le double caractère de l'école d'Égine, caractère hiératique à la fois et réaliste, hiératique parce qu'elle suit certaines conventions d'expression et d'arrangement qui sont systématiquement consacrées; réaliste, parce qu'elle imite en même temps la forme humaine avec une science qui emprunte tout au modèle et ne doit rien à l'idéal. La peinture, l'architecture, l'art monétaire, sont à leur tour analysés selon leur importance. L'architecture surtout remplit plusieurs chapitres, parce qu'elle a laissé des ruines admirables ou des débris éloquents. Les ports, les fortifications, le temple de Vénus, le monument d'Éaque, le Panhellénium, le sanctuaire d'Aphæa, sont scrupuleusement décrits. Le temple faussement attribué à Jupiter Panhellénien est rendu à Minerve; l'auteur se range à l'opinion de Stackelberg, de Mustoxidès, de Forbiger, donne les principaux caractères du temple dorique,

en précise l'époque, en fait ressortir les beautés.

J'aime beaucoup ce mémoire d'About; il aura un succès sérieux[1]; c'est l'œuvre d'un littérateur et d'un érudit. Le littérateur s'est formé à l'École normale; il a le sens du beau, la critique, la méthode, le style; l'érudit se forme à Athènes et à Rome, en feuilletant les bibliothèques ou en chevauchant à travers les ruines des pays classiques. About a quelque confiance en moi, parce que mon long séjour en Orient me donne ce qu'il appelle l'autorité d'un patriarche. Je voudrais le retenir une année de plus en Grèce : il y mûrirait, et qui sait? Mais il brûle de s'échapper; son tempérament le porte vers l'éclat et la bataille.

12 mars.

Les touristes commencent à reparaître. Plus d'un profite uniquement des vingt-quatre heures de relâche du paquebot, visite l'Acropole et retourne s'embarquer au Pirée. Adossé à une colonne ou assis pour écrire mes notes, j'entends malgré moi les réflexions qu'ils échangent, et je me demande quel démon pousse hors de chez eux tant d'honnêtes gens qui étaient si admirablement faits pour y rester. Le voyage n'est pour ces infortunés qu'une source de privations ou de lamentations; il est vrai qu'ils changeront de ton après leur retour, tout fiers d'exciter l'envie.

[1] En effet, il a été loué par M. Guigniaut, dans la séance publique tenue par l'Académie des belles-lettres, au mois d'août 1854. Ce mémoire archéologique, œuvre unique parmi les œuvres d'About, a été publié plus tard dans le tome I[er] des *Archives des missions scientifiques.*

Il est un visiteur cependant qui m'a ému à la première vue, avant même que j'eusse appris qu'il était un artiste illustre et un proscrit. Je l'avais remarqué à diverses reprises; avec son visage flétri par le chagrin, sa moustache épaisse, son paletot clair et boutonné, il ressemblait à un Polonais. Il s'appuyait sur le bras d'une jeune fille, si pâle elle-même, qu'elle aurait eu plutôt besoin d'appui; tous deux gravissaient péniblement le rocher de l'Acropole, s'asseyaient sur les marches du Parthénon, contemplaient tristement la mer, et redescendaient, non s'en s'être un peu ranimés devant la frise de Phidias. Je songeais involontairement à Œdipe et Antigone, comparaison ridicule que j'attribuais à la vue du bourg de Colone, qui se détachait sur un monticule, au milieu du bois d'oliviers.

Un jour le voyageur, après avoir interrogé en me regardant le gardien de l'Acropole qui l'escortait, s'approcha, m'adressa sur mes fouilles quelques questions auxquelles je répondis avec le désir de le satisfaire. Il me remercia, me tendit la main et me dit qu'il s'appelait David d'Angers. On l'avait exilé après le coup d'État du 2 décembre, et il venait s'inspirer dans la patrie de Phidias. Sa femme était restée en France pour achever l'éducation de son fils: lui était errant avec sa fille. Jamais la violence et la proscription ne m'étaient apparues sous une forme aussi odieuse. L'ostracisme a une excuse lorsqu'il atteint des prétendants ou des ambitieux funestes à leur pays. Mais frapper un grand talent, interrompre sa carrière, chasser avec lui

les belles œuvres dont il aurait continué à orner sa patrie, un crime peut à peine justifier une telle rigueur !

Il est revenu plusieurs fois. Il me raconte ses projets ou plutôt ses déceptions. Il fera le buste de Canaris et, pour la villa de la duchesse de Plaisance, bâtie sur le bord de l'Ilissus, un bas-relief qui sera placé sur la porte d'entrée : *Thémistocle chez Admète*, image de l'hospitalité. Mais les carrières du Pentélique sont mal exploitées, mais l'argile de l'Attique est trop sèche, mais le plâtre d'Athènes ne vaut rien..., en un mot, tout trahit l'exilé, tout lui répugne, tout lui manque, il se manque à lui-même parce qu'il a perdu ses attaches et ses ressorts.

Aujourd'hui David m'a abordé avec une sorte de fureur. On lui a dit que le monument qu'il avait exécuté jadis pour le tombeau de Botzaris était mutilé, que les habitants de Missolonghi s'en servaient comme de cible, que la statue de sa jeune Grecque était criblée de grains de plomb. « J'irai à Missolonghi, je m'assurerai par mes propres yeux, et si le fait est vrai, j'écrirai aux journaux pour dénoncer la Grèce au mépris de l'Europe. » J'essaye en vain de le calmer, mais les Grecs sauront le désarmer : ils sont trop fins pour ne pas racheter leur négligence. Si David va en effet à Missolonghi, les habitants, qu'on avertira d'Athènes, l'accueilleront avec de telles manifestations d'enthousiasme, qu'il sera forcé de leur pardonner : il raccommodera leur statue, s'en ira enchanté et croira encore leur devoir du retour.

16 mars.

Le mur s'abaisse peu à peu, et quoiqu'il s'élargisse vers sa base, l'habitude rend pour mes hommes le travail plus rapide. Nous avons encore trouvé un piédestal de marbre, qui avait été dressé en guise de créneau et qui a été précipité. Il est semblable au piédestal sur lequel était sculptée la *danse pyrrhique;* il porte également un bas-relief. Sept petits personnages, vêtus de même, s'avancent du même pas, avec les mêmes gestes. Divisés en demi-chœurs, ils sont précédés par le chorége qui se retourne vers eux et semble régler leur marche. Tous ont les mains cachées sous leur manteau et se conforment évidemment à une tradition. Quand les rhapsodes eurent disparu de Grèce, les Athéniens continuèrent à faire chanter pendant la fête des Panathénées les vers d'Homère. Un concours fut établi; les citoyens qui voulaient faire leur cour au peuple montaient, à leurs frais, des chœurs que l'on appelait des *chœurs cycliques*. Le vainqueur avait payé assez cher le droit de rappeler par un monument le prix qu'il avait remporté. C'est un monument de ce genre, unique dans nos musées, si je ne me trompe, que je retrouve et que je vais remettre au gouvernement grec. Pittakis a déjà fait sa ronde et le contemple avec des yeux d'amoureux.

21 mars.

Lebouteux et Louvet, architectes, tous deux pensionnaires de l'Académie de France à Rome, sont arrivés. Ce

sont de vieilles connaissances : nous avons passé ensemble à la villa Médicis l'été de 1851. Ils se conforment à l'innovation si heureuse que l'Académie des beaux-arts a introduite depuis dix ans. Après avoir observé les admirables modèles qui restent sur le sol de la Grèce, ils choisiront un seul monument pour l'étudier avec détail ; l'un se propose de mesurer le temple de Sunium, l'autre celui de Phigalie. Avant de partir pour la pointe la plus déserte de l'Attique et pour les montagnes de l'Arcadie, ils auront l'obligeance de faire un relevé de l'entrée de l'Acropole et de l'escalier. Lebouteux, qui est d'une promotion antérieure, se charge d'exécuter les dessins que je ferai graver dans mon ouvrage. Je presse les fouilles pour découvrir tous les éléments essentiels à son travail.

28 mars.

La poudre a fini son office, la brèche est faite, il ne reste plus qu'à enlever les terres entassées entre le mur antique et le mur moderne : opération tellement facile qu'elle devient un jeu. Déjà le sommet de la porte est visible, avec la frise, les triglyphes et la série d'architraves qui la surmontent. En vérité, pour être d'une époque presque barbare, c'est-à-dire du temps de Valérien, cet arrangement est d'un bon effet. On voit que le souvenir du mur détruit par Sylla n'était pas effacé et que les Propylées avaient servi de modèle, avec leur frise, leurs triglyphes et leur bande de marbre noir d'Éleusis.

29 mars.

La rue des Trépieds a fourni presque tous les matériaux du mur de marbre. Non-seulement le monument chorégique élevé par le fils d'Aristodème, mais divers piédestaux ont été pris dans le voisinage et ont servi pour la construction. Le plus saillant porte une couronne renversée avec ces mots : *Les habitants du dème*. Le nom de celui qui avait reçu un tel honneur de ses concitoyens doit être gravé sur la face du piédestal engagée dans le mur. Sur une autre base, en marbre de l'Hymette, je lis la signature de deux artistes, *Euchir* et *Eubulide*, qui sont déjà connus par le témoignage de Pausanias et par deux inscriptions que Boeckh, Ross, Raoul-Rochette, ont commentées. Enfin une troisième inscription, rédigée en latin et en grec, nous apprend que pendant le sacerdoce d'Hipposthénide, fille de Nicoclès du Pirée, le peuple et les deux sénats d'Athènes avaient élevé une statue à Lucius Aquilius Florus Turcianus Gallus, fils de Caïus, de la tribu Pomptina, proconsul d'Achaïe. Lucius Aquilius appartenait à une famille de chevaliers déjà connue au temps de Cicéron et qui, sous les empereurs, produisit des jurisconsultes distingués. Du reste, toute la suite de la carrière d'Aquilius est retracée méthodiquement dans la partie latine de l'inscription.

31 mars.

Les tours se découvrent à droite et à gauche : malheureusement l'engagement que j'ai dû prendre envers

le gouvernement grec ne m'a permis d'en démasquer qu'un seul côté : il est vrai que j'en ai l'intérieur tout entier. Les Romains, après le siége, les avaient rasées à 9 pieds seulement au-dessus du sol ; elles n'étaient plus qu'un débris inutile, surtout quand la façade qu'elles flanquaient était complétement renversée. Pressés par l'approche des barbares et voulant relever ces fortifications à la hâte, les Grecs du temps de Valérien, s'aperçurent que les fondations étaient profondes et assises sur le rocher. On les déchaussa, on les reprit en sous-œuvre, et chaque tour grandit ainsi du double, non parce qu'on l'élevait au-dessus du sol, mais parce que le sol s'abaissait au-dessous d'elle.

Cette conclusion imprévue m'a fait réfléchir. J'ai voulu consulter des hommes spéciaux : j'ai prié Lebouteux et Louvet de me prêter leur expérience d'architectes. Nous avons longuement examiné chaque pierre, chaque joint, chaque scellement. La mine pratiquée par l'armée grecque en 1822 a déchiré une des tours. Les écartements des pierres nous laissent découvrir leurs scellements de fer en forme de double T, le plomb qui les lie, le trou net et bien dessiné où ils ont été glissés. Le caractère de perfection que l'art grec a su donner aux plus petits détails rend aussi facile de distinguer l'époque d'un scellement que celle d'un monument : l'appareil des trois rangs d'assises antiques le cède à peine à l'appareil du Parthénon et des Propylées ; les faces intérieures de chaque assise sont ravalées avec le même soin ; les pierres d'angle

sont agencées selon les mêmes règles ; le socle en saillie, le soubassement double de hauteur, la bande en creux, tout annonce une belle époque. Si ma mémoire ne me trompe pas, on observe quelque chose d'analogue sur une des tours de Bourges. La partie supérieure est d'époque romaine, tandis que la partie inférieure a été refaite au moyen âge.

1er avril.

Une nouvelle preuve confirme l'explication que m'a suggérée l'étude des tours. La porte est dégagée : elle est refaite et son seuil de marbre montre encore, non-seulement les trous des gonds, mais les débris des gonds eux-mêmes en métal. Or le seuil est situé beaucoup plus bas qu'il ne convient. Le grand palier de marbre, qui s'est trouvé tout à coup coupé par la moitié, a été entaillé ; sept petites marches, grossières et d'une époque basse, ont été ajoutées dans cet évidement. C'est que la base du mur, contemporain du grand escalier, était au niveau du palier de même que la porte primitive. En abaissant le sol extérieur de l'Acropole pour élever les tours, en descendant à un niveau plus bas le seuil de la porte, on rendait inaccessible le premier palier, qui butait à 5 pieds au-dessus du seuil. On y pratiqua une brèche et l'on entassa sept marches, roides et étroites, qui trahissent la décadence ; elles commencent même si près de l'entrée, qu'il avait fallu tailler dans la marche inférieure deux échancrures demi-circulaires, pour que les deux battants pussent se développer librement.

Tout cela sera mieux expliqué dans mon livre sur l'Acropole : la coupe et les plans que termine Lebouteux aideront à la démonstration. Mais je ne puis m'empêcher de supposer que les deux tours qui flanquaient la porte étaient décorées, elles aussi, d'une frise et d'une corniche comme le sont les corps avancés des Propylées. L'ordre dorique a une gravité qui ne messied point à l'architecture militaire. Les triglyphes de pierre que j'ai recueillis dans mes fouilles, encore revêtus de couleur bleue, et ceux qu'on a replacés sur les murs de la façade, mais qui ne sont guère en harmonie avec une construction en marbre, couronnaient peut-être jadis les tours rasées par Sylla : de même que de loin les avant-corps des Propylées font l'effet de véritables bastions et cependant sont ornés d'une frise dorique.

6 avril.

L'escalier reparaît dans son ensemble, et ce qui restait de terre pour le cacher est enlevé rapidement par la porte.

Son ouverture est égale à la façade des Propylées. On voit des morceaux considérables du palier inférieur, les quatre premières marches, dans toute leur largeur, les huit marches suivantes, conservées seulement sur un côté, le rocher entaillé à droite, pour supporter les degrés qui ont été détruits, le palier central sur lequel se dégageaient les entrées latérales que j'ai signalées jadis. Le plan est d'une clarté qui saisit ; la richesse du marbre qui couvrait une si vaste étendue se devine ;

les rampes elles-mêmes, à droite et à gauche, étaient également revêtues de marbre; on en voit les traces; cette décoration est probablement du temps d'Adrien; il est tout naturel que l'escalier de Mnésiclès n'eût pas duré intact pendant six siècles. Nous savons, de nos jours, ce que dure un escalier à ciel ouvert, même en pierre, et en pierre plus propre à résister au frottement que ne l'est le marbre pentélique. L'escalier de la place d'Espagne, à Rome, n'a qu'un siècle et demi, il est absolument usé; l'escalier de la Chambre des députés, à Paris, n'avait pas un siècle et ne servait pas au public; on est cependant forcé de le refaire. La grande question est de savoir si l'escalier des Propylées refait était conforme au plan primitif, ce qui ne sera pas difficile à démontrer [1].

19 avril.

La grille à deux battants est posée; les barreaux de fer sont minces afin de ne point arrêter les regards. J'ai remis les clefs aux invalides, gardiens de l'Acropole; il est vrai qu'ils se dérangeront rarement pour ouvrir aux visiteurs; ils les attendront en fumant dans leur ancienne cabane; mais les Propylées ont reparu, et l'on n'a plus besoin, pour les voir dominer la pente, de se promener au loin sur les collines de Musée et du Pnyx. De la route nouvelle, qui conduit à la nouvelle entrée, on aperçoit leurs blanches colonnes et le tra-

[1] Voyez les chapitres IV et V de *l'Acropole d'Athènes*, rédigés à cette époque, et imprimés quelques mois plus tard chez Firmin Didot.

pèze grandiose de leurs portes qui se détachent sur le ciel. S'avance-t-on, on rencontre la façade en marbre, décorée de frises et de corniches, qui, malgré son époque et ses blessures, serait admirée toute autre part qu'à Athènes. De chaque côté, les tours mutilées, mais colorées d'une teinte harmonieuse, forment un vestibule fortifié. A travers la porte, munie d'une grille aussi transparente que possible, on voit l'escalier et la grande baie centrale qui s'élève sur la hauteur et prolonge indéfiniment la perspective. Mais c'est quand le seuil est franchi que l'on comprend véritablement l'ensemble des Propylées. Jadis on y arrivait de biais, sans préparation, sans développement pour le regard ; les colonnes cachaient les portes, les soubassements prenaient une importance exagérée. Maintenant, on aborde de face le monument, on est aussitôt saisi par sa disposition simple et imposante. Il se présente à la distance et à la hauteur que l'architecte avait choisies lui-même pour que les proportions générales apparussent dans leur plus grande beauté. L'escalier, en montrant çà et là ses nombreuses marches et les premières surtout, sur une largeur de 70 pieds, porte naturellement l'imagination à se figurer toute l'étendue de cette rampe immense qui agrandissait encore l'édifice, en l'exhaussant sur un soubassement de cinquante-quatre degrés.

28 avril.

J'ai choisi, par reconnaissance, la dalle de marbre sous laquelle nous sommes passés, l'été dernier, avant

de retrouver l'escalier : sans cette dalle bienfaisante, j'aurais été forcé de respecter la terrasse byzantine et n'aurais pu pénétrer jusqu'aux ruines qu'elle recouvrait comme un véritable sol. Il semble naturel de graver une inscription sur cette surface bien polie, facile à dresser contre la muraille. L'inscription est courte ; elle ne contient ni les formules officielles ni les flatteries d'usage; elle porte le nom de la France. C'est la France seule que j'ai voulu servir, c'est la France dont la générosité doit rester présente à la mémoire des Grecs. Aussi l'inscription est-elle rédigée en grec, afin que les habitants du pays la lisent tous et la comprennent. Avant de quitter Athènes, que peut-être je ne reverrai jamais, après avoir fait mes adieux à cette belle Acropole qui m'a donné tant d'émotions et de joies, j'ai vu sceller avec des crampons de fer la dalle de marbre portant une inscription laconique dont voici la traduction :

LA FRANCE
A DÉCOUVERT LA PORTE DE L'ACROPOLE,
LES MURS, LES TOURS ET L'ESCALIER.

1853. BEULÉ.

LE TEMPLE DE JUNON ARGIENNE

L'emplacement du célèbre temple de Junon Argienne (*Heræon*) a été reconnu en 1831. Le général Gordon, philhellène anglais, l'avait retrouvé, en chassant. Plusieurs voyageurs le visitèrent depuis. Le général Kalergis y fit même des fouilles superficielles qui amenèrent la découverte de quelques objets de bronze et de fer. Au printemps de l'année 1850, avertis par le général et par un philhellène français qui possédait un petit domaine à un kilomètre à peine de l'Héræon, je l'avais visité à mon tour avec Mézières et Bertrand, membres, comme moi, de l'École d'Athènes. Des restes de murs, les traces d'enceintes d'époque et de construction différentes, quelques débris épars sur le sol, tout annonçait que des fouilles sérieuses auraient, aussi bien que sur mille points occupés par les anciens monuments de la Grèce, des résultats importants.

Au mois de mai 1853, Ross, professeur à l'Université de Halle, ouvrit une souscription en Allemagne afin de subvenir à des fouilles sur le sol d'Olympie et de continuer les glorieuses découvertes dont la France

avait eu l'initiative pendant l'expédition de Morée. Le zèle des souscripteurs ne répondit pas aux espérances du professeur éminent. 262 thalers, c'est-à-dire moins de 1,000 francs composaient toute la somme destinée à des recherches aussi dispendieuses. Il fallut donc renoncer à Olympie. Les 262 thalers furent envoyés à Athènes, et Mycènes fut le lieu destiné pour des fouilles d'une étendue beaucoup moins considérable.

M. Rangabé, professeur d'archéologie à l'université d'Athènes, assisté du docteur Bursian, voyageur allemand, se rendit donc en Argolide. D'après les instructions de Ross, il se proposait de fouiller, à Mycènes, un Trésor aux trois quarts enseveli, semblable au Trésor bien connu d'Atrée. Mais l'examen des lieux lui démontra que les travaux seraient plus considérables que ne le permettait la faible somme dont il disposait. D'accord avec le docteur Bursian, M. Rangabé se résolut à entreprendre des fouilles moins étendues à peu de distance de Mycènes, sur l'emplacement du temple de Junon Argienne.

Le temple de la déesse argienne était, suivant Pausanias, à 10 ou 15 stades de Mycénes et à 45 stades d'Argos. Ce chemin fut parcouru un jour par Cléobis et Biton qui traînaient le char de leur mére, prêtresse de Junon, et auxquels les dieux accordèrent la mort comme la plus douce récompense de leur piété filiale. L'ancien temple, que l'on prétendait bâti par l'architecte Dorus, inventeur imaginaire de l'ordre dorique, brûla dans la deuxième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, par la négligence

de la prêtresse Chrysis. Le nouveau temple fut construit par l'architecte Eupolémus, et contenait la statue de Junon, en or et en ivoire, ouvrage du sculpteur Polyclète.

L'emplacement des deux temples était très-reconnaissable, et l'on voyait déjà que le temple postérieur avait été rebâti un peu plus bas que l'ancien, du côté de la plaine. Ce fut là que M. Rangabé entreprit ses recherches. Il reconnut différents fragments de l'enceinte, sonda la terrasse, sans résultats; ce fut à la place même du temple construit par Eupolémus que les découvertes devinrent vraiment intéressantes.

D'abord, vers l'angle occidental de la terrasse, on rencontra des fragments de sculpture et bientôt des traces du temple lui-même. La partie qui subsistait ne suffisait malheureusement pas pour reconstituer le plan de l'édifice, et deux massifs en pierre, qui s'adossaient à l'angle du mur encore existant, ne faisaient qu'ajouter à l'embarras des investigateurs.

Mais des renseignements beaucoup plus précis furent obtenus sur les parties hautes et l'architecture du monument. Les colonnes étaient d'ordre dorique, en pierre, recouvertes d'un stuc très-dur qui jadis a dû être peint. Quatre tambours et quelques fragments des colonnes ont permis d'en connaître les proportions. Elles ont vingt cannelures; leur diamètre inférieur est de $1^{m},30$. Un tambour, qui n'a que $1^{m},10$, appartenait à la partie supérieure. L'on peut donc avoir une idée de la diminution du diamètre. En calculant, en outre, les

entre-colonnements d'après les règles du temps, et en multipliant ce calcul d'après l'emplacement donné par la disposition du sol, on est porté à conclure que le temple a dû être hexastyle, c'est-à-dire qu'il avait six colonnes sur sa façade.

Des chapiteaux, on n'a retrouvé que de petits fragments. Ils sont en pierre comme les colonnes; quatre filets les décorent au gorgerin.

L'architrave, les triglyphes et la corniche sont en pierre également. La hauteur de l'architrave est de $0^m,85$ jusqu'à la bande des triglyphes. La bande a $0^m,07$ d'épaisseur ; la bande qui relie les gouttes, $0^m,05$; les gouttes elles-mêmes ont $0^m,2$ de haut, et leur diamètre est de $0^m,05$. La largeur des triglyphes est de $0^m,64$, leur hauteur de $1^m,06$; il en a été retrouvé un fragment encore couvert de couleur bleue, selon l'usage de l'architecture grecque.

Il est difficile de rien affirmer touchant les métopes, la frise et les frontons. Quelques plaques de marbre trouvées dans les fouilles ont pu appartenir aux métopes, glissées à coulisse entre les triglyphes.

La toiture était formée de briques dont on a trouvé un grand nombre, les unes en terre jaune, les autres en terre rouge, grise, noire, brune ; de sorte que ces couleurs diverses, disposées systématiquement, devaient former une décoration. Quelques tuiles de marbre ont pu couvrir le péristyle.

Il est à présumer que le temple a souffert du feu; car les fouilles ont mis au jour des restes de bois carbonisé et de marbre calciné. Cet accident a dû arriver

du temps du paganisme ; car parmi les débris il y avait des morceaux de bronze, des ex-voto et des ossements de victimes.

Quant à l'ornementation intérieure du temple, les suppositions sont difficiles. Cependant une petite colonne en pierre qui n'a que $0^m,49$ de diamètre répond à un chapiteau qui n'a que $0^m,45$ de diamètre. Appartenaient-ils à l'ordre intérieur, si toutefois il y avait un ordre intérieur? Leur style négligé ferait penser à une époque plus basse. On a trouvé encore des fragments en marbre qui ont servi à la décoration, des têtes de lion, servant de gouttières sur le bord du toit, des ornements, tels que palmettes et volutes, qui ont pu appartenir à l'intérieur de l'édifice.

Les fruits les plus précieux de ces fouilles sont des fragments de sculpture, la plupart en marbre de Paros, comme les ornements d'architecture. Aucune sculpture n'est entière, et les morceaux sont malheureusement très-divers, les uns de proportion naturelle, les autres de proportion colossale, la plupart plus petits que nature. Il est impossible de décider lesquels appartenaient à des statues isolées, lesquels aux frontons ou à la décoration du temple. Les figures en bas-relief paraissent avoir formé les frises : on reconnaît des bras, des mains, des pieds, des têtes, des restes de torses, des draperies. C'était donc une œuvre entière, sortie de l'École argienne et des traditions léguées à cette école par Polyclète. Comme aucun dessin n'a été publié par M. Rangabé, il est impossible de

porter un jugement sur le caractère, sur le style de ces sculptures. Elles sont déposées à Argos, dans un petit musée improvisé; il faut espérer qu'elles seront publiées tôt ou tard : leur nombre, du reste, est considérable, car on compte plus de cinq cent cinquante fragments qui se subdivisent ainsi, selon M. Rangabé :

Fragments d'architecture, tuiles, acrotères, etc. . .	25
Gouttes en pierre.	11
Ornements architectoniques en marbre.	47
Morceaux de têtes de lions.	31
Têtes humaines.	7
Têtes de chevaux.	2
Tête de serpent.	1
Corps.	20
Mains et bras.	42
Jambes et pieds.	114
Draperies, grandes et petites.	160
Reliefs.	17
Boucliers.	12
Inscriptions.	2
Morceaux avec peinture ou reliefs.	34
Vases.	17
Figures de terre cuite.	7
Pied de cheval en terre cuite peinte.	1
Fragment d'animal en terre cuite.	1
Tête de sanglier en bronze.	1
Débris de vases de fer, de bronze, etc.	
	552

Il aurait fallu que l'emplacement de l'ancien temple fût également fouillé. Quoiqu'il eût été brûlé pendant la guerre du Péloponèse, les débris eussent pu contenir de précieux documents et peut-être des inscriptions. Mais la somme envoyée par Ross était

trop faible. On n'en doit pas moins honorer l'effort des particuliers qui ont voulu ainsi contribuer et qui ont contribué au progrès de la science. Il y a certes, dans ce fait, un désintéressement et un zèle dignes d'éloges : il y a surtout un exemple que nous souhaitons de voir suivi. La Grèce est un sol qui sera d'une fécondité inépuisable, tant qu'on viendra, en échange d'un peu d'argent, lui demander les secrets de son passé.

L'ÉCOLE D'ATHÈNES A DELPHES

Les fouilles entreprises à Delphes par MM. Foucart et Wescher ont eu un grand retentissement, et l'École d'Athènes a montré une fois de plus qu'elle pouvait étendre les conquêtes de la science, dès qu'on ne lui refusait pas les moyens matériels d'interroger le sol. Le rapport inséré dans *le Moniteur*, le 29 juillet 1861, a signalé d'abord les résultats généraux; la publication qui peut ensuite faire apprécier l'importance de ces découvertes, c'est le volume rempli uniquement d'inscriptions inédites, édité par MM. Didot[1]. Ces inscriptions font suite à celles qu'Ottfried Müller a trouvées jadis aux dépens de sa vie, et que Curtius, son disciple et son ami, a commentées. Le volume publié en commun par les deux archéologues français ne contient ni commentaires ni opinions personnelles. M. Wescher, qui est déjà un épigraphiste consommé, semble réservé à l'explication de ces documents, et il a montré, par un travail dont je parlerai plus loin, tout ce qu'il en saurait tirer.

[1] *Inscriptions recueillies à Delphes*, 1863, in-8°.

M. Foucart, de son côté, a fait un excellent mémoire sur l'affranchissement des esclaves, d'après les inscriptions inédites et publié une description de Delphes et de ses ruines[1]. Nous chercherons d'abord dans ce dernier travail de M. Foucart les détails neufs, qui intéressent surtout l'archéologie et font entrevoir avec plus de clarté la cité antique et son célèbre sanctuaire. C'est là qu'on peut se former les idées générales sur le sujet. Ensuite nous étudierons la question de l'affranchissement. Dans un troisième chapitre, nous transcrirons les actes plus importants encore des magistrats du pays, [2] qu'a très-bien expliqués M. Wescher.

[1] *Mémoire sur les ruines et l'histoire de Delphes*, in-8°, Imprimerie impériale, 1865.

[2] Je regrette seulement que MM. Foucart et Wescher ne se soient pas entendus pour faire en commun une publication unique. Chacun d'eux se serait réservé sa part et sa responsabilité; chacun serait resté fidèle à ses sujets de prédilection aussi bien qu'à ses opinions. Mais tous deux auraient composé un ouvrage considérable, grâce à leurs efforts réunis. Ils auraient formé un beau recueil, où les textes originaux auraient été commentés, les découvertes partielles encadrées dans un plan général; les dissertations y devenaient faciles à trouver et à consulter, parce qu'elles y formaient un faisceau. En un mot, les deux savants auraient constitué, par un monument unique et durable, leur expédition scientifique à Delphes; ils en auraient consacré la mémoire et la réalité historique, tandis que des résultats disséminés échappent même à l'attention de beaucoup de savants, et demeurent inconnus du public. Oui, ce regret est profond; je ne puis m'empêcher de l'exprimer; il est partagé par tous ceux qui suivent d'un œil affectueux et vigilant les travaux de l'École d'Athènes. Le mal n'est pas sans remède. Pourquoi MM. Foucart et Wescher, par un retour généreux, ne reprendraient-ils pas l'idée d'une grande publication sur Delphes, dont leurs publications partielles seraient les premiers éléments?

CHAPITRE PREMIER

LES RUINES

On n'a jamais assez vanté la vallée du Pleistos, oasis au milieu des rochers escarpés du Parnasse, où des sources abondantes répandent la vie et la fraîcheur. Quiconque a visité ce beau pays n'oubliera jamais les oliviers séculaires, au feuillage argenté, qui tapissent le fond de la vallée et s'arrêtent au pied d'une fissure immense, au-dessus de laquelle s'élèvent les deux sommets chantés par les poëtes. Le roc est partout d'un aspect sévère, quoique le soleil le dore de couleurs éclatantes. L'imagination ne doit pas craindre de prêter à ce site trop de grandeur, puisque le Parnasse, couvert de neige pendant sept mois de l'année, est haut d'environ 7,000 pieds. Sur le plateau où le village moderne de Kastri montre ses maisons dispersées, s'étendait une ville riche, remplie de chefs-d'œuvre, et qui osait s'appeler le *centre de la terre*. De toutes parts affluaient les offrandes, de toutes parts arrivaient les ambassadeurs des contrées les plus reculées. Que de dons magnifiques ! que de statues ! que de monuments ! Chaque peuple bâtissait un édifice nommé *trésor*, pour y consacrer ses trophées.

Chaque vainqueur, chaque athlète envoyait sa statue ; on en compta un jour plus de trois mille. Et les autels, et les portiques, et les bas-reliefs votifs, et les inscriptions ! Toutes ces richesses étaient accumulées sur une terrasse disposée en demi-cercle par la nature, comme un théâtre ; elles se pressaient, non pas avec la symétrie, les vastes intervalles, les vides, les avenues qu'aiment les modernes et que redoutait le goût antique (l'Acropole d'Athènes et le forum romain nous l'apprennent avec éloquence) : tout se groupait au hasard, avec une irrégularité plus pittoresque qu'une froide ordonnance, qui donnait à l'ensemble du mouvement, de la variété, et n'excluait point l'harmonie. On serait en droit d'espérer de belles découvertes, si le village de Kastri n'était bâti sur l'emplacement des monuments anciens, et ne rendait les expropriations trop dispendieuses.

MM. Foucart et Wescher n'en ont donc que plus de mérite à avoir surmonté ces obstacles et choisi avec discernement le lieu de leurs explorations. Les ressources dont ils disposaient étant très-faibles, ils ont dû restreindre leurs efforts; ils ont dû surtout compter avec la mauvaise volonté des habitants, qui craignaient d'être troublés, si l'on découvrait chez eux des ruines importantes. Les Grecs ne sont pas encore aussi avancés que nous sur ce point. Ils tiennent encore à la demeure paternelle et désirent mourir où ils sont nés. Peut-être aussi la solvabilité de leur gouvernement, qui décrète l'expropriation plus aisément qu'il ne la paye, leur inspire-t-elle une médiocre confiance.

M. Foucart était venu le premier, en 1860, au mois

de septembre, afin d'étudier la topographie et de rédiger un mémoire conforme au programme proposé par l'Institut. « Je ne songeais nullement à faire des fouilles « en cet endroit, dit-il, et bien des voyageurs m'avaient « précédé sans y songer davantage. » Mais tel est l'effet d'une exploration patiente et d'un séjour prolongé dans un lieu classique. Non-seulement on pénètre le sol d'un œil clairvoyant, mais bientôt on veut prouver la réalité de ce qu'on suppose : le moindre indice devient une occasion de fouilles motivées et fructueuses. Un habitant de Kastri racontait un jour à M. Foucart, tandis qu'il étudiait l'emplacement du temple de Delphes, que, dans son enfance, il était descendu dans un souterrain qui allait jusqu'à la montagne. « L'exagération, ajoute M. Fou- « cart, était évidente ; mais le fait était possible, car « l'emplacement qu'il indiquait était la cour située au « nord de la place de Kastri, et par conséquent, dans « l'intérieur du temple. Je me décidai donc facilement « à faire une fouille en cet endroit : le succès confirma « le dire du Kastriote et donna raison à l'antique com- « mentateur d'Homère qui avait indiqué aux généraux « phocidiens ces hypogées du temple [1]. »

[1] Diodore et Strabon rapportent que les généraux phocidiens, après avoir pillé le temple de Delphes, voulurent trouver les richesses cachées sous le sol, dont parle Homère. Leur conseil était un homme lettré, qui étudiait Homère et qu'avaient frappé ces deux vers :

Οὐδ' ὅσα λάϊνος οὐδὸς ἀφήτορος ἐντὸς ἐέργει
Φοίβου Ἀπόλλωνος, Πυθοῖ ἐνὶ πετρηέσσῃ.

Le mot οὐδὸς lui paraissait indiquer le pavé du temple : il en concluait qu'il y avait aussi des richesses enfouies sous le sol. On fouilla, mais un tremblement de terre jeta la terreur parmi les ouvriers, et les généraux renoncèrent à leur entreprise impie.

M. Foucart, à un pied environ au-dessous du sol actuel, trouva, en effet, un couloir et bientôt des chambres souterraines, que nous décrirons plus tard. Il avait pénétré dans les hypogées du temple, parce qu'il avait tiré parti du témoignage et des souvenirs des gens du pays. Par le raisonnement et l'étude, il allait arriver à une découverte plus importante. On sait que le temple d'Apollon s'élevait sur une terrasse que soutenait un mur pélasgique. La portion orientale de ce mur avait été remise au jour par Ottfried Müller : elle était couverte d'inscriptions que Curtius a publiées d'abord, Le Bas après lui. Plus tard, le propriétaire du terrain voisin, nommé Franco, fit déblayer le mur sur une longueur de 20 mètres. Mais il paraît que cet homme était fort redouté, qu'il put impunément arracher les pierres et en vendre les scellements de plomb. Le reste du mur pélasgique, heureusement, était resté enfoui, et l'on ne soupçonnait même pas qu'il pût se continuer. La découverte des hypogées du temple éveilla l'attention de M. Foucart. Puisque l'enceinte se prolongeait dans la direction de l'ouest, le mur qui soutenait la terrasse devait se prolonger dans la même direction. Un sondage fut fait ; à 4 pieds au-dessous du sol parurent les assises helléniques qui couronnent le mur pélasgique, puis le mur pélasgique lui-même ; les inscriptions commençaient dès le haut. M. Foucart en copia aussitôt une quarantaine. De plus, il était évident que la muraille se continuait sans interruption jusqu'à l'autre extrémité et qu'elle était couverte également, au centre, d'inscriptions du même genre.

Ces deux découvertes étaient pour M. Foucart des indications certaines : il était sûr désormais du résultat des fouilles qu'on voudrait entreprendre. La saison était avancée, il prévoyait des difficultés de toute espèce ; il regagna Athènes. Au printemps suivant, il revenait accompagné de M. Wescher, son collègue à l'École d'Athènes, qui s'était signalé déjà par son zèle à recueillir les inscriptions, et à qui il avait proposé de partager les fatigues et les fruits d'une seconde expédition. Aidés par une subvention du gouvernement, que M. Daveluy, directeur de l'École d'Athènes, avait provoquée et devancée, MM. Foucart et Wescher ont pu retrouver, copier, estamper, et surtout publier avec exactitude, le texte de plus de quatre cent quatre-vingts inscriptions qui sont certainement la série épigraphique la plus considérable que nous ait laissée l'antiquité. Notre seul regret, c'est qu'au lieu d'inscrire sur la pierre tant d'actes d'affranchissement ou des actes honorifiques, les habitants de Delphes n'y aient pas gravé toujours de préférence les décrets des Amphictyons ou des documents purement historiques. Mais cela ne diminue pas le mérite des deux membres de l'École d'Athènes, qui ont conduit les fouilles avec tant de persévérance et de succès.

Voici la description des ruines elles-mêmes, telle que la donne M. Foucart dans son mémoire. « Le mur pé-« lasgique[1] s'étend de l'ouest à l'est, dans une direc-« tion parallèle au côté méridional du temple. La lon-

[1] Page 85.

« gueur de ce mur, dans la partie actuellement visible, « est de 80 mètres ; mais elle était plus considérable. « Les pluies du printemps ont mis à découvert une « pierre des assises supérieures du mur oriental ; de « l'autre côté, un chemin et des maisons nous ont « empêchés d'atteindre l'angle occidental. Le pro- « priétaire d'une maison voisine disait l'avoir ren- « contré en construisant sa demeure. On peut donc « évaluer la longueur totale à 90 mètres. Des deux « extrémités partaient, à angle droit, deux murs qui « isolaient et maintenaient la terrasse sur laquelle « s'élevait le temple. Au nord, il n'y avait pas de murs « de soutènement, puisque, de ce côté, il n'y avait pas « de terrasses à retenir. Le même système est appliqué « au temple de Sunium, également construit sur un ter- « rain en pente ; les murs de soutènement n'existent « que de trois côtés et pour la même raison.

« La hauteur du mur va en diminuant, de l'ouest « à l'est, de 3 mètres à 2^m,50. Plusieurs lits de blocs « de grande dimension, jetés irrégulièrement, for- « ment le soubassement qui fait saillie. Sur ce fon- « dement solide s'élève le mur lui-même, qui est « double... Les blocs, en pierre commune du Par- « nasse, sont irréguliers, mais taillés et joints exacte- « tement ; les pierres sont d'assez grande dimension ; « l'une d'elles, par exemple, a 1^m,50 sur 2 mètres. Les « Pélasges n'ont employé ici ni le ciment comme les « Romains, ni même les scellements en plomb, comme « les Grecs ; la masse des pierres et l'exactitude des « joints assurent la solidité de leur construction. Une

« particularité remarquable, c'est la courbe des lignes « de jonction. Dans les autres murs pélasgiques, la « ligne droite domine; ici c'est la ligne courbe, et elle « décrit les sinuosités les plus capricieuses. Cet usage « des courbes se retrouve à la terrasse de Marmaria, à « celles d'Hagios Géorgios et dans toutes les construc- « tions pélasgiques de Delphes; il leur donne un ca- « chet original, et semble marquer une période dis- « tincte dans l'histoire de cet art reculé. »

Si le mur dont MM. Foucart et Wescher ont découvert le magnifique développement est semblable à celui de la terrasse de Marmaria, j'hésiterais à l'attribuer à un art trop reculé. Le mur de Marmaria, que j'ai vu jadis à Delphes, m'a paru dénoter un certain raffinement; les courbes sont déjà savantes, elles forment des segments de cercle et l'on pourrait aisément déterminer leur rayon. Les constructions qu'on appelle trop exclusivement pélasgiques ont été imitées à des époques postérieures, soit par un motif que nous ignorons, soit surtout pour économiser les matériaux. On en voit des preuves sensibles en Asie Mineure, puisque des murs qui commencent par être bâtis en appareil hellénique régulier, affectent le style pélasgique à leur sommet et sont terminés par des constructions d'appareil polygonal. On conçoit combien un travail de ce genre était plus rapide et moins dispendieux dans des constructions d'utilité. Au lieu d'équarrir sur six faces un bloc ramassé sur le sol, on acceptait sa forme, on enlevait le moins de matière que l'on pouvait, on l'agençait avec le bloc dont les contours épousaient le

mieux ses contours. Aujourd'hui encore, nos ingénieurs ont recours souvent à l'appareil polygonal dans les murs de soutènement. Les chemins de fer en offrent cent exemples. La raison en est la même, l'économie. Or, la nature présentant fréquemment des blocs arrondis, rarement des rochers ou des pierres rectangulaires, les constructeurs de Delphes ont adopté l'usage des courbes dans leurs murs de terrasse. Je n'oserais préciser aucune époque, mais c'est à Delphes surtout que je craindrais de me reporter vers un temps trop reculé. Il est vrai que les Grecs, prompts à exagérer, attribuaient ces murs à des ouvriers fabuleux, foule innombrable qui avait travaillé sous les yeux d'Apollon et sous la direction de ses deux architectes favoris, Agamède et Trophonius. Mais il serait possible que de telles constructions fussent plus récentes que l'époque pélasgique, et que l'un des architectes grecs qui ont travaillé, à diverses reprises, à la reconstruction du temple incendié ou à son achèvement en fût l'auteur.

Ce qui est certain, c'est que plus tard encore on refit le sommet de ces murs lorsqu'on voulut les couvrir d'inscriptions. Trois rangs d'assises régulières, qui avaient disparu sur les points déjà connus, que MM. Foucart et Wescher ont retrouvés sur la partie qu'ils ont découverte, formaient un couronnement de $0^m,45$. Ces assises sont unies par des scellements en forme de double T. En même temps on aplanit avec soin toute la face du mur polygonal, car les blocs qui sont à sa base prouvent que ce travail de ravalement est postérieur. La partie inférieure de ces blocs, qui de-

meurait cachée sous terre, a été laissée brute; la partie supérieure, qui était apparente et destinée à être gravée, a été seule travaillée.

Je laisse M. Foucart décrire la physionomie de ce singulier monument. « Les inscriptions dont le mur est « couvert, dit-il[1], contribuent à lui donner un aspect « original. Je n'en ai jamais vu un si grand nombre « réuni dans un même endroit ; en ajoutant à celles « que nous avons transcrites celles qu'avait déjà rele- « vées Curtius, celles de la maison de Franco et celles « de la partie occidentale, qui est encore sous terre, « on peut évaluer le nombre total à un millier et bien « plus encore, si, comme il est probable, les deux « murs latéraux portent aussi des inscriptions. La plus « longue compte trois cent vingt-cinq lignes, et quatre « ont quatre-vingts lignes, mais ce sont des exceptions ; « d'ordinaire elles ont de cinq à vingt-cinq lignes, de « grandeur tout à fait inégale. Aucun ordre régulier « n'a été suivi dans leur disposition ; les actes les plus « divers, par exemple, la liste des proxènes et les listes « des jeux, sont voisins ; au milieu des affranchisse- « ments sont des décrets honorifiques. Ni l'ordre des « archontes, ni même celui des prêtres d'Apollon n'a « servi de règle ; les actes d'une même année sont le « plus souvent groupés, mais parfois aussi dispersés « sur toute la surface de la muraille[2]. Quant aux divi-

[1] Page 88.

[2] Par exemple, deux actes de l'archontat d'Andronicos sont séparés par 110 inscriptions. D'autres actes, de la même année, du même semestre, sont dispersés et très-éloignés les uns des autres. On n'a donc suivi, en gravant, aucun ordre spécial.

« sions que semblent indiquer, au premier coup d'œil,
« deux surfaces larges d'un mètre et laissées vides de-
« puis le haut jusqu'en bas, elles ne paraissent être
« que la trace de deux murs venant s'appliquer à la
« muraille pélasgique. La seule chose qu'on puisse
« constater avec certitude, c'est que les inscriptions
« ont été gravées en montant de bas en haut. En effet,
« la partie inférieure ne présente pas de lacunes, tan-
« dis que, dans la partie supérieure, il reste un assez
« grand nombre de places vides. Quelques preuves de
« détail viennent confirmer cette première vue d'en-
« semble. Au numéro 253, il est fait mention d'une
« dette à payer; le numéro 254, qui est placé au-des-
« sus, est la quittance de cette même dette, acte évi-
« demment postérieur. Quand on trouve plusieurs
« actes du même archonte, c'est toujours celui qui est
« daté du premier mois qui est gravé au-dessous. Tel
« est le seul ordre qu'on puisse reconnaître dans ces
« inscriptions. On a commencé par le bas, immédiate-
« ment au-dessus du soubassement au niveau du sol,
« puis on a continué de graver les inscriptions en mon-
« tant. Dans la partie centrale, le sommet du mur pé-
« lasgique a été atteint; à quelques endroits même, les
« assises helléniques ont été envahies, quoique le tuf
« calcaire ne soit pas très-propre à recevoir des in-
« scriptions. Pareille diversité dans les inscriptions
« elles-mêmes. A première vue, on croirait souvent
« que deux inscriptions placées côte à côte ont été gra-
« vées à trois siècles de distance l'une de l'autre, tant
« il y a de différence pour la forme des lettres et l'or-

« thographe, et cependant elles sont du même archonte, « il n'y a qu'une différence d'un mois : c'est la main « d'œuvre qui a varié. C'est une nouvelle preuve de la « défiance qu'il faut apporter pour déterminer l'époque « d'une inscription d'après la forme des lettres et l'or- « thographe. Les renseignements historiques peuvent « seuls donner la certitude. L'exécution matérielle « n'est pas sujette à moins de diversité. Le plus sou- « vent, la surface de la pierre a été travaillée de nou- « veau et polie avec soin ; les lignes sont tracées d'a- « vance pour guider le graveur, précaution qui n'a pas « toujours beaucoup servi ; les lettres sont petites, mais « élégantes et visibles. D'autres, au contraire, sont tra- « cées à la pointe, les lignes irrégulières, la grandeur « des lettres inconstante : on sent la hâte et l'écono- « mie. L'orthographe est quelquefois négligée et violée « sans respect ; en d'autres cas, elle a été l'objet d'une « révision soigneuse, qui a fait corriger les lettres fau- « tives et ajouter celles qui manquaient. Tantôt l'in- « scription se renferme sur une seule pierre, sur les « contours de laquelle est réglée la longueur des li- « gnes, tantôt elle passe d'une pierre à l'autre, grâce à « l'exactitude des joints. Quelques-unes de ces inscrip- « tions étaient peintes en rouge, et, chose étonnante, « toutes celles qui ont reçu de la couleur se trouvent « dans le même espace ; ce terrain appartient au pro- « priétaire voisin, qui, lors de mon premier voyage, « m'avait laissé creuser plus bas que le niveau actuel ; « mais il l'avait comblé de nouveau, et il refusa de « laisser rouvrir cette fouille, quand je retournai à Del-

« phes pour la seconde fois avec mon collègue, M. We-
« scher.

« J'aurais désiré lui faire constater ce fait et la singulière irrégularité avec laquelle la couleur avait été appliquée ; mais le vermillon était trop éclatant pour que j'aie conservé aucun doute à ce sujet. La couleur semble avoir été mise pour distinguer les différentes inscriptions, qui sont plus pressées en cet endroit ; quelques-unes seulement ont été peintes, et pas entièrement ; sur l'une d'elles, par exemple, les cinq premières lignes sont peintes en rouge, les suivantes ne le sont que de deux en deux. Il semble qu'on ait cherché par là à rendre la lecture plus facile. »

On désirera certainement connaître la valeur historique et la portée de toutes ces inscriptions, et l'on regrettera que M. Foucart n'en ait point fait un exposé dans son savant mémoire. Heureusement nous pourrons combler cette lacune, en reprenant dans *le Moniteur* du 29 août 1861 un fragment du rapport que MM. Foucart et Wescher adressaient à M. Daveluy, directeur de l'École d'Athènes. Ce document, trop tôt oublié, mérite d'être cité en partie.

« Les inscriptions peuvent se diviser en trois classes : « 1° Celles qui ont rapport à l'affranchissement des esclaves; 2° celles qui confèrent le droit de cité ou celui de proxénie aux amis et aux protecteurs étrangers des Delphiens; 3° celles qui ont trait aux jeux publics.

« L'affranchissement des esclaves, dans la ville sainte de Delphes, a un caractère religieux... Mais, au fond,

« c'est un contrat de vente, où le maître, en qualité du « plus fort, se fait la meilleure part. La première con- « dition, c'est le payement, et la somme est en moyenne « quatre mines ; à ce prix l'esclave n'entre pas encore « en possession de sa liberté ; le plus souvent il doit « rester auprès du maître un certain nombre d'années, « ou jusqu'à la mort du vendeur, soumis absolument « à sa volonté, frappé, s'il n'obéit pas, et toujours me- « nacé de voir annuler la vente, s'il est convaincu d'a- « voir mal servi... Ce n'était pas encore la liberté, mais « c'était, du moins, l'espoir de la liberté, et l'esclave « ne croyait pas le payer trop cher en acceptant des « conditions même onéreuses. C'est ce qui explique le « nombre considérable d'inscriptions de ce genre trou- « vées dans les ruines de Delphes. Il a manqué à ce « mouvement d'être inspiré par les idées religieuses « ou morales pour amener une révolution dans l'his- « toire de l'humanité ; mais tout incomplet qu'il nous « paraît, il n'en est pas moins honorable pour cette épo- « que et pour les Grecs, dont la douceur et l'humanité « envers l'esclavage contrastent avec l'orgueilleuse du- « reté des Romains.

« Nous savons aussi désormais de quels éléments se « composait alors, en Grèce, la partie de la population « vouée à l'esclavage. Outre les esclaves nés dans la « maison du maître, et ceux qui appartiennent à la « Sarmatie, à la Cappadoce, à la Lydie, à la Phrygie, « c'est-à-dire aux races qu'on croyait faites pour ser- « vir, nous trouvons, parmi les nouveaux affranchis, « un Juif et une Juive, un grand nombre de Syriens,

« plusieurs Galates, des Grecs même, des Lacédémo-
« niens surtout, captifs pris à la guerre et libérés au
« prix d'une rançon, trois ou quatre Italiens, et, ce
« qui paraît plus étonnant, une Romaine. Elle s'appelle
« Vibia et se rachète, moyennant trois mines, des mains
« de l'Étolien qui la possédait. Il serait curieux de re-
« chercher par quel enchainement de faits cette con-
« temporaine de Paul-Émile a pu devenir l'esclave
« d'un Grec. Ce n'est pas tout. Les documents apparte-
« nant à la fin de la période macédonienne et à l'épo-
« que de la grande puissance des Étoliens nous four-
« nissent, pour l'histoire générale du temps, des dé-
« tails nouveaux. Nous apprenons par eux quelles villes
« furent alors rattachées à l'Étolie, jusqu'où s'étendit
« l'influence de la ligue étolienne et de la ligue
« achéenne, quel rapport chronologique on peut éta-
« blir, d'une part entre les *archontes* de Delphes et des
« cités voisines, d'autre part entre les *stratèges* ou ma-
« gistrats suprêmes de l'Étolie, de l'Achaïe, de la Pho-
« cide, de la Locride, de la Béotie, c'est-à-dire de tout le
« nord de la Grèce. Les divers calendriers de ces petits
« États seront ainsi connus, et la concordance des
« dates pourra être établie d'un manière plus pré-
« cise.

« La seconde série de nos inscriptions comprend la
« liste des *proxènes*, c'est-à-dire des étrangers devenus
« hôtes et amis de la cité sainte de Delphes. A cette
« époque, qui vit la dissolution de l'empire d'Alexan-
« dre et les progrès de la puissance romaine, la lé-
« gende qui plaçait près de l'oracle d'Apollon le centre

« de la terre semble devenir une vérité. Les étrangers « unis au sanctuaire de Delphes par le lien de l'hospi- « talité appartiennent à toutes les parties du monde « alors civilisé. Ce ne sont pas seulement des citoyens « d'Athènes, de Corinthe, de Thèbes, de Mégare, de « Sicyone : ce sont des Grecs d'Asie et d'Afrique, « appartenant à toutes les villes échelonnées sur les « rivages de la Méditerranée, depuis Panticapée, relé- « guée au fond du Pont-Euxin, jusqu'à Alexandrie, « placée à l'entrée du Nil; ce sont des Siciliens d'Agri- « gente, des Illyriens d'Apollonie; ce sont des Ita- « liens de la Grande-Grèce, habitant à Brindes, à Rhé- « gium, à Tarente; ce sont même des Romains. « Les fiers citoyens de Rome républicaine ne dédai- « gnaient pas l'honneur d'être les hôtes et les alliés « des habitants de Delphes.

« Au nombre des *proxènes* figure *Titus Quinctius Fla-* « *mininus*, celui-là même qui, aux applaudissements « des Grecs, proclama la Grèce libre pour la mieux « asservir. La Gaule a sa part dans ce dénombrement; « Marseille y est nommée plusieurs fois parmi les « plus importantes cités du monde hellénique.

« Les inscriptions de la troisième série ont trait « aux jeux publics appelés *sotéria*, institués à frais « communs par les Athéniens et par les Étoliens en « souvenir de la défaite des Gaulois, repoussés, disait- « on, des abords de Delphes, par l'intervention du dieu « dont ils avaient voulu profaner la demeure. Ainsi « sera complétée et expliquée l'importante inscription, « malheureusement mutilée, qui a été découverte à

« Athènes dans les fouilles du gymnase de Ptolémée, et « qui annonce l'établissement de ces jeux sans faire « connaître leur organisation. Nous apprenons par les « documents maintenant exhumés à Delphes, que c'é- « taient des concours de musique et de poésie : la « flûte, la cithare, la poésie chantée et représentée, en « font les frais ; les rapsodes y figurent encore, comme « pour rappeler par leur présence le temps où Hésiode, « où Homère même, suivant la tradition, venaient dis- « puter le prix aux jeux Pythiques ; le chœur comique « y joue son rôle, et le nombre de ceux qui le compo- « sent est fixé ; les vainqueurs y sont désignés, et, à « côté d'eux, leurs rivaux moins heureux y sont égale- « ment nommés pour la postérité. Ces documents en- « richissent d'une page nouvelle l'histoire des lettres « et des arts de la Grèce. »

Le mur qui soutenait l'enceinte du temple est donc quelque chose d'unique au monde : M. Foucart a essayé de nous décrire le temple lui-même. Je me souviens d'en avoir cherché jadis les traces et de n'avoir vu qu'une longue assise qu'on montrait aux voyageurs, au nord de la petite place de Kastri, appuyée sur des substructions en tuf; on pouvait toutefois se demander si un débris aussi peu caractéristique appartenait au temple d'Apollon, sinon aussi grand, du moins aussi célèbre que le temple d'Olympie et le Parthénon. Il n'y a plus une seule colonne en place ; heureusement MM. Foucart et Wescher ont découvert, dans leurs fouilles, des tambours de colonnes et des chapiteaux qui permettent aux savants de for-

muler leurs hypothèses avec moins d'invraisemblance.

Avant tout, il est utile de rappeler que le temple primitif de Delphes avait brûlé l'an 548 avant Jésus-Christ, que les Alcméonides avaient obtenu par adjudication le droit de construire le nouveau temple d'après un plan fourni d'avance, que l'architecte fut un Corinthien nommé *Spintharos*, car les ruines que l'on admire encore à Corinthe nous attestent quels progrès les Doriens de Corinthe avaient fait faire à l'architecture. MM. Foucart et Wescher ont-ils donc retrouvé des débris certains, importants, d'un monument du sixième siècle, antérieur même au temple d'Égine, à celui de Thésée, contemporain des temples archaïques de Syracuse et de Sélimonte? C'est ce que M. Foucart croit pouvoir affirmer. Je regrette que des dessins plus complets, plus détaillés, ne nous permettent pas de juger par nous-mêmes une question aussi intéressante. Je crains toutefois d'après les descriptions mêmes de l'auteur et d'après la gravure insérée dans le texte de la page 60, que ses inductions ne soient pas toutes admissibles. Les colonnes retrouvées par les deux membres de l'École d'Athènes sont en tuf calcaire. Elles ne sont pas d'un seul bloc, comme celles de Corinthe; le fût est composé de plusieurs tambours dont la hauteur varie de $0^m,72$ à $0^m,75$. Une couche de stuc épais recouvre encore certains fragments; la couleur a disparu.

L'ordre est dorique : il y a vingt cannelures. Les colonnes du temple de Corinthe ont vingt cannelures

également, quoique le vieux dorique n'en ait parfois que seize; c'est bien la tradition corinthienne. Au sommet, le diamètre de la colonne est de $1^m,26$; à la base, le diamètre est de $1^m,72$. L'amincissement est donc de près de $0^m,50$. Nous sommes loin des proportions courtes, des fûts monolithes, de la pesanteur des temples archaïques. M. Foucart reconnaît lui-même que rien n'annonce mieux les colonnes à la fois sveltes et puissantes du Parthénon. Le chapiteau a les quatre filets profonds, le galbe déjà redressé du chapiteau d'Olympie. Il est difficile de croire que ces fragments si beaux soient d'une époque aussi reculée que l'époque de Spintharos. Que le plan fût arrêté, les parties essentielles construites au milieu du sixième siècle, rien n'est plus vraisemblable. Mais nous savons qu'on travailla longtemps au temple de Delphes. Il n'était pas achevé cinquante-huit ans plus tard, au moment de la bataille de Marathon, quoique les architraves fussent posées et pussent recevoir les boucliers enlevés aux Perses par les Athéniens. Une inscription du deuxième siècle[1] mentionne des récompenses accordées aux architectes qui se sont occupés de l'achèvement de certains détails. Or les chapiteaux et les cannelures des colonnes étaient, d'ordinaire, taillés sur place, la toiture du temple étant posée, les échafaudages supérieurs étant retirés, de façon qu'il n'y eût plus à craindre des chocs fâcheux pour les moulures. C'est ce que nous attestent le temple de Ségeste et les

[1] Le Bas, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, Inscriptions, n° 840.

inscriptions qui nous donnent l'état de lieux de l'Érechthéion avant qu'il fût achevé. Il est donc possible qu'après divers intervalles, le temple commencé par Spintharos ait été achevé par un autre architecte. Dans tous les cas, je ne puis y reconnaître un monument qui ne le céderait en antiquité qu'au temple de Corinthe. Le chapiteau présente tous les caractères du cinquième siècle, du siècle de Cimon et de Périclès.

Or l'architecture dorique avait une marche régulière, logique, pour ainsi dire inflexible. L'échelle de ses proportions, la fermeté croissante de ses chapiteaux, la complication de ses moulures se développent méthodiquement avec le cours des siècles. Il est presque impossible de se méprendre sur le progrès et l'histoire de cet ordre grandiose, depuis l'enfance de l'art jusqu'à son affaiblissement, je veux dire jusqu'aux successeurs d'Alexandre. Les architectes étaient si bien les hommes de leur temps, qu'ils achevaient dans un autre style un édifice commencé et interrompu. Nous en trouvons un exemple mémorable parmi les ruines de Sélinonte. Le plus grand temple, attribué à Jupiter Olympien, était une œuvre gigantesque : il avait 18^{m},30 de plus que la Madeleine, en longueur, et 9 mètres de plus en largeur. Les colonnes avaient 10 pieds de diamètre à la base. On l'avait bâti au siècle de Pisistrate, on l'avait repris au siècle de Périclès, et ses débris portent la trace des deux époques. Les colonnes de la façade principale et celles des deux longs côtés sont amincies à l'excès vers le sommet, leur chapiteau est d'une courbe trop prononcée, ils

s'aplatissent pour rejoindre le gorgerin. Au contraire, la façade postérieure a des colonnes dont le fût se rétrécit avec mesure et prend plus de force et d'élégance; les chapiteaux se redressent par une ligne ferme, arrêtée, architecturale, qui ne peut appartenir qu'à l'âge de la perfection. Il ne serait donc pas impossible qu'à Delphes également un autre architecte, chargé de terminer le temple, ait donné aux chapiteaux et aux colonnes qu'on sculptait sur place un galbe plus beau. Le chapiteau publié par M. Foucart et dessiné par M. Boitte, architecte de l'Académie de France, à Rome, a un air de parenté avec les Propylées et le Parthénon qui ne permet pas de l'attribuer à Spintharos.

Je me rallie plus volontiers à l'opinion de M. Foucart, lorsqu'il décrit les matériaux qui ont servi à la construction du temple et montre que les Alcméonides, au lieu de se conformer strictement au projet qu'on leur imposait (nous dirions aujourd'hui au cahier des charges), voulurent signaler leur piété par des embellissements non demandés. Au lieu d'employer le tuf calcaire, ils firent la façade en marbre de Paros, les degrés et le pavé en pierre bleuâtre tirée du mont que les modernes appellent Hagios Elias. Les fouilles de Delphes ont démontré la vérité du récit d'Hérodote. Quant aux sculptures qui remplissaient les frontons et les métopes, les excavations n'ont pas été assez étendues pour en retrouver des restes. Le plan intérieur du temple demeure également un problème sur lequel les textes anciens jettent seuls quelque jour. Il faudra démolir toutes les maisons qui

bordent la place publique de Kastri, si l'on veut découvrir, comme il convient, le sanctuaire d'Apollon et quelques-uns de ses magnifiques ornements. Les habitants racontent que, sous la domination turque, on fouilla sur la place publique et qu'on y trouva des armes antiques, boucliers et casques, dont l'aga s'empara. Si le fait est vrai, ce seraient les armes dorées qu'on suspendait aux architraves du temple, pour immortaliser le souvenir d'une victoire.

M. Foucart a été plus heureux pour l'*adyton* de Delphes : il y a pénétré. C'était là qu'on venait consulter l'oracle. « L'oracle, dit Strabon, est un antre profond, « dont l'ouverture n'est pas très-large. De cet antre « s'élève un souffle inspirateur. » — « La pythie, dit à « son tour Longin, monte sur le trépied dans un en- « droit d'où s'exhale un souffle qui l'inspire. » MM. Foucart et Wescher n'ont pas retrouvé cette fissure, mais ils croient pouvoir fixer avec certitude l'endroit où il faudrait creuser pour la retrouver. Je cite textuellement leur témoignage, c'est-à-dire les paroles de M. Foucart.

« Pausanias, après avoir parlé de la fontaine Cassotis, « ajoute : *On dit que l'eau de cette fontaine disparaît* « *sous terre et passe dans l'adyton, où elle rend les femmes* « *prophétesses*. De l'adyton, il est évident que cette eau « devait continuer sa course, et elle ne pouvait passer « qu'à travers le mur pélasgique qui soutient la ter- « rasse du temple. Or le mur pélasgique que nous avons « trouvé présente, à mi-hauteur, un trou circulaire de « 2 à 3 centimètres de diamètre, qui le traverse en-

« tièrement. Un bâton de plus de 2 mètres y a été « enfoncé sans atteindre l extrémité, et en a été retiré « couvert d'une boue liquide, malgré la sécheresse de « la saison. L'eau a laissé sur le mur une croûte épaisse « formée par les matières calcaires qu'elle entraînait « avec elle. Chose curieuse : dans l'antiquité cette eau « a cessé de couler pendant un certain temps ; on peut « même préciser l'époque de l'interruption, car sous « la croûte qu'elle a déposée sont des inscriptions qu'on « peut placer entre l'an 220 et l'an 160 avant J. C... « La ligne qui joint ce trou, ou, si l'on veut, ce soupirail, « à la fontaine d'Hagios Nicolaos (*Cassotis*), traverse « le temple à l'endroit où se trouvait l'adyton. Le point « précis où l'on doit chercher la fissure du rocher est « le point d'intersection de cette ligne avec une autre « ligne menée parallèlement au degré encore subsistant « du temple. »

Quant aux souterrains, qui étaient une partie considérable de l'adyton, M. Foucart, qui a pu y descendre le premier, en donne la description suivante:

« A un pied environ au-dessous du sol actuel, on « mit à découvert un couloir perpendiculaire au degré « du temple. Une des assises enlevées au mur nous « donna accès dans une première chambre souterraine. « C'est un carré presque parfait, de 1m,50 de large, sur « 1m,20 de long. Mon guide m'assura que le sol était « plus bas d'un mètre et qu'il était pavé en *mosaïque*. « Au lieu du mot grec que je ne comprenais pas, il em-« ploya une périphrase qui parlait aux yeux : il ramassa « plusieurs cailloux de couleur différente et les mit à

« côté l'un de l'autre pour me faire comprendre ce « qu'il voulait dire. Cette chambre est recouverte par « une seule pierre qui, d'un côté, en forme le plafond, « et, de l'autre, le pavé du temple ; en dehors elle me- « sure 2 mètres sur 1^{m},80. Une petite porte, percée au « milieu, du côté de l'est, conduit dans une seconde « chambre exactement semblable, puis à une troisième. « Celle-ci était presque comblée par la terre, et je ne « pus m'avancer plus loin. Je pressai de questions les « hommes qui prétendaient y être descendus autrefois; « ils me dirent avoir parcouru ainsi une douzaine de « chambres. Ils m'assurérent, en outre, qu'entre ces « chambres et le degré du temple il y avait une autre « galerie semblable à celle où nous étions. En effet, « dans les angles, à droite et à gauche sont pratiquées « de petites portes qui devraient donner accès dans « deux galeries de chambres parallèles. »

M. Foucart aurait voulu entreprendre des fouilles; mais la cour où étaient ces ruines appartenait à plusieurs propriétaires, qui s'y refusèrent et firent combler le trou par lequel on était descendu. Quand il revint avec M. Wescher, leurs instances ne furent pas plus heureuses. Peut-être sera-t-il possible plus tard de surmonter ces obstacles. Le gouvernement grec le pourra en expropriant et en faisant déblayer l'emplacement du temple d'Apollon. La science est avertie; elle se souviendra de ces chambres qui ont succédé aux chambres du temple primitif désignées par les vers d'Homère et où étaient renfermés les trésors. L'entrée n'était connue que des prêtres; car M. Foucart y a pé-

nétré par l'ouverture que laissait une assise enlevée. De même Strabon raconte qu'on voyait encore de son temps les traces des fouilles commencées par les généraux phocidiens lorsqu'ils voulurent piller le trésor du temple caché sous le sol.

En 1838, le gouvernement grec a déjà fait des fouilles à Delphes; du moins, un architecte du gouvernement, nommé *Laurent*, a exploré des lieux libres et faciles à sonder. Ce sont les terrasses qui sont à l'entrée de la ville, et que les habitants appellent *marmaria*, à cause des fragments considérables qu'on y trouvait de tout temps. En effet, on a retrouvé les quatre temples mentionnés par Pausanias[1]. Ulrichs, dans son mémoire sur Delphes, a exposé ces découvertes dont les vestiges ont peu à peu disparu. On voyait 1° les substructions d'un petit temple sans restes d'architecture; 2° les substructions d'un temple plus grand; 3° les substructions et les restes d'architecture d'un petit temple dorique; 4° les restes d'un temple rond, d'ordre dorique, c'est-à-dire des morceaux de colonnes, des architraves et des triglyphes d'un beau travail.

Rien ne prouve mieux combien le sol de Delphes serait fécond, s'il était remué. On ferait reparaître non-seulement les temples et les principaux édifices, mais une partie des monuments votifs, des stèles, des piédestaux, des statues peut-être qui remplissaient les en-

[1] Après être entré dans la ville, on rencontre plusieurs temples qui se suivent. « Le premier est en ruines; le second est vide de statues de « dieux ou d'hommes; le troisième contient des images d'empereurs « romains, mais en petit nombre; le quatrième s'appelle le temple « d'*Athéné Pronéa*, » (X, VIII, 6.)

ceintes sacrées. Ainsi MM. Wescher et Foucart signalent, à l'est du champ où ils ont fait des fouilles et à 2 mètres du mur pélasgique, la colonne des Naxiens, sur la base de laquelle est gravée l'inscription suivante :

« Les Delphiens ont rendu aux Naxiens le droit de « consulter les premiers l'oracle, selon les anciennes « conventions. Théolytos était archonte, Épigène, sé- « nateur. »

Cette intéressante colonne, qui repose sur une pointe de rocher taillée pour la recevoir, compte quarante-quatre cannelures doriques, peu profondes, à cause de leur nombre même. Trois autres tambours, d'un diamètre beaucoup plus petit, ont été retrouvés à très-peu de distance ; ils portent également quarante-quatre cannelures et appartenaient à d'autres colonnes du même genre. Une telle ornementation est tout à fait singulière et sort des habitudes de l'art grec sans nous étonner, car tous les jours nous apprenons à admirer son abondance et sa variété.

Les fouilles de MM. Foucart et Wescher ont donc rendu un double service à la science : le premier, c'est de lui révéler des monuments inconnus et des richesses épigraphiques considérables ; le second, c'est de lui donner cette certitude que des recherches entreprises sur une grande échelle produiraient de magnifiques résultats. M. Wescher est retourné seul à Delphes, un peu plus tard, avec la mission de préparer une entreprise de ce genre. La France aurait cru remplir un devoir en découvrant le temple de Delphes

comme elle a découvert jadis le temple d'Olympie. Mais la révolution qui a détrôné le roi Othon éclata sur ces entrefaites. M. Wescher dut partir, non sans avoir fait de nouvelles découvertes et sans avoir rapporté de nouveaux gages de succès pour les tentatives futures. Il a constaté qu'un second côté du mur pélasgique, encore enfoui, était couvert d'inscriptions également, et que ces inscriptions seraient d'un plus grand intérêt historique, parce qu'elles étaient sur la façade principale, c'est-à-dire à l'entrée du sanctuaire, et que cette place, propre à frapper les regards des visiteurs, avait dû être réservée pour les actes les plus importants. Il s'est assuré aussi que les murs du théâtre, qui existent encore, portent de nombreuses inscriptions, qu'on ferait reparaître en démolissant les maisons qui se sont adossées aux constructions antiques et qui les masquent. Je ne me dissimule ni les difficultés, ni les dépenses d'une exploration approfondie. Mais la Grèce aura des jours meilleurs ; elle comprendra surtout qu'elle est une patrie commune pour toutes les nations civilisées, et qu'elle peut, sans honte ni jalousie, laisser les gouvernements étrangers contribuer à faire sortir du sol des monuments qui réjouissent et instruisent le monde savant.

CHAPITRE II

L'AFFRANCHISSEMENT DES ESCLAVES[1]

On connaissait déjà la forme d'affranchissement par vente à une divinité. Les inscriptions grecques seules, et surtout les inscriptions de Delphes, avaient révélé cet adoucissement apporté à l'esclavage antique. Le *Corpus inscriptionum græcarum* contenait[2] quelques-uns de ces textes : Ottfried Müller en avait copié cinquante et un parmi les ruines de Delphes, et M. Curtius, ami et disciple d'Ottfried Müller, les avait publiés à Berlin en 1844[3]. Philippe Lebas les avait estampés et publiés à son tour[4]. Enfin M. Wallon en avait fait l'objet d'un chapitre spécial dans sa savante *Histoire de l'esclavage*[5].

Mais, comme MM. Foucart et Wescher ont retrouvé, par suite de leurs persévérantes explorations, quatre cent trente-deux inscriptions inédites, contenant toutes

[1] *Mémoire sur l'affranchissement des esclaves, d'après les inscriptions de Delphes*, par M. Foucart, 1867, chez Thorin.
[2] *C. I. G.* 1699-1711.
[3] *Anecdota delphica.*
[4] *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, nos 898-963.
[5] Tome Ier, chap. x

des actes d'affranchissement, on conçoit combien de détails curieux et plus précis sont révélés par ces textes officiels. Tous appartiennent au commencement du second siècle avant l'ère chrétienne : on peut même fixer certaines dates comprises dans la période qui s'étend de l'année 193 avant J. C. à l'année 173. M. Foucart croit que ce mode d'affranchissement remonte plus haut et qu'il faut en chercher l'origine dans les temps les plus anciens. Mais, avant d'indiquer les conclusions générales, il convient d'apprécier les actes eux-mêmes et les renseignements qu'ils nous donnent.

Le nom de l'archonte delphien[1], souvent les noms des trois sénateurs qui exercent leurs fonctions pendant le semestre, le mois, marquent la date de l'acte. Si le vendeur est étranger, on désigne le magistrat de sa patrie, la ville parfois et le mois correspondant au mois delphien.

M. Foucart choisit alors comme la formule la plus claire, comme le type auquel peuvent être ramenées toutes les autres formules, l'inscription suivante : « Cléon, fils de Cléoxénos, a vendu à Apollon un corps « mâle, qui a nom Ilistiæos, Syrien, pour le prix de « quatre mines, afin qu'Ilistiæos soit libre et que nul « ne puisse mettre la main sur lui pendant toute sa « vie[2]. » On remarquera l'expression qui désigne l'esclave : *un corps mâle*. Est-elle dictée par une idée morale,

[1] Voy. la liste d'archontes proposée par M. Mommsen dans le *Philologus*, 1866.
[2] *Inscriptions de Delphes*, n° 73.

et respecte-t-elle la liberté de l'âme? Est-elle dictée par la férocité antique, qui rangeait l'esclave parmi les bêtes de somme?

Ainsi Apollon achète l'esclave, non pour l'attacher à son sanctuaire, mais pour l'affranchir. Le vendeur peut être un homme ou une femme, parfois le mari et la femme vendent d'un commun accord ; il arrive même que deux maîtres cèdent un esclave qu'ils possèdent tous deux à la fois. L'esclave, comme une autre propriété, pouvait donc être indivis; de même que nous voyons plusieurs Athéniens s'associer pour acheter une courtisane : la loi reconnaissait et réglait ce bien commun qui donnait lieu parfois à des contestations juridiques et à de singuliers arbitrages[1]. Comme le vendeur peut mourir avant l'esclave, ses héritiers s'engagent avec lui : c'est pourquoi l'on trouve mentionnée l'approbation de la femme ou du mari, des enfants et des petits-enfants, des ascendants si le vendeur n'a ni femme, ni fils, ni descendants.

L'acte de vente est suivi d'un reçu gravé sur le mur du sanctuaire, avec l'ensemble de l'inscription.

Du reste, le caractère religieux de l'acte devait agir sur les esprits plus que la lettre écrite. Le maître, accompagné de l'esclave, se présentait devant le temple de Delphes, passait près de l'autel extérieur, s'avançait vers la grande porte, et restait sur le seuil. Les prêtres venaient à la rencontre de l'esclave qu'on amenait au dieu, et, en présence des sénateurs et d'un certain nom-

[1] Wallon, t. Ier, p. 191.

bre de témoins, ils remettaient le prix convenu et recevaient le serment des deux parties[1].

Dès que la somme stipulée avait été remise, l'esclave cessait d'appartenir à son maître. Dans le principe, il restait dans le sanctuaire de Delphes, attaché au service matériel des prêtres et de la ville sainte. Mais, plus tard, la propriété n'était que fictive pour Apollon, car ce n'était pas le trésor sacré qui fournissait le prix d'acquisition, c'était l'esclave lui-même qui remettait aux prêtres le petit pécule qu'il avait amassé par son travail. Ainsi les prêtres étaient les intermédiaires entre les deux parties contractantes, ils étaient les garants; ou plutôt, comme le dit très-bien M. Foucart, « il y avait un double contrat : l'un entre le maître et « le dieu, par lequel l'esclave devenait la propriété « du dieu qui l'achetait; l'autre entre le dieu et l'es- « clave, afin d'attester que celui-ci n'avait confié au « dieu la somme nécessaire à sa rançon que pour « être libre. La liberté de l'esclave, tel est donc le « résultat final de l'acte. Cette condition essentielle est « stipulée dans toutes les inscriptions sans exception, « avec les précautions les plus minutieuses... La vente « au dieu est fictive, les esclaves lui sont vendus, mais « à condition d'être libres sur-le-champ, sauf les res- « trictions stipulées par le maître. »

Les diverses expressions que contiennent les inscriptions sont, en effet, formelles : *être libre, être son maître, ne pouvoir être saisi par personne en aucun temps, faire ce*

[1] *Inscriptions de Delphes*, nos 288, 345, 346, 376, 407.

qu'il veut, partir ou *s'enfuir où il veut, habiter où il veut*, telles sont, pour l'esclave, les définitions essentielles de sa liberté.

Mais, malgré les précautions prises pour assurer les effets de la vente, malgré le caractère sacré qui s'ajoutait au caractère légal, le nouvel affranchi pouvait être menacé ou maltraité. Ses moyens de défense sont stipulés par le contrat. « Si quelqu'un porte la main « sur Manès pour l'asservir, que Manès soit maître « de s'arracher lui-même par la force comme étant un « homme libre. » En outre, l'agresseur s'expose à être cité devant les juges et condamné à une amende. « Si « quelqu'un saisit Olbia pour l'asservir, qu'Olbia le tra- « duise en justice. » En même temps les passants sont requis de prêter main-forte et de défendre l'affranchi qui reste sous la protection d'Apollon. « Que les « citoyens présents aient le droit de le défendre, selon « l'inscription et la vente inscrite dans le temple, comme « étant libre pour le dieu. » « Si quelqu'un veut s'em- « parer de Mélita, le premier venu est autorisé à l'arra- « cher de ses mains par la force et à la défendre au « nom du dieu.»

Or c'était un acte grave que de soustraire un esclave à son maître ou à celui qui se prétendait son maître. On s'exposait à un procès, à de fortes amendes. Même à Athènes, où les droits de l'humanité étaient moins cruellement méconnus, un citoyen pouvait faire donner la liberté provisoire à une personne réclamée comme esclave, mais, en cas d'erreur, il devait payer la moitié de sa valeur : c'est Démosthène lui-même qui nous

l'apprend. L'acte d'affranchissement du protégé d'Apollon pouvait être contesté, perdu, difficile à vérifier. C'est pourquoi il était nécessaire de rassurer en principe tout particulier qui, selon l'esprit des sociétés grecques, serait exposé à réprimer celui qui violait les lois ; il était à l'abri de toute poursuite. « Que les par« ticuliers qui seront présents soient les maîtres de « défendre Mélissa par la force comme étant libre, « sans que les défenseurs soient exposés à aucun pro« cès ou passibles d'aucune amende. » Ainsi, en prenant la défense des droits du dieu, on était arrivé, par le fait, à protéger les droits de l'esclave, puisque la vente n'était que simulée.

Cela ne suffisait pas : le maître qui se défaisait de l'esclave et le garant qu'il produisait étaient dans l'obligation de faire respecter la liberté de l'affranchi, sous peine de procès et d'amende. La formule de l'obligation est reproduite d'ordinaire dans les termes dont l'exemple suivant donne l'idée la plus générale : « Si quel« qu'un porte la main sur Diodora pour l'asservir, que « le vendeur Andromènès et le garant Athambos garan« tissent par leur déclaration la vente qui a été faite au « dieu : s'ils ne fournissent pas cette garantie, qu'une « action leur soit intentée, selon les lois de la ville. »

Tout est prévu, même la mort des vendeurs, et alors ce sont les héritiers, qui n'ont fait que donner leur approbation, qui deviennent responsables. « Si quel« qu'un porte la main sur Aphrodisia pour l'asservir, que « les vendeurs ou leurs héritiers garantissent la vente « qui a été faite au dieu. » Et, comme le zèle des parties

intéressées aurait pu n'être pas assez vif, on était tenu de fournir la garantie d'un ou de plusieurs citoyens de la ville qu'on habitait, qui s'engageaient également à protéger le nouvel affranchi. Cette responsabilité retombait sur les proches parents et les amis du maître; deux inscriptions nous apprennent même que, pour des actes de vente faits par des femmes, les garants étaient désignés par la volonté du mari. Le nombre des garants est porté parfois jusqu'à quatre : assez fréquemment il n'y en a que deux. Si le vendeur est étranger, il faut un garant delphien et un garant étranger. Mais il y a des exemples nombreux d'irrégularités, exigées évidemment par les convenances locales et par la difficulté de trouver des garants.

Enfin, pour assurer la publicité de la vente et la conservation du titre, la présence de témoins est nécessaire. Ces témoins sont de trois sortes : 1° les *prêtres*, toujours nommés les premiers; le *néocore*, chargé du matériel du sanctuaire, et, par conséquent, dépositaire des actes de vente; le *prostate* ou avocat du sanctuaire, chargé de défendre ses droits devant les tribunaux; 2° les *archontes* ou *sénateurs*, qui exerçaient à tour de rôle leurs fonctions pendant six mois; il n'y en a jamais plus de trois, l'un d'eux porte parfois le titre de *greffier du sénat*; 3° les *particuliers*, désignés par leur nom, par celui de leur père et par celui de leur patrie. Leur nombre varie depuis deux jusqu'à dix-sept. Tous les témoins sont de Delphes, si le vendeur est un Delphien; s'il est étranger, un certain nombre de ses concitoyens assistent à la vente. Ainsi, sur dix témoins qui assistent

à la vente d'une femme de Lilæa, cinq sont Delphiens, cinq sont habitant de Lilæa. Parfois les étrangers sont de pays divers. Un habitant d'Amphissa, par exemple, prend seize témoins : cinq sont de Delphes, six d'Amphissa, deux de Callium, en Étolie, deux de Naupacte et un de Physcis.

Enfin l'acte d'affranchissement restait entre les mains d'un prêtre ou du néocore, il était gravé dans l'enceinte sacrée; une copie en était donnée au garant ou à l'un des témoins. D'ordinaire, l'inscription sur les murs du péribole du temple paraissait suffire.

La vente d'un esclave n'était pas toujours faite sans restrictions. De même que l'on aliène une propriété en s'en réservant l'usufruit, de même l'esclave, qui était une propriété, n'était parfois affranchi qu'à condition de servir encore son maître pendant un certain temps ou dans certaines circonstances. Le maître a des exigences et des caprices, ces exigences sont surtout intéressées : on y reconnait la finesse grecque, l'amour du gain, et le désir de tirer du malheureux esclave le plus d'argent ou le plus de services que l'on pouvait. Car il est bien entendu que la somme fournie pour le rachat n'était point tirée du trésor du dieu : c'étaient les économies que l'esclave avait amassées à la sueur de son front. Les prêtres de Delphes étaient la sanction d'un contrat que les lois civiles auraient laissé violer : ils n'étaient rien de plus et ne ressemblaient en rien aux corporations religieuses qui se dévouaient, pendant le moyen âge et la renaissance, au rachat des captifs.

Il est long mais curieux de parcourir la liste des

caprices et des ruses de ces Grecs anciens qui sont si manifestement les ancêtres des Grecs modernes. L'un se réserve absolument le droit d'hériter : « Si quelque « malheur arrive à Boéthos, que les biens qu'il laissera « appartiennent à Alexandre et à son fils. » L'autre subordonne ce droit à la naissance d'enfants qu'il veût bien ne pas dépouiller; cette revendication est même étendue jusqu'à la seconde génération, dans le cas où les héritiers de l'affranchi mourraient eux-mêmes sans enfants. Toute donation est donc nulle et l'expose à voir l'acte d'affranchissement détruit et à rentrer dans la servitude : « Si, pendant sa vie, Sosos fait à quelqu'un « donation de ses biens, que la vente soit annulée. »

Les enfants nés de la femme esclave étaient une source de revenus assez considérables, comme les produits des troupeaux. Aussi la rançon est-elle plus élevée lorsque l'esclave est vendue avec ses enfans. Parfois même il est stipulé que l'affranchissement de la mère n'entraîne pas celui des enfants qui pouvaient naître, si la femme restait encore pendant un certain temps au service du vendeur. Bœckh a recueilli une inscription[1] où le maître vend deux femmes esclaves, en leur imposant l'obligation de rester avec lui jusqu'à sa mort et en déclarant que les enfants qui naîtront pendant ce délai seront esclaves. Le plus souvent, il est juste de le dire, les enfants étaient reconnus libres.

D'autres fois, les parents payaient la rançon de leurs

[1] *C. I. G.* n° 1608.

enfants et demeuraient eux-mêmes en état d'esclavage. L'inscription que MM. Wescher et Foucart ont publiée avec le numéro 45 est très-curieuse parce qu'elle montre comment de malheureux parents ont voulu assurer à leur fille la liberté, avant de la posséder eux-mêmes. « Timo, fille d'Eudicos, a vendu au « dieu une petite fille nommée Méda pour le prix de « deux mines. Que Méda nourrisse Sosibios, son pro- « pre père, et Soso, sa mère, et qu'elle pourvoie à leur « entretien, lorsqu'elle sera en âge, dans le cas où So- « sibios ou Soso auraient besoin d'être nourris ou en- « tretenus, qu'ils soient esclaves ou qu'ils soient deve- « nus libres. Si Méda manque à ses devoirs, que Sosi- « bios et Soso aient le droit de la châtier comme il « leur plaira, ou de la faire châtier par quiconque aura « leur délégation. » On comprend cette dernière stipulation, car Méda étant libre, des esclaves, fussent-ils son père et sa mère, ne pouvaient, sans cela, porter la main sur elle.

Thracidas, vendu par Alexon, doit, après la mort de celui-ci, subvenir aux besoins de Dorcas, sa veuve, si elle veut habiter avec lui ; si elle ne le veut pas, il lui donnera quatre demi-setiers de blé et un conge de vin par mois[1]. Parfois c'est à lui-même que le maître veut assurer une vieillesse tranquille aux dépens de celui qu'il affranchit : « Que Kintos reste auprès d'Euphro- « nios tant qu'il vivra, sans mériter de reproches et « exécutant tous ses ordres ; qu'il nourrisse Euphro-

[1] *Inscriptions de Delphes*, n° 219.

« nios, pourvoie à ses besoins, qu'il paye pour Euphro-
« nios les contributions fixées par les tribus, et qu'a-
« près sa mort il l'ensevelisse et accomplisse les céré-
« monies d'usage[1]. »

Tel esclave est même chargé de payer les dettes de son maître et les contributions exigées par les Sociétés de secours mutuels, qui existaient dans les républiques grecques, et particulièrement à Athènes[2].

Les honneurs dus aux morts et les soins de la sépulture étaient une source de nouvelles exigences. Quelques affranchis étaient tenus de rendre compte de leurs dépenses à la ville de Delphes, d'autres de couronner de fleurs le tombeau de leur maître et de rester à Delphes pour s'acquitter scrupuleusement de ce soin, deux fois par mois. Les conditions étaient réglées par le caprice du maître, qui tantôt défendait à l'esclave de rentrer dans le pays où il avait servi, tantôt de le quitter. Celui-ci devait accompagner son maître dans un voyage, d'Égypte en Macédoine, celui-là élever ses enfants, un troisième apprendre le métier de foulon et blanchir gratuitement la famille de son ancien maître. Enfin deux frères possédaient un esclave en commun; ils le vendent au dieu, mais l'un d'eux, qui est médecin, stipule que l'affranchi l'aidera encore pendant cinq ans dans l'exercice de son art. Cet apprenti médecin n'avait payé pour sa rançon que six mines, tandis qu'un corroyeur ou une joueuse de flûte du même temps en payaient dix. C'était donc un fort médiocre

[1] N° 66.
[2] N°s 89, 107, 126, 139, 213, 244.

disciple d'Hippocrate, mais il est juste d'ajouter, selon l'hypothèse ingénieuse de M. Foucart, que le maître devait être un médecin public et qu'il envoyait son affranchi visiter gratuitement les pauvres.

Non-seulement le maître obligeait l'esclave à rester auprès de lui un temps fixé, après le payement de sa rançon, mais il le forçait de servir, après sa mort, une ou plusieurs personnes qu'il désignait. Le cas se présente plus d'une fois. « Si Euphranor vient à mourir « avant que son fils Timangélos ait pris femme, « que Phalacra reste auprès de Timangélos jusqu'à ce « qu'il prenne femme et qu'elle exécute ses ordres dans « tout ce qui sera possible. » Si l'esclave était malade, il rendait les mois que sa maladie avait fait perdre : « Dans le cas où Sotérichos serait malade (puisse-t-il « n'en pas être ainsi !) que Sotérichos rende à Amyntas « le surplus et reste auprès de lui au delà du terme « fixé. » Si l'affranchi veut partir, il est libre, à condition de rendre en argent le temps qu'il fait perdre : « Qu'Ennous reste dix ans auprès de Praxon et fasse ce « qui lui sera commandé. S'il ne veut pas rester, qu'il « paye à Praxon trente statères d'argent pour chacune « des années qu'il ne restera pas. » L'esclave était encore autorisé à s'acheter un remplaçant.

Ingénieux à exploiter le malheureux qu'ils cédaient au dieu, certains maîtres redoublaient les charges qui pouvaient lui faire accepter l'espérance, même lointaine, de la liberté. Ils le soumettaient à des saisies, à des châtiments corporels, à des amendes. Les coups doivent être de nature à ne point briser de membres,

ce qui diminuerait la valeur de l'esclave vendu au dieu en nue propriété. En définitive, le pouvoir du maître cessait d'être absolu, puisqu'il n'avait plus qu'un usufruit, mais l'esclavage était maintenu avec la plus grande partie de ses peines. Il arrivait souvent que le possesseur indemnisé feignait d'être mécontent du futur affranchi afin de provoquer la rupture du contrat.

Un tribunal de trois arbitres était créé pour régler les contestations de ce genre. Le jugement qu'ils rendaient, après avoir prêté serment, était sans appel. Ils étaient choisis par les deux parties; on avait même prévu le cas où l'un d'eux viendrait à mourir : « Si « quelque malheur arrive à l'un des juges communs « pendant les années désignées, qu'ils en choisissent « un autre pour le remplacer, et que celui qu'ils au- « ront choisi avec les autres juges désignés en com- « mun. Si Sotérichos et Amyntas ne s'entendent pas, « si l'un d'eux ne veut pas élire, d'accord avec l'autre, « des juges communs, que les juges désignés, qu'il y « en ait un ou plusieurs, décident encore souveraine- « ment, comme il est dit plus haut. »

Ainsi trois arbitres, choisis en commun, substituaient leur sentence à la volonté capricieuse et aux plaintes intéressées du maître. En outre, l'affranchi était admis à prêter serment comme un homme libre devant l'autel, en présence des prêtres et des témoins. Par là l'esclave était relevé de sa déchéance morale; sa dignité se constituait avant sa liberté; on reconnaissait une âme à cet être qu'on désignait au-

paravant par le nom de *corps mâle* ou de *corps femelle*.

Cette réflexion nous conduit à des conclusions générales sur le caractère des affranchissements delphiques. On voudrait reconnaître une idée philosophique ou l'influence du sentiment religieux dans cette série mémorable d'actes officiels qui jettent un si grand jour sur l'esclavage des derniers siècles de la Grèce. Malheureusement il n'en est rien. Un philosophe a justifié l'esclavage par ses sophismes, et la religion ne professait point d'autres doctrines que la philosophie. Apollon, esclave lui-même jadis, n'avait point une commisération particulière pour les malheureux asservis. Si Delphes était un lieu d'affranchissement, Délos, autre sanctuaire d'Apollon, était le grand marché d'esclaves de la Grèce. On a retrouvé des actes analogues dans les temples d'Esculape à Élatée, de Sérapis à Chéronée, de Bacchus à Naupacte, de Minerve Poliade à Daulis, de Vénus Syrienne à Phiscis[1]. Ces actes n'ont de religieux que la forme et l'usage qui en fut l'origine ; ce n'est pas une consécration, mais une vente au dieu, où le maître trouve non moins d'avantages que l'esclave.

En un mot, le maître et l'esclave gagnaient, l'un de l'argent, qui passait des mains de l'affranchi dans celles des prêtres et de celles des prêtres dans les siennes, l'autre une condition plus douce, s'il continuait à servir, et une protection réelle, s'il devenait libre, dans une société où les lois civiles ne pou-

[1] *Archives des Missions scientifiques*, nouvelle série, t. Ier, *Mémoire sur l'Etolie*, par M. Bazin, ancien membre de l'École d'Athènes.

vaient rien pour lui. L'impuissance ou le silence des lois rendaient nécessaire l'intervention de la religion, qui consacrait un contrat et le plaçait ensuite sous la tutelle des tribunaux et des coutumes juridiques de chaque cité. Le rôle des prêtres n'était peut-être pas désintéressé, car il est évident que le trésor sacré percevait aussi des droits et prélevait un tribut sur le pécule de l'esclave, mais il n'en était pas moins bienfaisant. Quoiqu'on ne puisse voir là ni un principe d'humanité solennellement proclamé, ni une application anticipée de la charité chrétienne, il y a un progrès, et, si la cupidité se montre trop souvent, on ne peut s'empêcher de voir à côté d'elle quelque chose qui ressemble à de la piété et à de l'équité. L'influence du sanctuaire adoucit l'esclavage, de même qu'au moyen âge les ordres monastiques ont adouci le servage, tout en en profitant, et préparé l'émancipation. Le principe, M. Foucart le dit très-bien, n'était point attaqué, et les actes d'affranchissement, si nombreux qu'ils fussent, n'étaient que des faits isolés. Le maître, l'argent en main, courait au marché voisin pour acheter un esclave plus vigoureux, si c'était un homme, une esclave plus belle, si c'était une femme. Il n'y a eu là ni un mouvement général, ni le germe d'une révolution morale qui aurait abouti à l'abolition de l'esclavage.

Les prix fixés pour la vente des esclaves varient selon leur âge et leur adresse. La moyenne est de cinq à six mines ; le prix augmentait dès que l'esclave savait un métier. Un joueur de flûte ou un corroyeur valaient dix mines. On ne faisait point de différence entre les

étrangers et les esclaves nés dans la maison, et, parmi les étrangers, la nationalité n'était point comptée. Les Arméniens, les Thraces, les Galates mentionnés sont tantôt très-chers, tantôt très-bon marché, selon leur valeur personnelle. Les Grecs ne sont pas estimés plus que les barbares. Un Italien ou un Romain, même à l'époque où Rome devenait si puissante, n'étaient point taxés à un plus haut prix. Le prix moyen de l'esclave étant de cinq à six mines à Delphes, on s'assurera par d'autres documents du second siècle que ce prix n'est pas inférieur à ceux que nous connaissions. Le maître ne sacrifiait donc rien de ses intérêts, et, par les stipulations qui lui constituaient un usufruit, il gagnait le plus souvent des avantages qui l'engageaient à faire le voyage de Delphes avec l'esclave qui avait amassé la somme nécessaire, et qui, sans doute, payait en outre tous les frais du voyage.

Enfin, M. Foucart suppose que, dans les temps héroïques, on vendait des esclaves aux temples, et qu'ils devenaient des hiérodules ou esclaves sacrés. Le service étant bien plus doux, les esclaves s'efforçaient peu à peu de changer de maîtres et d'appartenir aux temples. La vente était réelle alors et l'esclave acheté demeurait dans le sanctuaire. Plus tard, par l'abondance même des affranchissements, la vente serait devenue fictive et l'esclave libre. L'hypothèse est ingénieuse, mais je n'en vois point de preuves, et elle n'est pas nécessaire. L'origine de cette coutume, c'est le besoin de faire sanctionner par la religion un contrat que ne sanctionnait pas la loi, c'est la garantie cherchée par l'esclave dans le

sentiment religieux et dans les serments prêtés sur les autels. Les prêtres n'étaient pas plus humains que les particuliers, surtout en Grèce, où le sacerdoce n'isolait point de la vie civile : ils se prêtaient à ces affranchissements, parce qu'ils en tiraient un profit réel et augmentaient le renom de leur sanctuaire.

CHAPITRE III

LES LIMITES DU TERRITOIRE SACRÉ

On appelle inscription bilingue une inscription répétée dans deux langues différentes, par exemple en grec et en latin. Delphes possède un monument de ce genre qui a eu le sort de l'inscription d'Ancyre; il a été connu pendant bien des siècles, mais mal connu. La partie supérieure a été seule publiée dans le *Corpus inscriptionum græcarum*[1], d'après une ancienne copie de Cyriaque d'Ancône, corrigée, imparfaitement du reste, par le voyageur Dodwell au commencement de ce siècle[2].

En 1862, M. Wescher trouva ce grand bloc de marbre au fond d'une cave obscure, encastré dans un mur et renversé, c'est-à-dire présentant les lettres la tête en bas, ce qui n'ajoutait pas à la facilité de la lecture. Le propriétaire lui permit à prix d'argent de venir étudier aux heures où les voisins étaient aux champs et ne

[1] N° 1711, A. et B.

[2] *Classical and topographic tour through Greece*, à la fin du deuxième volume. La copie de Cyriaque d'Ancône se trouve dans le recueil in-folio de 44 pages imprimé à Rome en 1645 par les soins de Moroni, et n'a paru qu'un siècle après, en 1747.

pouvaient l'accuser de cacher un trésor. Pendant douze jours, M. Wescher travailla à la lueur de deux lampes fumeuses, nettoyant le marbre de ses propres mains e creusant même la terre à la place où il s'enfonçait.

Le bloc entier mesure $2^m,05$ de longueur sur $1^m,10$ de hauteur. La hauteur des lettres est de 9 centimètres pour le grec et de 8 centimètres pour le latin.

Le texte latin, plus altéré, a fourni cependant aux yeux clairvoyants de M. Wescher les moyens de contrôler et de corriger les copies souvent inexactes de ses deux prédécesseurs. Il a eu soin de juxtaposer chaque ligne de ces deux copies et d'ajouter au-dessous une troisième transcription, qui est la reproduction fidèle de l'état actuel du monument. On comprend que ce monument a dû souffrir beaucoup depuis 1805, dans une cave qui sert à des usages journaliers, où le propriétaire entasse et retire, selon les saisons, les jarres d'huile, les instruments aratoires, les objets les plus grossiers et même des immondices. Il suffit de parcourir ce tableau synoptique[1] pour rendre hommage à la restitution de M. Wescher, qui est un de nos meilleurs épigraphistes.

Voici la traduction qu'il donne au texte restitué :

Caius Avidius Nigrinus,
Légat impérial propréteur.

Extrait des registres. — Le VI des ides d'Octobre, à Éleusis.

Attendu que le Très-Bon Empereur avait prescrit de se conformer à la sentence par laquelle les Hiéromnémons, sur l'avis de Manius

[1] Page 10 du mémoire de M. Wescher, intitulé *Monument bilingue de Delphes*, in-4°, Imprimerie impériale, 1868.

Acilius et du sénat, ont déterminé le territoire consacré à Apollon Pythien, sentence qui est inscrite aussi à Delphes sur un des côtés du temple :

Attendu que, sans nul doute, il fallait également s'en tenir à cette sentence (dans le débat survenu) entre les habitants d'Anticyre et ceux de Delphes, auxquels j'ai été donné pour juge par le Très-Bon Empereur ;

Un examen plus attentif a été nécessaire, tant à cause de l'ancienneté du litige que parce que, en plusieurs endroits, la possession avait varié, et aussi parce que les noms des localités citées dans l'arrêt des Hiéromnémons, à peine connus aujourd'hui par suite de la longueur du temps écoulé, étaient déplacés par chaque partie dans l'intérêt de la cause.

M'étant donc rendu sur les lieux et ayant passé plusieurs jours à rassembler les témoignages fournis, soit par la notoriété publique, soit par des actes encore existants, j'ai pris la décision qui m'a paru la plus conforme au jugement des Hiéromnémons, et je l'ai présentée dans la sentence qui suit.

Bien que les deux parties se voient enlever l'une et l'autre une portion de leurs espérances, néanmoins cette sentence pourra leur paraître avantageuse à toutes les deux, puisque, dans l'avenir, grâce à l'Empereur Très-Bon, leur état de possession sera certain et incontesté.

Oponte, sur la mer qui baigne Anticyre, première localité nommée dans l'arrêt des Hiéromnémons, s'est trouvée, après vérification, être le promontoire que les uns appellent *Opus*, les autres *Opoenta*, et qu'on rencontre dans la traversée de Cirrha à Anticyre. Les terres, qui, à partir de ce point, s'étendent en droite ligne vers les monticules appelés *Acra Colopheia* dans l'arrêt des Hiéromnémons, appartiennent évidemment aux Delphiens, comme il apparaît d'après deux pierres brutes qu'on voit encore sur chaque monticule. De ces pierres, l'une porte une inscription grecque encore visible, qui indique en ce lieu la limite du territoire delphique et qui, par son antiquité même, doit faire autorité ; l'autre présente les vestiges d'une inscription semblable. Ces inscriptions, coupant court aux espérances des deux parties, marquent la limite qu'il faut respecter. Si l'on monte de la mer vers cet endroit, le territoire situé à droite appartient aux habitants d'Anticyre, celui qui est à gauche fait partie du territoire sacré de Delphes.

A partir de cet endroit jusqu'au lieu qui porte le nom de *Dolichon* et qui forme une limite incontestée entre Delphes et Anticyre...

Le reste de l'inscription manque, et il est vraisemblable que les diverses limites des deux pays étaient successivement mentionnées et constatées.

Même incomplet, ce document offre un intérêt vif et attachant. On voit revivre l'histoire locale, les contestations des villes grecques sous la domination romaine, le voyage et l'enquête minutieuse du légat Nigrinus, les pierres brutes dressées sur les monticules avec les inscriptions à demi-effacées que Nigrinus fait nettoyer et qu'il étudie comme un archéologue de nos jours ; on voit la suite du légat, l'anxiété et les discussions des délégués des deux peuples, l'affluence des populations que les soldats tiennent à distance et dont le sort et les petits intérêts sont en jeu. Je me souviens, en franchissant à pied le Taygète par la langada qui s'ouvre derrière Mistra, d'avoir observé au sommet de cette belle montagne un grand bloc gisant sur un lit de thyms et de cyclamens. D'un côté on lisait : *Frontière de la Messénie*, de l'autre *Frontière de la Laconie*. Telles devaient être les pierres signalées par Avidius Nigrinus sur les monticules appelés *Acra Colopheia*.

Avidius Nigrinus fut envoyé en Achaïe après l'an 114, car ce n'est qu'à cette époque que Trajan reçut le nom de *Très-Bon* (*Optimus*). Avidius était un personnage considérable du temps ; il maria sa fille à Céionius Commodus, qui fut adopté par Hadrien. Lui-même devait

aspirer au pouvoir suprême après la mort de Trajan ; c'est du moins ce que lui reprocha l'empereur Hadrien, lorsqu'il le fit mettre à mort quelques années plus tard, l'an 118 après J.-C. Trajan avait donc chargé un des plus grands personnages de l'empire, un consulaire, de régler les différends du sanctuaire de Delphes avec les peuples voisins. A ce sanctuaire se rattachaient les traditions les plus respectées de la religion hellénique ; or on sait combien les Romains ménageaient les idées religieuses des peuples conquis et surtout combien ils honoraient et caressaient les villes célèbres de la Grèce. La lettre que Pline le Jeune écrivait à son ami Maximus[1], lorsque Maximus était chargé d'une mission du même genre en Achaïe, est pleine de recommandations les plus tendres en faveur des Grecs.

Quant à l'arrêt des Hiéromnémons, c'est-à-dire des magistrats élus par le conseil amphictyonique, que Manius Acilius avait provoqué par l'ordre du sénat, nous en parlerons plus loin. Le texte, selon le témoignage de Nigrinus lui-même, avait été gravé sur un des côtés du temple. Or M. Wescher croit l'avoir retrouvé sur le même bloc qui contient l'arrêt de Nigrinus : il était naturel, en effet, de graver à la suite les uns des autres les documents qui traitaient le même sujet et reconstituaient un territoire sujet aux empiétements et aux contestations.

Mais avant de raconter la découverte de M. Wescher,

[1] *Epist.* VIII, 24.

il convient de parler de l'inscription grecque, déjà connue, qui est en regard de l'inscription latine.

Cette inscription est mieux conservée, au moins dans sa partie supérieure : elle a permis au savant membre de l'École d'Athènes de rectifier et de compléter sur plus d'un point le texte de Dodwell et de Bœckh[1]. Voici sa traduction :

Le x[e] jour avant les calendes d'octobre, à Élatée, concernant le procès des Delphiens contre les Amphissiens et les Myanéens, au sujet des limites, procès que le très-grand empereur m'a ordonné de juger ;

Après avoir ouï plusieurs fois les deux parties ;

Après m'être rendu sur les lieux et avoir examiné chaque détail de mes propres yeux, en tenant compte des indications fournies de part et d'autre ;

Après avoir, en outre, pris connaissance des preuves alléguées par les plaidants ;

J'ai formulé mon jugement dans la sentence qui suit :

Puisque l'arrêt prononcé par les Hiéromnémons, sur l'avis de Manius Acilius et du Sénat, arrêt que le très-grand empereur lui-même a respecté comme souverainement décisif,se trouve être, de l'aveu unanime, celui-là même qu'on voit gravé dans le temple d'Apollon, à Delphes, sur le côté gauche (de l'entrée) ;

Conformément à la délimitation tracée par les Hiéromnémons, je décide que la première limite étant un rocher surplombant un ravin nommé *Charadros*, au-dessous duquel coule une fontaine appelée *Crateia*, à partir de ce rocher en ligne droite jusqu'à ladite source, la portion (de terrain) qui est du côté de Delphes, appartient aux Delphiens, y compris la fontaine Crateia.

Puisque le même arrêt désigne *Astrabas* comme seconde limite, je décide que, jusqu'à la borne qui m'a été montrée dans le sanctuaire d'Astrabas, non loin de la mer, et sur laquelle est gravée un trépied, tout ce qui paraissait appartenir au territoire sacré de

[1] *Corp. inscript. græcar.*, t. I[er], p. 838, A.

Delphes..., sur le côté gauche, jusqu'à la mer, est la propriété des Delphiens... Quant à la borne qui m'a été montrée dans...

La suite de l'inscription manque ; mais ce qui vient d'être traduit suffit pour donner une idée claire de son objet : elle tranche les différents élevés entre Delphes et deux villes voisines, Amphissa, qui n'est qu'à 16 kilomètres de Delphes, Myanée, située à 4 kilomètres plus haut qu'Amphissa, en remontant vers le nord. C'est la continuation de l'enquête et des jugements du légat impérial : seulement le texte grec de ce second jugement nous a seul été conservé. On a remarqué, sans doute, ce détail d'archéologie si pittoresque : le trépied, symbole d'Apollon et de Delphes, gravé sur la borne du sanctuaire d'Astrabas. C'est ainsi que les riches abbayes du moyen âge faisaient sculpter leurs armes sur les bornes de leur territoire.

On ne saurait donc trop louer l'application, le zèle, la science sûre et mesurée de M. Wescher, qui nous a rendu dans sa plus grande exactitude le fragment d'un texte qui est une page de l'histoire de Grèce. Lui-même résume fort bien cette page, qui nous montre l'importance du sanctuaire de Delphes aux yeux des Romains. Un légat impérial a reçu la mission de trancher les contestations survenues entre la ville de Delphes et les villes voisines au sujet des limites de leurs territoires. Le jugement est rendu, dans les deux cas, au nom de l'empereur, et le juge se réfère à l'arrêt des Hiéromnémons, c'est-à-dire des magistrats les plus révérés de la Grèce libre. L'une des sentences est rendue à Élatée, en Phocide ; l'autre à Éleusis, en Attique. L'inscription

grecque est datée du 10ᵉ jour avant les calendes d'octobre (21 septembre), l'inscription latine du 6ᵉ jour avant les ides (9 octobre) Cet espace de temps suffit pour que le juge ait eu le temps de se transporter d'Élatée à Éleusis. Chacun de ces arrêts successifs a dû être promulgué à la fois en grec et en latin. On n'a encore retrouvé que le texte grec de l'une et le texte latin de l'autre. Il est vraisemblable que le bloc voisin contenait les autres inscriptions.

L'un de ces documents nous donne les limites du territoire de Delphes; à l'ouest, c'est le ravin de *Charadros* et le sanctuaire d'*Astrabas;* à l'est, le promontoire d'*Oponte*, le *Dolichon* et les *Acra Colopheia*; au sud, la mer, au nord, les cimes escarpées du Parnasse, forment des frontières naturelles. M. Wescher a pu dès lors calculer l'étendue du territoire delphique, qui, dans sa plus grande longueur, ne dépassait pas 25 kilomètres, et dans sa plus grande largeur n'en atteignait pas 15, tant il est vrai que les villes grecque n'avaient de puissance que par les idées et le génie !

Nous avons été frappés, dans le double arrêt du légat Nigrinus, de la mention du jugement rendu par les Hiéromnémons, jugement qui était gravé sur l'ante de gauche du temple. Bœckh, averti par Dodwell[1], qui avait signalé quelques lignes de lettres plus petites au ras du sol de la cave, avait émis une conjecture d'une merveilleuse sagacité. Il supposait qu'on retrouverait

[1] Dodwellus, præter græcum et latinum titulos eos quos édimus alium græcum dixit inesse litteris minutissimis scriptum sed maximam partem sub solo sepultum (C. I. G., t. Iᵉʳ, p. 834).

peut-être un jour, sur le même bloc, les traces de l'arrêt des Hiéromnémons, deux fois visé par des jugements postérieurs et revêtu d'une autorité qui faisait loi[1].

En effet, M. Wescher, après avoir remarqué que la tête du bloc de marbre s'enfonçait en terre et l'avoir dégagée de ses propres mains, reconnut une inscription grecque, d'un caractère plus ancien, et compta soixante-douze lignes. Le marbre était noirci par la flamme, ce qui lui fit voir que l'incendie avait figuré parmi les catastrophes qui ont amené, à une époque inconnue, la destruction du sanctuaire de Delphes. La surface, gâtée partout, rendait l'estampage difficile et exigeait de l'explorateur les plus persévérants efforts. Malgré le travail le plus minutieux, les ravages du temps l'ont emporté sur la science. Les trente-huit lignes qui composent la première colonne sont toutes incomplètes, et les treize dernières lignes de la seconde colonne sont tellement mutilées, qu'il est impossible de les restituer et d'en obtenir un sens suivi. Toutefois, l'importance du texte, même incomplet, est telle, que M. Wescher a rendu à la science et à l'histoire un service signalé. Il a partagé et justifié les prévisions de Bœckh : mais du raisonnement il est passé à l'action : d'une conjecture scientifique, il a fait une vérité. Sa découverte n'en est ni moins belle ni moins personnelle pour n'avoir pas été imprévue. Chercher au hasard, trouver au hasard,

[1] Unde conjicio pauca illa verba quæ ante hanc inscriptionem litteris minoribus scripta comparent superesse ex illa Hieromnemonum sententia, cui deinceps hæc decreta, quæ habeamus, addita sint.

constituent du bonheur, mais non une découverte. La découverte suppose un problème bien posé, un plan bien suivi, une intuition couronnée d'un succès légitime. M. Georges Perrot, lorsqu'il allait copier à Ancyre le double texte du testament d'Auguste, savait quelle était la place occupée par ce testament ; d'autres voyageurs l'avaient signalé et en avaient publié des parties ; il savait aussi quelles difficultés il aurait à surmonter, quel fanatisme contre les étrangers à calmer, quelles maisons à démolir et à reconstruire, au moins dans leurs parties adossées au temple d'Auguste. La prévision de tous ces obstacles, le voyage entrepris avec un but nettement défini, la lutte et le triomphe de la volonté d'un savant qui va seul affronter le climat, la matière rebelle et des populations inertes et malveillantes, voilà le courage, voilà le service rendu à la science, voilà la véritable découverte. Celui qui trouve sur son chemin des merveilles qu'il n'a pas cherchées, a fait une *trouvaille*, et rien de plus. M. Wescher a cherché, guidé par l'érudition et le raisonnement : ce qu'il a trouvé est une découverte, récompense de ses efforts, fruit de son intelligence, et lui crée des droits aux éloges et à la reconnaissances du monde savant.

On comprendra mieux l'importance de cette découverte si, avant toute explication, on prend connaissance des textes mutilés et discrètement restitués par M. Wescher, dont je reproduis la traduction :

Ænianes, deux voix : s'en tenir au jugement des Hiéromnémons. . .
. . . .
Œtéens, une voix : s'en tenir au jugement des Hiéromnémons. . .

Locriens (*Hespériens*), une voix : s'en tenir au jugement des Hiéromnémons..
Locriens (*Hypocnémidiens*), une voix : s'en tenir au jugement des Hiéromnémons.......... ....
....
Doriens du Péloponèse, un voix : s'en tenir au jugement des Hiéromnémons................................. ....
....
Perrhèbes, une voix : s'en tenir au jugement des Hiéromnémons, (au sujet des frontières) de la terre sacrée (de Delphes), de sorte que le jugement prononcé par les Hiéromnémons est souverain...

Les frontières qui limitent de face le territoire confinant au torritoire sacré..... ....
Ils occupent les terrains consacrés à Apollon en vertu de la décision du Sénat.

Plusieurs communes aussi occupent la terre environnante : les archontes et les députés de chacune ont été choisis.

Habitants d'Anticyre.

Philon, fils d'Euxénos,
Empédocle ....
....
.... fils d'Aristonicos.
Sosigène, fils d'Apollodore.
Andron, fils de Polyxène.
....
....
Callion, fils de Socrate.

Archontes.

Ariston, fils de Xénocrate.
....
Praxias, fils d'Alcidamas,
Eudamos, fils d'Eucritos.

Députés.

. . . .
. . . .
Amyntas, fils d'Eudore,
Hagion, fils de Polyclète.

Habitants d'Amphissa.

. . . .
. . . .
Damon. . . . .
Théotime. fils de Moschion.
. . . .
. . . . fils de Cléon.
. . . .
Chærédamos,. . . . .
. . . .
Amyntas, fils d'Aristodème,
Polycrite. . . . .
Damon, fils d'Aristodème.

Archontes.

Aristodème. . . . .
. . . .
Protarque, fils d'Eumélidas.
Cléandre, fils d'Œtolion,
Apollodore. . . . .

Limites.

D'*Oponle* aux hauteurs d'*Acra Colophia*, en ligne droite.
Des hauteurs d'*Acra Colophia* au rocher appelé *Dolichon*.
De *Dolichon* à l'Héroon appelé *Évorion*, où se trouve une stèle.
De l'Héroon appelé *Évorion*, aux sommets du *Mélios*.
Des sommets du *Mélios*, à la limite appelée *Charodros*.
De la limite *Charodros*, le long du pied du *Cirphos*, en suivant le fil de l'eau vers l'ouest dans le lit du *Charodros*.

Du pied du *Cirphos*, dans le même ravin, jusqu'au fleuve *Pristos*, (qui coule) sur la terre sacrée de Delphes, jusqu'au premier rocher, dont le nom est *Hypophaon*, où se trouve un Héroon.

Du rocher appelé *Hypophaon* jusqu'au rocher appelé *Istéphon*.

Du rocher *Isthéphon* jusqu'à la limite située aux *Édifices*.

Ce que Babylos, fils de Læadas, possède sur la terre sacrée en dedans de ses limites, qu'il le cède !

Des *Édifices* jusqu'au rocher qui est sous *Skidaréos*. Ce que Cléodamos, fils de Philon, possède en dedans de ces limites, qu'il le cède !

De *Skidaréos* jusqu'au rocher qui surplombe la route et sur lequel a été scellé un trépied. Ce que... (le nom du propriétaire est effacé) occupe en dedans de ces limites, qu'il le cède et qu'il démolisse sa maison !

Du rocher qui domine la route, en droite ligne, jusqu'au *Cimetière des Lacédémoniens*, au-dessous de l'*Hoplite*.

Du *Cimetière*, en droite ligne, jusqu'au rocher sur lequel un trépied a été scellé.......

De ce rocher jusqu'au *Sanctuaire de Latone*, sous le plateau de *Katoponréos*...

Du *Sanctuaire de Latone*, en droite ligne, jusqu'au rocher appelé *Ip*...... Ce que Callicrate et Antigène, fils de Diodore, occupent en dedans de ces limites, qu'ils le cèdent et qu'ils démolissent leur maison !

....

De ...*téos*, en droite ligne, jusqu'au mont *Cæos* qui s'incline vers le Parnasse. En dedans de ces limites, se trouve une terre appelée *Nateia*. Cette terre labourable a été donnée au dieu par Manius Acilius. Que de cette terre (se retire) Apollodore qui........

....

....

.... se porte de *Nateia* le long de la terre labourée jusqu'à l'angle qui appartient à la terre labourée vers la route (qui conduit) à Amphissa.

De l'angle au rocher qui surmonte *Épakina* et qui nous a été montré par les habitants d'Amphissa. Ce qu'en dedans de ces limites occupe Hagion et qu'il prétend avoir acheté, qu'il le cède !

De ce rocher en droite ligne jusqu'à la roche surmontée d'un

trépied d'airain. Ce qu'en dedans de ces limites occupent Glaucus et Héracon, qu'ils le cèdent !

Du trépied, en droite ligne, le long du vieux bois d'oliviers, jusqu'au sommet du mont *Tarmiéon*.

Du *Tarmiéon*, en droite ligne, jusqu'au premier rocher qu'on rencontre dans *Trinapéa*.

De *Trinapéa*, qui est un ravin, jusqu'au rocher et à la fontaine *Cratéia*.

De la fontaine, en droite ligne, jusqu'à *Astrabas*.

D'*Astrabas*, en droite ligne, vers la mer.

Avant de continuer à reproduire la traduction de documents si précieux, arrêtons-nous un instant. Aussi bien le sujet va changer, et on lira un second jugement du conseil amphictyonique éclairé par les Hiéromnémons : ce jugement traitera d'une matière toute différente. Comment ne pas être frappé, dans le texte du premier jugement, de l'attrait puissant et du charme poétique que contient pour nous modernes cette simple délimitation de frontières, en apparence si précise et si aride. Pour un archéologue, dont l'imagination est accoutumée à se mettre en campagne, dès qu'un texte ou un mot échappé aux auteurs l'éveille ou l'avertit, le jugement des Hiéromnémons est tout un voyage. L'inscription commence par mentionner le vote de chacun des peuples qui font partie du conseil amphictyonique. Tous ces votes sanctionnent l'enquête et les conclusions des Hiéromnémons, c'est-à-dire des magistrats chargés de veiller au culte, aux traditions religieuses, à l'intégrité du territoire sacré[1], de par-

[1] Voy. le C. I. G. n° 1688, le mémoire de Letronne (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. VI, p. 221) et le marbre du Louvre n° 453 (*Catalogue Clarac*, n° 628).

courir périodiquement les propriétés du dieu, d'en assurer le respect et d'infliger des amendes, non-seulement aux particuliers mais aux États. La sanction du conseil amphictyonique donne donc à leur jugement force de loi. Aussi les archontes et les délégués spéciaux des villes d'Amphissa et d'Anticyre ont-ils été admis à faire valoir leurs droits dans cette enquête.

Après ces formalités officielles, la délimitation commence et chaque phrase trace un sillon lumineux. Sur ce petit territoire, que l'art et la religion avaient rempli de souvenirs, on voit se relever un par un, sur chaque chemin, sur chaque colline, au-dessus de chaque ravin, les monuments héroïques, les sanctuaires oubliés, les stèles, les statues, les trépieds de bronze. Tout rocher a un nom, tout sommet a un nom, tout ruisseau a un nom, et ces noms, qui sont si doux à l'oreille, semblaient perdus pour jamais. La fontaine Cratéia, le lit du Charodros, le vieux bois d'oliviers nous apparaissent tour à tour. Bien plus, nous désignons par leur nom les propriétaires riverains, tandis que pressés sur la route parcourue par les Hiéromnémons, ils font entendre leurs plaintes ou baissent la tête après qu'on leur a prouvé leurs empiétements et leur injustice. Ils soupirent et regardent ce champ bien labouré qu'il faut abandonner, ou cette maison encore neuve qu'il leur faudra démolir de leurs propres mains. Que n'ai-je encore vingt ans! Que ne suis-je encore membre de l'École d'Athènes! Je voudrais retourner à Delphes, parcourir de nouveau ce site grandiose et tous les plis du Parnasse, suivre le ravin du Pleistos, descendre vers la

plaine d'Amphissa, longer les beaux oliviers qui couvrent 4 lieues d'étendue et qui ont repoussé peut-être sur les vieilles souches des arbres sous lesquels s'abritaient les Hiéromnémons. Je voudrais faire un pèlerinage, le livre et la carte de M. Wescher à la main, car M. Wescher a dressé, d'après son texte, une carte hypothétique. Je voudrais, pendant une série de délicieuses promenades sur une frontière qui n'a guère plus de 10 lieues de tour, reconnaître les sommets, les collines, les ravins, les routes, les cours d'eau mentionnés par l'inscription ; retrouver sous la mousse ou sous les bruyères les trépieds entaillés çà et là sur les rochers; faire des fouilles pour déterminer l'emplacement des monuments héroïques, des édifices, du cimetière des Lacédémoniens, du sanctuaire de Latone, du sanctuaire d'Astrabas, etc. J'engage, du moins, un des jeunes savants qui font en ce moment leur éducation archéologique à l'École d'Athènes, à entreprendre ce travail : il est facile, bien déterminé, de peu d'étendue ; même s'il ne produit pas les résultats qu'il est permis de prévoir, il promet au voyageur les jouissances les plus délicates et un commerce direct avec les sources antiques.

Puisque j'ai interrompu la transcription des jugements du conseil amphictyonique, je profiterai de cette interruption pour adresser à M. Wescher quelques critiques. Mes critiques portent sur plusieurs mots de sa traduction, qui ne me paraissent pas rendre avec assez de justesse le sens du texte grec.

Pourquoi d'abord le mot ψῆφος est-il traduit par le

mot *voix* quand il signifie *vote?* Dans un conseil fédéral chaque peuple a *une voix*, *deux voix*, *trois voix*, c'est l'état légal, permanent, constitutif. Sur une question donnée, chaque peuple vote et son *vote* compte comme *simple*, comme *double*, comme *triple;* ce n'est plus qu'un acte isolé, qu'une application de son droit, qu'un jugement. Ici, l'inscription delphique ne règle pas le droit de suffrages pour les villes qui font partie de la confédération ; elle mentionne simplement le vote des députés de chaque peuple sur une question qui leur a été posée. On leur soumet le jugement des Hiéromnémons, ils l'approuvent et leur *vote* est consigné en tête du jugement auquel il donne force de loi. Il me paraît donc plus clair et plus conforme aux habitudes politiques de traduire : « Deux votes des Æénianes : « s'en tenir au jugement des Hiéromnémons. — Vote « des Œtéens, s'en tenir au jugement des Hiéromné- « mons. Deux votes des Thessaliens : s'en tenir, etc... « Vote des Perrhèbes, etc... » On conserve ainsi son caractère au procès-verbal d'une séance législative, tandis que le mot *voix* fait penser à l'établissement d'une constitution.

Ma seconde observation porte sur un mot qui pourrait être rendu avec plus de force et qui se représente souvent : c'est le verbe ἐκχωρέω, que M. Wescher traduit par *céder* et qui signifie plutôt *vider la place*, ἐκ hors de, χῶρα place). Le verbe *céder* implique une idée d'arrangement, de conciliation, d'expropriation à l'amiable. Au contraire, les Amphictyons, qui ont pour eux le droit, la religion et l'épée des Romains, ne gar-

dent aucun ménagement. Ils n'offrent ni indemnité, ni compensation aux usurpateurs : ils ne veulent même pas acheter les maisons bâties sur leurs terres : ils forcent à les démolir, « Callicrate et Antigène ont empiété sur le territoire sacré, qu'ils vident les lieux et démolissent leur maison. » L'acte de revendication est assez violent pour qu'on laisse aux termes toute leur énergie.

Enfin, en traduisant les mots πέτραν οὗ τρίπους ἐγκεκόλαπται qui se représentent deux fois, par *le rocher sur lequel un trépied a été scellé*, M. Wescher me paraît dénaturer un détail archéologique. D'abord, il suppose que le trépied est en bronze, ensuite qu'il a été scellé. Or tel n'est pas le sens du grec, qui dit simplement *le rocher sur lequel le trépied a été entaillé* : ἐγκολάπτω signifie *entailler*, *graver en creux*[1]. Les prêtres de Delphes avaient fait graver le symbole d'Apollon sur diverses limites de son territoire, et naturellement sur les points fixes et immuables, tels que les rochers. Du reste, M. Wescher avait lui-même, dans le jugement de C. Avidius Nigrinus, donné le sens du verbe ἐγκολάπτω, car il avait traduit les mêmes mots ἐν ᾧ τρίπους ἐγκεκόλαπται[2], *sur laquelle est gravé un trépied.* »

Pour qu'un trépied fût scellé sur les roches qui bordaient le chemin, il aurait fallu que ce trépied fût mobile, c'est-à-dire sujet à être enlevé. La marque de possession du sanctuaire de Delphes avait un caractère d'éter-

[1] Ἐγκεκολαμμένος ἐν πέτρῃσι, Hérod. II, 106, 136 ; V, 59. Cf. Hesychius, Κεκολαμμένη, γεγλυμμένη.

[2] Ligne 15 du texte grec de la page 12.

nelle durée : elle était entaillée profondément dans le rocher. Du reste, l'épigraphie grecque, si claire dans ses désignations, ne laisse aucun doute lorsqu'il s'agit d'un trépied réel et mobile qui a dû être scellé. Dans le même document, quelques lignes plus loin[1], ne lit-on pas εἰς πέτραν οὗ τρίπους χαλκοῦς ἐστιν, ce qui veut dire, selon M. Wescher lui-même : « jusqu'à la roche surmontée d'un trépied d'airain? »

Après ces critiques, les seules que me permette le solide et consciencieux travail du commentateur, je poursuis et j'arrive au second jugement.

Le sept des ides de février, d'après le compte des Romains, le vingt-septième jour, d'après le compte des Delphiens,

Concernant le chiffre de la somme qui manque à Apollon, en dehors du trésor et en dehors du revenu des troupeaux,

Les Amphictyons ont jugé :

Delphiens, deux voix : un talent fédéral, cinquante et une mines et deux statères.

Thessaliens, deux voix : trois talents fédéraux et trente-cinq mines.

Phocéens, deux voix : quatre talents et cinq mines.

Doriens de la Métropole, une voix : trois talents fédéraux et cinq mines.

Doriens du Péloponèse, une voix : trois talents fédéraux et trente mines.

Athéniens, une voix : trois talents fédéraux et trente mines.

Eubéens, une voix : trois talents fédéraux et trente mines.

Béotiens, deux voix : quatre talents fédéraux et cinq mines.

Achéens Phthiotes, deux voix ; trois talents fédéraux et trente-cinq mines.

Maliens, une voix : quatre talents fédéraux et cinq mines.

[1] Ligne 11.

Œtéens, une voix : quatre talents fédéraux et cinq mines.

Dolopes, une voix : trois talents fédéraux et trente-cinq mines.

Perrhèbes, une voix : trois talents fédéraux et trente-cinq mines.

Magnètes, deux voix : trois talents fédéraux et trente-cinq mines.

Æntanes, deux voix : quatre talents fédéraux et cinq mines.

Locriens Hypocnémidiens, une voix : quatre talents fédéraux et cinq mines.

Locriens Hespériens, une voix : quatre talents fédéraux et cinq mines.

Remarquons, en passant, le résultat du scrutin.

La somme de 3 talents 35 mines réunit le plus grand nombre de suffrages, c'est-à-dire dix voix sur vingt-quatre. Huit voix seulement fixent le déficit à 4 talents 5 mines.

En conséquence :

Les Amphictyons ont jugé qu'il manque au dieu, en dehors du trésor et en dehors du revenu des troupeaux, *trois talents fédéraux et trente-cinq mines*. Il faut reconstituer le revenu que tirait Apollon des troupeaux de gros et de menu bétail. Le déficit qui existe sur ce point n'a pas été jugé, par la raison que nul n'a rendu compte du nombre de têtes de bétail qui ont été reçues ou livrées et de la somme de revenus qui en a été tirée. Ceux qui ont été cités et interrogés sur le nombre de têtes de bétail reçues ou livrées ont tous répondu qu'ils ne savaient rien, et la chose n'était pas inscrite sur les registres publics. Pour cette cause, la question est restée pendante et les Amphictyons n'ont pas prononcé. Ils n'ont pas trouvé combien de troupeaux le dieu possédait et combien il faut lui en restituer, parce que les parties intéressées, interrogées sur les quantités reçues ou livrées par elles, ont déclaré ne rien savoir et rien n'était inscrit sur les registres publics...

La fin de l'inscription est effacée; quelques mots laissent voir que le dème de Delphes a établi des admi-

nistrateurs (*épimélètes*) ; que Xénon, fils d'Ateisidas et Archon ont rendu quelque argent, qu'Hagion, fils d'Ékèphylos doit 30 mines, etc.... Ce n'étaient plus que des détails d'une importance secondaire.

L'importance véritable de l'inscription, M. Wescher l'a signalée avec une ampleur et une science qui en font un document historique de premier ordre. Il établit avec raison que l'inscription se divise en trois parties différentes et que l'histoire y doit recueillir attentivement :

1° Le catalogue des Amphictyons et la répartition des voix ;

2° La détermination des limites du domaine d'Apollon ;

3° La détermination des revenus du dieu, en argent et en nature.

Ces trois points répondent à trois questions que la science n'avait pas résolues jusqu'à ce jour, et que M. Wescher traite successivement :

1° Quelle était la composition du conseil amphictyonique ?

2° Quelles étaient les bornes du territoire sacré de Delphes ?

3° Quels étaient les revenus du temple ?

Pour la première question, le texte épigraphique semble en contradiction avec le texte des auteurs, car il énumère dix-sept peuples qui sont représentés dans le conseil amphictyonique par vingt-quatre voix, tandis que l'orateur Eschine[1] et Strabon[2] déclarent que

[1] *De male gesta legatione*, p. 285, éd. Reiske.
[2] Liv. IX, III 7.

douze peuples seulement faisaient partie de l'assemblée fédérale. Donc les États qui n'ont qu'un suffrage doivent être rangés deux par deux et chacune des voix qui leur est attribuée est le résultat d'un dédoublement. Ainsi, dans le principe, les habitants de la Doride avaient deux voix : ils durent en céder une plus tard aux Doriens du Péloponèse. Les deux voix des Ioniens primitifs furent partagées un jour entre les Athéniens et les habitants de l'Eubée. Il en fut de même pour les Locriens Hespériens et les Locriens Hypocnémidiens, pour les Maliens et les habitants de l'Œta, pour les Perrhèbes et les Dolopes. De sorte que la liste normale des douze peuples de la confédération se reconstitue avec évidence, les Delphiens, les Thessaliens, les Phocidiens, les Béotiens, les Magnètes et les Ænianes ayant conservé leur influence et leurs deux voix. Dès lors, il est facile de corriger Eschine qui n'énumère que onze peuples[1], Pausanias[2], qui n'en cite que dix et les lexicographes[3] qui séparent les deux mots *Achéens-Phthiotes*, comme s'ils ne désignaient pas un seul peuple; cette erreur réduit également leur liste à onze.

Quant aux frontières du territoire sacré, elles sont admirablement désignées par l'enquête des Hiéromnémons, qui sont remontés du midi vers le nord, ont contourné le Parnasse et sont redescendus jusqu'à la

[1] *Loc, cit.*
[2] X, VIII, 2.
[3] Harpocration, Suidas, *s. v.* 'Ἀμφικτύονες; Lib. *Orat.*, 64, t. III, p. 414, éd. Reiske.

baie de Cirrha en longeant la plaine d'Amphissa. Vingt-six points de reconnaissance ou bornes sacrées sont cités par eux, ce qui suffit pour une étendue de 15 kilomètres sur 25 au plus. Mais la difficulté est d'identifier les noms anciens avec les localités modernes. M. Wescher a émis plusieurs hypothèses auxquelles des fouilles seules et de nouvelles inscriptions découvertes pourront imprimer un caractère de certitude. C'est ainsi que sur sa carte il place le promontoire d'*Opoenta* auprès des ruines du couvent d'*Hagios Nicolaos*, le *Cirphos*, en face de Delphes, de l'autre côté du Pleistos, *la Roche avec le Trépied* sur la route d'Arakhova, le *cimetière des Lacédémoniens* dans les grottes sépulcrales taillées de main d'homme qui s'offrent au voyageur avant d'arriver à Delphes (ne serait-ce pas plutôt la nécropole des Delphiens?). Mais l'on peut dire que le sujet n'est que préparé et que la carte du territoire consacré à Apollon peut être dressée avec plus de précision et motiver le travail spécial que j'indiquais tout à l'heure aux membres de l'École d'Athènes.

Enfin les richesses et les revenus du temple avaient trois sources, le *trésor* proprement dit, l'argent qu'on tirait des troupeaux, des sommes d'argent assez considérables prêtées sans doute à intérêt. Mais ici nous ne rencontrons qu'obscurité. Le déficit constaté par la majorité relative des votes est de *trois talents fédéraux et de trente-cinq mines*. Quel était le rapport du talent *fédéral* au talent *attique*, *euboïque*, *silicien*, *insulaire?* Quelle était sa valeur? On l'ignore, de même qu'on ignore le chiffre du produit que le dieu tirait de ses

troupeaux. Ce revenu devait être considérable dans le principe, car les pentes du Parnasse sont verdoyantes, elles sont encore couvertes de troupeaux. Le monastère de Saint-Élie possédait, il y a quelques années, mille chèvres et cinq cents brebis, sans compter les chevaux et les mulets; les bœufs errent en grand nombre, à l'état sauvage, et les moines les tuent à coups de fusil dans les gorges du Parnasse. Cependant l'enquête des Amphictyons a été sans effet. Les fermiers du dieu, cultivateurs et bergers, avaient fait disparaître les contrats qui auraient pu les compromettre; ils s'étaient donné le mot pour ne porter les uns contre les autres aucun témoignage: les registres publics n'avaient conservé aucune trace. Il résultait de cette situation une sorte de prescription. Le dieu était dépouillé par ses adorateurs.

Aucune preuve ne confirme mieux l'appauvrissement du temple de Delphes dont parle Strabon[1]. « La « richesse, dit-il, qui par sa nature excite l'envie, est « difficile à garder, même si elle est sacrée. Aussi de « nos jours le temple de Delphes est-il très-pauvre, du « moins, en argent. » Cette pauvreté explique l'incertitude des juges, la rédaction vague de l'inscription et l'impuissance où nous sommes d'éclaircir la troisième question. Autant les propriétés immobilières du dieu sont nettement définies, autant ses propriétés mobilières sont difficiles à retrouver. Les dilapidations sont déjà anciennes et incurables. Mais en reconstituant le

[1] Strab., IX, III, 8.

territoire sacré, c'est la source même de la richesse que le conseil amphictyonique espère rétablir.

On voit par cette rapide analyse tout ce que contient de faits, de révélations, de vie historique un simple bloc de marbre engagé dans les fondations d'une maison moderne. Ce bloc appartenait, il est vrai, à la façade du temple de Delphes et formait une des assises du mur du Pronaos. Qu'y avait-il sur les blocs voisins? Ne portaient-ils pas des inscriptions semblables? Les âges divers n'y avaient-ils pas gravé successivement leurs annales? Une série de documents politiques et religieux inscrits sur le marbre en caractères fins et serrés ne débordait-elle pas sur un certain nombre d'assises, comme une immense page manuscrite offerte à tous les regards? De même que le mur d'enceinte du sanctuaire était couvert d'actes d'affranchissements, de décrets amphictyoniques ou delphiques qui conféraient à des particuliers des honneurs et des récompenses, de même le temple lui-même aurait porté les actes officiels d'un caractère plus général, ceux-là surtout qui concernaient les priviléges du sanctuaire et les droits d'Apollon.

A la suite des fouilles de MM. Foucart et Wescher en 1864, le mur méridional de l'enceinte, le seul connu, présentait un développement de 80 mètres où les patients explorateurs avaient recueilli quatre cent quatre-vingts inscriptions. M. Wescher, qui est retourné plus tard seul à Delphes, a déblayé également une partie du mur oriental et y a recueilli diverses inscriptions du même genre qu'il publie à la suite du mémoire que

nous venons d'examiner[1]. C'était donc l'usage à Delphes de graver les actes publics sur les parois du sanctuaire et de son enceinte. Quelle merveilleuse prévoyance des anciens et quel espoir pour les savants modernes! Désormais les fouilles du temple d'Apollon offriront un attrait double et des promesses certaines. Ce ne seront plus seulement des documents archéologiques, ce seront en même temps des documents historiques qu'on fera sortir du sol.

Jadis le sanctuaire d'Olympie était l'objet des nobles convoitises de la science. C'est une expédition française qui a retrouvé le temple de Jupiter olympien et ses sculptures, c'est un membre de l'École française d'Athènes qui a recueilli des inscriptions d'une importance considérable[2], car c'était les *tables sacrées* avec les listes de tous les ministres du culte, depuis les *théocoles*, les *spondophores* et les *devins* jusqu'aux *exégètes*, aux *hypospondophores*, aux *joueurs de flûte*, aux *fournisseurs de bois* et aux *greffiers*. Ces listes ont permis de reconstituer la cité olympique, son organisation religieuse, son personnel pendant trois olympiades.

Le sanctuaire de Delphes est une mine plus riche encore, et ce sont deux membres de l'École d'Athènes qui, à la suite d'Ottfried Müller, ont révélé l'étendue de cette richesse et en ont exploité une partie. Que leurs successeurs aient donc les yeux fixés sur Delphes, qu'ils y passent chaque printemps, qu'ils

[1] Page 156 et suivantes.

[2] *Archives des missions scientifiques*, t. II, p. 559; *Études sur le Péloponèse*, p. 265 et suivantes.

y aient un affidé, afin de ne laisser échapper aucune occasion. Les limites du territoire sacré sont un premier sujet d'études. Le mur septentrional et le mur occidental du péribole sont encore inconnus; ils doivent porter également des inscriptions. Enfin les débris du temple sont enfouis sous les maisons de Kastri et chaque bloc de marbre qu'on retrouvera peut aussi avoir reçu les actes des Amphictyons. Il faut donc être averti dès qu'une maison moderne se démolit ou se construit, dès qu'une fondation, un fossé, sont creusés. Delphes est près d'Athènes; on y va par les paquebots du golfe de Corinthe, et les paysans de Delphes ne craindront plus de faire connaître les antiquités qu'ils tirent du sol, s'ils espèrent quelque profit sans être menacés d'expropriation. Il y a en Grèce trois sanctuaires de la religion et de l'art que l'École d'Athènes devrait regarder comme son domaine et comme le théâtre régulier de ses explorations : c'est l'acropole d'Athènes et ses abords, où l'on a laissé M. Strack découvrir le théâtre de Bacchus; c'est Olympie, où jusqu'ici la France a seule mis la main; c'est Delphes enfin, dont MM. Foucart et Wescher ont si noblement pris possession, mais où il reste tant à faire pour ceux qui oseront les imiter.

L'ILE DE THASOS

En 1856, M. Perrot, membre de l'École d'Athènes, explora Thasos. Le premier il visita minutieusement l'intérieur de l'île; le premier il décrivit les antiquités que renferme toute sa partie méridionale, car M. de Prokesch-Osten, qui a publié jadis[1] des renseignements curieux sur Thasos, n'avait étudié que les ruines de l'ancienne capitale. La nouveauté aussi bien que le mérite du mémoire[2] de M. Perrot l'auraient donc signalé à l'attention du monde savant, si ce travail avait été aussitôt publié. Je ne puis mieux faire que de reproduire les termes du rapport que lisait, dans la séance du 12 novembre 1858, M. Guigniaut, chargé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de faire connaître son jugement sur les envois de l'École d'Athènes.

« L'honneur de M. Perrot est d'avoir tiré de son

[1] *Denkwürdigkeiten aus dem Orient*, t. III, p. 611. *Dissertazioni della pontifica Academia romana di archeologia*, t. VI, p. 179.

[2] *Mémoire sur l'île de Thasos*, par M. Perrot, membre de l'École française d'Athènes. In-8°, Paris, Imprimerie impériale, 1864.

« sujet un parti qui a dépassé notre attente. Il nous a « envoyé un mémoire considérable, formé de quatre-« vingt-quinze pages de texte in-folio, accompagnées « de quinze planches de topographie et d'antiquités, » indépendamment d'une carte géographique de Thasos, « réduction, pour le dessin des côtes, de celle de l'ami-« rauté anglaise... Nous pouvons dire avec assurance que « M. Perrot a dignement répondu au désir de l'Acadé-« mie par ce mémoire, qui est appelé, nous le croyons, « à prendre rang dans la science. »

Rien n'était donc plus naturel que de publier le manuscrit de M. Perrot, soit en le faisant imprimer dans les *Archives des missions scientifiques*, soit en encourageant un éditeur par des souscriptions. Mais M. Rouland, alors ministre de l'instruction publique, avait supprimé les *Archives des missions* et refusait de se dessaisir du manuscrit de M. Perrot, propriété de l'État, puisque l'État avait payé la mission ; il le tint six ans enfoui dans les cartons du ministère. Pendant ce temps qu'est-il arrivé? Un archéologue allemand, M. Conze, qui s'était distingué déjà par sa thèse sur les *Représentations de Psyché* et par un mémoire sur un vase de Ruvo, où était figuré *Philoctète*, partait pour la Grèce. Son projet était d'explorer les îles de la mer de Thrace : Thasos, Samothrace, Imbros et Lemnos. Dans sa préface [1], il avoue que cette idée lui a été recommandée, sinon suggérée, par le programme même de l'École d'Athènes ; il reconnaît avec loyauté que le Rapport

[1] *Reise auf den Inseln des Thrakischen Meeres*, 1860, p. VI.

de M. Guigniaut, répandu par les journaux, lui avait fait connaître une partie des découvertes de M. Perrot[1], car ce rapport, très-détaillé, donne toutes les indications essentielles. M. Conze a donc visité Thasos à son tour, et, plus heureux que M. Perrot, il a publié sans obstacles et sans retard ses travaux. Ses recherches sont consciencieuses ; il s'attache aux ruines et aux inscriptions ; il vérifie certains résultats signalés par M. Guigniaut ; il cherche en vain certains emplacements que son prédécesseur avait reconnus[2].

C'est pourquoi il nous semble équitable de conserver à M. Perrot son droit de priorité et de nous occuper principalement de son mémoire, qui a le mérite d'être original, et qui n'a rien perdu à attendre six ans pour paraître. Par représailles légitimes, M. Perrot a profité de la publication de celui qui avait marché sur ses traces; il lui rend, à son tour, un sincère hommage, et la science n'a pu que gagner dans cette lutte courtoise :

« M. Conze a le premier raconté et décrit ce que « j'avais été le premier à voir... Mais je ne suis pas tou- « jours de son avis ; je viens de lire, en le comparant « au mien page par page, son sérieux et savant travail « et, si j'ai plus d'une fois rectifié ou complété mes « assertions d'après ses remarques, dans d'autres en- « droits, j'ai cru devoir ne pas me ranger à son opinion « et dire pourquoi. Enfin je n'ai pas traité mon sujet « tout à fait de la même manière que mon successeur.

[1] *Ibid.*, p. VIII.
[2] Page 17, note 4.

« ayant détaché Thasos des autres îles de la mer de « Thrace, n'ayant visité et étudié que Thasos, j'ai pu, « dans cet essai, donner à l'histoire une bien plus « grande place que le voyageur allemand, »

Thasos mérite, en effet, l'attention de l'histoire, non parce qu'elle a possédé des mines d'or, mais parce qu'elle a produit le plus grand peintre de la Grèce, Polygnote.

L'île est à peu près circulaire, et son périmètre est de 18 à 19 lieues; dans sa plus grande largeur, elle a 7 lieues. Montagneuse, adoucie par des collines qu'aiment l'olivier et la vigne, elle est arrosée d'eaux courantes; son climat est plus frais, la pluie est plus fréquente que sur la côte de Thrace. Hippocrate, du reste, a décrit ainsi la constitution atmosphérique de Thasos dans son traité des *Épidémies*[1]. Le mont Saint-Élie, qui a 760 mètres de hauteur, l'Ipsario, qui a 1,050 mètres, dominent de leur cime aiguë et dénudée de vertes forêts sillonnées de ravins. Quand le soleil les frappe, les paillettes du mica et les cristaux du marbre blanc resplendissent après la pluie ; c'est ce que décrivait avec justesse le versificateur Avienus :

> . . . . . Juxta Vulcania Lemnos
> Erigitur, Cererique Thasos dilecta profundo
> Proserit albenti se vertice. .

Entre Pothos et Hagios-Jannis, le fer se trouve en assez grande abondance. Près de Kakyrachi, on voit une vallée remplie de scories qui contiennent encore de six

[1] Traduction de M. Littré, t. II, p. 598; t. III, p. 45.

à dix pour cent de fer, et qui sont les restes d'une ancienne exploitation. Quant aux mines d'or qu'Hérodote place vers le sud-est [1], M. Perrot en a cherché vainement les traces, et tout souvenir en a disparu parmi les habitants. Dans l'antiquité, cette tradition était vérifiée par le nom de l'île, conservé par les poëtes : ils l'appelaient *Chrysé*.

D'après Hérodote, les Phéniciens s'établirent à Thasos pour en exploiter les mines d'or et peut-être les mines de fer, dont on reconnaît, à l'ouest de l'île, en face du mont Athos, des traces certaines. De Thasos, les Phéniciens passèrent sur la côte de Thrace, établirent un comptoir à Galepsos, et tirèrent, les premiers, du mont Pangée, des métaux précieux. Les ports et les mines, toujours voisines de la mer, suffisaient à ce peuple de trafiquants, et ils laissaient les tribus thraces occuper paisiblement les forêts et les montagnes de l'intérieur, où elles s'étaient réfugiées. C'est l'histoire de Carthage et des populations africaines.

Mais une concurrence plus redoutable, parce qu'elle n'admettait pas le partage, se préparait pour les navigateurs tyriens, celle des Hellènes. L'histoire de ces luttes se mêle tellement aux légendes fabuleuses, qu'il faut renoncer à en tirer quelque clarté. L'histoire vraisemblable date de la colonie qui partit de Paros et s'établit à Thasos sous la conduite de Télésiclès, père d'Archiloque, à la fin du huitième siècle avant J. C. Tout le monde connaît les tristes exploits du poëte Archiloque, dont

[1] Hérodote, VI, XLVII.

la bravoure était loin d'égaler la méchante humeur. Ses ennemis étaient nombreux, et la lâcheté cynique du poëte leur prêtait beau jeu. Dans un combat contre les peuplades thraces du continent, Archiloque prit la fuite, jeta son bouclier, et s'en vanta dans des vers restés célèbres. Mais il dut quitter Thasos, qu'il ne cessa dès lors de maudire : tantôt c'est « une échine d'âne, « couverte de forêts sauvages ; » tantôt c'est « la ville « trois fois misérable, où toutes les misères de la Grèce « se sont donné rendez-vous. »

Pendant ce temps, l'île prospérait, profitait des mines et des méthodes d'exploitation des Phéniciens dépossédés; ses habitants mettaient non-seulement le pied sur le continent, mais ils s'emparaient de tout le littoral depuis l'embouchure du Strymon jusqu'à celle du Nestos. Ils y possédaient les villes de Galepsos, d'Œsymé, de Skapté-Hylé, de Daton. En bonne intelligence avec les Thraces, après la conquête définitive, ils leur facilitaient l'écoulement de leurs denrées; ils apprenaient même aux Pières, aux Odomantes, aux Satres, à exploiter l'or et l'argent que renfermaient leurs vallées.

Assiégés à l'improviste par un chef de pirates en 494, les Thasiens furent délivrés tout aussi inopinément par un mouvement de la flotte phénicienne qui servait les rois de Perse. Mais le péril leur servit d'avertissement : ils se fortifièrent, se créèrent une flotte de guerre, dépenses qu'ils supportaient aisément, puisque leur cité était devenue une des plus opulentes du monde grec, surtout après les désastres que venait d'éprouver l'Ionie. Hérodote nous fait connaître le budget de Tha-

sos vers l'an 490 : il ne s'agit, bien entendu, que des revenus de l'État[1]. Ce budget s'élevait à deux cents talents (1,112,180 fr.) dans les années ordinaires, et, dans les bonnes années, à trois cents talents (1,668,270 fr.) Les mines du mont Pangée, seules, rapportaient en moyenne quatre-vingts talents (444,872 fr.), celles de Thasos un peu moins, de sorte que la part que l'État s'assurait dans les bénéfices de l'exploitation s'élevait à près de cent cinquante talents. Le produit était bien plus considérable, évidemment, chaque année, pour ceux qui exploitaient les mines, soit comme concessionnaires, soit comme fermiers.

L'autre source de la fortune des Thasiens, indiquée vaguement par Hérodote, a été précisée avec netteté par M. Perrot. Il montre que les terres conquises sur le littoral, entre le Nestos et le Strymon, étaient la propriété de l'État, qui les louait aux indigènes ou à des Thasiens établis sur le continent. Les droits de douanes perçus dans les ports et dans tous les comptoirs n'étaient pas moins productifs, car les tribus thraces ne pouvaient écouler autrement que par l'entremise des Thasiens, soit leurs denrées, soit leurs métaux.

La richesse d'une si petite île, pour être appréciée dans toute son étendue, ne doit pas être estimée seulement d'après des chiffres qui ne sont rien aux yeux des modernes; mais il faut se pénétrer de la valeur prodigieuse du numéraire dans ces temps

[1] VI, XLVI. Cf. Bœckh, *Staatshaushaltung der Athener*, l. III, ch. v.

reculés; il faut se dire qu'Athènes, au jour de sa plus grande puissance, n'aura pas un revenu aussi beau que Thasos, et que, pour le doubler, c'est-à-dire pour atteindre le chiffre de 600 talents, elle mettra à contribution toutes les îles et ses nombreux alliés. C'est à cette période florissante de l'histoire de Thasos que sont reportées les belles monnaies d'argent qui montrent, d'un côté, un carré creux, de l'autre, un satyre tenant dans ses bras une bacchante. Les détails obscènes ne manquent jamais et rappellent le culte orgiastique de Bacchus, tel qu'il était pratiqué dans le Pangée, le Rhodope et l'Hémus. Les monnaies sont globuleuses, d'un travail souvent archaïque; quelques-unes ont dans le champ les deux premières lettres du nom des Thasiens. On trouve ces pièces en assez grand nombre, vu leur antiquité, à Thasos et dans les régions voisines de la Thrace; on en peut conclure, avec raison, qu'elles étaient le principal moyen d'échange entre les insulaires et les barbares du continent.

La prospérité de Thasos était traversée par des revers et des humiliations dures, quoique passagères. Au moment de l'expédition de Mardonius contre la Grèce, la flotte persane exigea la soumission des habitants, et ils durent se soumettre. Bientôt, sur la dénonciation d'une cité rivale, qui espérait peut-être recueillir les mines du Pangée, ils abattirent leurs murs, livrèrent leurs navires de guerre aux officiers du grand roi.

Quand Xerxès passa sur la côte avec son immense armée, ils furent contraints de nourrir pendant un

jour le roi et ses troupes. Un des citoyens, Antipater, fils d'Orgis, fut chargé par le peuple de régler toutes les dépenses. Quand il rendit ses comptes, il prouva que le festin avait coûté 400 talents d'argent (2,224,360 francs)[1]. Encore Xerxès se contentait-il d'un seul repas par jour.

L'heure de la vengeance n'était pas éloignée, et Thasos entra avec joie dans la confédération maritime qui s'organisa sous la présidence d'Athènes. Son commerce fut favorisé par les mouvements de flottes et d'armées qui, depuis Platée et Mycale, animèrent toute l'étendue de la Méditerranée orientale et ses rivages. Cette prospérité, en touchant à son apogée, se manifesta d'une manière digne du génie grec, c'est-à-dire par le culte des arts.

Thasos employa le superflu de sa richesse à payer les œuvres des sculpteurs étrangers. C'est ainsi qu'elle fit faire par Onatas, le maître le plus illustre d'Égine, une statue de l'Hercule thasien, dieu protecteur de l'île, que certains attributs rattachaient à l'Hercule phénicien des anciens âges. Cette statue fut consacrée à Olympie, où Pausanias l'admirait encore six siècles plus tard. Le voisinage de l'Asie, l'importation précoce du luxe et des somptueux produits de l'industrie asiatique, l'exemple de Samos, île voisine, développèrent certainement parmi les Thasiens le goût et la pratique des arts. Plus amoureux de l'éclat, ils semblent avoir préféré la peinture à la sculpture, et, lorsqu'on voit le

[1] Herod., VII, CXXXV.

peintre Aglaophon transmettre sa science à ses fils, Aristophon et Polygnote, il est permis de conjecturer qu'autour de ces trois Thasiens célèbres se groupait une véritable école, dont l'histoire est perdue. Personne n'ignore comment Thasos fut conquise par Athènes et Polygnote par Cimon, qui le fit Athénien. Mais Polygnote n'oublia jamais sa patrie, et, lorsqu'à Delphes il orna la Lesché de ses vastes compositions, il y représenta les bienfaiteurs de sa petite île, la vierge Cléobée tenant sur ses genoux la ciste mystique, et Tellis, l'aïeul du poëte Archiloque, qui avait établi les mystères de Cérès[1].

Enfin on pourra mieux caractériser le génie thasien, quoique le silence de l'histoire n'en laisse entrevoir que certaines lueurs, en ajoutant à ces artistes, qui initièrent les Athéniens et le reste de la Grèce au secret de peindre, le pamphlétaire Stésimbrote, que l'auteur appelle, par une comparaison un peu forcée, le Tallemant des Réaux du siècle de Périclès, Hégémon, l'insolent comique que protégeait Alcibiade; si l'on se souvient en même temps d'Archiloque et de ses ïambes redoutés, on ne pourra méconnaître l'esprit satirique et la gaieté acerbe des Thasiens que rachetaient la grandeur et la gravité de leurs peintres. Il ne convient pas d'oublier non plus qu'il y a eu à Thasos une école de médecins, qui se rattachait à celle d'Hippocrate.

Je ne suivrai point M. Perrot, mais on le lit avec un attrait sérieux lorsqu'il reconstruit l'histoire de Thasos

[1] Voyez, dans mon volume intitulé *Causeries sur l'art* (in-8°, chez Didier), le chapitre consacré à Polygnote.

à travers les âges, soit qu'elle cède aux Athéniens ou aux Romains, soit qu'elle obéisse aux Turcs. Parmi tant de vicissitudes, on s'attache de plus en plus à cette petite cité, une des moins connues de la Grèce, et où cependant la vie a été intense, l'organisation municipale savante, l'activité inépuisable, la force d'expansion prodigieuse pendant plusieurs siècles. Chaque république grecque était bien un être à part, avec son type, sa physionomie, sa personnalité persistante, sa constitution originale; on comprend qu'Aristote ait été séduit par un sujet si varié, et qu'il ait analysé toutes les constitutions des cités antiques dans ses Πολιτεῖαι, dont il ne nous reste malheureusement que des fragments. Envisagée d'une manière élevée comme M. Perrot l'envisage, la monographie de Thasos prend une importance singulière et se colore de tous les reflets de la grande histoire.

Une inscription, qui doit remonter au temps d'Alexandre, montre avec quelle solennité le droit de citoyen était conféré à ceux qui avaient rendu à la république des services signalés. C'est un décret du sénat et du peuple, qui a été publié par Bœckh, et dont M. Perrot donne la traduction :

« Étant Archontes, Aristoclès, fils de Satyros, Aris« tène, fils d'Amomitas, Deinistrate, fils de Bition, « les théores Amphéride, fils de Simalion, Euphrille, « fils de Panchare, Timoclès, fils de Choiros, par l'ordre « du sénat et du peuple, ont écrit ceci :

« Sous l'invocation de la Bonne Fortune. — Polya« rète, fils d'Histiée, proxène et bienfaiteur de la ville,

« s'étant montré plein de bienveillance pour la répu-
« blique des Thasiens, et ayant rendu, aussi bien aux
« particuliers qu'à l'État, toute sorte de services, il a
« paru bon au sénat et au peuple de louer Polyarète,
« fils d'Histiée, à cause de sa vertu et de l'amitié qu'il
« a toujours témoignée à la république de Thasos, puis
« de déclarer citoyens, Polyarète, fils d'Histiée, ainsi
« que les fils de Polyarète, Antigène, Polyarète et His-
« tiée, et ses filles Parménuse et Nicée; il en sera
« de même de tous leurs descendants : ils partage-
« ront tous les droits et tous les avantages des autres
« Thasiens. Ils sont autorisés à entrer dans la tribu
« dont ils obtiendront le consentement. Les théores
« feront graver ce décret dans le temple de Minerve, à
« l'endroit qui sera indiqué par les archontes. L'hié-
« romnémon fournira aux frais nécessaires. Il est dé-
« fendu à qui que ce soit de parler ou de provoquer
« aucune disposition contre ce décret, et de faire re-
« tourner au scrutin; cette décision doit rester im-
« muable. Si quelqu'un, en opposition à cette volonté,
« veut parler contre ce décret, provoquer des décisions
« contraires, ou faire retourner au scrutin, ces tenta-
« tives seront nulles, et il devra payer mille statères,
« qui seront consacrés à Apollon pythien, et mille autres
« statères à la ville. Les apologues seront chargés de
« l'exécution de ce décret; s'ils ne poursuivent pas
« l'affaire, ils seront condamnés à payer la même
« somme, et les apologues qui leur succéderont seront
« tenus de faire les poursuites contre eux et contre les
« autres. Tout citoyen peut entreprendre ce procès, et,

« si c'est un particulier qui le gagne, il recevra la moi-
« tié de l'amende. »

Tant de précautions, propres aux républiques grecques, étaient souvent inutiles au maintien des lois. Les décrets des peuples étaient aussi faciles à rapporter que les décrets des souverains le sont aujourd'hui. Les Thasiens avaient oublié la loi terrible qu'ils avaient votée peu d'années auparavant, lorsque l'armée athénienne assiégeait leur ville : « Celui qui proposerait de « traiter avec l'ennemi devait être mis à mort. » Mais, après trois ans de résistance indomptable, de souffrances, d'affaiblissement, de famine, on vit paraître devant l'assemblée du peuple un citoyen nommé Hégétoridès. S'étant passé lui-même une corde au cou : « Citoyens, s'écria-t-il, usez-en avec moi comme vous « le voudrez et selon votre intérêt ; mais du moins, au « prix de ma mort, sauvez ce qui reste encore de ci- « toyens en abrogeant la loi. » Elle fut abrogée et l'on capitula.

Ainsi les Thasiens ne prenaient pas moins de précautions pour assurer les effets de leur reconnaissance que pour s'affermir dans leur héroïsme. On connaît, par ce curieux décret, les éléments essentiels de l'organisation politique de Thasos : une assemblée démocratique, le *peuple*, en qui réside la souveraineté ; un *sénat*, qui prépare les lois et dirige les affaires ; trois *archontes* qui donnent leur nom à l'année et se partagent les attributions du pouvoir exécutif ; trois *théores*, dont le rôle est encore obscur pour nous, mais sur lesquels des inscriptions que doit publier M. Miller jet-

teront quelque jour; un *hiéromnémon*, qui devait être le trésorier de la république, autant que le gardien du temple où le trésor était déposé; des *apologues*, chargés d'examiner les comptes des magistrats sortant de charge et de déférer aux tribunaux ceux qui n'avaient pas rempli leur devoir. Cette sorte de cour des comptes se renouvelait chaque année. Des inscriptions recueillies par Bœckh[1] complètent notre connaissance de la constitution thasienne ou plutôt de son mécanisme. Nous y trouvons les *apodectes*, qui percevaient les deniers publics; les *agoranomes*, qui veillaient aux approvisionnements du marché, au bon ordre, à l'exactitude des poids et des mesures; un *gymnasiarque*, qui ne présidait pas seulement aux exercices du gymnase, mais à qui étaient confiés la voirie et les embellissements de la ville.

Il est temps d'arriver à la partie archéologique du mémoire de M. Perrot et de consulter les ruines qu'il a le premier explorées. D'ordinaire l'antiquité nous signale dans un pays plus de villes qu'il n'y a de ruines, de sorte que nous renonçons à découvrir certains emplacements : à Thasos, au contraire, l'étude du terrain révèle des lieux habités d'une certaine importance et dont les auteurs ne font point mention. Ils citent la capitale, Thasos, les deux villages d'Œnyra et de Kynira, et ces trois noms sont loin de donner une idée de la manière dont les habitants étaient groupés dans une île riche et populeuse.

[1] *Corp. Insc. græc.*, nos 2161, 2162, 2163, 2163*b*, 2163*c*, 2163*d*.

L'enceinte de la capitale subsiste en entier ; elle est déserte, les oliviers sauvages et les pins y poussent librement au milieu de fourrés épineux. Les murs sont en marbre blanc ; ils sont parfois conservés dans leur hauteur, et, même quand ils sont démolis, on en suit aisément la trace. La partie la plus ancienne est sur la colline. Les assises sont irrégulières, souvent énormes, assemblées au moyen d'angles saillants et rentrants. M. Conze y a relevé des lettres archaïques et différents signes qui avaient échappé à M. Perrot. Un des plus curieux, ce sont deux yeux de grandeur colossale, dessinés à la pointe, sur un bloc de marbre qui faisait partie de la muraille. M. Conze y voit une précaution contre le mauvais œil, un emblème protecteur, comme le phallus sculpté sur les murs de certaines villes de l'Italie ou de la Grèce, comme la tête de Gorgone, qui, du haut de l'acropole d'Athènes, regardait le théâtre de Bacchus.

Le mur de la plaine est plus moderne, ainsi que l'indiquent ses joints verticaux, ses assises égales, son assemblage régulier. Aux deux tiers de sa hauteur, court, entre deux assises de marbre, une mince bande de plaques de schiste, dont les teintes vertes et sombres contrastent avec la blancheur du marbre. M. Perrot voit dans cet ornement la marque du goût provincial. Il me semble difficile de partager son avis. D'abord il n'y avait point de goût provincial en Grèce. Les républiques les plus modestes étaient en contact assidu avec les métropoles des lettres et des arts ; un même souffle courait sur toutes les villes helléniques, et la

petite Thasos était plus riche que la glorieuse Athènes, puisqu'elle excitait son envie et lui cédait Polygnote. Ensuite ce cordon de schiste vert, qui court comme un ornement sur toutes les parties de l'enceinte, est copié sur le bandeau de marbre noir qui est disposé de la même manière sur les Propylées de l'acropole d'Athènes, et tranche sur la blancheur du marbre pentélique. Je conçois que l'on varie de sentiment sur l'effet de cette très-sobre décoration, mais, au lieu de critiquer le goût provincial des Thasiens, il est curieux, au contraire, de constater une imitation du goût attique au plus beau siècle de l'art. La même bande de marbre noir d'Éleusis se retrouve sur le mur de marbre qui ferme l'entrée et précède l'escalier de l'acropole. M. Conze a fait ce rapprochement et, je crois, avec raison.

La ville avait deux ports artificiels, complétés par une vaste rade qui est un abri presque toujours sûr. L'ancien port militaire est fermé par deux môles garnis de tours disposées de telle sorte, qu'un bâtiment qui essayait de forcer l'entrée passait au moins sous deux ou trois de ces tours, à portée du trait. Partout subsistent des traces de quai. La jetée qui sépare les deux ports s'appuie sur une sorte de plate-forme qui élargit le quai et forme un rectangle dallé de larges plaques de marbre. La muraille qui séparait le port militaire du port marchand a fourni des matériaux aux constructions modernes, ainsi que le château génois, en partie démoli, mais il en reste assez pour montrer que les ports n'étaient pas compris dans l'enceinte, et

que la ville, même s'ils étaient pris par l'ennemi, pouvait continuer à se défendre.

C'est sur la hauteur surtout que l'ancienne Thasos a laissé des traces considérables. Là, les monuments assis sur le roc n'ont eu à se défendre que de l'effort continu et destructeur de la végétation. Les arbres, en glissant leurs racines entre les joints des pierres, ont renversé des pans entiers de murs et soulevé les gradins du théâtre. M. Perrot décrit toutefois la plupart des édifices ruinés; il les a dessinés avec soin et avec goût; ses dessins ont été gravés sur bois, imprimés dans le texte de son mémoire, ils ajoutent à la clarté des descriptions non moins que les plans qui sont l'objet de planches particulières. Malheureusement les temples sont renversés et enfouis, les monuments n'ont ni histoire ni nom, ce qui leur ôte l'intérêt qu'ont les moindres ruines du Péloponèse ou de l'Attique; des fouilles pourraient seules ranimer notre attention, si elles mettaient au jour soit des sculptures soit des inscriptions.

Cependant, sur la pente qui regarde la ville et la mer, on reconnait aisément le théâtre, taillé dans le flanc de la colline. M. Conze a cherché vainement cet édifice, que lui signalait le rapport de M. Guigniaut. M. Perrot, dont la publication a suivi celle du savant allemand, doit à ce retard la satisfaction de pouvoir expliquer à M. Conze pourquoi il a cherché vainement. « En cet endroit du périmètre, vous aurez suivi la crête de la colline, en cherchant les traces du mur, et le théâtre est à quelques mètres plus bas, caché par les

broussailles. » On voit par là les avantages d'une exploration promptement publiée : elle guide aussitôt les savants qui voyagent. Si M. Conze avait eu entre les mains l'excellent plan de M. Perrot, il aurait facilement trouvé le théâtre et pu faire peut-être des observations nouvelles qui auraient échappé à son prédécesseur. Le théâtre existe si bien, que M. Perrot l'a mesuré : il a 27^m,50 d'ouverture; les gradins sont soulevés et dérangés par la végétation, ce qui empêche d'en déterminer le nombre, mais plusieurs siéges sont encore en place, parfaitement conservés.

Je signalerai encore les deux voies qui, de la ville, se dirigeaient vers l'intérieur et vers l'ouest. L'une et l'autre sont encore aujourd'hui bordées de sarcophages en marbre et rappellent la voie des tombeaux de Pompéi. Tous ces sarcophages ont été ouverts, tous n'ont pas perdu leur couvercle ni les inscriptions qu'on lit encore, et qui sont, en général, d'époque romaine. Le style de ces monuments est simple, un peu lourd; comme la matière était sous la main, elle n'a pas été épargnée.

Dans une petite vallée, maintenant déserte, se trouvent les restes d'un village byzantin, avec deux églises, il a été abandonné à une époque assez récente. Ce lieu s'appelle *Kynira*, comme le village antique que cite Hérodote. Cependant l'emplacement ancien était plus près de la mer, ainsi que l'a établi M. Perrot, qui a reconnu l'acropole avec ses débris de fortifications et la ville basse qui signale une plaine jonchée de briques et de fragments de poteries. Quant à *Œnyra*, citée

également par Hérodote, elle est encore inconnue.

En échange, M. Perrot décrit des villages modernes, mais habités également dans l'antiquité, et dont les noms, quoique omis par les auteurs, lui semblent avec raison d'origine grecque, par exemple, *Temonia*, *Alki*, *Astris*, *Pothos*. Il retrouve les carrières de marbre exploitées à l'époque grecque et surtout à l'époque romaine, car le marbre de Thasos était fort goûté à Rome pour daller les temples et les palais, pour revêtir les thermes et les maisons des riches; lorsqu'il est poli, il prend des teintes laiteuses et des tons gris qui justifient l'épithète de *maculosum* que lui donne Pline. On peut même constater le lieu où s'embarquaient les matériaux sortis de la carrière. Le rocher taillé à pic et la profondeur des eaux permettaient aux navires amarrés au pied de la falaise de recevoir directement les blocs descendus par une grue ou quelque machine du même genre.

A Alki, les colonnes d'une église byzantine semblent avoir appartenu à un temple dorique. Le dessin des chapiteaux que publie M. Perrot ne suffirait pas à nous convaincre, car on a fait de tels chapiteaux pendant le Bas-Empire; les dimensions sont également bien chétives pour l'antiquité. Que dire d'une colonne dorique qui n'a pas de cannelures, et qui n'a que 25 centimètres de diamètre? Quel temple aurait-on bâti avec des colonnes qui, même si elles avaient eu neuf fois leur diamètre, proportion très-élancée, n'auraient eu que 2 mètres de hauteur? Ce qui m'arrête, c'est que M. Perrot a trouvé des triglyphes : il se peut

que ces débris aient appartenu à un petit monument commémoratif. Ce point a besoin d'être éclairci.

Le temple qui est sur le rivage présente un tout autre intérêt et n'excite aucun doute. Sur une aire dallée, à laquelle conduisent des degrés battus des vagues et en partie détruits, se trouvent des fûts de colonnes à seize cannelures, de 75 centimètres de diamètre. Dans les cannelures doriques, on lit encore quelques noms presque effacés; certains blocs de marbre sont d'une longueur considérable; ils atteignent près de 5 mètres et servaient de poutres pour unir les colonnes et supporter la couverture des portiques.

Toute cette partie de l'île, aujourd'hui abandonnée, offre des débris de maisons, des fondations antiques, des traces nombreuses qui attestent que jadis une active population exploitait les carrières. Les chefs d'exploitation et leurs ouvriers enrichis ne se sont point refusé le luxe de ces beaux temples, si chers aux Grecs; les plus opulents entrepreneurs ou les magistrats qui les surveillaient se sont fait tailler des sarcophages pompeux. Au contraire, le district d'Astris, dont M. Perrot nous donne également le plan, paraît avoir été, dans l'antiquité, tout adonné à la culture. C'est un ensemble de collines à larges pentes, qui descendent doucement vers le lit d'un torrent ou vers la mer. Là croissaient les vignes qui produisaient le *thasos;* là des puits et des citernes bâtis soigneusement attiraient des groupes de cultivateurs qui construisaient leurs maisons dans le voisinage. Des tours helléniques, s'élevant sur des points naturellement fortifiés,

servaient de protection et, au besoin, de refuge aux laboureurs menacés par les pirates; rien ne rappelle mieux certains récits des romans grecs, et n'aide plus efficacement notre imagination à les mettre en scène. Ces points de défense ne sont pas moins répétés dans les contrées où l'on exploitait les mines, du côté de Pothos, par exemple, et l'on conçoit qu'il ait fallu repousser plus d'une fois les descentes des pirates ou les attaques des insulaires voisins qu'attirait un tel appât.

Je ne puis donner qu'un aperçu succinct d'un mémoire qui est sobre lui-même et qui garde avec soin les proportions du sujet. C'est un travail distingué, écrit avec une précision élégante: on y trouve non-seulement la solidité de jugement et le style d'un historien, mais la pénétration d'un observateur qui doit tirer du témoignage des lieux et des ruines des documents imprévus qui suppléent à l'histoire. M. Perrot prélude dignement par ce premier essai à l'exploration de la Bithynie et de la Galatie, qu'il publie en ce moment, et à l'édition complète du *Testament* d'Auguste dont il a retrouvé le texte sous les masures des habitants d'Angora.

Le rocher de Thasos, oublié pendant tant de siècles, a eu la fortune d'attirer coup sur coup des voyageurs savants, et l'Académie des inscriptions et belles-lettres a obtenu ce résultat, soit par les programmes qu'elle adressait à l'École d'Athènes, soit par l'initiative de ses propres membres. M. Miller, notre confrère, pendant qu'il recherchait les manuscrits cachés dans les bibliothèques de Constantinople et du

mont Athos, s'est arrêté à Thasos en 1863. Il a entrepris des fouilles auprès du port de Panaghia, qui était le port de l'ancienne capitale. Ces fouilles ont fait reparaître au jour de très-beaux bas-reliefs, d'un style noble et encore archaïque, qui rappelle les sculptures de Xanthus, conservées au Musée britannique. Les bas-reliefs représentent des femmes en procession portant des objets de toilette ; un personnage tient une lyre et chante un *péan*, ainsi que nous l'apprend l'inscription gravée sur le marbre. Ces précieux fragments ont été transportés au Louvre. Dans le même endroit, M. Miller a découvert près de quatre-vingts inscriptions, dont un certain nombre ont une grande importance soit par leur antiquité, soit par les éléments qu'elles fournissent à l'onomatologie thasienne. Ce sont des listes de *théores*, magistrats dont les fonctions étaient ignorées jusqu'ici. En outre, M. Miller a recueilli dans l'intérieur de l'île un assez grand nombre d'inscriptions funéraires. Ainsi l'archéologie a fait revivre l'île de Thasos et lui a arraché ses secrets, depuis l'appel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. M. Perrot a éclairé le sujet, M. Conze l'a précisé, et M. Miller le rehausse par un attrait nouveau. Il est à souhaiter que chaque lieu célèbre de l'antiquité soit l'objet d'études aussi persévérantes et de conquêtes aussi répétées !

L'OLYMPE ET L'ACARNANIE

Les architectes doivent accorder aux explorateurs des lointains pays une attention particulière. D'une part, ces explorateurs rapportent des dessins, des documents nouveaux, des études sur des monuments oubliés et sur des ruines instructives comme le sont toutes les œuvres des siècles passés. D'autre part, le premier effet des voyages sur un esprit cultivé, c'est de le porter vers l'architecture, de lui en inspirer le goût, de lui en faire rechercher les beautés d'abord, puis les principes, secret de ces beautés. Ainsi, par un attrait tout-puissant, se forment promptement, je ne dirai pas des adeptes en architecture, mais des connaisseurs, des critiques, qui rapportent en France, avec l'admiration raisonnée des chefs-d'œuvre antiques, une attention toujours éveillée pour les œuvres modernes. Si l'on fait bâtir beaucoup dans notre pays, on s'inquiète peu du mérite de ce qui se bâtit; l'architecture est loin d'être aussi populaire que les arts d'imitation, et il ne faudrait pas demander à ceux

même qui disent d'un monument qu'il est beau ou laid les motifs de leur jugement. Il y a peu d'années, un de nos professeurs les plus distingués de Paris, décrivant la Bourse dans un discours solennel prononcé à la Sorbonne et imprimé le lendemain dans *le Moniteur*, commençait ainsi sa description. « La Bourse est un palais d'ordre dorique. » Cela n'a choqué que très-peu de personnes, et pour cause. Cette ignorance si répandue doit affliger les architectes autant que les archéologues, et nous devons nous unir tous pour applaudir et encourager les voyageurs qui vont se former par l'étude des ruines classiques, qui propagent ensuite, par des livres bien faits, les connaissances qu'ils ont acquises, apportant à l'histoire de l'art des faits nouveaux, à la curiosité publique un aliment plus piquant, aux artistes contemporains un appui. L'École d'Athènes est destinée à fournir aux architectes ces alliés sincères qui, au besoin, deviennent des collaborateurs, et l'Académie des beaux-arts, autant que l'Académie des belles-lettres, ont compris combien une telle fusion est désirable, puisqu'elles ont établi l'échange d'hospitalité qui unit l'École d'Athènes à l'Académie de Rome.

Ces réflexions me sont inspirées par un excellent livre qu'a publié M. Heuzey[1], où non-seulement les constructions de l'Acarnanie et de la région de l'Olympe sont soigneusement étudiées, mais où elles ont été dessinées par l'auteur lui-même. D'autres loueront

[1] *Le mont Olympe et l'Acarnanie*, in-8°, avec 16 planches, chez Firmin Didot.

le charme des récits, la finesse d'observation, les investigations courageuses, le sentiment vrai de la nature, le style élégant et pur. Je m'attacherai uniquement à la partie du livre qui touche à l'architecture et aux faits nouveaux qui intéressent l'histoire de l'art.

Les habitants de la région de l'Olympe et les Acarnaniens n'avaient point une civilisation aussi avancée ni aussi délicate que les autres Grecs. L'art n'a point pris chez eux autant de développement, et ceux qui visitent ces contrées, qui ont été plus souvent illustrées par des combats que par des chefs-d'œuvre, s'attendent à y trouver peu de ruines. Il y en a peu, en effet, surtout si l'on prend, comme point de comparaison, le Péloponèse où l'activité du génie grec s'était si puissamment concentrée. Mais ce qui reste présente un caractère original que M. Heuzey a très-bien saisi et des renseignements précieux qu'il a recueillis avec une exactitude scrupuleuse. Je commence par la Macédoine, qui a été plus stérile en découvertes que l'Acarnanie.

En remontant le cours de l'Haliacmon, on rencontre un village nommé Palatitza, où se trouvent les débris de plusieurs temples. Ces débris ont servi à construire quatre églises modernes. Deux kilomètres plus loin, des fragments semblables ont servi aux habitants de Koutlitza à bâtir une autre église. Enfin, sur une hauteur couronnée de micocouliers, au pied même des monts Piériens, entre Koutlitza et Palatitza, M. Heuzey découvrit une église ruinée, consacrée jadis à la Sainte

Trinité, qui avait été bâtie sur l'emplacement d'un temple antique. Des fragments de toute espèce, entassés en outre dans cet endroit, prouvaient qu'il y avait eu dans l'antiquité plusieurs monuments et sans doute une ville. Les Grecs modernes sont venus chercher là des matériaux comme dans une carrière. Je ne dis rien d'un temple dorique, que l'auteur juge, par son style, dater du siècle d'Alexandre. Ce qui me frappe, ce sont des tambours ioniques de demi-colonnes circulaires qui montrent chaque demi-colonne adossée et séparée par une épaisseur de mur. La planche III de M. Heuzey fait bien voir ces pilastres, dont toute l'épaisseur est taillée dans un seul bloc, de telle sorte que les demi-colonnes sont dos à dos et paraissent s'engager dans les deux faces opposées d'un pilastre commun[1].

Un tombeau macédonien, qui existe à Pydna, a été relevé par M. Heuzey, non-seulement avec ses détails, mais avec les couleurs qui ont subsisté et que reproduit une planche polychrome.

Je transcris la description de l'auteur lui-même :

« On voit d'abord un couloir voûté, qui s'enfonce sous terre par une pente assez prononcée; ce couloir est long de 12 mètres et large de $1^{m},90$. La voûte est faite de grandes pierres de taille, ajustées avec une précision et une régularité parfaites, sans aucune trace

[1] M. Heuzey est retourné plus tard à Palatitza, avec M. Daumey, architecte, ancien pensionnaire de l'Académie de Rome. Ils ont entrepris des fouilles et retrouvé un Prytanée ou Palais des rois de Macédoine (Voyez l'ouvrage qu'ils publient : *Mission archéologique en Macédoine*.)

de ciment. Au bout du couloir est percée une porte à jambages inclinés, selon les règles de l'architecture dorique : elle donne accès dans une petite pièce voûtée comme le couloir, large de 3 mètres, profonde de 1^m,40 seulement; c'est le premier vestibule du tombeau. Après ce vestibule, on en trouve un second de même largeur sur une profondeur de 1^m,50; on y pénètre également par une porte dorique, décorée d'un encadrement en marbre blanc. Mais on a réservé la plus riche ornementation pour la troisième porte, celle qui s'ouvre sur la chambre sépulcrale; elle est surmontée d'un fronton dorique, avec frise et architrave, rehaussé de peintures, et occupant le mur de refend dans toute sa largeur.

« Ce fronton est très-bas, comme le sont tous ceux de pur style grec : sa hauteur n'est que de 0^m,55, sur une largeur de 3 mètres. Ses deux pointes latérales sont engagées dans les murs de côté. Le champ du fronton est peint en couleur d'ocre. La cymaise est ornée d'une sorte de grecque alternativement noire et rouge; la plate-bande du larmier, qui règne au-dessous de la cymaise, est d'un bleu clair. Une moulure ronde, décorée d'arcs bleus, cernés de rouge, fait la transition entre le larmier et la frise. La hauteur de la frise est de 0^m,39. Les triglyphes, larges de 0^m,22, sont peints en noir ou peut-être en bleu très-foncé; la petite bande qui forme le couronnement du triglyphe est marquée d'un rang de perles bleuâtres. Les métopes sont laissées en blanc. On a peint le listel et les gouttes en rouge vif, la régula en bleu.

« La porte, mesurée sans son encadrement dorique, présente, dans son moindre écartement, une largeur de 1^{m},06. On ne peut calculer sa hauteur à cause des terres qui encombrent à moitié les chambres souterraines ; mais en descendant de 0^{m},60, on trouve déjà que l'écartement est de 1^{m},10. La moulure supérieure du linteau est colorée en bleu pâle avec des palmettes jaunes; au-dessous règne une seconde moulure avec des ornements noirs et rouges en rais de cœur. La hauteur du linteau, avec ces moulures, est de 0^{m},21, sa largeur est de 1^{m},55 ; et la largeur de la porte avec son encadrement de 1^{m},47. Enfin, les murs de côté sont peints jusqu'à hauteur d'appui en rouge sombre. Toutes les couleurs sont appliquées sur un enduit très-léger. Après avoir franchi cette porte décorée avec tant de soin, on arrive enfin dans la chambre sépulcrale, qui a 3^{m},98 de long, sur 3 mètres de large. Elle est voûtée en berceau comme les vestibules et comme le couloir, et ne contient ni sculptures, ni peintures, ni inscriptions. Les terres, descendues par le couloir, l'ont remplie à moitié et ne permettent pas de reconnaître la place où était enterré le mort. »

J'ai laissé à dessein la parole à M. Heuzey, afin que l'on juge du soin technique et de la clarté consciencieuse avec lesquels ses descriptions sont faites. Je crois que les triglyphes n'étaient pas peints en noir, et M. Heuzey a raison d'ajouter « peut-être en bleu très-foncé. » L'humidité, l'action du temps, la fumée des feux allumés par les bergers macédoniens, tout a pu contribuer à changer le ton primitif. De même dans un

tombeau de la Cyrénaïque, qui a été publié par Pacho, les triglyphes sont verts ; mais on devine sans peine que dans le principe ils étaient bleus, et qu'avec le temps ils ont poussé au vert comme les ciels de certains tableaux de Raphaël et de plusieurs peintres du quinzième ou du seizième siècle.

Puisqu'il est question de voûtes et d'un fronton à plates bandes, inscrit dans un édifice voûté, nous sommes amené à parler des voûtes et des arcades en plein cintre dont l'Acarnanie a fourni d'abondants exemples. Il est singulier de voir des murailles très-anciennes, d'appareil polygonal, massif, irrégulier (je n'ose employer le mot de pélasgique, dont on fait abus quand on parle des ruines de la Grèce), où sont ménagées des portes en plein cintre. Le plein cintre, que l'on a refusé souvent aux Grecs pour l'attribuer exclusivement aux Étrusques et aux Romains, était connu et goûté par les constructeurs de fortifications en Acarnanie, et, ce qui n'est pas moins digne d'étonnement, c'est qu'on suit les phases diverses de ce genre de construction et son progrès. D'abord l'arcade est bâtie en encorbellement, comme les portes ogivales de Thoricos en Attique, d'Assos et d'autres villes de l'Asie Mineure et surtout de l'Étrurie[1]. En Acarnanie, le cintre est obtenu par le rapprochement de deux grandes assises entamées en quart de cercle. Les deux extrémités des pierres forment comme deux becs de corbin, qui devaient se rapprocher et rester unis sous

[1] Voy. Orioli, *Dei sepolcrali edifizj dell' Etruria*, planche XII.

la pression du linteau et des assises supérieures.

Il y a plus de science, évidemment, dans l'agencement des claveaux que dans une imitation qui supprime toutes les difficultés de construction. Pourtant, dans ces essais d'un art encore enfant il y a quelque grandeur, et je suis sûr que les ruines produisent beaucoup plus d'impression qu'un cintre construit en petits claveaux. Du reste, les Acarnaniens ont pratiqué aussi ce mode de construction. A Œniades, ville qui tenait le second rang dans tout l'État, on trouve des échantillons de tous les genres de cintre, que M. Heuzey a recueillis avec soin, sans oublier l'ogive imparfaite, dont les lignes, interrompues par un linteau droit, ne se rejoignent pas. Il faut étudier ces spécimens et l'on notera une belle porte à cinq claveaux, assemblés sans ciment, qui se relient par leurs autres faces à l'appareil irrégulier et polygonal de la muraille.

Le claveau du milieu, par l'effet du temps, s'est abaissé de quelques centimètres et ressemble aujourd'hui à une clef de voûte pendante. Il importe de se rappeler surtout que tous les murs sont du même temps, que l'enceinte présente partout un appareil uniforme et que l'on n'observe sur aucun point la moindre trace de remaniement et de travail postérieur. D'autres villes d'Acarnanie offrent les mêmes détails, sans pour cela que la porte à linteau droit soit inconnue. Bien au contraire, il y a telle porte, par exemple dans l'enceinte de Karavassaras, qui présente un plein cintre du côté extérieur, un linteau droit du côté intérieur des fortifications. A Kastri, une porte et un passage sont cou-

verts par de longues assises semblables à des architraves juxtaposées. Du reste, on rencontre aussi l'alliance des deux systèmes.

Les conséquences historiques au point de vue de l'architecture, ont été déduites avec beaucoup de mesure et de tact par M. Heuzey, et, tout en exposant une série de conjectures qui s'enchaînent, il a évité le danger des théories téméraires, dans lesquelles l'imagination se précipite si aisément, lorsqu'elle est frappée par des faits imprévus. Je copie encore M. Heuzey, persuadé que le lecteur ne peut que gagner à se trouver directement en contact avec lui.

« La voûte, vraie ou simulée, était d'un emploi général en Acarnanie, avant comme après le temps de la guerre du Péloponèse, et elle y faisait, en quelque sorte, partie de l'architecture nationale. On voit même, par le rapport des voyageurs, que l'usage s'en était répandu dans toute l'Épire, où l'on trouve plus d'un exemple de pareilles constructions. Nous n'avons point ici un fait isolé, mais une forme d'architecture populaire sur la côte grecque de la mer Ionienne, comme elle l'était sur la côte opposée dans les antiques cités de l'Italie. Il est donc permis de croire, sans faire remonter la construction des premières voûtes acarnaniennes aux Curètes et aux Lélèges, anciens habitants du pays, que cet art était venu de l'Italie, où nous le voyons fleurir de tout temps. Des rapports n'avaient pu manquer de s'établir entre deux contrées aussi voisines; la tradition même n'en a pas perdu tout souvenir. Pausanias nous montre, à une époque reculée, des troupes

de Pélasges maçons passant de Sicile en Acarnanie : ce sont eux, suivant le même auteur, qui, plus tard, émigrés dans l'Attique, construisirent la première muraille de l'Acropole d'Athènes. D'autres ouvriers, élèves des Étrusques, de ces hardis assembleurs de pierres, seront venus de la haute Italie et auront fait connaître de bonne heure aux Acarnaniens l'emploi des constructions voûtées.

« Il existe sur l'apparition de la voûte en Grèce une opinion contraire : le secret en aurait été révélé aux architectes grecs par les calculs du philosophe Démocrite, et ce seraient les Macédoniens qui auraient commencé à populariser la forme de l'arcade au temps de leur puissance. Des faits certains permettent désormais de rejeter une hypothèse peu vraisemblable, qui reposait sur une phrase de Pline, interprétée dans un sens trop absolu. Nous pouvons maintenant suivre à la trace et de proche en proche la transmission d'un art longtemps ignoré des Grecs, ou du moins négligé par eux. Loin d'avoir été introduit en Acarnanie par les Macédoniens, il paraît s'être répandu, en passant par l'Épire, de l'Acarnanie jusqu'en Macédoine. Là, sous des rois amis du faste et des grandes constructions, les artistes grecs trouvèrent l'occasion de perfectionner ces voûtes grossières, en y appliquant un appareil plus régulier. Enfin, lorsque les successeurs d'Alexandre, maîtres de tout pouvoir et de toute richesse, ordonnateurs de travaux immenses, eurent à couvrir l'Orient de villes nouvelles, la voûte commença à remplacer les anciennes formes droites, devenues incommodes et

insuffisantes. Tout ce qui appartient, dans cette prétendue découverte, au philosophe d'Abdère, c'est probablement d'avoir établi le premier la théorie mathématique de la voûte et démontré la loi qui en régit l'équilibre.

« Ainsi, les Acarnaniens, par le hasard de leur position géographique, plutôt que par le fait de leur industrie, avaient, en cela au moins, devancé les Grecs policés. Les antiques relations de ce peuple avec les populations italiotes sont le point le plus curieux de son histoire. On pourrait montrer qu'il ne se rapprochait pas seulement des Italiens par ses emprunts dans l'art, mais encore par sa langue et par son caractère. Un génie plus rustique qu'on ne le trouvait d'ordinaire chez les Hellènes, une volonté persévérante, l'esprit de concorde et d'union dans les entreprises, la fidélité aux vieux rites religieux qui faisaient rechercher partout les Acarnaniens comme devins et sacrificateurs, sont autant de traits de ressemblance avec les tribus de l'Italie. Si l'on songe, de plus, qu'ils parlaient le dialecte éolien dans sa forme la plus rude, c'est-à-dire la plus voisine du latin, on demeurera convaincu que ces habitants de l'extrême Grèce offraient un type de transition remarquable entre deux familles de peuples, issues évidemment de la même race : les Italiens et les Grecs. »

Non-seulement je suis disposé à partager l'opinion de M. Heuzey sur le lien qui unit l'Acarnanie et l'Épire à l'Italie, je crois même qu'on pourrait étendre cette théorie historique et l'appliquer au Péloponèse occi-

dental. Les Grecs n'ignoraient point le plein cintre, non plus que l'ogive, non plus que la voûte. On trouve chez eux, à des époques diverses, des exemples de presque toutes les formes ; mais ces formes n'ont point été adoptées. Elles étaient connues et rejetées; c'est par choix et non par ignorance que l'architecture à plates-bandes a été pratiquée pendant plusieurs siècles à l'exclusion des autres principes de construction. Tous ceux qui ont l'habitude de réfléchir sur l'art et de le ramener aux lois essentielles et rigoureuses de la raison ne s'étonneront point de cette préférence.

L'Acarnanie offre d'autres ruines intéressantes et qui ont été décrites avec la même exactitude par M. Heuzey. A Palégriniatza, par exemple, c'est une belle citerne circulaire, d'appareil hellénique, de 9 mètres 1/2 de diamètre. Les assises sont parfaitement régulières, les pierres larges et taillées à bossages. Quoique les Grecs n'employassent point d'ordinaire de mortier dans leurs constructions, il était de toute nécessité que les joints d'une citerne fussent bouchés par un enduit : c'est pourquoi l'on observe les restes d'un ciment très-dur. Des pierres saillantes, disposées en échelons, servaient à descendre jusqu'au niveau de l'eau. Comme de nombreux fragments de tuiles sont mêlés aux terres qui remplissent le fond de la citerne, il serait possible qu'il y eût eu jadis une toiture pour maintenir la fraîcheur et la pureté de l'eau.

A Stratos, un temple dorique montre encore des restes considérables étendus sur le sol. Par la comparaison

des mesures, on voit que ce temple était un peu plus grand que ceux d'Égine et de Sunium :

Grand diamètre de la colonne.	1m,21
Diamètre supérieur.	0m,97
Largeur de la cannelure.	0m,20
Profondeur.	0m,04
Hauteur de la frise.	0m,93
Largeur du triglyphe.	0m,60
Saillie de l'échinus.	0m,21

Quant aux colonnes qui ne sont cannelées qu'au sommet et à la base, de sorte qu'elles paraissent enveloppées d'un fourreau, M. Heuzey croit que c'est une variété du dorique, et il s'appuie sur les exemples semblables qui se trouvent à Éleusis, à Rhamnonte, à Thoricos, à Délos, j'ajouterai à Ségeste en Sicile. Il serait possible que les Grecs eussent goûté, à une certaine époque, cette sorte de gaîne qui enveloppe la colonne, comme les architectes de la Renaissance ont entouré leurs pilastres et même leurs assises d'anneaux en saillie et de liens figurés. Cependant on s'accorde à regarder les monuments antiques de ce genre comme inachevés, et la preuve, c'est qu'à Stratos même, M. Heuzey avoue que les saillies de marbre, les anses qui ont servi à élever les tambours de colonnes sont encore visibles. Ces témoins auraient nécessairement disparu si l'édifice eût été achevé.

Le voyageur qui visitera l'Acarnanie avec un aussi excellent guide trouvera encore des tuiles peintes à Héraclée, des restes de théâtre à Stratos et à Œniades, des figures sculptées sur le roc à Alyzia, Esculape et

Hygie, Mars et Minerve. Cette même ville d'Alyzia montre, sculpté en relief sur une des pierres d'angle de sa porte principale, l'Hercule Farnèse, tel que Glycon (et non pas Glaukon) l'a sculpté. Comme Lysippe avait fait pour les habitants d'Alyzia les travaux d'Hercule; M. Heuzey demande si l'Hercule de Glycon ne serait pas une copie d'un type plus ancien créé par Lysippe. Ce type plus ancien, les habitants d'Alysia le possédaient dans le temple d'Hercule et en ont fait sculpter une répétition à l'entrée de la ville. Qu'il me suffise de rappeler ici combien le principe de l'Hercule Farnèse est voisin du principe de Laocoon, de la tête d'Ajax et d'autres œuvres un peu déclamatoires qui sont d'une époque postérieure à Lysippe. Une preuve non moins décisive, c'est que Glycon était Athénien et que tel fut le succès de sa statue dans le monde grec, qu'elle fut copiée non-seulement sur les monnaies d'Athènes, mais sur celles de Nicée, de Bithynie, de Patras, de Corinthe, d'Adrianopolis, de Philippopolis de Thrace. Alyzia a donc pu faire répéter à son tour un type populaire. Quelle que soit l'époque de la construction des murs d'Alyzia, je suis persuadé, d'après le dessin même de M. Heuzey, que le bas-relief d'Hercule a été sculpté après coup sur une des assises énormes qui encadraient la porte de la ville.

Enfin, je remarque dans la vieille Œnéa un détail de construction qui m'a fait penser au Tabularium de Rome. Dans ces dernières années, on a découvert dans les soubassements du Tabularium un escalier qui descend vers le forum. Cet escalier, enfoui sous les constructions

modernes et anciennes, se visitait il y a neuf ans la torche à la main. J'ai été frappé de la corrélation parfaite qui existait entre l'escalier et son plafond, de telle sorte qu'à chaque marche correspondait un linteau de pierre qui descendait d'une égale hauteur : on aurait dit deux escaliers parallèles, dont l'un était renversé et formait plafond. M. Heuzey a observé dans l'épaisseur des fortifications de la vieille Œnéa un système semblable qui aurait pu fournir un argument de plus à sa théorie sur l'Italie et les Acarnaniens. Voici sa description :

« Quand on a franchi la porte, on se trouve enfermé dans une petite enceinte formant un carré irrégulier plus long que large. Le seul passage qui, de cette espèce de cour d'entrée, pénètre dans la première enceinte de la ville, est une petite porte large seulement de $1^m,40$. Comme le terrain commence à s'élever assez rapidement, cette porte va elle-même en montant dans l'épaisseur du mur ; les quatre linteaux droits qui la couvrent forment chacun un ressaut et sont disposés comme les degrés d'un escalier renversé. »

Le livre de M. Heuzey fait autant d'honneur à l'archéologie française qu'à l'École d'Athènes. L'auteur, nourri de fortes études et des leçons plus salutaires encore que donne la Grèce interrogée par de fréquents voyages, nous offre les prémices de son talent, prémices qui promettent un bel avenir. Le gouvernement ne saurait trop encourager de telles publications, ni fournir à des hommes tels que M. Heuzey de trop nombreuses occasions d'entreprendre des explorations nouvelles et

de rendre à la science des services nouveaux. Combien d'archéologues ont disparu depuis vingt ans et qui ne sont point remplacés, Quatremère de Quincy, Letronne, Raoul Rochette, Lenormant, de Laborde, Le Bas! Il faut que nous fassions appel à la jeune génération, et que nous lui demandions des intelligences désintéressées, éprises du beau et des œuvres de l'art, prêtes aux travaux pénibles et aux modestes récompenses, mais qui pressentent toutes les joies que procure la science et toute l'estime que sont forcés de lui accorder ceux-là mêmes qui n'ont pas le courage de s'en approcher.

L'ITALIE DE 1846 A 1866

M. Fiorelli est célèbre depuis qu'il a été appelé à diriger les fouilles de Pompéi, en 1860; il a imprimé aux recherches une impulsion vigoureuse et régulière; il a eu l'ingénieuse idée de prélever un impôt sur les visiteurs et d'appliquer aux travaux les sommes perçues à la porte de la ville antique. Peut-être les tourniquets ne sont-ils pas en harmonie parfaite avec l'idée poétique que nous inspirent les ruines, mais leurs bienfaits rachètent leur prosaïsme. L'élégante cité campanienne sort à peu près des cendres, grâce aux vulgaires inventions de l'industrie moderne. Aussi les voyageurs sensés pardonnent-ils à M. Fiorelli, tandis que les amis de l'antiquité le louent; les employés napolitains eux-mêmes s'accoutument en soupirant à l'ingénieux mécanisme qui rend leurs doigts inutiles et donne à la perception une sûreté mathématique.

M. Fiorelli s'est fait connaître au monde savant par des publications variées. De 1846 à 1851 il a publié

ses Annales de numismatique[1]; en 1853, les antiquités du cabinet du comte de Syracuse[2]; en 1854, les inscriptions osques de Pompéi[3]; en 1857, les vases peints découverts à Cumes[4]; en 1861, les manuscrits qui relataient jour par jour les découvertes faites à Pompéi[5], un *Journal des Fouilles récentes* qui parut en fascicules de 1861 à 1865[6]; en 1866, le catalogue du Musée national de Naples[7]. En outre, le savant explorateur avait donné aux recueils archéologiques de son pays plusieurs notes sur les régions de Pompéi[8] et sur des inscriptions[9].

L'idée de retracer dans un résumé rapide[10] les découvertes si nombreuses qui ont été faites dans toute l'étendue de l'Italie pendant vingt ans n'est pas un moindre service. Ce service, il est vrai, est rendu aux savants encore plus qu'à la science : c'est pourquoi les savants doivent en témoigner hautement leur reconnaissance. Dans un rapport de 100 pages, adressé au

[1] *Annali di Numismatica*. Napoli, 1846-1851. On avait déjà ses *Osservazioni soprà alcune monete di città greche*. Napoli, 1843, in-8°.

[2] *Monumenti antichi posseduti da S. A. R. il conte di Siracusa.*

[3] *Monumenta epigraphica Pompeiana. Inscriptionum oscarum apographa*. Neapoli, 1854.

[4] *Notizia dei vasi dipinti rinvenuti a Cuma nel* 1856. Napoli, 1857.

[5] *Pompeianarum antiquitatum historia.*

[6] *Giornale degli scavi di Pompei*. Napoli, 1861-1865. Voyez aussi *Tabula coloniæ Venereæ Corneliæ Pompeis*. Neapoli, 1858.

[7] *Catalogo del Museo nazionale di Napoli*. Napoli, 1866.

[8] *Sulle Regioni pompeiane e della loro antica distribuzione* (Bullet. archeolog. napolit. Nuova serie, t. VII, p. 11-15).

[9] *Sulla epigrafe creduta della Basilica di Pompei* (Nuov. Mem. dell' Instit. 1865, p. 65-71). Voyez aussi, dans le *Bulletin archéologique* (n. s. II, p. 23-24), *Sul Programma di Giulia Felice.*

[10] *Scoverte archeologiche fatte in Italia dal* 1846 *al* 1866. In-8°, Napoli, 1867.

ministre de l'instruction publique du royaume d'Italie, M. Fiorelli signale, selon l'ordre géographique, toutes les nouveautés archéologiques qui ont été produites au jour, soit par les investigations des archéologues, soit par des spéculations intéressées, soit par le hasard, ce dieu qui fait surgir à l'improviste les plus beaux trésors. L'énumération méthodique de l'auteur n'oublie aucun monument; les vases peints et les médailles ne lui échappent pas; une bibliographie incomplète placée à la fin du Rapport, nous indique les sources où nous pourrons puiser. Je dis une bibliographie incomplète, parce que les travaux italiens sont seuls cités. Ceux des Allemands, ceux des Français, ceux des Anglais sont absolument omis. Peut-être répondra-t-on que dans un rapport officiel fait à un ministre italien il était naturel de recommander uniquement les ouvrages nationaux, afin de signaler leurs auteurs à l'attention du gouvernement. Mais les ministres lisent peu, en général, les appendices bibliographiques, et il n'était pas moins naturel de rappeler comment les étrangers avaient contribué avec autant de zèle que de désintéressement aux progrès d'une science qui n'a point de patrie et à la reconstitution d'un patrimoine qui appartient à tous les peuples civilisés. Par exemple, M. Fiorelli cite quelques notes insérées par Al. François dans le *Bulletin archéologique :* pourquoi ne pas citer le bel ouvrage de Noël des Vergers, qui a été associé aux importantes découvertes que François a faites à Vulci et qui a préparé cet ouvrage par de réels sacrifices? Pourquoi aussi ne pas rappeler les décou-

vertes des architectes pensionnaires de l'Académie de France à Rome qui faisaient déblayer certains monuments en même temps qu'ils les reproduisaient par leurs dessins. Le nom de M. Normand devait, au moins, être prononcé à propos de la basilique Julia, et celui de M. Thierry à propos du temple d'Hercule à Tivoli. Enfin, les savants Prussiens qui se sont succédé sur le Capitole et ont soutenu l'Institut archéologique de Rome ont contribué pour une part trop notable aux découvertes, ils ont signalé trop de trouvailles, ils ont recueilli trop de détails qui auraient été perdus sans eux, ils ont publié trop d'excellents mémoires pour qu'il soit permis d'omettre ainsi leurs noms et leurs ouvrages. Un tel silence ressemble à de l'ingratitude : les courageux savants qui consacrent à l'Italie antique une partie de leur vie et tous leurs efforts avaient assez fait pour elle et méritaient d'être placés à côté de ses citoyens. Quand M. Fiorelli fera réimprimer son mémoire, auquel je ne crains pas de prédire un durable succès, il remplira cette lacune et réparera cette injustice. En politique, les peuples vivent de jalousie et se payent d'ingratitude. Dans les sphères sereines de la science, l'esprit d'exclusion est sans excuse.

Après cette critique, ou plutôt après ce reproche, je rends hommage à l'exactitude des renseignements patiemment recueillis par M. Fiorelli. La méthode qu'il suit ajoute à la clarté des énumérations ; il se conforme à l'ordre géographique, descend du nord au sud de l'Italie, indique avec une grande sobriété les

principales découvertes faites dans chaque localité, ne donne que leur essence et renvoie aussitôt aux mémoires spéciaux publiés par les explorateurs ou par les recueils scientifiques.

Je n'ai point la prétention de reprendre pas à pas ce voyage archéologique qui, en quelques pages, embrasse l'Italie entière et résume vingt ans de découvertes. Mais je voudrais signaler les principaux points et prendre le texte de M. Fiorelli comme une trame, sur laquelle se disposent librement les réflexions et les souvenirs. Rien de plus sec, en apparence, qu'un inventaire : et cependant un inventaire est la clef de bien des richesses. Je ne me renfermerai dans aucune limite et réclamerai le droit d'excursion qui est accordé à tout voyageur.

CHAPITRE PREMIER

LE NORD ET L'ÉTRURIE

Je commence par la Gaule Cisalpine, dont le sol peu fécond reste un problème aussi obscur que la Gaule propre. Une inscription celtique, trouvée près de Novare, fait connaître divers noms : quatre roues à huit rayons, semblables à celles des monnaies gauloises ou aux roues de bronze parfois mêlées aux monnaies dans les tombeaux gaulois[1], sont gravées sur la pierre. M. Promis a publié[2] aussi deux médailles d'or semblables aux médailles celtiques de Verceil : ce sont les premières qui portent une inscription, en caractères latins, postérieurs à l'adoption de l'écriture romaine par la Cisalpine. J'ose à peine mentionner un édifice des derniers temps de l'empire, sur la rive droite du Pô, quatre sépulcres contenant des urnes, des harnais, des ornements de bronze, près de Ciano, enfin, à Custozza[3], un lieu préparé par les anciens pour brûler les cadavres.

[1] En Toscane, à Saturnia et à S. Marinella, on rencontre des tombeaux semblables aux tombeaux de la Gaule et de la Grande-Bretagne.

[2] *Ricerche sopra alcune monete trovate nel Vercellese*. Torino, 1866.

[3] Giov. da Schio (*Bull. Inst.*, 1853, p. 151).

Les peuples italiotes ont laissé aussi peu de monuments parce qu'ils ont été absorbés de bonne heure par les Romains. Cependant des découvertes ont eu lieu : celle de l'alphabet falisque, qui ressemble à l'alphabet latin, avec un mélange d'étrusque ; plusieurs inscriptions recueillies près de S[ta] Maria di Falleri et de Ponte Terrano ont fait entrevoir au père Garucci le peuple falisque[1], sa courte histoire et sa façon d'écrire les noms et prénoms. Les Sabins se sont révélés par des inscriptions, à Crecchio (près de Lanciano), à Cupra (vallée du Tronto), à San Omero[2] et à Pentima (*Corfinium*[3]).

Les traces de la langue osque ont plus d'importance. Une inscription samnite trouvée à Nersæ, ville des Èques, fait même supposer que Nersæ a appartenu, pendant un temps, aux Samnites[4]. D'autres signalent l'emplacement de Fistelia[5], à 3 milles de Toro, confirment l'invasion de Cumes par les Samnites, tandis qu'une ligne de constructions polygonales indique la situation de l'antique *Cluvia*, à peu de distance de Boiano[6]. Des fouilles entreprises à Pietrabbondante (*Bovianum vetus*) dégagèrent un théâtre avec des murs polygonaux et des figures d'Atlantes d'un style encore roide : ce théâtre, qui rappelle le théâtre ouvert de Pompéi, et ses inscriptions ont été commentés par divers sa-

[1] *Epigrafi falische* (*Annal. dell' Inst.*, 1860, p. 211-281.
[2] Dom. de Guidobaldi, *Alessandro e Bucefalo*. Napoli, 1851.
[3] Garrucci, *Bullet. arch. napolit.*, n. s, III, p. 169.
[4] Colucci, *Bull. arch. napol.*, n. s. VII, p. 89.
[5] Ulisse Rizzi, *ibid.*, III, p. 250.
[6] Cremonese, *B ll. Inst*, 184[illegible] p 3.

cité aux découvertes, c'est Alessandro François qui, depuis l'année 1819, avait exploré çà et là le sol de l'Italie avec autant de persévérance que de bonheur, et qui de 1840 à 1857, c'est-à-dire pendant les dix-sept dernières années de sa vie, consacra à l'Étrurie toute son activité. Les services qu'il a rendus à la topographie et les monuments qu'il a fait reparaître au jour ont été signalés par le comte Giancarlo Conestabile dans un article spécial auquel je renvoie le lecteur[1]. Il fit connaître les nécropoles de Telamone, de Rosellæ, de Volterra, celle de Cortona déjà soupçonnée, celle de Pise plus importante encore, et parcourut les tombeaux souterrains qui remplissent le territoire de Chiusi, en commençant par le grand tumulus qui a contenu peut-être les restes des Lucumons. La nécropole de Chianciano offrit un caractère tout différent[2].

A Vulci même, que l'on croyait épuisé par les fouilles du prince de Canino, François sut trouver de nouveaux trésors. Vulci redevint aussitôt l'objet des efforts des explorateurs. En vingt-huit ans, on y ouvrit quarante-deux hypogées et dix-neuf sépulcres plus petits. Il est vrai qu'on ne put réussir à arracher son secret à l'immense tertre artificiel della Badia : en échange, la révélation d'un tombeau construit à 45 mètres de profondeur éclaira d'un jour nouveau l'archéologie étrusque, et fit naître des espérances qu'il appartient au temps seul de réaliser.

[1] *Arch. stor.*, 1858, t. VII, p. 1. *Di Alessandro François et de' suoi scavi nelle regioni dell' antica Etruria.*

[2] *Bullet. dell' Instit. arch.* 1851, p. 161-170.

M. Noël des Vergers, pendant dix ans, s'associa aux travaux de François, l'aida à sonder la fameuse Cucumella, toujours sans succès[1], et fut récompensé d'un

[1] Voici ce que raconte Noël des Vergers lui-même : « En 1829, furent « trouvés, dans les différentes tranchées qui furent poussées dans l'in- « térieur de la colline, les animaux fantastiques, sphinx ailés, lions de- « bout ou accroupis, qui ont été transportés à Musignano, et ornent « aujourd'hui la cour de cette habitation. Plusieurs chambres sépul- « crales, attenant à ce qu'on pourrait appeler les ouvrages extérieurs « de ce vaste monument, furent ouvertes, et donnèrent des vases ou « des bronzes dont les proportions modestes ne semblaient en rien ré- « pondre à l'apparence extérieure du tombeau. Il était évident qu'on « n'avait pénétré que dans les chambres annexées à la crypte princi- « pale, et que le véritable centre, où devait se trouver l'hypogée de « famille pour lequel on avait déployé tant d'appareil, restait encore à « découvrir.

« C'est au bout de longues années, en 1849, que M. François s'offrit « de nouveau à tenter une entreprise à laquelle de nombreux succès, « dus à l'art avec lequel il savait conduire ses travaux, devaient faire « espérer plus de réussite. Il a rendu compte, dans le *Bulletin ar- « chéologique*, des offres qu'il avait faites à cette époque à la famille « du prince de Canino (mai 1849, p. 65-66). Les excavations, selon lui, « n'avaient pas été dirigées avec la méthode nécessaire. On avait tenté « par le bout des excavations dispendieuses et inutiles ; c'était une ga- « lerie circulaire qu'il fallait conduire à la base du tumulus. Les temps « étaient alors trop troublés : l'offre de M. François n'eut pas de suite. « C'est en 1856, lorsque nous avions poursuivi déjà depuis plusieurs « années nos recherches dans les Maremmes, que nous mîmes enfin à « exécution le plan précédemment formé par l'habile excavateur chargé « de diriger nos fouilles. Toute la saison disponible (car on ne peut « procéder aux travaux d'excavation qu'avant les chaleurs de l'été) fut « employée à conduire autour du massif une galerie souterraine dont « le tracé, côtoyant la muraille, semblait devoir rencontrer l'issue, « quelque étroite qu'elle pût être, par laquelle on avait dû pénétrer « jusqu'au centre de la colline. Soit que la hauteur à laquelle M. Fran- « çois fit ouvrir sa galerie n'eût pas été bien calculée, soit qu'il faille « chercher ailleurs cette entrée, si soigneusement dérobée à tous les « regards, nos travaux n'obtinrent, cette année-là, aucun succès. L'an- « née d'après, nous découvrîmes sur les bords de la Fiora la tombe or- « née de peintures historiques, et M. François succombait bien malheu- « reusement, quelques mois plus tard, à une hydropisie du foie qu'il « avait contractée dans ces plaines insalubres. La *Cucumella* reste donc « encore debout comme le sphinx mystérieux de ces dangereuses soli-

autre côté par les magnifiques peintures qu'il a eu la satisfaction de publier dans son savant ouvrage. Je viens d'apprécier longuement ces peintures que j'ai revues à Rome, dans le Musée du prince Torlonia, à la Lungara. Le père Garucci en surveillait la restauration et faisait reparaître plus nettement, trop nettement peut-être, les inscriptions, au risque de faire disparaître les couleurs elles-mêmes. Noël des Vergers a attaché son nom à l'Étrurie : lui aussi, comme François, est mort prématurément, laissant dans le cœur de tous ceux qui l'ont bien connu un charmant et durable souvenir. Son livre restera, nous en reparlerons plus loin, car c'est le premier monument de l'érudition française sur un sujet étrusque.

D'autres explorateurs se sont attachés au sol de l'Étrurie. Campana a fait ouvrir des centaines de tombes près d'Orvieto, à Véies et à Cære[1] : parmi ces dernières, je remarque celle qu'on attribue à la famille des Tarquins, chassée de Rome et réfugiée à Cære. Des Vergers l'a également décrite[2].

Les peintures des nécropoles étrusques ont excité surtout l'intérêt du monde savant. Celles de Vulci et d'Orvieto déterminent le point le plus avancé, jusqu'ici

« tudes, qui dévore trop souvent ceux dont le zèle pour l'antiquité « vient lui demander le mot de ses énigmes. »

J'ai fait cette citation pour que l'état du problème soit connu avec précision : elle excitera peut-être le zèle d'un explorateur, et lui tracera en même temps la méthode nouvelle qu'il conviendrait de suivre.

[1] Canina, *L'antica Etruria compresa nella dizione pontificia*. Roma, 1845-1849; *L'antica città di Veii*. Roma, 1847.

[2] T. II, p. 89, la note : « Le nom de Tarquin, sous la forme étrusque *Tarchnas*, s'y lit trente-cinq fois écrit ou gravé sur la paroi. »

du moins, de l'art étrusque. Celles de Cære, trouvées par Campana, sont au contraire les plus archaïques ; on peut en juger par les échantillons que possède le Musée du Louvre. D'autres peintures, à Chiusi et à Tarquinies, aussi bien qu'à Cære, se placent, par leur style, entre ces deux limites extrêmes. Les œuvres découvertes par Golini auprès d'Orvieto et les œuvres enlevées de Vulci ont le même caractère national, qui domine l'influence grecque, et peuvent lutter de gravité et d'ampleur. Nous en parlerons plus loin.

De la décoration des tombeaux, nous passons aux objets qui en formaient le mobilier essentiel. D'abord des urnes, de petite dimension, destinées à renfermer les cendres, ont été recueillies en grande quantité dans les nécropoles de Chiusi et de Volterra. Celles de Pérouse ne doivent être mentionnées qu'en passant, car elles ne peuvent être comparées ni pour le nombre ni pour l'importance des inscriptions à celles que contient le fameux tombeau des Volumnius. Tous les voyageurs qui ont visité Pérouse ont admiré ce sanctuaire funèbre d'une grande famille tyrrhénienne, si merveilleusement conservé qu'il est plus qu'une révélation de l'antiquité : il en est une apparition saisissante. A Volterra, au contraire, un seul hypogée a donné une série d'urnes d'albâtre d'une merveilleuse conservation, d'époque diverse, trahissant par conséquent le progrès et la décadence de l'art étrusque. Je n'hésite pas à prononcer le mot de décadence parce que la plupart de ces petits monuments, quoique inspirés par des sujets et par des

modèles grecs, doivent appartenir à l'époque romaine[1]. Vingt-six urnes, en albâtre et en terre cuite, ornées de bas-relief furent encore ajoutées en 1857 à ce curieux musée Guarnacci qu'on étudie avec tant de profit, parce que les monuments proviennent du même pays, offrent la même authenticité et sont les expressions diverses d'une même civilisation. En 1859 et en 1860, de nouvelles richesses s'ajoutèrent aux richesses précédentes[2]: on distinguait surtout des urnes d'albâtre, dorées, peintes, d'un beau travail, et d'autres représentant Pâris sauvé par Vénus, au moment où Ménélas lui arrache son casque, Ulysse tuant les prétendants, l'arrivée de Penthésilée et des Amazones à Troie.

Les représentations héroïques et mythiques sont surtout communes à Chiusi, où d'abondantes moissons furent faites en 1847 et 1848. On lira dans le rapport de Fiorelli l'énumération ou plutôt l'habile résumé des principaux sujets, la mort d'Œnomaüs, la punition d'Égisthe et de Clytemnestre, la chasse de Méléagre, le combat d'Étéocle et de Polynice, Bacchus et Ariane, Persée et Méduse, Cerbère et les Furies, etc. Des combats, des rapts, des sacrifices humains, des scènes funèbres en un mot, convenaient parfaitement à ces produits d'une industrie qui était à l'usage des morts. La répétition des mêmes scènes est si fréquente (le moule les reproduisait sans cesse), qu'elles finissent par perdre leur intérêt.

Dans l'Étrurie méridionale, les urnes, chères surtout aux habitants de Volterra, de Chiusi et de Pérouse, sont

[1] Filippo Gori, *Scavi di Volterra* (*Bull. Instit.*, 1862, p. 206).
[2] Cinci, *Scavi di Volterra* (*Bull. Instit.*, 1860, p. 185; 1861, p. 141)

remplacées par des sarcophages plus grands; comme ils sont, pour cette raison, difficiles à transporter et à vendre, ils sont abandonnés à mesure qu'on les ouvre et demeurent inconnus. On en signale plusieurs[1] cependant, à Tarquinies, sur les terres de la comtesse Bruschi, et à Norchia, dans l'Étrurie maritime. Les sarcophages de Norchia se distinguent par de longues inscriptions étrusques.

Quant aux statuettes de bronze, miroirs, trépieds, ustensiles, candélabres, armes, etc., on ne peut en entreprendre l'énumération et il faut renvoyer au catalogue déjà très-bref de M Fiorelli. Gerhard a publié et expliqué tous les miroirs sur le revers desquels étaient gravés à la pointe des sujets empruntés à la mythologie grecque.

De même les vases peints trouvés en Étrurie, aussi bien que les vases trouvés à Nola, à Ruvo, à Canosa, à Gnathia, ont été l'objet de savants mémoires dans les recueils contemporains, en commençant par la grande amphore de Chiusi qui a reçu le nom de *Vase François* : François lui-même a raconté[2] comment il l'a découverte et quels efforts il a dû faire pour recueillir les fragments épars de ce merveilleux travail signé par les artistes grecs Ergotime et Clitias. Ce vase est au musée de Florence depuis 1848. M. Fiorelli a eu la patience de décrire, quoique en termes sobres, la plupart des monuments céramographiqnss sortis du sol de l'Italie et

[1] Page 7.
[2] *Descrizione dello scavo che produsse il vaso di Clitia ed Ergotimo* (*Ann. Instd.* 1848, p. 299-305).

d'indiquer les recueils où ils ont été publiés. On consultera donc avec profit cette partie de son rapport qu'il est impossible d'analyser. Je me contenterai de citer la grande amphore du musée Campana (aujourd'hui fondu avec le musée du Louvre) sur laquelle est représentée le combat des dieux et des géants ; le vase de la collection Fittipaldi, où l'on voit la procession nuptiale de Jupiter et de Junon sur un quadrige, avec Diane portant deux torches et Apollon assis ; le vase de Cumes, qui du musée Campana est passé malheureusement au musée de Saint-Pétersbourg avant l'acquisition du gouvernement français, et sur lequel des figures dorées en relief sont d'une richesse qui dépasse celle des monuments antiques connus. Triptolème est sur un char traîné par des serpents ; Cérès , Proserpine, Minerve, Diane, Vénus, des femmes portant un thyrse ou un petit porc complètent une scène empruntée au mythe de Cérès éleusinienne. Sur une patère de Gnathia, Vénus est entourée de nymphes que désignent les inscriptions et qui sont Climène, Armonia, Eunomia, Eueléia et Pannychis. Une amphore découverte à Armento, en 1855, est semblable à celle du musée Santangelo, à Naples : la mort d'Adonis y est figurée, tandis que sur la partie supérieure Jupiter tranche la querelle de Proserpine et de Vénus, et accorde à cette dernière la possession du cadavre du beau chasseur.

En 1848, parmi les ruines de l'antique Lupazia, près d'Altamura, furent recueillis et plus tard réunis les débris d'un vase colossal sur lequel est peint le palais de Pluton entouré par les habitants des Enfers. Des lé-

gendes désignent les personnages et ces légendes ont d'autant plus d'importance qu'on n'aurait jamais soupçonné, par exemple, que le juge infernal est *Triptolème* et qu'une mère avec ses deux fils est *Megara* avec des Héraclides. Une olla de Chiusi nous surprend également, parce qu'aux Bacchantes qui déchirent Orphée est mêlée une Amazone à cheval. Un lékythos d'Anzi montre Junon tenant Hercule enfant dans ses bras, en présence de Pallas, de Vénus qui admoneste l'Amour, et d'Alcmène qui tient une guirlande, symbole de la future immortalité du héros. Tantôt Cære donne au musée Campana un magnifique cratère où est retracée la lutte d'Hercule et d'Antée, tandis que le revers porte un concours de musiciens; tantôt Chiusi envoie au musée d'Arezzo ce rare petit vase où Hercule avec les Cercopes rappelle la fameuse métope de Sélinonte qui est déposée aujourd'hui au musée de Palerme. Le combat des Amazones contre Thésée est souvent reproduit par les peintres grecs, jamais avec plus d'élégance et de pureté de dessin que sur le vase de Cumes découvert dans les fouilles du comte de Syracuse et déposé au musée de Naples. En outre, la présence de Minerve et de personnages qu'on peut rattacher aux traditions attiques donne au sujet de la nouveauté.

En 1850, un tombeau d'Orbetello donna le beau vase de Médée tenant dans ses bras ses enfants égorgés et s'envolant sur un char emporté par des dragons ; le même sujet avait été reconnu par Quaranta et par Minervini sur un vase du musée de Naples. On a remarqué aussi, lorsqu'ils reparurent au jour, deux

vases de la collection Campana avec Mélampus saisi au moment où il veut voler les bœufs d'Iphiclus et Itis menacé par sa mère Procné en présence de Philomèle.

Du reste, il faudrait citer presque tous les vases de la collection Campana, qui a été formée dans ces trente dernières années, surtout à l'aide de fouilles entreprises sur divers points de l'Italie. Comme ces vases sont à Paris, il est superflu de les signaler un par un. La date de leur découverte n'aurait même qu'un intérêt secondaire : leur provenance a une importance plus grande.

Les sujets proprement historiques sont plus rares et méritent d'être cités. C'est ainsi qu'on admire au musée de Naples le vase de Canosa avec des figures en relief, peintes et dorées, qui sont les figures de Darius et de ses satrapes s'adonnant aux plaisirs de la chasse. Le peintre qui a décoré un autre vase, de très-grande proportion, trouvé à Canosa également, s'est inspiré à son tour de souvenirs chers aux Grecs et de la tragédie même d'Eschyle où les Perses pleurent leur défaite.

Enfin, il faut rappeller, non comme une découverte matérielle, mais comme une conquête de la science moderne, deux monuments longtemps méconnus et qui avaient été rapportés en Italie au temps des croisades. Le premier est un bas-relief qui était enfoui à Venise et qui a été acquis par le marquis Campana : le sujet est le massacre des Niobides, traité avec un art exquis et une énergie qui rappelle, plus que toutes les autres copies, l'original de Scopas ; ce bas-relief a fourni

des données certaines pour grouper les statues des Niobides dans la galerie de Florence. L'autre fragment grec a été rapporté d'Antioche et est conservé dans la villa du marquis de Negro. Madame Mertens Schaffhausen, que presque tous les archéologues ont connue, que nous avons vue à Paris, qui visitait l'Italie avec tant de passion pour enrichir une collection dispersée aussitôt après sa mort, madame Mertens Schaffhausen fut la première à proclamer l'importance de cette sculpture qui avait été enlevée au tombeau de Mausole. L'Angleterre, en effet, possède une partie de cette frise exécutée par Scopas et ses trois émules. Le morceau de la villa Negro est de la même dimension et de la même main. En rendant hommage au zèle et au goût d'une Allemande, Fiorelli veut consoler l'orgueil italien en nommant aussi une Italienne, la signora Luisa Bertolozzi Tommasi qui fit connaître en 1849 un autre trésor de l'art, découvert en 1732 et resté oublié : il s'agit de la peinture de Polymnie, aujourd'hui le plus bel ornement du musée de l'académie de Cortone.

Avant d'arriver à Rome, où nous nous arrêterons plus longuement, il convient de jeter un regard sur la Sardaigne. Les pierres et les colonnes coniques, en forme de phallus ou garnies de mamelles, sont répandues en abondance dans les campagnes. Ce dualisme oriental rappelle l'influence des Phéniciens, si longtemps maîtres de l'île. Des diadèmes avec des hiéroglyphes, des statuettes de divinités égyptiennes, d'innombrables scarabées, des amulettes, des bijoux admirables, des bagues, des objets précieux, des pro-

duits variés de la civilisation égyptienne montrent combien étaient riches les approvisionnements que les Phéniciens faisaient à Péluse et qu'ils répandaient ensuite par le commerce dans leurs colonies et dans leurs comptoirs. Tharros, ville qui s'élevait à l'ouverture septentrionale du golfe d'Orestano, est la ville où furent trouvées en plus grand nombre les tombes carthaginoises. Le chanoine Spano, qui s'est voué à ces recherches, a formé à Cagliari un musée que j'ai visité en revenant de Carthage, et dont je vantais alors l'intérêt historique aux lecteurs du *Journal des Savants*. Du reste, même à l'époque romaine, il y avait encore des Phéniciens en Sardaigne : on le sait avec certitude depuis la découverte d'une base votive en bronze avec une inscription rédigée en trois langues[1], latine, grecque et phénicienne.

[1] Giov. Spano, *Notizie sull' antica Tharros*. Cagliari, 1862. Peyron, *Illustrazione di una base votiva*, etc. Torino, 1863.

CHAPITRE II

ROME

Les découvertes faites à Rome et sur le territoire romain l'emportent par leur nombre et leur importance sur les découvertes faites dans le reste de l'Italie : la grandeur des Romains est ainsi tous les jours confirmée. On ne s'étonnera donc pas si je complète les renseignements donnés par Fiorelli et si je prends plaisir à décrire les monuments qu'il désigne seulement dans son résumé. Dans les centres privilégiés où l'histoire et l'art sont à la même hauteur, tout prend un intérêt, tout parle à l'imagination et aux souvenirs.

En commençant par les temps les plus reculés, je signalerai les restes de l'enceinte primitive de Rome (*Roma quadrata*), trouvés en 1847 au pied du Palatin, à l'angle voisin du grand Cirque. L'empereur de Russie avait fait faire ces fouilles dans la *vigna Nussiner*. D'énormes assises, ajustées avec soin, offrent un aspect tout différent des constructions ordinaires. Elles sont en tuf friable, tiré du Palatin même, comme les assises de la prison Mamertine sont tirées du rocher sur lequel

elles sont disposées en forme de voûte. Si l'on continue à suivre le versant du Palatin qui regarde le grand Cirque, et qu'on pénètre, par des brèches chaque jour croissantes, derrière les constructions impériales adossées à la colline, on revoit encore ces énormes murailles, oubliées peut-être dès l'antiquité, cachées à jamais par les constructions qui s'y adossaient ; c'est ainsi que, dès le siècle d'Auguste, les murs de Servius Tullius se perdaient sous les maisons que les particuliers avaient bâties en s'appuyant sur les immuables blocs des Étrusques. Enfin, tout récemment, M. Pietro Rosa, tandis qu'il cherchait l'escalier qui montait au palais public des Flaviens, a trouvé un autre fragment de l'enceinte de *Roma quadrata* et les restes de la célèbre porte *Mugonia*, par laquelle les troupeaux sortaient pour aller paître dans le marais du Vélabre. Le plan est dès lors assez clair pour qu'il ne soit plus permis de douter de la véracité des anciens, et, trois points étant donnés, il ne reste plus qu'à déterminer le quatrième côté, c'est-à-dire les limites de la ville primitive du côté du Cœlius.

Tout autre est le caractère des murs de Servius Tullius, qui sont étrusques et d'un art plus avancé. Ce n'est plus l'acropole d'une cité à peine fondée, refuge des pâtres et des laboureurs en cas de danger, c'est une enceinte complète, gigantesque, avec son fossé, ses hautes murailles qui bravent les efforts d'une armée régulière. Que Servius Tullius, ou plutôt les Étrusques dont il représente l'invasion et la domination, aient entrepris ce travail gigantesque, l'archéologie aussi bien que l'histoire en font foi ; mais que tout soit du temps

de Servius Tullius, c'est ce dont laissent douter les ruines qui sortent parfois de terre. Par exemple, les murs qui ont été découverts en 1855 sur l'Aventin, derrière l'église du couvent de Sainte-Sabine, sont d'un appareil régulier, et les blocs de tuf, d'une dimension modérée, reportent l'esprit vers une époque plus rapprochée. Il est probable que sous la république et surtout à la fin de la république des réparations furent nécessaires sur quelques points. La construction de nouvelles portes ou l'ouverture de nouvelles voies forcèrent de démolir et de rebâtir des portions de la muraille primitive. Sylla, dit-on, provoqua certaines réparations. Or les anciens n'avaient point les préoccupations archéologiques des modernes ; ils ne s'inquiétaient point d'imiter le style des anciennes époques, ils complétaient un monument en se conformant au style de leur propre temps. En 1852, une autre partie de l enceinte fut mise au jour dans la vigne du Collége Romain, en face de Santa-Prisca, et donne lieu aux mêmes réflexions. Toutefois, on ne peut méconnaître ni la main des Étrusques dans la plupart de ces travaux de fortification, ni la prédominance de leur système. En 1864, un troisième fragment reparut sur le Quirinal, lorsqu'on y entreprit des travaux pour adoucir la montée du côté de la Dataria. Enfin, on voit encore sur le Viminal, à 200 mètres de la gare du chemin de fer, sur le bord même de la voie, une suite d'immenses blocs, de deux époques, car les uns sont en pépérin et mieux travaillés, les autres en tuf rougeâtre, qui rappelle le tuf du Palatin et du Capitole,

employé aux constructions primitives. Le mur colossal, dont on ne voit que la crête, a fléchi dans son axe perpendiculaire, comme si une porte ou un arc évidé à sa base s'étaient écroulés en laissant les assises supérieures s'affaisser légèrement et s'arc-bouter les unes contre les autres. Comme tout le reste est enterré, des fouilles seules peuvent résoudre cette question J'ai pressé, à diverses reprises, il y a six ans, quand j'étais à Rome, le directeur des travaux du chemin de fer, qui était un Français. Rien n'était plus aisé que d'enlever les terres qui appartiennent à la compagnie et qui auraient été facilement transportées sur la voie pour servir ailleurs de remblai. Le directeur m'avait promis de faire ce travail, sur un des points les plus intéressants de l'enceinte de Servius : je n'ai point entendu dire qu'il ait tenu sa promesse. Je crains même que ces belles pierres, qu'on a numérotées trop tard, après que les ingénieurs en avaient enlevé un grand nombre, ne finissent toutes par disparaître. Tandis que si la compagnie ou le gouvernement pontifical faisaient isoler le mur de Servius jusqu'à la route du camp prétorien, la beauté même de la ruine et son importance la sauveraient de la destruction.

Afin de parcourir avec ordre les quartiers de la ville où l'on doit signaler quelques découvertes, plaçons-nous d'abord sur le Capitole, pour descendre ensuite au forum, suivre le Vélabre jusqu'au Tibre et remonter sur le Palatin.

Le Capitole est tellement couvert d'édifices, il a été tellement remanié qu'on s'étonne d'y voir reparaître

des restes antiques. Ainsi l'Intermontium a été bouleversé par Michel-Ange et transformé en place. Le triple temple de Jupiter, de Junon et de Minerve est enseveli sous l'église d'Ara-Cœli et sous le couvent des religieux mineurs de Saint-François. Plus d'une fois j'ai visité ce couvent, parcouru les caves, les soubassements, les coins les plus ignorés, dans l'espoir de retrouver quelque trace des constructions romaines ; tout est caché, mais tout se sent, et les immuables terrasses qui supportaient le grand sanctuaire capitolin sont le noyau de cette montagne factice : seulement le couvent et les maisons à cinq étages qui s'appliquent tout autour ont enseveli le noyau et s'y appuient.

Du côté opposé, le palais Caffarelli s'est assis sur l'emplacement des petits temples qui dominaient la roche tarpéienne. La roche tarpéienne elle-même a été envahie par les maisons plaquées sur la pente et par les jardins en terrasse. On la voit apparaître çà et là, et il faut un effort singulier d'imagination pour reconstituer escarpé, terrible, surplombant l'abîme, ce rocher, d'où ont été précipités quelques coupables sous la république et beaucoup d'innocents sous l'empire. Le jardin du palais Caffarelli nous gardait toutefois une surprise. Ce jardin n'est pas grand, mais ceux qui y ont une fois pénétré n'oublieront jamais son palmier, son grand pin pignon et la vue admirable dont on jouit sous leur ombrage. Pendant l'automne de 1865, M. d'Arnim, ambassadeur de Prusse, fit sonder ce petit espace et trouva au milieu un grand soubassement en tuf, composé d'assises superposées de manière à éta-

blir une assiette solide pour un édifice. Les lits de pierre sont compacts, soigneusement ajustés, à la façon des soubassements grecs. La forme générale est celle d'un parallélogramme allongé et fournit pour un temple un emplacement convenable. La plupart des savants reconnurent que là devait s'élever jadis le temple de *Juno Moneta* qui faisait face au Jupiter Capitolin sur l'autre sommet du Capitole. M. Pietro Rosa a publié une note dans ce sens, avec un plan, dans les *Annales de l'Institut archéologique*, et il a obtenu l'assentiment général. M. d'Arnim a eu la générosité de laisser les pierres à ciel ouvert, de sacrifier une partie de son jardin, afin que les voyageurs pussent contempler ces précieuses indications : il s'est contenté de faire entourer la fouille de rochers factices en pouzzolane et de plantes grimpantes qui ajoutent au pittoresque.

Le Capitole, au-dessus du forum, est terminé par le Tabularium, construction magnifique qui date du temps de la liberté romaine et qu'on pouvait appeler le sanctuaire des lois : toutes les lois, en effet, gravées sur des tables de bronze, étaient déposées dans le Tabularium. On connaissait depuis longtemps les deux entrées de cet édifice, qui donnait passage au public sous son double rang d'arcades. L'entrée principale, au sommet du Clivus Asyli, est intacte et sert d'entrée au Capitole moderne : l'escalier du côté opposé est intact également avec sa belle voûte ; on lit encore sur les claveaux du linteau l'inscription qui atteste que le consul Q. Lutatius Catulus a entrepris cette construction par l'ordre du Sénat. Il est vrai qu'on a prétendu

que cette inscription avait été apportée d'une autre partie de la ville et rajustée en guise de linteau à claveaux au-dessus d'une des baies qui forment le passage : j'ai examiné avec attention cette inscription ; elle paraît à sa place et trois couches de stuc antique qu'on voit encore sur les pierres de ce couloir qui longe les magasins d'un menuisier, prouvent qu'il n'y a point eu de remaniement moderne.

Une troisième entrée, qui donnait accès du côté du forum, a été découverte à la fin de 1850. J'étais à Rome à cette époque et je me souviens de l'étonnement avec lequel on allait contempler dans les souterrains du Capitole actuel un escalier de bel appareil, qu'on éclairait en y jetant une torche de résine embrasée et qui semblait s'enfoncer jusque dans les profondeurs de la terre. M. Normand, architecte de l'Académie de Rome, fit apporter une échelle, car tous les gradins supérieurs avaient été enlevés par les constructeurs du moyen âge ou de la renaissance, et il fallait gagner l'escalier antique au fond d'un trou. Nous descendîmes ensuite sur ces belles marches un peu humides, auxquelles correspondait le plafond s'abaissant aussi par degrés, de façon à maintenir une égale proportion. En bas, se présentait un mur ou plutôt une arcade murée. L'explication de ce fait est facile si l'on se transporte au forum et si l'on examine le pied du Tabularium, à l'extérieur, dans la partie correspondante. On reconnaît la même porte, c'est-à-dire la même arcade, au fond du couloir naturel qui sépare le portique des Douze-Dieux du temple de Vespasien. Lorsqu'on voulut

adosser ce temple au Tabularium, on mura la petite porte; le soubassement qui s'appliqua contre elle en fit disparaître jusqu'aux traces. Aujourd'hui même, si le sommet de cette porte apparait, c'est parce que le temple est ruiné et parce que des pierres manquent aux premiers rangs d'assises du soubassement.

Ainsi les citoyens romains traversaient librement le Tabularium ou se promenaient sous ses galeries pour jouir de la vue du forum et des monuments qui l'entouraient. Ils passaient à couvert d'un versant sur l'autre; ils avaient accès au Capitole par l'atrium du Tabularium. Tout était ouvert à ceux qui voulaient consulter les tables des lois, aussi bien qu'aux oisifs; c'est ainsi que le Palais-Royal, le Louvre sont un lieu de passage. Mais la petite porte retrouvée en 1850 paraît avoir servi plus spécialement à un usage public les jours d'assemblée. Dès que le Sénat délibérant dans le temple de la Concorde ou dans le temple de Castor et Pollux, dès que le peuple réuni sur la place publique en assemblée, dès qu'un orateur à la tribune réclamait un texte de loi qu'il fallait citer, discuter, attaquer, l'appariteur, le licteur ou l'esclave public s'élançaient par cette entrée directe, franchissaient l'escalier et rapportaient la table de bronze qui leur était désignée [1].

J'ai nommé M. Normand; à cette époque il étudiait la pente du Capitole et le forum, pour faire la grande restauration qu'on a vue exposée à Paris en 1852 et

[1] Canina, *Sulle recenti discoperte fatte nel Tabulario.* Roma, 1850. Voyez à la bibliothèque de l'École des beaux-arts la restitution du *Tabularium,* faite par M. Moyaux en 1866.

qui est maintenant à la bibliothèque de l'École des Beaux-Arts avec les autres restaurations de nos pensionnaires de la villa Médicis; série de travaux magnifique et unique au monde, qui fait tant d'honneur à la France et que l'on publiera, je l'espère, un jour. Embarrassé pour restituer la basilique Julia, que l'on avait commencé à déblayer en 1848, M. Normand obtint de Canina qu'il fît presser ses travaux et l'on vit reparaître toute la longueur de la Basilique[1] construite par Jules César, brûlée aussitôt, refaite plus belle par Auguste, avec l'indication de ses piliers, des détails d'architecture, une précieuse colonne qui fut transportée au Vatican, son dallage de marbre, ses trois gradins qui bordent les blocs polygonaux de la voie sacrée. Aujourd'hui, on parcourt la plus grande partie de cet édifice, dont la place était un sujet de contestations parmi les savants et l'on rejoint le soubassement du temple de Castor et de Pollux, qui était contigu. Le dallage de la basilique est interrompu par un égout qui la traverse et qui détermine peut-être la limite de l'ancienne basilique de Jules César, qui était plus petite.

Quant au génie du peuple romain[2], à l'*imus Janus*[3], à l'arc de Fabius et à l'arc du pont Palatin, refait par Auguste et élevé l'an 556 de Rome, par L. Stertinius, devant les temples de la Fortune et de Matuta[4], il faut

[1] *Ultime scoperte del foro romano.* Roma, 1849.

[2] Canina, *Sull' effigie del popolo Romano* (*Bull. Inst.*, 1853, p. 60-62).

[3] Canina, *Sul monumento del foro romano in cui stavano collocati i Fasti consolari.* Roma, 1853.

[4] De Rossi, *Del arco Fabiano* (*Ann. Inst.*, 1859, p. 307).

lire surtout les mémoires qu'ils ont inspirés à Canina et à de Rossi, et se régler par l'induction archéologique plus que par les indices matériels.

En 1858, un souterrain creusé sous l'église de *S. Nicola in carcere*, aida à reconnaître la forme précise des trois temples juxtaposés, qui étaient consacrés à la *Piété*, à l'*Espérance* et à *Junon*. M. Lefuel a fait jadis une belle restauration de ces trois monuments, dont le plus grand fournit exactement ses colonnes et l'entablement de son péristyle à l'église de Saint-Nicolas, tandis que le pied des murs, les bases carrées et les bases rondes des mêmes colonnes se retrouvent dans les caves. Les fouilles n'ont rien ajouté à nos connaissances sur l'élévation des trois édifices et sur leur décoration. Le travail de M. Lefuel conserve donc tout son mérite. Ce serait dans les plans que de nouveaux détails prendraient place et compléteraient les notions scientifiques[1].

Si l'on passe en face, dans l'île du Tibre, on sait que la position des temples de Jupiter et d'Esculape y a été mieux déterminée par des recherches faites au mois d'avril 1854, près de l'église de Saint-Jean. Une inscription dédiée à Jupiter et des objets consacrés au dieu de la santé ont aidé Canina à préciser ces deux points topographiques. Quant aux revêtements et aux sculptures qui imitent la poupe d'un navire et existent encore à la pointe de l'île, ils sont ensablés chaque année au moment des grandes crues, et le courant

[1] Canina, *Ann. del Inst*, 1859, p. 347-356. La restauration de M. Lefuel est de 1843.

rejette sans cesse de nouvelles matières à l'abri de la pointe de l'île : on en voit assez cependant pour s'assurer que le récit des historiens n'est point une fable et que les architectes avaient construit à grands frais cette imitation gigantesque[1] du navire qui avait apporté le serpent d'Épidaure et qu'ils supposaient arrêté dans sa marche et fixé éternellement devant Rome. En 1866, j'ai donné quelque argent aux capucins qui ont leur jardin à la pointe de l'île en les priant de faire enlever les sables qui cachaient les restes de cette décoration si originale. Peu de jours après, j'écoutais Litz, touchant de l'orgue dans l'église d'Ara Cœli, lorsque je me sentis tirer par la manche. Je me retournai et vis un capucin qui me faisait des signes mystérieux. Son visage m'était inconnu. Il me dit tout bas : « *Adesso è ben polita* (Maintenant elle est bien propre). *Chi?* lui fis-je. —*Lei può venire à vederla* (Vous pouvez venir la voir). — *Ma chi?* » car j'étais à cent lieues du sujet. « — *La nave* (la nef), » me répondit le capucin d'un air triomphant. En effet, je revis le lendemain matin les blocs de travertin arrondis comme les flancs d'une galère, le serpent enroulé autour du bâton d'Esculape et sculpté sur le bordage du vaisseau. A une certaine distance, la construction semble s'enfoncer sous les constructions modernes; il faudra démolir le couvent qui s'avance à pic sur le fleuve pour en voir davantage. Quelle idée poétique et décorative à la fois ont eue les Romains! Cette île, assimilée à un navire

[1] Voyez à l'École des beaux-arts la restauration de M. Delaunay, *Ile du Tibre et temple d'Esculape.*

arrêté à jamais sur le Tibre, devait produire un grand effet surtout lorsqu'un obélisque s'élevait en guise de mât au milieu de l'île, et lorsque le temple d'Esculape en occupait la poupe. Sur le mont Cœlius, devant l'église de Santa Maria in Domnica est une petite galère en marbre que Léon X fit disposer sur cette place, en guise de fontaine. Elle rappelle l'île du Tibre, et parait faite d'après ce modèle.

En revenant vers le portique d'Octavie, où l'on travaille aujourd'hui à refaire la petite église pour dégager le grand propylée de ce portique, on doit s'attendre à d'intéressantes découvertes, lorsque la Poissonnerie sera déplacée et l'espace livré aux investigations des archéologues. Déjà en 1861, dans l'intérieur de l'enceinte, on a trouvé des restes de la cella du temple de Junon et une cour de la bibliothèque qui était ornée de colonnes de marbre africain et de marbre de Carysto[1]. De même qu'en 1853, des travaux faits derrière la tribune de Santa Maria soprà la Minerva ont montré que les temples d'Isis et de Sérapis étaient placés aux deux côtés de la principale entrée des Thermes d'Agrippa. Une colonne trouvée en outre en 1856 apprit que la décoration du temple d'Isis était empruntée à l'Égypte; car cette colonne était en granit et ornée de figures gravées en creux.

Mais le temple le plus beau que le hasard ait signalé à l'attention des modernes, c'est le temple de Trajan, Quand on détruisit la petite église de Santa Maria in

[1] Pellegrini, *Scavi del portico d'Octavia* (*Bullet. dell' inst.*, 1861, p. 240-245).

Campo Carleo, on trouva de nouveaux restes du forum de Trajan. En 1849, des fragments de marches de la basilique Ulpienne servirent à fixer l'architecture d'un des trois petits portiques qui précédaient les trois entrées du forum. On trouva même des fragments de la frise qui couronnait les portiques latéraux; supportés par quatre colonnes comme celui du milieu, ils étaient surmontés par des statues d'esclaves daces, comme les arcs de triomphe. Il n'est pas inutile de rappeler le plan de cet ensemble magnifique, imaginé par l'architecte Apollodore de Damas. D'abord un grand forum s'étendait du pied du Capitole au pied du Quirinal : l'extrémité demi-circulaire de ce forum, la décoration des deux étages en brique, les galeries, les boutiques, les escaliers, le trottoir, le dallage même de la place existent admirablement conservés. On les voit en pénétrant dans la maison n° 6 de *la Salita del Grillo*[1]. Ensuite se présentait la basilique dont les colonnes de granit sont en partie dégagées[2], et un petit portique avec une cour rectangulaire, qui avait 24 mètres de longueur sur 18 de largeur. Plus tard on démolit le côté septentrional de ce portique, lorsqu'on érigea la colonne Trajane au milieu de cette cour et lorsqu'on éleva à Trajan un temple de huit colonnes sur la façade qui, par la perspective ouverte, complétait la décoration. C'est ce temple dont les morceaux gigantesques ont

[1] Ces ruines sont désignées, à Rome, sous le nom de *Bains de Paul Émile*, sans qu'on en puisse soupçonner la raison. M. Morey a fait, en 1835, des dessins et des restitutions graphiques du forum de Trajan.

[2] M. Lesueur, pensionnaire de l'Académie, a fait une restitution de la basilique Ulpienne en 1823.

été retrouvés dans l'hiver de 1866. Le plan antique de Rome, encastré dans l'escalier du musée du Capitole, nous apprend que le temple de Trajan était entouré d'un mur avec des colonnes en saillie, se détachant sur le mur en guise de pilastres, reliées à lui par un entablement commun. Les colonnes de l'enceinte étaient donc plus petites que celles du temple. Or le possesseur du palais Valentini (jadis Impériali) sur la place des Saints-Apôtres, faisait creuser dans sa cour les fondations d'un bâtiment qu'il voulait ajouter au palais. Les ouvriers trouvèrent, à 5 mètres de profondeur, d'abord une colonne cannelée en marbre blanc, une autre colonne du même marbre, beaucoup plus grosse, une corniche sculptée sur trois faces, comme la corniche du *Forum transitorium* de Nerva, d'autres morceaux d'une frise, ornée de magnifiques rinceaux corinthiens sur ses trois faces et un chapiteau corinthien qui avait plus de dix palmes de hauteur. Comme ils l'avaient extraite tout à fait du sol, on a pu admirer une corniche merveilleuse, dont les oves, les denticules, les perles, les détails divers, étaient sculptés avec une précision, une fermeté, une pureté qui attestent que les architectes de cette renaissance, qui correspond au règne de Trajan, copiaient religieusement les plus beaux monuments de la Grèce et d'Athènes, s'attachant moins à l'invention qu'à un soin infini d'exécution.

A la première nouvelle de cette trouvaille, tous ceux qui aiment les arts accoururent au palais Valentini. On pressa son possesseur, on le supplia de faire ou de

laisser faire dans sa cour des fouilles qui promettaient des résultats aussi éclatants que certains. Tout fut inutile : les marbres furent cachés, les fondations établies à la hâte, la terre rejetée, et l'on n'entendit plus parler du temple de Trajan. Je l'ai vu, cependant, je suis descendu dans la tranchée où le grand chapiteau corinthien était enfoui au-dessus d'autres fragments. Il est évident que là est l'angle du temple, que c'est le chapiteau d'angle qui a reparu, et que la colonne de proportion plus petite, couchée à côté d'une colonne plus grande, est la colonne du portique adossé au mur d'enceinte. Les autres ruines restent enfouies de nouveau, et qui sait pour combien de siècles?

Il est un lieu, du moins, où les fouilles sont conduites avec liberté et avec régularité, c'est le Palatin, ou, pour parler exactement, ce sont les jardins Farnèse. Car il ne faut pas croire que l'empereur Napoléon III ait acquis toute la colline et que Rosa puisse porter partout ses investigations si pénétrantes et si justement récompensées.

Le Palatin est divisé en quatre grandes propriétés : 1° Le couvent des Capucins qui regarde le mont Cœlius et le Colisée : là tout est immuable ; 2° le jardin du collége des Irlandais qui a été acheté par le pape et où l'on a fait des fouilles récemment ; 3° la villa *Mils*, acquise par les religieuses de la Visitation et devenue inaccessible aux visiteurs ; 4° les jardins Farnèse, cédés par François II à Napoléon III.

Le point le plus intéressant pour l'histoire comme pour l'archéologie, c'est la villa *Mils*. Là étaient, non-

seulement la maison d'Auguste[1], mais le temple d'Apollon Palatin et la Bibliothèque palatine. C'est précisément là qu'il est interdit de fouiller et même de pénétrer. M. Guidi, qui a fait des fouilles pour son compte à côté des thermes de Caracalla et retrouvé des habitations, des mosaïques, des restes antiques, sur lesquels l'immense masse de ces constructions avait été fondée à la hâte, M. Guidi a essayé de pénétrer sous la villa Mils, du côté du jardin des Irlandais. C'était lui qui faisait des recherches dans ce jardin, aux frais du pape, en 1865 et en 1866. Il avait déblayé quelques salles du palais de Septime-Sévère et de ses successeurs, reconnu l'Hippodrome palatin, qui répond exactement à la surface du jardin moderne, et trouvé un passage souterrain qui s'enfonçait perpendiculairement dans la direction de la villa Mils. Il a fait vider le souterrain, espérant obtenir une communication secrète avec les chambres enfouies de la maison d'Auguste. Les pauvres religieuses de la Visitation ont échappé au danger de ce bris de clôture d'une espèce si imprévue : au bout d'un certain nombre de mètres le souterrain était effondré. En vain M. Guidi l'a recherché plus loin, au pied même du mur du couvent ; il n'a pu en découvrir la trace.

Du côté opposé, la villa Mils n'a pas été serrée de moins près par Rosa. L'agent de l'empereur et l'agent du pape tendaient au même but : je laisse aux politiques le plaisir de trouver l'explication de cette

[1] Voyez à l'École des beaux-arts la restauration de M. Clerget, alors pensionnaire de l'Académie.

rivalité. Toute la partie du jardin Farnèse qui longe la villa a été d'abord attaquée, déblayée par Rosa. Hélas ! rien de la maison d'Auguste ne dépassait la mystérieuse enceinte. En échange, d'importantes découvertes ont été faites, et Rosa ne doit pas en être moins fier, car il a conduit les travaux avec une intelligence, un amour et un respect de l'antiquité, une méthode d'investigations qui l'ont fait élire par l'Institut de France un de ses correspondants.

D'abord ont été retrouvées deux voies antiques qui bordaient les divers palais des Césars et dont les blocs polygonaux marquent la direction : l'un partait de la voie sacrée pour monter au palais des Flaviens, c'est-à-dire aux salles destinées aux réceptions, aux banquets et aux représentations officielles (*ædes publicæ*) ; l'autre longeait le pied du Palatin, tournait vers le Vélabre et menait au grand cirque, en passant sous les constructions ajoutées par Caligula, Néron et leurs successeurs. Dans ces immenses salles, qu'on achevait de déblayer en 1866, il y a des restes de stucs et de peintures ; il y a surtout des dispositions architectoniques très-curieuses, notamment une sorte de balcon courant, dont la balustrade en marbre a été remise en place, et qui paraît le commencement de ce fameux pont bâti par Caligula entre le Palatin et le Capitole, détruit par Claude. La fraction intérieure et inhérente à l'architecture du palais a subsisté, parce qu'elle ne blessait ni les habitudes ni la vue du public. Le passage couvert, suspendu dans les airs comme un aqueduc, qui unit

le Vatican au château Saint-Ange, citadelle de la Rome moderne, n'est pas sans analogie avec le pont de Caligula, et a été inspiré vraisemblablement par ce souvenir.

La partie des fouilles la plus complète et la plus attachante, c'est le palais public construit par les Flaviens. Le plan est large et d'une grande clarté. Le péristyle, avec son dallage et les bases de colonnes en place, la basilique où se rendait la justice, la salle du trône, le *lararium*, la salle des festins, avec ses larges fenêtres et un charmant nymphée, qui de chaque côté égayait les convives, la tribune impériale dont le sol est encore revêtu de marbres précieux, une série de salles plus petites, d'une disposition savante, de telle sorte que dans chaque salle se retrouve l'exèdre, recommandé par Vitruve, pour faciliter les plaisirs de la conversation et les discussions des philosophes, tout est expliqué, évident, éloquent comme dans une maison de Pompéi, mais sur une grande échelle, avec un caractère monumental, avec un luxe de marbres et de matières qui annonce la présence des empereurs. Ce sera là un très-beau sujet de restauration pour nos pensionnaires architectes. Enfin, c'est en dégageant récemment l'atrium et l'escalier qui montait au palais que Rosa a découvert le fragment du mur de la Rome primitive et la porta Mugonia, qui servaient de fondations et de soutien à cet escalier. Du même coup était apparu le grand noyau en blocage du soubassement du temple de Jupiter Stator, respecté comme tous les lieux sacrés, mais compris dans l'enceinte du palais.

Les constructions des Flaviens sont établies sur l'ancienne vallée du Palatin, sur l'*Intermontium*, qui, au temps de la république, était occupé par les maisons des patriciens. Or, une fois ces maisons acquises, les empereurs, au lieu de les démolir, en ont fait des fondations pour les édifices nouveaux. Ils ont raffermi, étayé, comblé des maisons républicaines jusqu'au second étage, et, après avoir formé ainsi un plateau égal, ils ont commencé à bâtir par-dessus. Déjà, à l'aide de puits creusés par Rosa, on voit quelques murs de ces substructions vénérables. Lorsqu'il sera possible plus tard de les vider et d'y circuler, on peut s'attendre aux observations les plus intéressantes.

La maison de Tibère[1], qui occupait l'angle du plateau qui regarde le Capitole et le forum, n'a pas encore été fouillée; on ne connaît encore que l'entrée, les casernes des gardes et le petit escalier qui étaient sur le derrière, du côté de l'Aventin. Dans cette partie du Palatin, on voit, dégagés par M. Rosa, le petit monument où s'assemblaient les augures, le temple de Jupiter Propugnator, l'Académie où s'assemblaient les beaux esprits du temps et dont les siéges sont encore faciles à compter.

Quant aux objets d'art qui ont été recueillis, ils remplissent déjà un petit musée qui est à l'entrée des jardins Farnèse. Des chapiteaux et d'admirables détails

[1] Je ne parle pas ici de la maison de Livie, qui est voisine, et des peintures remarquables qu'on y a trouvées, parce que cette découverte a été faite en 1869. Je ne m'occupe que de la période qui s'étend de 1846 à 1866.

d'architecture, des médailles, des vases de verre, des stucs peints, des terres cuites, sont disposés dans un ordre excellent et préservés. On remarque de beaux Hermès, à têtes affrontées, qui semblent copiés sur les doubles Hermès d'Athènes, un Cupidon mutilé d'un caractère exquis et surtout un torse de Bacchus ou de Faune, d'un ciseau aussi grec que le paros qui a servi au sculpteur. On trouve rarement de tels débris sur le Palatin, qui a été pillé à diverses époques et que les Farnèse ont retourné de fond en comble, en faisant et refaisant leurs jardins. Mais le résultat le plus édifiant de travaux aussi méthodiquement conduits, c'est la connaissance du vaste ensemble qu'on désigne sous le nom de *Palais des Césars* et qui était plutôt la réunion des résidences construites successivement, sans plan et sans lien, par les empereurs: la maison d'Auguste, la maison de Tibère, les additions de Caligula et de Néron, le palais officiel des Flaviens et dans la partie opposée les vastes et fastueuses constructions de la famille de Septime Sévère, qui méritent aussi d'être déblayées un jour, et qui seront alors une des ruines les plus saisissantes de Rome par leur énormité.

Si des résidences impériales on passe aux habitations privées, il est convenable de rappeler qu'en 1858 on a trouvé sur l'Aventin, auprès de Sainte-Balbine, des ruines de thermes et de maisons qui ont appartenu à Fabius Chilon, personnage du temps de Caracalla; qu'au mois de juillet de la même année, dans la septième région et près de l'ancien marché aux porcs, une autre maison a été reconnue, sous le palais Poten-

ziani dans la Via dei Lucchesi; que pendant la construction de la gare du chemin de fer, on a découvert également des thermes, des salles ornées de stucs et de peintures, qui faisaient partie d'une ou de plusieurs riches maisons : quelques débris se voyaient encore en 1866, lorsqu'on arrivait en chemin de fer, sur la droite, après le mur de Servius Tullius, dans l'escarpement des terrains que traverse la voie ferrée.

Mais les constructions les plus intéressantes dans ce genre qui soient récemment sorties du sol sont celles qui sont enfouies sous l'église de Sainte-Anastasie. Je ne fais que citer en passant la reconnaissance par M. Guidi, de la position des jardins légués par Jules César au peuple romain[1], et des traces d'un temple élevé à Bélus, du même côté, par les habitants de Palmyre[2]. J'arrive aux fouilles de Sainte-Anastasie, que Fiorelli n'a fait que mentionner et qui méritent plus d'attention.

L'église est au pied du Palatin, sous l'angle qui regarde le temple de Vesta, l'arc de Janus et l'embouchure de la Cloaca Massima. En 1857, en creusant les fondations du tombeau de l'illustre cardinal Mai, on découvrit un gros mur, d'un caractère très-ancien. Le gouvernement pontifical fit entreprendre des travaux assez difficiles à conduire, parce qu'il fallait pénétrer sous les fondations de l'église; le manque d'argent a empêché, d'ailleurs, de les étendre autant qu'on l'au-

[1] Dans la vigna Bonelli, à un demi-mille de la porte Farnèse.

[2] Visconti, *Escavazioni della vigna Bonelli* (*Ann. Instit.*, 1860, p. 415).

rait voulu. Néanmoins tout a été ordonné pour le mieux et un escalier à ciel ouvert permet aux visiteurs de descendre dans les souterrains qui répondent au sol antique. Le regard est frappé d'abord par une voie publique, dallée en polygones de lave; cette voie séparait le grand cirque de constructions plus récentes. Ces constructions sont des salles régulières, juxtaposées, bâties en briques, d'un appareil très-soigné, qui ne peut aller plus bas que le règne des Flaviens; on dit à Rome qu'elles appartenaient au palais des Césars, ce qui ne peut même supporter l'examen. Chaque salle a sa façade sur la rue, avec une immense baie qui rappelle tout à fait les boutiques de Rome moderne. Au-dessus de cette ouverture, qui correspond à la largeur de la salle, est une fenêtre assez petite. Dans l'intervalle de deux de ces baies est une porte avec un escalier qui conduisait aux étages supérieurs, car le premier étage est seul conservé et sert de support à l'église. Il est évident que nous avons là une rue de Rome, avec ses boutiques et ses demeures privées, conservées comme à Pompéi; le rapprochement avec une rue moderne de Rome et la disposition des *botteghe* dans le rez-de-chaussée de maints palais romains se présente aussitôt à la pensée et montre la force de la tradition. Enfin, derrière ces salles, si neuves qu'on dirait qu'elles ont à peine servi, et en descendant à un sol plus bas, on se trouve en face d'une belle muraille, bien conservée, composée d'assises de tuf volcanique alternativement carrées ou plus longues que hautes, taillées avec le plus grand soin, superposées sans ci-

ment. Comme les salles de l'époque impériale ont été adossées à cette muraille, elles l'ont cachée et admirablement protégée. J'oubliais de dire qu'au moment où les fouilles s'arrêtent, on voit commencer un angle saillant, qui ressemble au côté d'une tour ou au parement d'un grand contre-fort. De nouveaux travaux de dégagement jetteront seuls quelque lumière sur ces débris imposants qui paraissent remonter aux plus beaux temps de la république. Bien que les savants romains nomment Romulus et l'enceinte de Roma quadrata, ils sont contredits par les débris mêmes que je citais plus haut, qui appartiennent aux fortifications primitives et qui bordent la crête du Palatin. Le plus sage est d'admirer ces belles ruines et d'attendre qu'elles nous révèlent leur secret. Quant aux boutiques anciennes qui bordent la rue, elles ont pu être reconstruites soit sous Tibère, après l'incendie du quartier du grand cirque, soit sous les Flaviens, lorsqu'ils réduisirent les proportions insensées du palais de Néron et rendirent au public une partie des terrains. La construction de boutiques qui pouvaient se louer est assez conforme aux idées fiscales de Vespasien.

Une autre église a donné lieu à des excavations qui ont révélé tout un monument auquel elle était superposée : je veux parler de Saint-Clément. Tout le monde croyait que l'église de Saint-Clément remontait au cinquième siècle, puisque le pape Zozime la qualifie déjà de *basilique* en 417, puisqu'elle est mentionnée également par le pape Léon Ier, en 449, dans une lettre au patriarche de Constantinople. On supposait donc que

l'église actuelle, restaurée après les dévastations des Normands, était à peu près l'église primitive, avec son plan et ses dispositions principales, respectées par Pascal II, son restaurateur.

Déjà en 1847, le père Mullooly, dominicain irlandais, avait observé sous la sacristie de l'église des colonnes et des traces de peintures qui annonçaient un édifice inférieur. Les événements politiques arrêtèrent ces premières fouilles, qui ne furent reprises que dix ans plus tard, en 1857. Les dominicains ont fait des quêtes, réuni une somme assez considérable, fouillé sur une grande échelle, et retrouvé au-dessous de leur charmante église la basilique primitive, qui avait un portique ou porche en avant de son entrée et que deux rangs de colonnes divisaient en trois nefs. Ces colonnes sont encore à leur place, elles ont été tirées de monuments antiques, elles sont de marbre jaune, de marbre africain et d'autres matières très-rares, jamais elles n'ont été renversées, non plus que les murs et les divisions de la basilique. Voici ce qui est arrivé.

Après l'incendie et le pillage de Rome par Robert Guiscard, en 1084, le sol s'est trouvé singulièrement exhaussé par les cendres et les ruines. Les murs de la basilique elle-même étaient ébranlés, les parties supérieures détruites par le feu : on se résolut donc à la reconstruire ; mais, afin de ne pas profaner l'ancien sanctuaire, on le consolida, on adossa aux colonnes des piliers très-épais, on multiplia les contre-forts, et, sur ce vaste soubassement, on éleva l'église actuelle, qui est superposée à l'ancienne basilique. Malgré ces précau-

tions, on s'aperçut, après la construction, de quelque danger et l'on combla entièrement l'église inférieure qui s'effaça peu à peu des souvenirs.

Ainsi, ce que nous avons admiré longtemps comme une des églises les plus anciennes de Rome ne remonterait qu'au onzième ou qu'au douzième siècle. Cela serait difficile à expliquer si je n'ajoutais bien vite que les ambons, le candélabre pascal, le pavement, les marbres précieux, la chaire pontificale, tout le matériel, en un mot, a été soigneusement enlevé de la basilique condamnée et replacé dans l'église supérieure. Or ce qui imprime un caractère si particulier à Saint-Clément, ce sont précisément ces dispositions intérieures et ces détails charmants de l'ancien culte chrétien ; c'est aussi ce qui a dû causer l'erreur prolongée des archéologues.

Grâce à l'absence de lumière et à la terre qui remplissait la basilique récemment déblayée, les anciennes fresques ont été conservées en partie ; celles qui sont du huitième et du neuvième siècle sont surtout visibles et curieuses pour les costumes. On y voit saint Clément célébrant la messe, saint Alexis, caché et misérable dans le palais de son père et reconnu seulement au moment de mourir. Mais les peintures les plus remarquables ne sont plus malheureusement qu'un débris : ce sont deux têtes de grandeur naturelle, restes d'une fresque véritable qui devait remonter à l'origine même de la basilique. La tradition romaine y vit encore, il y a de la grandeur, de la simplicité et comme un dernier souffle de l'art païen. Peut-être les fouilles qu'on doit pour-

suivre amèneront-elles d'autres découvertes. Quand j'étais à Rome, en 1866, on arrivait à un troisième étage de constructions souterraines ; un grand mur en péperin paraissait sous les fondations de la première basilique. Les Romains parlaient du palais de Tarquin l'Ancien : ce mur paraissait du temps de la république.

Pourquoi Fiorelli n'a-t-il pas mentionné cette remarquable découverte ? est-ce parce qu'elle a été faite par des dominicains? est-ce aussi parce qu'elles concernent des antiquités chrétiennes, que les fouilles du savant de Rossi sont passées sous silence? Fiorelli dit que les antiquités chrétiennes ne sont pas dans son programme[1]; alors c'est le ministre qui a tracé le programme qu'il faut blâmer. L'amour de la science, je ne crains pas de le répéter pour la seconde fois, ne comporte rien d'exclusif : il faut apprécier sans partialité tous ceux qui travaillent à l'édifice et rendent à l'humanité ses monuments enfouis ou ses annales perdues. De Rossi est donc au-dessus de tout éloge. J'avoue que je loue le père Mullooly, qui par sa persévérance a fait reparaître une basilique enfouie, encore plus volontiers que le roi Ferdinand II, qui ne laissait exhumer de temps à autre une maison de Pompéi que pour amuser les illustres visiteurs qu'il recevait à Naples.

Il est vrai que les découvertes de de Rossi sont consignées dans son grand ouvrage[2] et dans le *Bulletin*

[1] « Non rientrano nei confini prescritti a questa relazione, » (p. 83).
[2] *Roma sotterranea christiana* Roma, 1864.

qu'il rédige seul et publie tous les mois[1]. Mais, s'il est impossible de les rappeler avec exactitude dans une courte analyse, du moins Fiorelli aurait-il pu les mentionner dans leur ensemble et rappeler la renommée précoce qu'elles ont acquise à leur auteur. Il pouvait citer aussi le musée chrétien, qui a été formé par de Rossi, dans le palais de Saint-Jean de Latran, et qui offre à l'étude une série de sarcophages couverts de sculptures, et une collection d'inscriptions recueillies dans les catacombes.

Le cimetière du pape Calixte a été surtout exploré par de Rossi; il en a fait connaître les cinq étages qui s'enfoncent peu à peu sous le sol, par des escaliers ou des rampes, et ne s'arrêtent qu'au niveau des eaux. Il suffit d'indiquer quelles sont les principales découvertes qu'y a faites de Rossi; la crypte du pape Eugène avec l'inscription du pape Damase, gravée sur le marbre par son artiste favori Furius Dionysius Philocalus, le caveau des onze papes, pressenti par une admirable suite de déductions archéologiques et retrouvé après cinq mois de recherches[2]; le *Polyandrium*, ou ossuaire de quatre-vingts martyrs dont les restes ont été recueillis dans un profond sarcophage, l'escalier *perdu*, c'est-à-dire l'escalier qui traversait des couches de pouzzolane trop friable, de sorte que les chrétiens ont renoncé à disposer les tombes de ce côté, la crypte du pape Corneille avec l'inscription qui le qualifie de *martyr*

[1] *Bulletino di archeologia christiana*. Roma, 1863.

[2] Quatre inscriptions ont été retrouvées; *Antéros* et *Lucis* ou *Lucius* y sont nommés.

et d'*episcopus*, la crypte de Lucine, publiée avec tant de soin et d'explications dans le premier volume de *Rome souterraine*, etc.

D'autres catacombes ont récompensé aussi les efforts du courageux explorateur. Celle de Flavia Domitilla lui a révélé un fait capital, contraire à des préjugés répandus, à savoir l'accès régulier, architectural, public, accepté et surveillé par la police impériale des cimetières chrétiens L'évêque de Rome, chef du *collége funéraire* reconnu et respecté par la loi, faisait ensevelir les morts légalement et librement. De Rossi a toujours soutenu cette thèse qui est maintenant victorieuse. J'étais à Rome quand on découvrit l'entrée de la catacombe de Flavia Domitilla sur la voie antique (*via Prænestina*), avec une façade en briques d'un bel appareil, une corniche, un grand encastrement au-dessus de la porte pour contenir l'inscription disparue. En avant, à droite et à gauche, des bancs continus et la décoration d'une salle voûtée annoncent l'habitude des repas funèbres que célébrait dans les premiers siècles le collége chrétien ; à gauche est un puits profond et la fontaine qui étaient l'accompagnement d'un véritable triclinium de ce genre. Puis le grand corridor voûté, en pente, décoré de stucs, de guirlandes de vigne et de génies, coupé par un premier carrefour en forme de croix, s'enfonce dans les profondeurs de la terre et conduit à des cryptes et à un labyrinthe qui surpasse en étendue celui du pape Calixte.

Prétextat n'a point été martyr, mais il a donné son

domaine (*prædium*) sur la via Appia, pour y enterrer les chrétiens. Par reconnaissance les chrétiens avaient donné son nom à la catacombe. Là encore, de Rossi a cherché avec sa lucidité et sa persévérance accoutumées les tombes de saint Janvier, de ses deux diacres et du tribun Quirinus, mentionnées par les auteurs des premiers siècles La salle de Saint-Janvier est connue; l'inscription gravée par l'ordre du pape Damase, le grand régulateur des pèlerinages aux catacombes, est avant la porte. Jadis il y en avait une sur l'archivolte. La salle funéraire offre la même entrée que la catacombe de Flavia Domitilla, cette parente de l'empereur Vespasien, qui a été cause du martyre de Nérée et d'Achillée ses gardiens. La façade est semblable, sauf le triclinium; la corniche, également en briques, a dû être revêtue de stucs; en un mot, le caveau souterrain a été construit comme s'il avait été apparent. C'est une architecture non cachée, visible, qui appelle les regards, qui ressemble à l'architecture pratiquée alors sur la surface du sol. Le cimetière commun commence plus loin, après ce corridor consacré par de pieux souvenirs, et multiplie ses réseaux à travers le tuf volcanique parcimonieusement taillé. Si des *loculi*, c'est-à-dire des ouvertures rectangulaires de la longueur d'un cadavre, ont été pratiquées plus tard dans la crypte de Saint-Janvier et ont coupé les peintures, ces absurdes dévastations ont été commises après Constantin, à l'époque où le clergé cessa de surveiller le travail des catacombes et où les fossoyeurs vendaient eux-mêmes les places auprès des martyrs; c'est pourquoi l'on ne voit

plus que la tête du Bon Pasteur portant sa brebis et le mât ainsi que deux matelots du navire qui portait Jonas.

La crypte du tribun Quirinus a été cherchée il y a deux ans ; le comte de Richemont avait remis la somme nécessaire pour déblayer le caveau que de Rossi supposait contenir les restes du martyr. La façade donne sur le même corridor que celle de Saint-Janvier ; les briques sont belles, les joints soignés, la construction annonce la fin du premier siècle ou le commencement du deuxième. Que d'heures rapides nous avons passées ensemble, de Rossi, M. de Richemont et moi, regardant les ouvriers qui remplissaient de débris les paniers enlevés ensuite avec une corde par les *lucernaires*, et avançant peu à peu dans la crypte comblée jusqu'au sommet ! Malheureusement nous nous aperçûmes bientôt que la surface de la voûte, taillée dans le tuf, s'était effondrée et n'offrait plus ni stuc ni peintures ; des constructions latérales, irrégulières avaient été ajoutées. Quand le sol lui-même fut dégagé, nous vîmes l'arc triomphal et la place du sarcophage en face du spectateur, qui primitivement n'entrait pas : l'arc triomphal se présentait sur le corridor. Plus tard on creusa pour agrandir ce lieu vénéré ; on fit de l'arcade une porte ; on pratiqua un grand caveau pour y enterrer les fidèles aussi près que possible du martyr, dont le sarcophage fut reporté dans le fond du caveau.

Je serais entraîné trop loin si j'essayais de décrire les progrès que l'archéologie des catacombes doit à

de Rossi. Je renvoie à son Bulletin et à son ouvrage.

Après avoir rappelé les sépultures chrétiennes, il est juste de dire quelques mots des tombeaux païens qui ont été reconnus dans ces vingt dernières années et qui sont marqués par l'art d'une empreinte plus brillante. La via Appia, bordée de plusieurs rangs de tombeaux, a été déblayée depuis le tombeau de Cæcilia Metella jusqu'au douzième mille de Rome, il faudrait, pour suivre ce minutieux itinéraire à travers les morts, un traité spécial. Aussi Canina, qui a dirigé ces fouillles par l'ordre du gouvernement pontifical, avait-il publié une description et une restitution des principaux monuments de la via Appia. Aujourd'hui la via Appia est un véritable lieu de pélerinage. Les chevaux et les voitures la parcourent comme dans l'antiquité; la beauté des points de vue s'ajoute à la poésie des ruines. Les tombeaux les plus considérables étaient connus et apparents depuis des siècles, mais ruinés, dépouillés de leur décoration et de leurs revêtements, réduits au noyau de blocage dont les modernes n'ont pu tirer aucun parti. En enlevant la terre qui recouvrait le sol antique, on a retrouvé les débris d'architecture, les inscriptions qui pouvaient jeter de la clarté et de l'intérêt sur quelques-uns des monuments. Les tombeaux de Licinius, d'Hilarius Fuscus, de la famille Secundina, de Q. Apuleius Pamphilus, de Rabirius Hermodorus, d'Uséas, première prêtresse d'Isis, de M. Cæcilius, de Pompeia Attia, de Teidia, de Septimia Galla, de Sergius Demetrius, marchand de vin au Vélabre, ne rappellent

pas les noms historiques que l'on s'attend à retrouver peut-être. La plupart datent de l'empire, nonpas qu'ils aient remplacé ceux des familles éteintes depuis des siècles, mais parce que les patriciens avaient leurs tombeaux et leurs terrains de sépulture aux portes de Rome, dans l'enceinte agrandie par Aurélien. Toutefois, voici au septième mille le tombeau de la famille Aurélia, famille illustre ; il est circulaire sur un soubassement quadrangulaire, plus grand que la tour de Cæcilia Metella, exhaussé d'un étage et restauré dans le premier siècle de l'empire par un Cotta dont l'inscription garde encore le nom ; voici le tombeau de l empereur Gallien, vers la fin du neuvième mille. Il faut reconnaître toutefois que la richesse l'emportait sur l'illustration et que la voie Appienne nous révèle surtout des noms obscurs ou des noms de parvenus. Tels sont Lollius Dionysius, argentier de la région Esquiline, Atilius Evhodus, marchand de perles (ou plutôt de verroterie) sur la voie Sacrée, Julius Evhodus, dispensateur de Claude, P. Decumius, avec les deux rats qui justifient de son surnom de *Philomusus* (*mus*), Q. Cassius, fournisseur de marbres, etc. Le livre de Canina, quand on le lit avec attention, suggère les réflexions les plus bizarres et ajoute à l'intérêt du sujet des aperçus sur l'état de la société romaine qui se présentent à l'esprit du lecteur [1]. C'est de 1851 à 1853 que les fouilles ont été conduites avec le plus d'activité. La découverte la plus remarquable est celle

[1] En 1856, M. Ancelet, pensionnaire de l'Académie de France, a dessiné une restitution de la via Appia et de ses monuments.

du temple de Mars hors les murs, dans la vigna Marini.

Le columbarium, cette catacombe des grandes maisons païennes, ou cette spéculation d'un entrepreneur, est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le décrire. Les exemples particuliers ajoutent bien peu à nos connaissances antérieures du type général. On en a trouvé un certain nombre depuis vingt ans, d'abord sur la via Appia même. Campana en a ouvert près de l'ancienne porte Capène, ceux de la villa Pamphili sont plus vantés, parce que les promeneurs s'y trouvent naturellement portés ; celui de la villa Volkonski, bâti par l'affranchi Eutychius, a été retrouvé par hasard en 1866; le plus remarquable est celui de la villa Pamphili qui est décoré de paysages et de caricatures. On montre aussi le columbarium de la vigna Codini, découvert en 1853, au-dessus de la crypte des Scipions, dont une partie inconnue avait été signalée en 1852. En 1846, on avait retrouvé un tombeau appartenant à la famille Fonteia, hors de la porte Majeure; celui de la famille Caucilia, enrichi de marbres, sur la voie Labicane ; celui de la famille Sempronia, sur les pentes du Quirinal.

Mais les tombeaux les plus remarquables, au point de vue de l'art, sont ceux que Fortunati a découverts sur un embranchement de la voie Latine[1], à deux milles environ de la porte Saint-Jean-de-Latran. Dans un site

[1] Lor. Fortunati, *Relazione generale degli scavi et scoperte fatte lungo la via Latina*. Roma, 1859. L'Institut archéologique de Rome a publié plusieurs planches avec le dessin exact des stucs et des peintures.

désert, d'où la vue de la campagne de Rome est admirable, Fortunati, qui était guidé par l'esprit de spéculation et qui s'est enrichi, en effet, par sa découverte, a fait reparaître la voie oubliée, avec son dallage polygonal et ses trottoirs. A droite et à gauche sont des tombeaux et surtout plusieurs salles sépulcrales admirablement conservées. La première de ces chambres était précédée d'un portique tétrastyle et d'un vestibule d'où descendait un double escalier conduisant au caveau. Ce caveau est spacieux, voûté, couvert de stuc avec reliefs, d'une fraîcheur telle qu'ils paraissent sortir du moule. Les compartiments sont alternativement carrés et circulaires; il n'y a jamais eu de couleurs, mais les reliefs nous portent au milieu de Pompéi, non-seulement par leur style, mais par la nature et la disposition des sujets. Ce sont des Néréides montées sur des Tritons, des Hippocampes et divers monstres marins; ce sont des danseurs et des danseuses, des génies, des cygnes; d'élégantes arabesques, en relief également et sans couleur, relient tous les compartiments. La grande lunette du fond et l'arceau de l'entrée sont décorés de la même manière : trois danseuses qui soulèvent une légère guirlande en sont le motif principal. Le seul défaut de ces stucs, qui sont à effet et exécutés rapidement, comme l'était d'habitude la décoration des tombeaux, c'est une certaine sécheresse. Par là, nous sommes avertis que l'époque est postérieure à celle de Pompéi et aux beaux siècles de l'art romain. La tradition seule survit. En effet, les empreintes et les inscriptions qu'on lit sur les briques du monument,

sont de l'an 160 après J.-C., c'est-à-dire de la dernière année du règne d'Antonin le Pieux.

Du côté opposé de la voie Latine, on voit, au niveau du sol, les restes d'un *triclinium* qui servait aux repas funèbres, comme le triclinium tétrastyle du tombeau qui est en face. Un escalier mène aux chambres souterraines qui se suivent, mais sont d'un aspect très-différent. La première, remplie plus tard par des constructions et des urnes de peu d'intérêt, nous apprend seulement que ce tombeau était celui des *Pancratii*, famille qui ne devint illustre que dans les derniers siècles de Rome. La seconde, qui est d'une époque antérieure, a été le centre et le but de toute la construction. Elle est grande, décorée avec une certaine profusion de peintures et de stucs en relief qui se détachent sur des fonds rouges, bleus et jaunes. Les stucs représentent le jugement de Pâris, Ulysse et le palladium, Achille à Scyros, Philoctète à Lemnos, Priam réclamant le cadavre d'Hector aux pieds d'Achille, Hercule jouant de la lyre en présence de Minerve, de Diane et de Mercure, tandis qu'un satyre assis l'accompagne sur la double flûte. Il faut renoncer à décrire les figures isolées qui remplissent les compartiments plus petits, Dieux, Héros, Génies, Victoires, Centaures, masques tragiques, etc. La peinture s'est unie à la sculpture pour compléter l'ornementation et faire ressortir les portiques en perspective, les arcs de fleurs, les guirlandes d'encadrement qui rappellent encore les peintures de Pompéi et les maisons romaines du premier siècle. Enfin, les arêtes de la voûte séparent et motivent

à leur naissance huit paysages peints avec esprit et d'une charmante fantaisie : ce sont des troupeaux au milieu d'arbres et de rochers, des navires attachés au rivage, des temples entourés de leur bois sacré. Tout est d'une petite proportion, légèrement indiqué, mais vivant, animé par de nombreux personnages. Au milieu de ce beau mausolée est un grand sarcophage de marbre, séparé en deux compartiments, où l'on a retrouvé les deux squelettes. Le sarcophage est gigantesque, sans ornements, et son couvercle affecte une forme pyramidale. Il semble que la grossièreté calculée du tombeau contraste avec son entourage. Peut-être la mort de ceux qui l'avaient fait préparer a-t-elle empêché de le sculpter : les héritiers auront trouvé que la dépense était déjà trop considérable.

Parmi les sarcophages qui remplissaient ce double caveau, plusieurs étaient sculptés ; sur l'un, l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte était retracée ; une autre représentait diverses scènes de la vie d'Œdipe. De même, il faut citer en finissant, la frise d'un monument funéraire, trouvé sur la voie Labicane en 1848, et attribué aux *Aterii*. Cette frise représente la toilette du mort, son exposition dans sa maison, cinq édifices devant lesquels passe le cortége, l'érection d'un obélisque, la construction du tombeau.

CHAPITRE III

ROME — LES ŒUVRES D'ART

Les monuments ne sont pas les seules nouveautés qui frappent l'attention des voyageurs à Rome. Les objets d'art sortis du sol récemment ont eu plus de retentissement encore ; s'ils sont peu nombreux, surtout dans la peinture, ils ont une importance qui compense leur petit nombre.

Les découvertes faites en 1849 par Canina[1] dans le Trastevere (*Vicolo delle palme*) enrichirent à la fois le musée du Vatican et celui du Capitole. On déposa au Capitole, dans une des salles basses, un cheval de bronze, dont les jambes avaient fléchi sous le poids des ruines qui l'écrasaient et dont le cavalier n'a pu être retrouvé, ainsi que la partie antérieure d'un taureau, également de bronze, qui est d'un style pur, ferme, digne de l'art grec. On mit à la place d'honneur, dans le *Braccio nuovo* la statue de marbre d'un athlète qui s'essuie avec le strigile et où l'on ne peut pas ne point reconnaître

[1] *Bull. dell' Inst.*, 1849, p. 161-169 ; 1850, p. 108-112.

l'*Apoxyomène* de Lysippe. La conservation de ce marbre est extraordinaire ; aussi conçoit-on l'entraînement de Canina, qui voulait y reconnaître l'original de Lysippe. Malheureusement Pline dit formellement que l'original était en bronze, et l'immense tenon qui soutient le bras levé de l'athlète prouve encoe mieux qu'une pose aussi dangereuse pour une statue de marbre n'avait pu être conçue que pour une statue de métal. L'élégance des proportions, la finesse des formes, une certaine sécheresse nerveuse, l'étude de la réalité, les caractères de cette copie traduisent fidèlement l'idée que nous nous faisons du talent de Lysippe ; ils confirment le jugement des auteurs anciens sur l'école dorienne de Sicyone que ce maître dirigeait.

Auprès du Véies, sur la voie Flaminienne, la villa de Livie a été reconnue à *Prima Porta*, sur les bords du Tibre : c'était l'ancienne station *Ad gallinas albas*. Déjà Nibby l'avait indiquée, guidé par la ressemblance du style de l'architecture avec l'architecture du mausolée d'Auguste. Dans ces dernières années, on a fait des fouilles ; on a trouvé beaucoup de pavements en mosaïque, trois bustes romains, un vase de marbre orné de bas reliefs représentant une danse bachique avec Lycurgue prêt à tuer sa femme. Mais les deux trouvailles les plus surprenantes furent une statue d'Auguste et une salle entièrement peinte d'une admirable conservation.

Cette statue d'Auguste est la plus belle que l'on possède, et cependant combien ne connaît-on pas déjà de statues d'Auguste? Il est évident que Livie avait demandé

au meilleur artiste de son temps l'image de son époux la plus vraie et la plus noble tout à la fois. C'est pourquoi une telle œuvre fait foi; c'est elle qu'il faut consulter lorsqu'on veut étudier les traits, l'expression et l'âme d'Auguste. Je l'ai tenté jadis[1] : il me suffit donc ici de signaler quelques détails. D'abord la tête a un caractère d'énergie, de fermeté, de dureté, qui sont rares sur les autres statues, où les artistes ont prêté à l'original une bienveillance de convention et les apparences de la douceur. Ensuite la cuirasse, d'un admirable travail, est couverte de ciselures délicates, dignes d'un camée, qui rappellent le métal; sans doute Livie avait fait copier quelque belle cuirasse d'apparat dont elle avait elle-même fait présent à l'empereur[2]. Sous l'aisselle, on voit les joints de la cuirasse qui se rapprochait, et dont les deux moitiés étaient attachées par des lanières. En troisième lieu, il faut se défier de certains accessoires ajoutés par Tenerani qui, du reste, a restauré avec assez d'habileté, non la statue, trouvée intacte (sauf les doigts qu'il a fallu recoller) mais la draperie, brisée en quarante-cinq morceaux. La flèche que présente le petit amour ne peut être acceptée : il est plus vraisemblable qu'il offrait une couronne au vainqueur d'Actium, et le dauphin sur lequel il se hausse est aussi bien le signe d'une victoire sur mer que l'attribut de Vénus. Quant à la lance (*hasta pura*) que Te-

[1] *Auguste, sa famille et ses amis.* In-8°, 5° édition, chez Michel Lévy.

[2] Voyez Cavedoni, *la Statua scoperta a Prima porta* (*Bullet. inst.* 1863, p. 175-179); Salv. Betti, *Sulla statua di Augusto* (*Ibid.*, p. 254-257); Garrucci, *l'Augusto di villa Veientana* (*Diss. arch.*, p. 1-10).

nerani a placée dans la main gauche d'Auguste, elle rompt les lignes de la statue et est contraire aux intentions que dénote la pose du bras gauche et la crispation des doigts. Évidemment Auguste tenait le *parazonium*, épée courte, insigne du commandement, que l'on voit souvent aux empereurs, notamment aux statues de Tibère et de Claude qui, de la collection Borghèse sont passées dans le musée du Louvre. Enfin, des restes de couleur rouge et de dorure sont encore visibles sur les plis de la tunique et les franges qui passent sous la cuirasse. Malheureusement ces précieuses traces pâlissent et s'effacent tous les jours. Aussi ai-je été surpris de retrouver au Musée de Saint-Germain un moulage en plâtre de cette statue, que le gouvernement pontifical a permis de mouler. L'opération du moulage a dû nécessairement enlever une partie de la coloration qui restait sur le marbre original comme un témoignage irréfutable des traditions grecques maintenues jusqu'au temps d'Auguste. Cette statue était enfouie dans une cachette pratiquée à dessein, comme si les habitants de Prima Porta avaient voulu jadis la mettre à l'abri des dévastateurs.

La salle peinte que j'ai annoncée appartenait aussi à la villa de Livie, qui occupait une magnifique situation et faisait face au cours du Tibre et aux montagnes qui encadrent si bien Rome. La colline a été retournée plus d'une fois; elle est couverte d'herbe rare, de fragments de briques, de débris de suc coloré d'une grande finesse et d'une grande dureté. On descend au sol antique, qui est plus bas que le sol moderne, par une pente rapide,

et l'on se trouve dans une salle longue de cinq mètres environ, large de quatre, dont les parois sont bleues; sur ce bleu qui imite le ciel se détachent des fleurs, des arbres, des lauriers roses, des pommiers, des grenadiers avec leurs fruits. Tout cela est serré, sans interruption, conduit jusqu'au plafond comme un grand paysage décoratif qui tapisse la pièce entière sur ses quatre côtés; tout cela descend jusqu'à terre et prend pied dans une sorte de treillage qui ressemble à nos jardinières de jonc et forme, au ras du sol, un soubassement continu. Dans le feuillage sont posés assez lourdement des oiseaux, merles et tourterelles, qui se mêlent aux pommes, aux grenades, aux branches de fougère et de palmier. La première impression, surtout devant les parties qui ne sont pas à demi effacées, c'est qu'on a sous les yeux un papier peint. De plus près, on admire le fini de la peinture, l'exécution du feuillage et (ce qui étonne le plus) le modelé, les plans superposés, les ombres portées, en un mot tout ce qui ferait une main moderne. La nature a été copiée avec une exactitude qui rappelle nos peintres de fleurs et de fruits. Rien de semblable à Pompéi, dans les thermes de Titus ou dans les tombeaux antiques. Il n'y a ni divisions ni compartiments; l'artiste a voulu couvrir toute la salle et produire l'illusion d'un bois plein de fraîcheur au milieu duquel les hôtes de la villa se reposaient des ardeurs de l'été. Les branchages sont de grandeur naturelle, les fruits et les oiseaux de grandeur naturelle. L'excès d'exactitude donne à ce travail une certaine pesanteur, que l'on ne voit guère dans la déco-

ration antique et qui nuit à l'esprit même de l'exécution. Les peintres modernes qui passent par Rome et visitent *Prima Porta* louent beaucoup cette œuvre : certains savants prononcent le nom de *Ludius*, décorateur favori d'Auguste et de Livie, cité par Pline ; un journal italien a prétendu que la salle de repos de Livie était une mystification du dernier siècle. Ce qui est certain, c'est que nous avons là quelque chose d'unique dans son genre et qui ne ressemble à aucune des œuvres, en petit nombre il est vrai, que l'antiquité nous a léguées.

D'autres peintures, qu'on est plutôt accoutumé à voir dans les villes enfouies par le Vésuve, ont été recueillies en 1849 parmi les ruines d'une maison privée sur le mont Esquilin. Ces ruines étaient *via Graziosa ;* aujourd'hui les peintures détachées des murailles sont au Vatican, dans la même salle que les Noces aldobrandines et les héroïnes de la tragédie antique. Les sujets sont empruntés à l'Odyssée : Ulysse dans le pays des Lestrygons, son séjour dans l'île de Circé, sa visite à Tirésias, les châtiments des coupables dans l'enfer, Sisyphe et son rocher, Tityc et son vautour. Mais les personnages ne sont que des accessoires, comme dans les paysages que les modernes appellent *historiques.* Pour l'artiste, la nature a été le sujet principal. Je ne puis dire qu'il l'ait traitée d'une manière remarquable, bien que les figures aient été sacrifiées. On a beaucoup vanté ces fresques au moment où elles ont été découvertes. Elles sont curieuses plutôt que belles et ne peuvent qu'inspirer des idées fausses sur l'art antique et

des impressions injustes sur le talent des véritables peintres grecs. Il ne faut pas oublier qu'à Pompéi comme dans les tombeaux et les maisons privées de l'ancienne Rome, les peintures sont souvent l'œuvre de simples barbouilleurs.

Je reviens aux sculptures, et je dirai quelques mots de la statue qui, après l'Apoxyomène et l'Auguste, a excité la plus vive attention dans ces vingt dernières années. Il s'agit de l'Hercule en bronze doré qui a été trouvé enfoui sous les ruines du théâtre de Pompée, dans la cour du palais Ringhetti.

Le palais Ringhetti s'appelait autrefois le palais Pio, et le nom qu'il porte aujourd'hui est celui de son acquéreur, qui est négociant, et qui a vendu la statue d'Hercule au gouvernement pontifical 350,000 fr. Si l'on ne considère que la beauté, la statue ne vaut pas cette somme; elle la vaut, si l'on considère la rareté, la grandeur matérielle, l'état de conservation, car c'est la plus grande figure de bronze antique que l'on ait encore retrouvée complète; elle a près de quatre mètres de hauteur, et la dorure, épaisse et magnifique, brille encore sur toute la surface. Aussi, lorsqu'on l'a placée au Vatican dans la rotonde qui contient la vasque de Néron et les statues colossales, a-t-il fallu agrandir la niche par la suppression de la coquille qui formait la décoration de la partie supérieure.

Si l'on veut se faire une idée exacte de l'Hercule Ringhetti, il faut se rappeler la statue en bronze doré qui est au Capitole et qu'on a trouvée jadis dans le *Forum Boarium*. Le dieu n'a pas de barbe, il est vrai,

tandis que celui du Capitole est barbu. Une main peu adroite a seulement tracé au burin quelques traits sur les joues, qui imitent les favoris naissants. Les cheveux sont courts comme ceux d'un athlète. La main droite étendue, les doigts tournés vers le sol, s'appuyaient sur une massue qui a disparu. La main gauche, tournée vers le ciel, tenait les pommes d'or des Hespérides, qui ont disparu également. Sur le bras gauche était jetée une peau de lion, fondue à part, d'une exécution très-soignée, et qu'on a retrouvée sur la poitrine de la statue, déposée à dessein dans une véritable cachette. C'est le type de l'Hercule grec, si fréquemment représenté aux belles époques, si souvent copié par l'art romain, surtout dans sa décadence.

A Rome, lorsqu'un objet nouveau sort de terre, il est d'usage de le proclamer supérieur aux chefs-d'œuvre déjà connus. J'ai donc entendu dire que l'Hercule du palais Ringhetti était du plus pur style grec et digne de Phidias. M. de Witte, en revenant de Rome, où il s'était laissé émouvoir par cet enthousiasme, a cru faire une grande restriction, lorsque dans une note lue à l'Académie des belles-lettres, il a dit que cette statue ne pouvait être antérieure à Pompée et postérieure à Titus. Pour moi, je ne puis m'empêcher de soupçonner que cette œuvre est d'époque romaine, basse, car elle a encore plus de défauts que de beautés. L'aspect général ne doit pas faire illusion, puisque l'artiste a copié un modèle grec dont il agrandissait les proportions. Mais si l'on examine les détails et l'exécution, la tête est trop large, le cou trop court, les jambes d'iné-

gale longueur, la hanche droite remontée jusqu'aux pectoraux, les doigts lourds et carrés, les yeux gravés et burinés de manière à simuler le regard, comme on le simulait au dix-huitième siècle. Du reste, lorsqu'après les restaurations nécessaires, l'Hercule a été montré à la foule pour la première fois, le vendredi saint de l'année 1866, je me souviens du mécompte de la plupart des amateurs et de la sévérité des bons juges. Ce qui reste remarquable, c'est la grandeur du bronze et la beauté de sa dorure.

Dans une communication que j'ai eu l'honneur de faire verbalement à l'Académie des belles-lettres, je me suis même avancé jusqu'à supposer que la statue d'Hercule était l'image d'un empereur, et que cet empereur ou, pour mieux dire, ce César, était Maximien surnommé Hercule. Je ne puis exposer ici toutes les raisons d'une conjecture que l'avenir seul peut confirmer ou démentir. Elles étaient tirées de la comparaison avec les médailles, d'une assimilation vraisemblable, du style de la statue, et surtout des particularités qui ont été observées lors de sa découverte. Quelques explications topographiques sont nécessaires pour faire saisir ces particularités.

Le plan du théâtre de Pompée est connu, surtout après la belle restauration qu'en a dessinée M. Baltard, étant pensionnaire de l'Académie de France[1]. Derrière le palais Ringhetti, les maisons modernes sont construites sur le premier et le second étage du théâtre ;

[1] Voyez cette restauration à la bibliothèque de l'École des beaux-arts.

elles forment un demi-cercle qui regarde la scène, c'est-à-dire la tribune de l'église *Santo Andrea della Valle*. Des caves, des écuries, des ateliers de marbriers sont établis dans la profondeur des voûtes et des corridors antiques. D'autre part, la *via dei Giupponari* borde un des côtés du théâtre. Le dallage en lave polygonale et une immense console de marbre blanc de près de 2 mètres de hauteur gisant sur la voie antique, ont été retrouvés sous mes yeux dans la maison n° 110, par un chanoine qui faisait consolider sa cave. Enfin, sous la cour même du palais, des fouilles ont été entreprises par M. Ringhetti; des arcs en briques successivement construits ont permis de pousser ces fouilles jusqu'aux fondations et d'établir au-dessous du sol moderne un souterrain qui laisse voir l'extérieur de l'extrémité du théâtre, c'est-à-dire le soubassement en saillie orné de colonnes doriques engagées, qui supportait le petit temple de Vénus, inséré par Pompée dans le plan même de son théâtre.

C'est précisément entre ces colonnes engagées, à l'extérieur de l'édifice, étranger à sa décoration, plaqué grossièrement, qu'a été trouvé le piédestal barbare et sans moulures, sur lequel était l'Hercule. La statue avait été précipitée du piédestal, et des mains pieuses l'avaient enfouie en construisant au-dessus du colosse une sorte de cachette avec des pierres, des débris assez longs pour former un toit, une couche épaisse de ciment pour l'isoler de tout danger. Les amis du dieu renversé, surtout si c'était Maximien Hercule, se ménageaient ainsi un titre à la reconnaissance du futur

empereur Constantin, qui tôt ou tard voudrait peut-être honorer de nouveau le beau-père qu'il ne craignait plus. La statue avait été jetée bas un jour de fureur populaire, ce qui s'accorde avec les retours violents de la plèbe romaine contre Maximien, car les parties viriles ont été arrachées, tenaillées en signe d'outrage, ce que n'eussent fait ni les chrétiens, qui auraient plutôt brisé la tête, ni les barbares qui auraient fait fondre le métal pour en extraire l'or.

Dans l'entre-colonnement qui suit, un piédestal semblable au précédent, c'est-à-dire un immense dé de pierre équarri grossièrement, apparaît sous les fondations du palais Ringhetti. J'ai signalé à plusieurs reprises ce piédestal à l'attention de l'architecte qui dirigeait les travaux. Je lui ai dit qu'il annonçait une statue du même genre, peut-être celle de Dioclétien, assimilé à Jupiter sur les médailles; qu'il y en avait d'autres sans doute aux entre-colonnements suivants, car les quatre Césars avaient pris les noms et les attributs de quatre divinités. La difficulté de traverser les fondations mêmes du palais sans en compromettre la solidité s'est opposée à cette recherche qui pourrait n'être pas moins fructueuse que la première découverte.

Que de trésors sont enfouis dans ce quartier de Rome! que de monuments surtout, conservés jusqu'au premier étage, sont ensevelis sous la ville moderne, par l'effet des ruines accumulées, des incendies, des reconstructions hâtives et de l'exhaussement progressif du sol. Depuis le théâtre de Pompée, le portique d'Octavie et le théâtre de Marcellus jusqu'aux temples de

la Fortune virile et de Vesta, si l'on démolissait les maisons avec la même facilité à Rome qu'à Paris, on verrait reparaître la série de monuments qui remplissait cette partie de l'ancien Champ-de-Mars. Les temples de la Piété, de l'Espérance et de Junon sont debout et encastrés dans les constructions qui font corps avec l'église de Saint-Nicolas *in carcere* ; le Forum olitorium est enterré jusqu'aux chapiteaux, que l'on voit reparaître dans la boutique d'un savetier sur la première pente du Capitole. J'ai suivi et retrouvé dans les cours, sous les escaliers, dans les caves, ces édifices qui avaient tous un caractère public. On ne creuse point de fondations, on ne fait pas un trou sans tomber sur un fragment ou sur un emplacement antique. Si quelque nouveau Néron incendiait ce côté de Rome et rendait possible un déblayement méthodique, on aurait sous les yeux un rare ensemble de ruines, debout jusqu'à 5 et 7 mètres de hauteur, bordées par les voies et les places encore dallées ; ce serait clair et éloquent comme Pompéi, avec plus de grandeur.

Je reviens aux statues récemment découvertes, en signalant d'abord la Vénus trouvée dans la vigne Bonelli en 1859, qui rappelle la Vénus de Médicis et qui est aujourd'hui au musée de Saint-Pétersbourg. Les fouilles de la via Appia ont enrichi aussi le Vatican de figures drapées, image des Romains et des Romaines qu'on y avait ensevelis. La plus belle est celle d'une femme enveloppée dans son manteau. La villa située à deux milles de la porte Saint-Jean, qui appartenait à

la famille des Servilii à la fin du second siècle, et qui passa dans la famille des Anicii au temps de Constantin, contenait aussi des marbres nombreux et d'une étonnante conservation : un hermès de Bacchus barbu, une tête d'Ariane, un Jupiter Sérapis avec un Cerbère entouré de serpents, un faune imberbe, Narcisse, deux sphinx, etc. Au mois de janvier 1859, dans la partie de la neuvième région, qui est circonscrite par le portique d'Europe, le cirque agonal, la via Retta et qu'occupaient des ateliers de sculpteurs et de tailleurs de pierre, on a recueilli une statue non achevée de prisonnier dace, semblable aux deux prisonniers qu'on voit au musée de Naples, une Pomone, des têtes de Cupidon, de Socrate, d'Esculape, une tête non achevée d'Antonin le Pieux. Sur l'Aventin, parmi les ruines d'un bain public, furent trouvés ces deux charmants bustes d'enfants, qu'on a appelés Caius et Lucius César, parce qu'on donne toujours aux œuvres antiques les noms les plus pompeux, qui pourraient aussi bien être attribués à deux des fils du populaire Germanicus, morts en bas âge, surtout si l'on n'oublie pas qu'Auguste avait dans sa chambre à coucher le buste d'un de ses arrière-petits-fils, qu'il baisait toujours en entrant et que Livie avait consacré son image sous la forme d'un Cupidon. Mais ce qui est trop vraisemblable, c'est que l'attribution sera toujours arbitraire, les traits des fils de Germanicus étant inconnus et ceux des fils d'Agrippa étant gravés sur les médailles dans de trop petites dimensions, d'une manière banale, sans caractère, parce que les enfants en bas âge offrent ra-

rement, en effet, aux artistes, quelque chose de caractéristique.

Il est difficile de suivre toutes les découvertes de ce genre, qui échappent d'autant mieux à l'attention des archéologues que la plupart des propriétaires sont assez désireux de tirer parti de leur bonne fortune, et le font en secret, pour éviter toute intervention administrative. La plupart des objets d'art trouvés sans bruit à Rome dans ces vingt dernières années ont été enrichir ou la collection du marquis Campana ou celle du prince Torlonia. La collection Campana est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en parler. Celle du prince Torlonia, au contraire, est encore entourée de mystère. Le public n'y est point admis et très-peu d'étrangers ont pu y pénétrer. M. Visconti, qui préside à la formation de ce musée, mettait ici une sorte de coquetterie à ne le laisser voir que lorsqu'il serait complet. Peut-être est-il accessible aujourd'hui. En 1866, j'étais dans le petit nombre d'élus qui avaient pu l'étudier.

C'est dans la Lungara, au n° 1, à côté de la porta Settimiana que se disposent tant de richesses. Je ne parlerai qu'en passant des peintures qui sont dans des salles trop basses et mal éclairées : tableaux de maîtres primitifs, vierges d'un sentiment exquis, triptyques, panneaux, toiles de toutes les écoles, paysages et portraits, un déluge du Poussin à côté de la Suzanne de Rubens ou des quatre saisons de l'Albane. Cinq ou six cents tableaux, provenant de la collection *Mosca*, à Pesaro, de la collection du comte Cabral, à Rome, et d'acquisitions successives de la famille Torlonia, ont besoin

évidemment d'être soumis à une critique sévère, et présentent des œuvres très-contestables à côté de très-belles. Mais tel n'est point mon sujet. Je dois m'arrêter de préférence devant les plus grandes et les plus belles peintures antiques qu'on ait trouvées en Étrurie. Ce sont les peintures découvertes à Vulci par Noël des Vergers et par François que j'ai déjà décrites. Peintes sur stuc, ces compositions ont été détachées du mur et apportées à Rome. Un peu plus petites que la nature, les figures sont d'un style libre, élégant, énergique. On sent à la fois les modèles étrusques avec des types déjà florentins et les traditions de l'art grec, toutes puissantes en Étrurie. Le modelé des nus, la beauté des gestes, les vêtements brodés, les cuirasses ingénieusement détaillées, tout rappelle les peintures d'un tombeau grec qu'on voit à l'entrée du musée de Naples, tandis qu'une certaine dureté des contours, des proportions maigres, la férocité de plusieurs scènes, le sang répandu et peint à plaisir trahissent le génie étrusque. Il y a là tout une frise à la *tempera*, avec des raccourcis savants et des hachures encore visibles; elle est haute de cinq pieds; c'est le document le plus précieux et le plus considérable de la peinture antique. Par le style, elle paraît appartenir au commencement du cinquième siècle avant l'ère chrétienne; elle ne peut être postérieure à l'an 464 de Rome, puisque la ville de Vulci a été détruite de fond en comble à cette époque.

Comment décrire les statues et les bustes du musée Torlonia? Il y en a plusieurs centaines, sculptures de choix, intéressantes ou belles, d'un état parfait de

conservation. Ces richesses ont plusieurs sources, d'abord la collection *Giustiniani*, acquise tout entière jadis par les Torlonia, puis une partie de la collection *Rondanini* et de la collection *Ruspoli*. Aux acquisitions faites chez des particuliers moins connus, aux trouvailles apportées par les paysans ou les spéculateurs, il faut ajouter le produit des fouilles entreprises par les Torlonia à Roma Vecchia, à Porto (l'ancien port de Claude et de Trajan) et sur divers points du territoire romain. Ainsi s'est constituée une galerie d'antiques digne de la Renaissance, et qu'il ne semblait plus possible de refaire au dix-neuvième siècle.

J'ai nommé Porto. A ce sujet, je ne saurais exprimer trop vivement un regret que partageront ceux qui aiment la science ou les arts. Pourquoi, avec son immense fortune, le prince Torlonia n'a-t-il pas conduit les fouilles de Porto d'une manière méthodique? Pourquoi, faisant sonder et bouleverser le sol pour y recueillir des statues et des bas-reliefs, n'a-t il pas dégagé régulièrement les restes d'architecture, reconnu les plans, fait dessiner les détails dignes d'intérêt? Pourquoi, au lieu d'ordonner à son architecte de relever avec soin tous les vestiges antiques, lui a-t-il récommandé le silence et l'oubli? M. de Rossi nous apprend[1], par exemple, que des plats d'argent et autres ustensiles, marqués du monogramme du Christ, ont été découverts sous des voûtes qui formaient les corridors (*fauces*) d'une grande habitation, que les colonnes

[1] *Bulletino di archeol. crist.*, 1868, n° 3. On trouvera un plan dans la dernière feuille du *Bulletin*.

d'un atrium ont été retrouvées, qu'il était facile de déblayer cet édifice, qui n'était probablement rien moins que le *Xénodochéion* de Pammachius, la maison hospitalière des chrétiens, la maison où descendaient, en touchant à Ostie, les chrétiens qui arrivaient d'Orient et où saint Paul, dit-on, avait été reçu. Rien n'était plus propre à honorer le nom du prince Torlonia qu'une telle vigilance devant les débris de l'antiquité ; de belles publications, semblables à celles que publiaient jadis, à leurs frais, les amateurs éclairés, devenaient autant de titres à la reconnaissance du monde savant. Il en est temps encore, et je ne crains pas d'adjurer publiquement le prince Torlonia de remplir ce devoir, que sa fortune rend si léger, que ses premières recherches mêmes lui imposent et dans l'accomplissement duquel il trouvera les jouissances les plus élevées et un juste renom.

Ne parlons plus maintenant que du musée de la Lungara. La série la plus remarquable est celle des empereurs romains et des impératrices ; elle est presque complète depuis les premiers Césars jusqu'à la famille de Constantin. Plusieurs manquent encore, qui pourront plus tard être retrouvés ou acquis, car leurs piédestaux préparés, avec leur nom, à leur rang, démontrent que le possesseur ne se lassera pas de fouiller ou d'acheter jusqu'à ce que la série soit complète. On pourra nier le mérite de certains bustes : on n'a pas encore trouvé mieux. On contestera même l'authenticite de quelques-uns, quoique M. Visconti les ait examinés avec son œil exercé : il y en a près de cent et,

dans ce nombre, ont pu se glisser des faux frères. Mais l'ensemble est unique, très-instructif, imposant, bien supérieur à la collection des bustes impériaux qu'on voit au Capitole et deux fois plus considérable.

Une autre série est celle des statues archaïques dont la Vesta Giustiniani est le plus bel échantillon. On n'a pas oublié cette admirable figure, si noble, si religieuse, avec son péplus dorique, ses plis qui tombent vers le sol comme les cannelures d'une colonne; rien n'est plus émouvant et ne reporte plus vivement au milieu des vieilles écoles du Péloponèse qui ont précédé et inspiré Phidias. A côté, se place une divinité assise; elle rappelle les colosses qui ornaient l'avenue du temple des Branchides, près de Milet, et que les Anglais viennent de transporter au Musée britannique. Plusieurs beaux athlètes, de style ancien et un peu éginétique, continuent cette démonstration que complète surtout une magnifique tête de marbre, colossale, avec les lèvres bordées, les yeux saillants, le grand menton, la chevelure fine, bouclée, détachée, qui paraît une copie de la tête de l'Apollon en bronze du vieux Canachus de Sicyone. Puis se présente le *Prométhée* dérobant le feu du ciel, les mains tendues vers l'espace, enlevé sur ses pieds et sur ses jambes raidies, le torse entier travaillé par le même effort, comme pour atteindre l'Olympe placé au-dessus de sa tête. Cette donnée, unique parmi les monuments que nous a laissés la sculpture grecque, a produit l'œuvre la plus originale, la plus saisissante, qu'une nuance d'archaïsme ne dépare pas.

Après les vieilles écoles, les belles époques de la Grèce sont représentées par des répétitions dont l'état de conservation est remarquable. Le Faune de Praxitèle, sa Vénus semblable à celle du Capitole, un Discobole, une Vénus Anadyomène, Vénus accroupie, Apollon Citharède et bien d'autres types célèbres nous montrent que les Romains ne se lassaient pas de faire copier par leurs sculpteurs les chefs-d'œuvre de la Grèce. Un détail curieux, c'est que dans les fouilles de Roma Vecchia on a trouvé une salle dont les niches avaient été garnies de statues qui se faisaient pendant et étaient, pour plus de symétrie, la copie d'un même original. C'est ainsi que le musée de la Lungara possède deux Faunes d'après Praxitèle, deux Vénus Anadyomènes, deux Vénus accroupies, deux Hermaphrodites attirant un petit Satyre (c'est le sujet d'une peinture de Pompéi). Tout cela est de grande proportion et pour ainsi dire intact.

On remarque aussi une magnifique statue assise, un rouleau à la main. Cette statue, image d'un poëte ou d'un philosophe, est digne du Ménandre ou du Posidippe qui sont au Vatican : elle est du même art, du même temps. En face, une statue de femme assise, trouvée à Porto, rappelle la pose, les draperies, l'abandon familier et grandiose de l'Agrippine du Capitole : toutefois sa tête est une tête grecque, d'un type idéal, et, sous son siége, veille un gros chien, exécuté avec la liberté et la vie que les anciens savaient si bien traduire. Je passe sous silence trente ou quarante statues, qu'on signalerait dans toute autre collection privée.

Mais il faut nommer l'*Auguste*, vieux, en costume de pontife, le groupe colossal d'Ariane endormie avec Bacchus conduit vers elle par Silène, un Lutteur, qui faisait également partie d'un groupe, une Caryatide, imitation du style archaïque, un Tireur d'épine.

Parmi les bas-reliefs, je mentionnerai celui qui représente le port de Claude, avec son enceinte, son phare, ses galères ; un sarcophage chrétien sur lequel sont sculptés une *Orante* entre deux colombes, Moïse et le bon Pasteur ; et surtout un immense sarcophage païen trouvé sur la via Appia. Sur le couvercle sont étendus deux personnages de grandeur naturelle ; sur les quatre côtés Hercule est représenté douze fois, accomplissant ses douze travaux. Ce monument rappelle celui de la villa Borghèse pour les sujets ; il est plus complet et plus beau, quoique également du troisième siècle. Un troisième sarcophage a 7 pieds de hauteur et porte en relief des lions de grandeur naturelle, tenus par une forte sangle passée sous le ventre et conduits par leurs dompteurs (*mansuetores*) qui tiennent une baguette et les caressent.

Je ne puis m'arrêter plus longtemps à ces belles choses, dont la plupart sont cependant des nouveautés. Je finirai par exprimer un vœu, c'est qu'au lieu d'être enfouies dans la Lungara, ces richesses soient disposées dans la villa Albani qui a été récemment acquise par le prince Torlonia. Autant les bas-reliefs de la villa Albani sont justement célèbres, autant les statues sont inférieures et le plus souvent restaurées à outrance. Si toutes les statues remarquables de la galerie du Trans-

tévère étaient placées sous les portiques et dans les salles de la villa Albani, ce serait dès lors le plus riche musée de sculpture de l'Italie, après Florence et le Vatican. Je ne crois même pas que la villa Borghèse pût soutenir la comparaison.

Une autre collection célèbre a reçu des additions notables, c'est le musée formé au Collége Romain par le P. Kircher, et qui, de son nom, est appelé *Museo Kircheriano;* le cardinal Zelada y a contribué par sa belle série de monnaies romaines. L'*æs grave* du Collége Romain est réputé parmi les savants; l'*æs rude* s'est accru en 1852 par les découvertes de Vicarello. Des vases de bronze avec des dédicaces à Apollon, à Sylvain et aux Nymphes, des gobelets de pèlerins portant gravés les noms des stations, c'est-à-dire un itinéraire, depuis Gadès jusqu'à Rome sont un nouvel ornement pour le musée Kircher. A ce propos, je dois signaler une erreur qui est commune à Rome et que semble partager M. Fiorelli. Quand il s'agit des gobelets de Vicarello, on répète qu'on y voit inscrit l'itinéraire complet de Rome à Gadès l'*intiero itinerario da Roma a Gades*[1]). Ces expressions laissent supposer que ces vases, destinés aux voyageurs espagnols ou africains, ont été fabriqués et achetés à Rome. Si ma mémoire ne me trompe point, l'inscription porte comme titre *a Gadibus Romam*, ce qui signifie *Itinéraire de Gadès à Rome*. Par conséquent c'est à Gadès que ces gobelets ont été fabriqués, gravés, vendus. Ils servaient aux

[1] Page 52 du rapport, ligne 3.

pèlerins qui traversaient la péninsule, le midi de la Gaule, l'Italie, buvant aux sources, comptant leurs étapes, se réglant sur les indications topographiques d'un itinéraire présent à leurs yeux chaque fois qu'ils buvaient; arrivés à Vicarello, ils jetaient comme offrande dans la fontaine d'Apollon le gobelet qui leur était dès lors inutile.

Les salles qui contiennent les antiquités chrétiennes se sont également enrichies. Inscriptions, sarcophages, sculptures, lampes, objets divers, ont été recueillis dans les catacombes. La représentation la plus frappante, c'est la caricature du Christ, tracée au *graffito* sur une des parois de l'édifice retrouvé au-dessous du Palatin du côté du grand cirque et que l'on croit une école de jeunes Romains destinés au service des empereurs (école de pages[1]) ou, ce qui est plus vraisemblable, une caserne[2] pour un corps de soldats étrangers, parmi lesquels étaient des Grecs. Cette caricature a été détachée de la muraille et donnée par le pape au Collége Romain. Un jeune homme est devant une croix et une inscription grecque nous apprend son nom et l'acte qu'il accomplit : Ἀλεξάμενος σέβεται τὸν Θεόν, *Alexamène adore son Dieu.* Ce Dieu est sur une croix, il a un caleçon court, comme les soldats de la colonne Trajane ou de l'arc de Constantin, une tunique, mais sa tête est celle d'un âne. Tacite et ses contemporains croyaient que Jésus-Christ était adoré sous cette forme par les

[1] De Rossi, *Bullet. d'Archéol. crist.*, 1863, n° 9. *Notizie*, page 72.

[2] Cette opinion a été développée dans un mémoire de M. L. Visconti.

chrétiens. Quant à la croix, elle n'a que trois branches, elle est en forme de T. La quatrième branche est formée par l'écriteau qui est planté un peu à droite, derrière la tête. On remarque aussi que rien n'a été oublié dans ce dessin rapide, pas même la planchette sur laquelle reposent les pieds du crucifié. Cette traverse, si nécessaire pour expliquer le crucifiement, n'a été omise ni par les Byzantins, ni par les peintres du moyen âge italien. Ce sont les peintres de la Renaissance, Léonard de Vinci notamment qui ont rompu avec la tradition en clouant les pieds, ce qui est à la fois brutal et invraisemblable, car les chairs se seraient aussitôt déchirées sous le poids du corps.

Enfin, je voudrais indiquer, avec plus de détails, une autre collection qui s'est formée au palais Barberini. Mais cette description trouvera mieux sa place lorsque je relaterai les fouilles de Préneste, puisque tous les objets recueillis au palais Barberini viennent de Préneste.

Je terminerai cet examen sommaire des œuvres d'art trouvées à Rome, en rappelant parmi les mosaïques qui ont reparu au jour, les mieux conservées, les plus grandes et les plus intéressantes. Ce sont celles qui ont été découvertes en 1854 dans les salles de thermes somptueux, au sixième mille après la Porta Pia. La première représente sept vases pleins de fruits et de fleurs, entourés de branchages et de méandres : aux quatre angles soufflent les quatre têtes des vents. La seconde a pour sujet Thésée combattant le Minotaure ; la troisième, Neptune, armé de son trident, poursui-

vant une Nymphe; la quatrième, Protée conduisant son troupeau de monstres marins, auxquels l'artiste s'est appliqué à donner des formes variées.

Une autre mosaïque où quatre têtes de femmes rappellent les quatre saisons a été retrouvée à *Tor degli Schiavi*, par Fortunati, l'auteur des fouilles de la voie Latine.

CHAPITRE IV

LE LATIUM

De nouvelles et intelligentes recherches ont jeté sur la topographie du Latium plus de précision et quelquefois un jour nouveau. M. Pietro Rosa, avant de s'attacher tout entier aux fouilles du Palatin, avait contribué plus que personne à mieux déterminer l'identification et les monuments de diverses cités antiques. C'est ainsi que le savant architecte a prouvé que Labicum ne pouvait être situé à *la Colonna*, mais au contraire à Monte Compatri où les murailles antiques sont semblables à celles des autres villes latines. A Albano, M. Rosa a fait aussi d'importantes découvertes, en explorant la villa de Domitien qui s'élevait sur la pente de la colline et se composait de quatre terrasses, qui commençaient à Castel Gandolfo, s'étendaient le long de la montagne et se terminaient près du camp prétorien. Ce camp lui-même a été relevé soigneusement par M. Rosa. A côté du palais, les ruines d'un théâtre furent constatées, ainsi que celles d'un édifice en forme de grande *loggia*, d'où peut-être on venait contempler

les fêtes et les spectacles qui se donnaient sur le lac. Un autre théâtre, orné de sculptures faisait partie de la villa de Domitien. On en a tiré un groupe de deux Centaures, exemple plus curieux que beau de la sculpture polychrome, car ils sont composés de marbres de diverses couleurs. Une statue de Bacchus barbu paraît la copie exacte d'une idole archaïque. Enfin un tombeau qui, par la solidité de la construction et la simplicité du style, paraît appartenir au temps de la république, fut découvert par M. Rosa sur la voie Appienne, entre Albano et Aricia.

Dans les fouilles de Tusculum furent trouvés un torse d'Amazone, dont l'attitude et l'ajustement rappellent les groupes où Hercule arrache le baudrier de l'héroïne tombée sur ses genoux, et un fragment de peinture murale représentant Bacchus debout, appuyant sa main gauche sur un cep de vigne et tenant une coupe de la main droite. L'imitation évidente de la nature, les tons un peu durs, les couleurs assombries montrent que l'artiste s'est inspiré du goût étrusque bien plus que du goût qui régnait dans les villes de la Campanie.

Le P. Garrucci, à son tour, a étudié les ruines de Ferentino. Dans un mémoire publié dans le *Bulletin archéologique de Naples*[1], il a fait remarquer que les substructions en polygones irréguliers qui supportent la cathédrale moderne et sur lesquelles est placée l'inscription de M. Lollius et d'A. Hirtius, se trouvent au-

[1] Nuova serie, t. II, p. 35-30.

dessous de la construction romaine, aussi bien sur le côté oriental que sur le côté occidental et que l'assertion de Petit-Radel est inexacte, lorsqu'il assure qu'aucune partie de ces murailles n'a été exécutée dans le système cyclopéen.

Le P. Garrucci s'est occupé également des œuvres d'art découvertes à Préneste[1], et déjà avant lui, M. Pietro Cicerchia avait appelé l'attention des savants sur les richesses nouvelles d'un lieu si souvent exploré et toujours fécond[2]. Dès l'année 1815, on avait commencé à ouvrir la nécropole primitive, située dans la plaine qui s'étend au-dessous des terrasses du temple de la Fortune. Les investigations ont été reprises dans ces dernières années et poursuivies jusqu'au château de Zagarolo, à un mille et demi de la ville. On reconnut que les usages funèbres n'étaient pas les mêmes qu'à Rome ou qu'en Étrurie. Tantôt les cadavres étaient brûlés et les cendres étaient recueillies dans de petites urnes; tantôt ils étaient inhumés dans des sarcophages sans être brûlés.

Mais pour marquer leur place, on dressait à la surface du sol une stèle dont le sommet était une pomme de pin. Parfois le buste du mort était substitué à la pomme de pin. Une inscription était gravée sur cette stèle qui rappelle les mœurs grecques aussi bien que les cimetières turcs. Dans les anciens temps, l'inscription était gravée vers la base; dans les temps plus rapprochés, vers le sommet de la stèle. Les tombes les

[1] *Scavo prenestino del* 1863 (Dissert. archeol., p. 140-159)
[2] *Scavi di Palestrina* (Bullet. Inst., 1859, p. 35-39).

plus riches contenaient de grandes boîtes en bronze, que les savants avaient appelées d'abord des *cistes mystiques*, les comparant aux objets de même genre qu'ils voyaient sur les vases peints et sur les monnaies de l'Asie Mineure, qui sont nommées *Cistophores*. On a pu se tromper jadis, quand ces boîtes arrivaient à Rome, vides, transférées de main en main, et lorsque les belles compositions qu'elles portaient gravées semblaient dignes seulement de l'ameublement d'un temple. La ciste Ficoroni, qui est au Musée du Collége Romain, a longtemps été seule citée et commentée. Aujourd'hui, on connaît plus de soixante-dix de ces boîtes, provenant de la nécropole de Palestrine. On a observé attentivement ce qu'elles contenaient quand on ouvrait le tombeau, et il est impossible de ne pas avouer tout simplement que ce sont des boîtes à toilette. De même que les guerriers étrusques se faisaient ensevelir avec leurs armes, de même les femmes de Préneste voulaient emporter dans leur dernier asile leurs instruments de coquetterie et tout ce qui servait à les rendre plus belles. Si quelqu'un doutait de la certitude de ces conclusions, je le renverrais à la bibliothèque du palais Barberini, à Rome. Là ont été recueillis dans les tiroirs qui sont à la hauteur de la main la plupart des objets renfermés dans ces cistes. Les fouilles ayant lieu en partie sur les terres du prince Barberini, le prince a eu l'heureuse idée de former une collection qui n'est pas encore scientifiquement classée, mais qui sera un jour, je me trompe, qui est déjà le spectacle le plus instructif pour ceux qui veulent connaître le *mundus*

muliebris, l'arsenal d'une femme élégante dans l'antiquité.

Dans ce tiroir, par exemple, sont les strigiles plus petits ou plus délicats qui servaient aux femmes comme aux athlètes à ramasser l'huile parfumée dont leurs esclaves les frottaient au sortir du bain. Dans cet autre, voici les éponges, la pierre-ponce; dans ce troisième, les petites fioles qui contenaient les parfums précieux, les couleurs qui peignaient le visage; dans ces boîtes de cèdre, sculptées en Orient, en Égypte peut-être, dont le couvercle représente un canard en bas-relief et tourne sur sa charnière, sont distribués par compartiments, le vermillon pour les lèvres, le blanc de céruse, le noir pour teindre les paupières. Plus loin sont les peignes, en os ou en ivoire; on en remarque un qui porte sculptées des figures de style oriental. Plus loin encore les débris d'étoffe, les sandales variées de forme et de grandeur. Il faut renoncer à compter les agrafes, les fibules, les instruments de métal ou d'ivoire, etc. Les bijoux sont plus rares, parce qu'ils ont été ou dérobés ou dispersés aussitôt après leur apparition. Ainsi la princesse Barberini a pris pour son écrin une chaîne merveilleuse par son travail qui soutient une tête de taureau à face humaine : elle l'a portée au cou le jour même où elle avait été découverte. On admire dans la vitrine des bijoux un collier et des bracelets composés de centaines de petits sphinx, de style oriental, tous travaillés séparément, puis réunis et dont l'effet a quelque chose d'extraordinaire qui rappelle l'Assyrie bien plus que la Grèce. Je ne puis

décrire ni les fibules ornées de sphinx et de sirènes, ni les colliers d'ambre, ni les anneaux, ni les objets en ivoire sculptés; je laisse ce soin au futur éditeur de ce musée féminin. Je n'oublierai pas cependant les miroirs qui ne diffèrent des miroirs étrusques que par leur forme et leurs inscriptions latines. On y voit Minerve perçant de sa lance Pallas ailé qui se défend avec son épée, la tête d'Hercule avec la massue, des sujets bachiques. La collection Castellani, à Rome, possède un miroir qui provient également des fouilles de Préneste, et représente Hercule avec le cheval Arion dont le héros s'est servi dans la guerre contre les Éléens.

Quant aux armes, aux vases, aux disques, etc., qui ont été découverts dans les tombes voisines, il est inutile de nous y arrêter. Il est évident que la nécropole de Palestrine ne contenait pas seulement des femmes; mais je ne voulais appeler l'attention que sur les objets de toilette qui remplissaient les prétendues cistes mystiques. Aucun de ces objets n'a un caractère sacré : tous servaient aux usages les plus profanes.

La diversité de provenance de ces objets montre que le commerce les apportait des pays les plus lointains. Les Grecs, les Étrusques, plus anciennement les Phéniciens, trafiquaient sur toute la côte d'Italie. Mais les boîtes à toilette elles-mêmes offrent moins de variété; à leur style presque semblable, on reconnaît une industrie locale et parfois la même main. L'usage de ces grandes boîtes de bronze était propre aux Prénestines : qui sait si ce n'était pas l'équivalent des corbeilles de mariage chez les modernes et de ces magnifiques bahuts

sculptés et dorés que les Italiens offraient jadis à leurs fiancées, remplis de présents. A cet usage local répondait une industrie locale, car jusqu'ici l'on n'a guère trouvé ces prétendues cistes que sur le territoire de Palestrina. Il est impossible de donner à ces hypothèses plus de précision.

La forme des boîtes de Préneste est le plus souvent celle d'un cylindre; quelques-unes sont de forme elliptique. Elles ont 30, 40, jusqu'à 50 centimètres de hauteur. On ne saurait mieux faire, pour donner une idée juste de leur aspect, que de les comparer aux étouffoirs où les modernes éteignent leurs charbons. Seulement, sous le revêtement de métal se cache le bois qui fait le noyau de la boîte. Plusieurs spécimens du palais Barberini ont conservé ce noyau, que l'humidité de la terre a consumé le plus souvent. On en a même trouvé où le bois de cèdre était revêtu de peau et de lames de bronze; Castellani en possède une dont le bois est couvert de lames d'argent.

Trois pieds, très-bas, en bronze également, isolent le petit meuble et lui impriment plus d'élégance. D'ordinaire, ce sont trois griffes de lion ou d'oiseau, avec une tête de sirène ou de sphinx, et deux ailes qui s'appliquent sur le bord inférieur et l'encadrent. Ces trois pieds sont fondus à part, rapportés; ils reparaissent intacts dans les tombeaux, même quand le bois est pourri et quand les feuilles de cuivre ont été rongées. Sur le couvercle de la boîte est rapportée aussi une poignée de bronze, non pas simple, mais formée par l'agencement de plusieurs figurines massives de métal.

Tantôt ce sont deux lutteurs penchés l'un vers l'autre, les bras entrelacés; tantôt ce sont deux guerriers nus qui portent horizontalement Achille ou Patrocle blessé, et le corps qu'ils soutiennent offre une solide poignée.

Enfin, toute la surface polie du métal qui recouvre la boite est gravée au trait. Des ornements architectoniques, des frises, des figures, des compositions sont tracés par un burin libre, élégant, précis, qui produit les mêmes beautés que le pinceau du peintre des vases. Le travail à la pointe des miroirs étrusques est identique et a inspiré évidemment les artistes de Préneste, mais leur style est inférieur; il y a peu de miroirs étrusques où l'on ne surprenne, selon l'époque, ou de la dureté ou de la gaucherie, ou de la négligence. Au contraire, les boites des femmes de Préneste offrent des dessins purs, de l'abondance, de la souplesse : il y en a qui sont véritablement magnifiques. La ciste Ficoroni est de ce nombre. Quelques spécimens de la collection Barberini ne le cèdent en rien à la ciste Ficoroni. Les sujets de ces compositions au *graffito* sont empruntés à la mythologie grecque. On peut s'en rendre compte par les publications que le P. Garrucci a faites des plus intéressants, le mythe complet de Prométhée, par exemple, exposé dans une série de scènes, depuis le moment où il ravit le feu du ciel jusqu'à sa délivrance par Hercule qui frappe le vautour de sa massue[1], et l'histoire de Persée et d'Andromède[2].

[1] Garrucci, *Prometeo e Pandora* (Annal. dell' Instit., 1859, p. 35-39).
[2] *Ibid.*, p. 110-120. Voyez aussi, dans l'année 1861, le mémoire du même auteur, intitulé : *Ciste prenestine con epigraphi.*

Les fouilles d'Ostie ont attiré vivement l'attention depuis quelques années, et tout voyageur amoureux de l'antiquité a fait ce pèlerinage le long du Tibre. M. Visconti dirige les travaux entrepris par l'ordre du gouvernement pontifical. Les galériens d'Ostie sont les instruments, peu zélés mais moins coûteux, de la résurrection du passé. Les anciens bâtiments des salines doivent être convertis en musée, où seront déposés les objets qui, jusqu'à ce jour, ont été envoyés au palais de Saint-Jean-de-Latran, dans une salle spéciale. Quant aux marbres précieux, revêtements, débris de colonnes, dallages, qui ont été recueillis, ils ont servi à exécuter dans l'église de Sainte-Marie-Majeure la somptueuse *confession*, où le pape Pie IX a fait préparer son tombeau. En avant du maître-autel on peut admirer le double escalier et les parois qui précèdent la crypte : c'est l'antique Ostie qui a fait les frais de toute cette magnificence. Quant aux ports de Claude et de Trajan, comblés aujourd'hui, c'est le prince Torlonia et non le gouvernement pontifical qui y fait des fouilles. J'en ai dit quelques mots précédemment et ne puis en dire davantage, puisque ces recherches ont été conduites sans méthode, effacées aussitôt, non consignées; leur but étant seulement la découverte de sculpture et d'objets précieux, on poussait au hasard les tranchées pour les combler aussitôt. Je ne me lasserai point de répéter que le prince Torlonia se ferait bien autrement honneur de ses dépenses, s'il soumettait ses investigations à une pensée scientifique au lieu de les dérober à l'attention des savants.

M. Visconti, au contraire, s'efforce de rendre Ostie un lieu clair, éloquent, attrayant pour les érudits. Les tranchées sont respectées ou ne disparaissent que par l'effet d'un déblayement complet; il y a tel point si bien exploré et si net, qu'on se croit dans un quartier de Pompéi. C'est l'impression qu'on éprouve surtout en arrivant : la voie antique qui mène à la ville et se convertit en rue rappelle une entrée de Pompéi et la voie des tombeaux.

Les tombeaux sont encore debout jusqu'à 2 ou 3 mètres de hauteur. Plusieurs sarcophages ont été retrouvés et laissés sur le bord de la voie qui est pavée de lave, qui a ses trottoirs semblables aux trottoirs de la via Appia. Les portes de la ville ont disparu, mais le seuil est en place et porte témoignage. Avant la porte, un petit édifice avec une cour pavée a pu servir, soit de corps de garde, soit d'hôtellerie pour les voyageurs attardés. Ce qui est évident, c'est que ce bâtiment avait un but d'utilité et n'était pas une simple décoration.

La rue qui suit est bordée de petites maisons, à droite et à gauche, et de boutiques. Auprès d'une des boutiques, on voit un autel portant l'inscription *Genio Loci*, et, en avant, une fontaine. Bientôt une rue transversale coupe la voie principale et la termine en forme de T. Là aussi se sont arrêtées les fouilles qu'il sera aussi facile de prolonger dans tous les sens qu'il est aisé de fouiller Pompéi. Les ouvriers, en effet, n'ont qu'à suivre le sol antique, qui est à une profondeur très-modérée, et à déblayer régulièrement tout ce qui s'étend devant eux, en suivant les rues de la ville.

Plus loin, sur le plateau d'Ostie, les recherches n'ont plus la même suite; elles se sont portées sur des points isolés. Telle est, par exemple, la maison avec des mosaïques, où trois salles entières ont été dégagées.

Le triclinium est reconnaissable à sa forme aussi bien qu'à sa décoration. L'apside correspond à la place de la table et le dessin des mosaïques restées sur le sol se conforme au plan du triclinium. Dans l'apside sont représentés sur un lit deux convives. A la place où les danseuses, les lutteurs, les musiciens se tenaient devant les convives pour égayer le festin, la mosaïque représente *la table des jeux*, avec les prix destinés aux vainqueurs, semblable à celles qui sont figurées sur les pierres gravées, sur certaines monnaies de bronze d'Athènes[1] et sur les monnaies de Néron. Des athlètes sont aux prises; des génies tiennent des palmes prêtes. Les deux salles voisines sont décorées de mosaïques blanches et noires, formant des compartiments et des motifs divers. Au milieu est une tête de l'Océan de proportion colossale; tout autour, des Tritons, des Hippocampes, etc.

En se rapprochant du Tibre une maison plus grande a été fouillée. Les murs ont disparu presque entièrement, mais les mosaïques qui couvraient toutes les parties du sol retracent le plan avec certitude et lui donnent mieux quelque chose de vivant et de pittoresque. Le plan est grec, semblable aux plans de Pompéi. Dans une salle qui précède la porte, et où logeait

[1] Voyez mes *Monnaies d'Athènes*, p. 392, la gravure.

l'esclave chargé de l'ouvrir et de la fermer, la mosaïque représente un phare, un port, avec l'inscription *Portus*. L'atrium, les *fauces*, corridors doubles qui conduisaient de l'atrium au péristyle, le péristyle lui-même avec ses colonnes renversées sont entièrement visibles. Au milieu d'une des mosaïques, on retrouve un plan d'Ostie, avec les portes et les murs de la ville, le phare, un labyrinthe. Des bains avec une étuve, un *tepidarium*, une piscine froide où l'on descendait par quelques marches, ont fait croire à M. Visconti que là étaient les *Thermes maritimes*. Je ferai remarquer que ces bains ne sont qu'une faible partie de l'habitation, qu'ils ne peuvent contenir plus de cinq ou six personnes, qu'ils ont plutôt un caractère privé et paraissent le complément d'une maison riche et considérable. Peut être était-ce la demeure d'un prêtre de Mithra ou le lieu de réunion d'un collége d'adorateurs de Mithra, car dans un angle de la maison on voit un petit sanctuaire avec un autel consacré par un prêtre de Mithra, *sua pecunia*. Sur le pavé sont incrustés en mosaïque les mots *Soli invicto*. Six marches étaient couvertes de statuettes mithriaques et d'objets qui ont été transportés au musée de Saint-Jean-de-Latran. Il est évident que là se réunissaient en petit nombre des adeptes de ce culte qui a été en faveur au troisième siècle, et auquel des politiques avaient songé pour constituer une religion d'État avec un dieu unique, afin de lutter contre le christianisme.

Sur les bords du Tibre également on observera un magasin ou plutôt un entrepôt d'huiles. Trente énor

mes cruches en terre cuite sont enfouies dans le sol jusqu'au col ; elles sont rangées symétriquement en quinconce et numérotées sur les bords. On voit qu'il y en a d'autres sous l'escarpement des terrains, et que l'entrepôt se prolongeait jusqu'au quai. En effet les magasins d'approvisionnements pour la flotte d'Ostie devaient être très-vastes et on en retrouvera de toute sorte dans les différents quartiers qui sont contigus au Tibre et aux ports.

En s'approchant du quai de l'ancien port qui est comblé, mais dont le plan est trahi par la diversité des terrains et dont le dessin est seulement accusé par les alluvions du Tibre, on voit le sommet d'un portique, enfoui à demi plus tard derrière une rue et des maisons des derniers temps de l'Empire. Le niveau de la rue est de 2 mètres plus haut, comme si déjà on avait voulu l'élever au-dessus des eaux refoulées et emprisonnées par les atterrissements. Ce portique, qui devait entourer l'ancien port, était formé de belles arcades en plein cintre ; de grandes assises de pépérin sont surmontées par une moulure dorique qui rappelle les moulures du tabularium de Rome. Le pied de ces arcades est au-dessous du niveau des eaux ; mais qui peut dire s'il en était de même dans l'antiquité, le fond du lit du Tibre s'étant sans cesse exhaussé. Il serait cependant possible que sous chaque arcade de grandes et de petites barques eussent trouvé un abri, soit à sec, soit au niveau de l'eau. Dans ce cas, on aurait l'équivalent des cales (Νεωσοικοί) du Pirée et de Carthage.

Enfin je dirai quelques mots du temple de Jupiter,

qui est apparent, connu, étudié depuis longtemps ; c'est même la ruine la plus considérable d'Ostie. En 1826, M. Gilbert, architecte pensionnaire de l'Académie de France à Rome, mesura ce temple et en fit une restauration graphique. Exhaussé sur un grand nombre de marches, le sanctuaire de Jupiter a six colonnes de face ; il est d'ordre corinthien ; il est orné d'un double portique à l'intérieur. M. Gilbert a trouvé assez de détails pour restituer avec vraisemblance un monument dont les murs restent seuls debout avec les trous régulièrement ménagés dans la brique, qui servaient à sceller les revêtements de marbre et une décoration plaquée. Mais la terre et les débris entassés cachaient le pied de l'édifice et laissaient ignorer des particularités que les fouilles récentes ont fait reconnaître.

Ainsi le souterrain voûté qui s'étend au-dessous du temple et forme un hypogée égal en surface est aujourd'hui entièrement vidé. On a retrouvé en abondance les fragments d'une frise ornée de rinceaux qui peuvent rivaliser avec les plus belles frises de Rome, et ceux d'une corniche portant des oves, des rais de cœur, des denticules, des modillons, etc. Tandis que ces morceaux nous reportent par la pureté de leur style au temps de Trajan qui a doublé le port d'Ostie et embelli la ville, d'autres morceaux d'un style corrompu, qui rappelle Septime Sévère et ses successeurs, trahissent une restauration postérieure, à moins qu'ils ne soient tombés d'un édifice voisin. Le péribole du temple est en contre-bas et forme en effet une sorte de fossé. Des marbres précieux entourent cette ruine pittoresque

dont les briques rouges se détachent au loin sur les terrains verdoyants et déserts. Non-seulement le seuil percé de trous pour recevoir les gonds des portes est un seul bloc de marbre africain, long de 4 mètres, mais des pilastres de marbre s'appliquaient sur la surface extérieure et le revêtement général était de la plus grande richesse.

Ostie présente aux archéologues bien d'autres faits nouveaux, bien d'autres sujets d'observations. Tout le terrain est libre, sans culture ; il appartient au gouvernement pontifical. Avec le temps, un peu d'argent, des explorations régulières et continues, il sera possible de déblayer lentement cette cité qui recevait le reflet de la richesse de la capitale et d'en faire un jour un lieu aussi instructif que Pompéi, plus instructif même, parce qu'avec les mêmes détails de la vie intime des anciens se présenteront des documents sur les monuments publics, les arsenaux, les quais, les ports, les temples et surtout sur l'importance historique d'Ostie.

En suivant le bord de la mer, d'autres villes maritimes du Latium ont fourni à la science quelques documents nouveaux. A Terracine, par exemple, on a trouvé, en 1846, sous la place moderne, le dallage de l'antique forum, en grandes dalles rectangualaires, avec les restes d'un petit temple dédié à Apollon. En 1853, on a découvert le piédestal et la statue d'Avianius Vindicianus, consulaire de la Campanie, ainsi qu'un sarcophage ornée de treize figures en haut-relief : le sujet représente un empereur assis qui ordonne la

construction d'un édifice, plusieurs ouvriers en action et diverses machines pour soulever les matériaux.

A Antium reparut une statue d'Hercule traînant derrière lui le chien Cerbère ravi aux enfers; à Lavinium, en 1865, un muraille antique, dont la destination est restée inconnue, un sarcophage avec Bacchus soutenu par un satyre sur un char traîné par des panthères, une statue colossale de Claude, sous les traits de Jupiter; à Ardées, dans la nécropole, un grand nombre de terres cuites admirablement conservées, dont une partie est passée dans le musée Campana et ensuite dans le musée du Louvre : il est donc inutile de les décrire.

En 1856, on découvrit à Cantalupo (l'antique *Mandela*) le site du temple de la déesse Vacuna, qu'Horace voyait de sa campagne et qui fut reconstruit par Vespasien[1]. La maison de campagne d'Horace, à son tour, fut pour M. Pietro Rosa et pour Noël des Vergers l'objet de recherches très-minutieuses et très-intéressantes. Dans la vie d'Horace, qui précède l'édition elzévirienne de MM. Firmin Didot, des Vergers a consigné le résultat de ses recherches et offert aux regards du lecteur des vues pittoresques dessinées avec un rare talent par M. Achille Benouville. L'habitation d'Horace devait être sur une colline qui est au delà de Rocca Giovane, qu'on appelle encore *Colle del poetello* et qui semble répondre à toutes les conditions requises par les vers d'Horace où il est question de sa villa.

[1] Franc. Belli, *Scoperta del tempio della dea Vacuna*. (*Bulletino dell' Inst.*, 1857, p. 151.)

La villa de Mécène à Tivoli, au contraire, s'est évanouie devant les faits : les connaissances précises de la science ont fait disparaître une tradition mensongère. Aucun voyageur ne cesse d'avoir présentes à la mémoire les charmantes cascatelles de l'Anio qui se précipitent du haut des contre-forts antiques qu'on supposait avoir appartenus à la villa de Mécène. Un pensionnaire de l'Académie de France à Rome, M. Thierry, a passé prés d'une année à faire sur ces terrains des relevés très-difficiles au milieu des jardins, des vignes, des terrasses escarpées, de l'usine qui occupent aujourd'hui l'emplacement de la prétendue villa de Mécéne. Persuadé qu'il pouvait résoudre un problème archéologique, et qu'il ferait avancer la science en même temps qu'il trouverait un sujet original de beaux dessins, M. Thierry se résolut à entreprendre des fouilles.

Nardi, Vasi, Nibby n'avaient point d'idées nettes sur cet ensemble de ruines qu'ils expliquaient d'une manière bizarre. Canina seul, avec sa justesse d'instinct ordinaire, les avait rattachées au reste de la ville de Tibur et peut-être au temple d'Hercule qu'il supposait au sommet de la ville, comme le temple de la Fortune à Préneste. M. Thierry, lui, était convaincu que le temple d'Hercule était un peu plus haut et que les portiques qui étaient encore apparents, étaient ceux de l'enceinte. Des fouilles seules pouvaient démontrer la vérité de cette hypothèse. M. Thierry entreprit ces foullles, d'abord avec une indemnité de 600 francs qui est allouée par le gouvernement français à tout

pensionnaire architecte pour son travail de restauration, ensuite avec ses propres ressources, car il eut bientôt dépensé une somme trois et quatre fois plus considérable.

En effet, sous un monticule formé de terre et de débris, le temple fut retrouvé : il reparut avec la trace des murs, de la cella, la place des colonnes marquées par leurs bases, la mosaïque, le soubassement et beaucoup d'intéressants détails qu'on verra fidèlement rendus dans les dessins qui sont à la bibliothèque de l'École des beaux-arts. On remarquera surtout le chapiteau ionique et le chapiteau corinthien de l'ordre intérieur, en jaune antique. L'enceinte de l'*area* du temple, formée par un portique à plusieurs étages, s'adossait à la montagne ; de l'autre côté, elle s'ouvrait sur la voie Tiburtine. Diverses inscriptions furent découvertes qui ne laissérent aucun doute sur l'attribution d'*Hercule vainqueur :* un petit autel avec sa dédicace le démontre avec évidence. Les arcades en plein cintre de l'area et les trois portiques avec leurs colonnes engagées sont d'un bel aspect. C'est un côté extérieur du grandiose soubassement de ces portiques qui soutient la fabrique moderne et les cascatelles, qui ne sont autre chose qu'une prise d'eau faite sur le cours supérieur de l'Anio.

Enfin M. Thierry, en étudiant les terrains qui précédaient le temple et où il pensait retrouver des rampes et des escaliers, reconnut par une série de sondages qu'il n'y avait ni escaliers ni rampes, mais bien un théâtre. Cette assertion parut extraordinaire, et M. Vis-

conti, directeur des antiquités, pria aussitôt M. Thierry de vouloir bien entreprendre de nouvelles fouilles dont le gouvernement pontifical supporterait en partie les frais. Bientôt il fut démontré que le théâtre de Tibur, qui était toujours resté inconnu, était situé au-dessous du temple d'Hercule, disposition très-décorative qui rappelle le temple de Vénus érigé au sommet du théâtre de Pompée : seulement les proportions du sanctuaire sont beaucoup plus considérables et lui maintiennent la prédominance dans ce plan si animé et si original.

On ne saurait donc trop louer l'initiative courageuse de M. Thierry, son intuition archéologique, sa persévérance pleine de conviction, ses sacrifices personnels, ses magnifiques dessins, qui n'ont pas seulement été admirés à Paris, mais qui ont été exposés à Rome et qui ont occupé les membres de l'Institut archéologique du Capitole aussi bien que ceux de l'Académie pontificale.

CHAPITRE V

L'ITALIE MÉRIDIONALE ET LA SICILE

Je me suis étendu sur les découvertes faites à Rome et dans les environs de Rome, parce que c'est la partie la plus brève du rapport de Fiorelli. On peut dire même que cette partie est véritablement incomplète. Je serai sobre, au contraire, en parlant de l'Italie méridionale, et ne ferai que résumer les observations de l'auteur, parce qu'il traite son sujet avec la plus grande exactitude.

Dans le Samnium et la Campanie, l'emplacement de plusieurs villes antiques citées par les auteurs a été reconnu. Les ruines d'Ansidonia ont été décrites par M. Colajanni qui y a vu les restes de la colonie des *Peltuiniati*[1]; dans le petit village de S. Romualdo, M. Cherubini, en suivant les traces de gros blocs polygonaux, a retrouvé pendant plusieurs milles les murs et les portes de la ville d'*Adria*. Un théâtre, avec des statues et des inscriptions, a reparu sur les terrains de

[1] *Progresso*, 1847, n° 60.

Nesce et appartenait à *Æquicum*, ville principale des Èques. M. Cremonese a signalé la ville de *Trebula*, dont le nom est mentionné par une inscription sur les limites de la province d'Aquila et de Chieti, sur la rive gauche du Sangro. Le P. Garrucci, à son tour, a déterminé le site de *Caudium* (aujourd'hui Montesarchio), décrit un sarcophage d'Isernia dont les bas-reliefs sont manifestement copiés sur la peinture qui a servi de modèle à la grande mosaïque de Pompéi[1], et recherché les limites du territoire ainsi que les formes successives de la constitution municipale de Bénévent[2].

On doit au professeur Novi la découverte, dans l'*Agro Caleno*, d'un petit temple consacré probablement à Bacchus, d'un autel orné de très-beaux bas-reliefs bachiques, de métopes appartenant aussi au temple et représentant l'éducation du dieu par les Nymphes, enfin d'une statue colossale de Lucius Verus. La publication faite par M. Novi[3] donne également dans leurs détails les inscriptions du *Vicus Palatius*, diverses statues, sculptures, bas-reliefs, lames d'or, gemmes, mosaïques, ornements architectoniques, etc., etc., sans oublier la voie antique découverte par le savant professeur, voie qui conduisait de Capoue au temple célèbre de Diane Tifatine.

De nouvelles fouilles entreprises dans l'amphithéâtre

[1] *Bassorilievo di Isernia* (Ann. Inst., 1857, p. 347).

[2] *Di Benevento e delle sue varie forme di governo* (Dissert. arch., p. 92).

[3] *Iscrizioni monumenti e vico, con nuove notizie del tempio*, etc. Napoli, 1860.

de Capoue, firent reparaître vers 1851 un conduit qui entoure extérieurement l'édifice, des fragments d'architecture et de décoration, un torse d'homme et des bas-reliefs brisés[1]. Un anneau d'or, trouvé près de Santa Maria, avec la tête très-fine de Marcus Brutus, gravée en plein métal et la signature d'*Héraclide*, a été publié par Minervini[2].

Les fouilles du comte de Syracuse à Cumes ont eu un plus grand retentissement. D'abord elles ont fait connaître l'emplacement du temple de Jupiter Stator et un édifice orné de marbre et de sculptures dont la destination n'a pu être déterminée, mais auquel se rattache le nom des *Luccei*, famille de Rome qui s'était transportée à Cumes. Dans un sépulcre de construction grecque, furent retrouvés ces squelettes sans tête, auxquels on avait ajusté des têtes de cire : particularité inouïe qui a excité le zèle et les conjectures des archéologues sans qu'ils aient réussi à l'expliquer[3]. La nécropole romaine, parmi d'autres objets intéressants, donna une boite ornée de délicates sculptures d'ivoire avec sa clef et sa serrure de bronze.

A Pouzzoles, on a continué les fouilles de l'amphithéâtre, qui a inspiré plusieurs mémoires à M. Sche-

[1] Giac. Rucca, *Sul primato dell' anfiteatro campano* (Memor. Real Acad. ercol., t. VI, p. 285)

[2] Bullet. arch. Napol., n. s., t. III, p. 178; t. IV, p. 16.

[3] Fiorelli, *Monumenti antichi posseduti del comte di Siracusa;* Quaranta, *Gli scheletri cerocephali*, 1863; Minervini, *Monumenti cumani* (Bullet. arch. Napol., n s., t. I. p. 105, 121, 161, 188); Cavedoni, *Antichità Cumane* (Modena, 1853); de Rossi, *Scheletri acefali* (Bull. Inst., 1853, p. 66). Voyez aussi Pisano-Verdino, Guidobaldi, Finati.

rillo[1]. M. Scherillo avait porté également son attention sur le *portus Julius*[2]. Lord Walpole et le baron de Lotzbeck ont été plus heureux dans leur recherche d'objets précieux sur le territoire de Cumes : ils ont trouvé un camée avec une tête d'enfant, un sarcophage de plomb, un autre sarcophage avec la tête de l'Océan, des terres cuites dont l'une représente le phénix enlevant un enfant, symbole du voyage dans un autre monde.

Un passage souterrain entre l'antique cité de Cumes et le lac Averne a été découvert en 1858[3], et deux vases de verre, que de Rossi a très-ingénieusement expliqués, reproduisent, avec des inscriptions, la vue des lieux les plus célèbres de la plage de Baies et de Pouzzoles[4].

Enfin, on peut citer une statuette de bronze recueillie dans l'île de Capri, qui représente Socrate prêt à boire la ciguë.

Pompéi a été, dans le midi de l'Italie, ce que Rome a été dans le nord, le but des principaux efforts, le centre de la plupart des découvertes. Décrire tout ce qui est sorti des cendres depuis 1846 serait une tâche immense autant qu'inutile, vu les nombreuses publications qui ont été faites. Fiorelli, en publiant le *Journal des Fouilles*, trouvé dans les archives, a complété l'œuvre que la vigilance de MM. Avellino et Minervini édifiaient pour ainsi dire chaque jour. Le *Bul-*

[1] *Atti R. Acad. arch.*, t. I, p. 44, 244.

[2] *Ibid.*, 1862, *Comptes rendus*, p. 46. Voyez également Criscio, *L'antico porto Giulio*. Napoli, 1856.

[3] Scherillo, *Di una antica strada sotterranea*, etc. Napoli. 1858.

[4] De Rossi, *Bullet. arch. Napolit.*, n. s., t. I, p. 133; t. II, p. 153.

letin archéologique de Naples a consigné toutes les découvertes, à mesure qu'elles frappaient ces deux savants si capables de les interpréter. M. Minervini surtout a rempli, pour ainsi dire, les sept volumes du bulletin et ensuite le premier volume du *Bulletin archéologique italien*. Il faut donc renvoyer à ces documents considérables ceux qui veulent pénétrer les détails du sujet. Pour nous, nous ne ferons qu'un résumé rapide et ne chercherons que l'ensemble des résultats.

En 1846, les travaux marchaient lentement, trop lentement. On découvrait les maisons et les boutiques qui font suite au temple de Vénus, à côté de la Basilique, et l'on déblayait la *Via Stabiana*. Dans la première partie, on mit sept ans à enlever les cendres et à faire reparaître des constructions de peu d'importance. La rue elle-même descend rapidement à la plage, passe sous une porte de la ville auprès de laquelle on vit un édicule contenant une statue de Minerve. La *Via Stabiana*, au contraire, longe des édifices d'un certain intérêt, parmi lesquels on compte la maison de Lucrétius, celle de Siricus, et la maison du *Joueur de lyre;* les deux premières sont du petit nombre de celles dont le nom des propriétaires est connu; la troisième est remarquable par la richesse et le nombre des objets qu'on y a recueillis.

De 1853 à 1857, on a fouillé les thermes qui sont voisins de la porte Stabienne : leur décoration, leurs dispositions architectoniques, leur étendue en font un des principaux monuments de la petite colonie pom-

péienne. La rue qui passe devant ces thermes est appelée rue des *Olconii*, parce que la statue d'Olconius Rufus y a été trouvée en 1853. Cette rue n'a été déblayée complétement qu'en 1861. On vit alors reparaître l'entrée d'un certain nombre de maisons et l'on songea à dégager tout l'ilot qui s'étend jusqu'au petit temple d'Isis. Ensuite le travail fut poussé à l'occident de ces mêmes bains stabiens : de 1863 à 1865 on atteignait la rue des *Augustaux* et le *Chalcidique d'Eumachia*. Les ilots et le lupanar compris entre ces deux ruelles furent découverts pendant les années 1862 et 1863. En 1864, Fiorelli, qui dirige avec tant d'intelligence et d'activité les fouilles de Pompéi, se détourna vers la gauche de la rue des *Augustaux* et explora les maisons et les boutiques qui bordent une ruelle tortueuse : une des maisons avait deux sorties, elle contenait une grande quantité de marbres de couleur qui n'avaient pas encore été mis en œuvre, et une inscription gravée auprès d'une de ses portes, avertissait qu'elle avait déjà été dépouillée de tous les objets qu'elle contenait du temps des Antonins (*doummos pertousa*). En même temps, dans la *rue de l'Abondance*, on achevait de retirer les cendres de la maison n° 37 et des maisons qui se trouvent entre la rue des Augustaux, la maison du Joueur de lyre et le carrefour des Olconii. Enfin, en 1866, on attaqua l'ilot qui se présente le premier après la via Stabiana sur la rue qui mène à l'amphithéâtre : de ce côté demeurait vraisemblablement Epidius Sabinus.

Pendant cette période de vingt années, on a fait, en

outre, quelques recherches secondaires par exemple pour déterminer le mur d'enceinte de la ville du côté du Vésuve et derrière la Basilique. La découverte la plus importante dans toutes ces fouilles fut celle[1] d'empreintes de corps humains modelés par la cendre elle-même. Certes avant Fiorelli on avait trouvé à Pompéi beaucoup de cadavres et l'on montrait même au musée de Naples, sous une vitrine, l'empreinte de deux seins de femme. Mais personne n'avait songé à se servir de ces empreintes comme les sculpteurs se servent d'un moule pour reproduire une statue. La pioche des ouvriers frappait sans discernement et l'on détruisait ces précieuses traces sans en profiter. Fiorelli eut l'ingénieuse idée de faire respecter toute cavité qui s'annonçait sous la cendre. Examen fait, il était parfois évident que cette cavité avait été produite par un corps humain que la cendre chaude avait étouffé, moulé et qui ensuite s'était corrompu, laissant un vide semblable à sa forme sous la croûte de cendre refroidie et durcie. Alors Fiorelli faisait remplir cette cavité de plâtre liquide; quand le plâtre était sec, on achevait doucement d'enlever la cendre et l'on trouvait un moulage exact du corps, de son attitude, de ses formes, des vêtements qu'il portait, ce qui n'est pas d'une médiocre importance pour la question du *vêtement* chez les anciens. Ces figures de plâtre sont maintenant au musée de Naples et j'admire beaucoup, pour mon compte, le génie inventif d'un archéologue

[1] Voyez mon *Drame du Vésuve*, 1 vol. in-18, Michel Lévy.

qui saura ainsi nous rendre, non-seulement les détails d'une cité antique, mais ses habitants mêmes, vêtus, ornés, vivants en quelque sorte, ou du moins au moment où la mort les a surpris.

Après la nature prise sur le vif, les statues qu'on ne cesse pas de découvrir offrent le principal intérêt. Les plus belles sont en bronze, parce que le bronze était transporté plus volontiers par le commerce et acheté dans les centres de fabrication célèbres. L'*Apollon citharède*, de style archaïque, le *Faune dansant*, le *Narcisse*, le *Silène ivre*, dont les jambes chancellent tandis qu'il s'efforce de maintenir une corbeille sur sa tête, ont été annoncés à l'Europe et dé rits aussitôt après leur apparition. Deux bustes de grandeur naturelle, des animaux, deux chiens arrêtant un sanglier, quatre-vingt-dix petites images en bronze de Dieux ou de Lares et cinq en argent ont accru les richesses, déjà si nombreuses en ce genre, du Musée de Naples.

Les statues de marbre sont d'un travail plus médiocre. Il y en a même une soixantaine qui ne méritent pas d'être citées; elles décoraient les fontaines et les petits jardins des particuliers. Il ne faut pas croire que tous les habitants de Pompéi eussent du goût, que tous les sculpteurs eussent du talent et que l'on ne se contentât pas aussi de l'art à bon marché. L'*Hermès* de Cornélius Rufus, qui a donné son nom à une maison voisine des Thermes de Stabies, et la statue de Marcus Olconius, qui s'élevait près de ces Thermes, sont des exceptions; cette dernière, quand elle a été retrouvée,

était couverte de peinture et de dorure dont les traces mêmes ont disparu peu à peu au contact de l'air. Il ne faut pas oublier une figurine d'ambre représentant un petit Amour enveloppé dans un manteau, avec une perruque et une longue queue, et l'on a compté quatorze statuettes d'ivoire, huit d'albâtre, treize en pâte de verre, cent cinq en terre cuite, qui reproduisent ou des divinités ou des animaux.

Deux bas-reliefs ont reparu également. Le sujet de l'un est un combat de gladiateurs, qui orne le tombeau de G. Clovatius. Le sujet de l'autre est Alexandre domptant Bucéphale; offert en présent au pape, il est aujourd'hui au musée grégorien.

Quant aux peintures qui ornent les édifices récemment découverts, on sait d'avance qu'elles se composent d'ornements décoratifs, de figures isolées, d'animaux fantastiques, de petits paysages, de fleurs, de fruits. Les plus intéressantes sont des compositions mythologiques; la plupart ont été souvent traitées par les sculpteurs ou par les peintres, par exemple Mars et Vénus, Vénus et Adonis, Thétis avec les armes d'Achille, Diane et Endymion, Polyphème, Narcisse, Europe sur le Taureau, Ariane abandonnée par Thésée ou surprise par Bacchus, Phryxus et Hellé, Hippolyte et Phèdre, Léda montrant ses œufs éclos, le Jugement de Pâris, etc., etc.

Mais quelques sujets aussi offrent plus de nouveauté, d'autres ont été rajeunis par la composition ou les accessoires. Tel est le tableau de Neptune et d'Apollon; le premier est armé du trident et assis, le second debout,

couronné de lauriers et appuyé sur sa lyre; tous deux président à la construction des murs de Troie, à laquelle travaillent des ouvriers qui transportent des pierres. De même les peintures de la maison de Marcus Lucretius représente Silène sur un char traîné par deux bœufs et tenant un petit enfant dans ses bras, tandis que les Satyres, les Faunes et les Saisons forment son cortége; on reconnaît aussi Hercule ivre auprès d'Omphale, au milieu d'un chœur de Lydiens et de Bacchantes; le héros s'appuie sur un personnage que les archéologues ont diversement qualifié. Un autre tableau montre Hercule à terre; de petits Amours s'efforcent de lui enlever ses armes; Omphale, avec ses femmes lydiennes, occupe le fond de la scène.

Dans une maison récemment déblayée, on reconnait Hercule et Télamon délivrant Hésione, qui, encore enchaînée, admire le monstre frappé par la flèche d'Hercule : les figures sont de grande proportion.

Une petite composition, découverte en 1865 dans la rue des Augustaux, montre Danaé assise auprès d'un rocher, tenant sur son sein le petit Persée enveloppé de langes et regardant avec anxiété la mer ainsi que le coffre à demi-ouvert qui l'a sauvée de la mort.

Achille reconnu par Ulysse parmi les filles de Lycomède, a déjà inspiré un des peintres qui décoraient Pompéi; en travaillant dans une maison près des Thermes stabiens, un autre artiste a renouvelé ce sujet; il a montré Déidamie, non pas nue et essayant une parure dans le fond de la composition (c'est ainsi qu'on la voit au musée de Naples), mais se traînant à terre,

essayant de retenir le héros qu'anime la trompette guerrière du musicien Agirtes. Cette idée est aussi naturelle et bien plus dramatique.

On peut signaler encore, parmi les sujets mythiques, Crésus conduit devant Cyrus, Énée blessé, sous sa tente, entouré par Mnesthée, Achate et le jeune Ascagne, soigné par Yapis qui s'efforce d'arracher le trait de la plaie, sauvé par Vénus qui lui apporte une branche de dictame. Ces interprétations ne doivent pas être accueillies avec une confiance aveugle; ce sont de simples hypothèses, et il y aurait des explications très-différentes à proposer. Je crois surtout qu'on hésitera devant le tableau où les Italiens veulent voir Turnus entre Lavinie et la reine Amata qui le supplie de ne pas combattre les Troyens.

Enfin, Fiorelli donne à la page 63 de son rapport un inventaire exact de tous les objets trouvés dans les fouilles depuis 1846. Je transcris seulement quelques chiffres :

Pierres gravées.	37
Boucles d'oreilles.	28
Anneaux d'or.	37
Anneaux d'argent	13
Boutons ou boules de verre.	1712
Fibules..	104
Miroirs..	97
Fioles à parfums, en verre.	596
Fuseaux en os..	169
Strigiles.	47
Ciseaux..	27
Vases de verre, de bronze, de terre.	1808
Verres, tasses, plats.	696

Cuillers.	37
Lampes de bronze.	48
Lampes de terre cuite.	705
Candélabres.	67
Encriers.	10
Styles.	35
Gonds et charnières en os.	110
— — en bronze.	889
— — en fer.	62
Serrures.	435
Clés en bronze.	29
— en fer.	90
Sonnettes.	98
Outils de laboureur.	165
— de menuisier.	109
— de serrurier.	27
Épées et lances.	78
Casques.	2
Balles de fronde en plomb.	7
Ornements de char en bronze.	60
— — en fer.	25
Monnaies d'or.	97
— d'argent.	949
— de cuivre.	8785

Quant aux tissus, aux cordes, aux bourses, aux denrées alimentaires calcinées, mais reconnaissables, depuis le blé et les œufs jusqu'aux pains et aux oignons; quant aux couleurs et aux matières premières, il a paru inutile d'en faire un catalogue. On a compté, au contraire, pendant le même laps de temps, 127 squelettes d'hommes et de femmes, 2 de chevaux, 8 de chiens, 11 de poulets. On n'a pas trouvé un seul squelette de chat, mais en échange 8 carapaces de tortue, hôtes apprivoisés des cours et des jardins.

Enfin, nos connaissances sur les révolutions causées par le Vésuve se complètent aussi par la découverte de plusieurs villas romaines à Stablies et de troncs d'arbres antiques à Musigno enfouis par la première éruption du volcan.

Si de la Campanie nous passons en Lucanie, Fiorelli nous signale seulement le célèbre sarcophage de Rapolla, décoré de très-beaux bas-reliefs représentant Psyché et l'Amour, Méléagre et Atalante, Achille et Déidamie, Ulysse, Pénélope et Télémaque, Amphiaraüs et Alcméon, Oreste et Pylade[1].

La Sicile, si féconde en découvertes dans les vingt années qui ont précédé l'année 1846, est devenue presque stérile. Les fouilles de MM. Harris et Angel à Sélinonte, les explorations savantes d'Hittorff et de Zanth, et surtout les travaux de la commission archéologique dirigés jadis avec tant de zèle par le duc Serra di Falco avaient jeté sur les antiquités de la Sicile un véritable éclat. Le mouvement scientifique s'est pour ainsi dire arrêté; il a été paralysé par les troubles politiques et les souffrances de la Sicile. On a cependant déblayé deux rues de la ville de *Soluntum*, avec les restes des maisons qui les bordaient; on a exploré un grand édifice romain auprés du château de Termini[2]; on a restauré le théâtre de Taormine et fait sur la construction du proscenium des observations qui se sont trouvées

[1] Minervini, *Breve notizia soprà un insigne sarcofago*, etc. (Bull. arch. Napol. n. s., t. IV, p. 171; t. V, p. 152). M. Raphaël Smith a publié aussi un mémoire sur ce sujet (Naples, 1856).

[2] Sur l'emplacement de *Thermæ Himerenses*.

confirmées par les études de l'architecte Garruccio sur l'amphithéâtre de Catane[1]. Je citerai encore les cinq statues trouvées à Syracuse, outre la Vénus qui est au musée, une mosaïque et divers monuments de Ségeste[2], une pierre gravée provenant d'Agrigente sur laquelle est représentée une tête d'homme entée sur celle d'un cheval, avec une inscription latine qui semble rappeler une victoire remportée dans les jeux du cirque[3].

Le rapport de Fiorelli au ministre de l'instruction publique se termine par un relevé des inscriptions les plus importantes et des monnaies inédites qui sont sorties du sol italien dans ces vingt dernières années. Les inscriptions ont été toutes publiées dans les recueils archéologiques, et elles sont ou seront transcrites dans le *Corpus Inscriptionum latinarum* qui s'imprime à Berlin. Il suffit donc de signaler les principales. Au premier rang se placent les fragments des actes des Arvales, si abondants en dates historiques, si utiles pour reconstituer les fastes de Rome. Après le travail classique de Marini, Melchiorri[4], Mommsen[5] et de Rossi[6] en retrouvèrent d'autres fragments. En 1858, au quatrième mille de la *via Portuensis*, on en re-

[1] Giov. Garruccio, *Sulla origine dell' anfiteatro di Catania* (Napoli, 1854).

[2] Gio Batt. Picone, *Breve ragguaglio soprà cio che ultimamente erasi incominciato à scoprire à Segesta* (Palermo, 1857). Giov. Fraccia, *Egesta ed i suoi monumenti* (Palermo, 1859); *Preventiva sposizione di taluni monumenti segestani inediti* (Palermo, 1861).

[3] Fiorelli, *Scoverte archeologiche*, etc., p. 65.

[4] *Appendice agli atti de' Fratelli Arvali* (Roma, 1855).

[5] Manuscrits de Pighio.

[6] *Scavi nell' orto di S. Sabina* (1855).

cueillit encore; un morceau reconnu par de Rossi dans un corridor de la catacombe du pape Calixte lui permit de déterminer[1] le lieu où siégeait originairement le collége et de retracer l'histoire de sa dispersion. En 1862 et en 1866, des inscriptions du même genre reparurent au quatrième mille de la *via Portuensis;* il est évident que ces heureuses trouvailles se renouvelleront à l'avenir.

Deux fragments de calendrier ont été découverts dans la vigne du monastère de Saint-Paul et dans la maison de la *via Graziosa.* Le premier était en marbre et avait servi à fermer une des tombes qui entouraient la basilique Ostiensis ; le second était peint en lettres rouges et noires sur les murailles.

Sans nous arrêter aux textes épigraphiques qui font connaître des magistrats et des titres particuliers, il est bon de rappeler que c'est en Vénétie qu'a été découverte l'inscription honorifique d'où Borghesi a tiré[2] de si excellentes inductions sur les magistratures secondaires. De même les notions sur les titres militaires et les fonctions sacrées[3] se sont complétées par le secours de l'épigraphie.

La topographie de Rome a été également précisée par une dédicace à Vesta, trouvée[4] sur la voie transversale qui menait du Forum à la *via Nova*, par l'in-

[1] Ann. dell' Instit. 1858, p. 54; Bullet. arch. cristiano, 1866, p. 53.
[2] Ann. Inst., 1853, p. 188.
[3] Par exemple, la *Narthecophora*, le prêtre des Vestales, le *Sacerdos cerialis mundalis* de Capoue, le *Sacerdos siligenius* de Pouzzoles, le *Gunthaleo* du culte de Mithra.
[4] Trouvé en 1853.

scription qui a permis à de Rossi[1] de déterminer les postes occupés par les cohortes des vigiles, par celle qui mentionnait le *vicus lorarius*, etc. Je renvoie au catalogue méthodique dressé par Fiorelli. C'est déjà un résumé très-succinct et il remplit plus de quatorze pages[2].

La numismatique n'a pas été négligée plus que l'épigraphie, quoique les trouvailles de si petits objets échappent plus facilement à la vigilance des archéologues et entrent sans bruit dans les diverses collections de l'Europe. Le musée Kircher à Rome et le musée de Naples, grossi singulièrement par la collection Santangelo, ont profité surtout des découvertes de ce genre faites sur le sol italien.

La fontaine de Vicarello, nettoyée avec soin par les jésuites, a donné des renseignements curieux sur les systèmes successifs de monnayage employés par les Romains. On sait que les pèlerins et les visiteurs, par reconnaissance pour les bienfaits de cette source, jetaient dans le bassin des offrandes et des monnaies qui composaient un véritable trésor, car les prêtres s'ils relevaient parfois des pièces d'or et d'argent en laissaient la plus grande partie. Ce qui est certain, c'est que les jésuites ont recueilli dans ce bassin plus de mille livres pesant de métal. La couche inférieure, la plus ancienne par conséquent, était composée d'*æs rude*, c'est-à-dire de cuivre non frappé, taillé simplement et dont la valeur dans les transactions était réglée par le

[1] *Le stazioni delle sette coorti dei Vigili* (Ann. Inst., 1846, p. 268).
[2] De la page 66 à la page 80.

poids. On en voit d'assez nombreux spécimens dans la collection du Collége Romain. La couche superposée à l'*æs rude* était formée par deux cents livres d'*æs grave*, c'est-à-dire de cuivre massif et fondu avec des marques dont plusieurs étaient encore inédites. Ensuite venaient quelques centaines de livres de monnaies de bronze frappées; enfin une quantité plus considérable de monnaies d'argent. C'est ainsi que des données certaines ont été fournies par le hasard sur le système monétaire des Romains et ses transformations.

Dans le sud de l'Italie, on a recueilli également des types très-rares de monnaies incuses, appartenant à Métaponte, à Posidonia, à Crotone, à Sybaris. Elles ont été publiées par Garrucci, Fiorelli, Minervini, qui ont fait connaître aussi des médailles frappées à Pandosia, à Allifæ, à Telesia, à Aurunca, ainsi que le diobole de Naples avec la tête jeune du fleuve Sebethus qui se jette dans le golfe de Pouzzoles, et la pièce de bronze avec le taureau à face humaine qui verse de l'eau par la bouche.

Il ne faut pas oublier non plus les trésors découverts à Naxos de Sicile, à Messine et à Rhegium, que Cavedoni, Riccio, Grosso Cacopardo ont analysés et d'où ils ont tiré quelques lumières sur la chronologie des monnaies des Athéniens, aussi bien que sur celle des pièces de Gélon et de la reine Philistide. Enfin certains travaux sur la numismatique de l'Italie ont pour la science presque autant d'importance que des découvertes matérielles : tels sont le premier mémoire posthume d'Avellino, qui contient la description de toutes

les monnaies de l'Étrurie, le texte rédigé par Cavedoni pour accompagner les planches de Carelli, le catalogue des monnaies grecques de la collection Santangelo par Fiorelli, le recueil des médailles consulaires et des pièces frappées par les familles romaines, par Cavedoni[1], les catalogues de Riccio, etc.

En dernier lieu, la collection de plombs antiques formée par le cardinal Altieri a fourni au P. Garrucci la matière d'un livre[2] qu'ont complété les mémoires de Salinas[3] et de Portoghesi[4] sur les plombs de commerce des villes siciliennes.

C'est ainsi que Fiorelli présente dans son ensemble le progrès matériel de l'archéologie et de l'histoire en Italie, soit que les révélations aient été fortuites, soit que les monuments aient été recherchés et dégagés du sol par la justesse des inductions et la persévérance des recherches. Les vingt dernières années ont été fécondes ; si les plus faciles ou les plus saisissantes découvertes appartiennent à la première moitié du dix-neuvième siècle, il n'en faut pas moins reconnaître le mérite de la seconde moisson devenue plus pénible. Fiorelli, en résumant dans un tableau précis, plein de faits et de preuves, ce mouvement archéologique, a bien mérité de la science, et le gouvernement italien,

[1] La découverte de deux dépôts de monnaies consulaires, l'un à Morino, près de Sora, l'autre à Carrare, a fourni de nouveaux sujets d'étude à Cavedoni et à d'autres numismatistes.

[2] *I piombi antichi raccolti del Cardin. Altieri* (Napoli, 1848).

[3] *Descrizione di una raccolta di piombi siciliani detti mercantili* (Roma, 1864).

[4] *Notizie storiche del commercio dei Greco-siculi* (Catania, 1864).

en lui demandant ce rapport, a donné un exemple qui devrait être suivi par les gouvernements des pays qui ont un passé glorieux et professent un culte pour les monuments de leur passé.

L'ÉTRURIE ET LES ÉTRUSQUES

CHAPITRE PREMIER

LES MAREMMES

Les villes étrusques forment deux groupes distincts. si l'on ne considère que leur position géographique. Les unes, situées au pied de l'Apennin ou sur ses premières pentes, dominent des vallées fertiles ; les autres, plus nombreuses, situées près de la mer, sont entourées par ces solitudes meurtrières qu'on appelle aujourd'hui les *Maremmes*. Les villes de l'Apennin n'ont jamais cessé d'être connues, habitées et de porter le même nom. Fæsulæ s'appelle encore *Fiesole*, Arretium *Arezzo*, Cortona *Cortona*, Perusia *Perugia*, Clusium *Chiusi*, Vulsinii *Bolsena ;* leurs monuments et leurs musées sont visités par de nombreux voyageurs. Qui n'a vu l'amphithéâtre de Fiesole et l'enceinte formidable de remparts qui en faisait une

place de refuge dominant la vallée de l'Arno? Qui n'a mesuré les immenses blocs de l'enceinte de Volterre, et considéré curieusement les quatre conts urnes d'albâtre réunies dans le musée de la ville? Qui n'a cherché à Arrezzo les débris de ces poteries rouges que les contemporains de Pline préféraient à toutes les autres pour le service de leurs tables? Qui n'a goûté la belle vue de Cortona, interrogé le prétendu tombeau de Pythagore, considéré la lampe fameuse des Douze Dieux? Qui n'a admiré les fortes murailles de Pérouse, sa porte d'Auguste, le caveau où les statues de la famille entière des Volumnii sont accoudées sur leurs sarcophages? Qui n'a parcouru la nécropole souterraine de Chiusi et suivi, à la lueur des torches, les frises peintes sur le tuf humide, et représentant des jeux funèbres ou les plaisirs des champs Élysées? Charmants souvenirs, d'un caractère si varié, qui ne soulèvent qu'à demi les voiles de la mystérieuse Étrurie, mais souvenirs vingt fois racontés! Les villes des Maremmes, au contraire, sont ensevelies, oubliées, d'un accès difficile; elles forment le royaume, par excellence, de la *mal'aria*, qui répand au loin ses miasmes pestilentiels. Les rechercher était une entreprise qui devait exciter à la fois la passion du savant et le courage de l'explorateur. Alessandro François, l'associé de des Vergers[1], a fini, en effet, par y trouver la mort.

[1] Voyez le savant ouvrage de des Vergers, intitulé : *l'Étrurie et les Étrusques*. 2 volumes in-8° avec un atlas in-folio, 1864, Firmin Didot. C'est cette publication qui m'a inspiré la série d'études critiques qui va suivre et que j'ai imprimée jadis dans le *Journal des savants*.

C'est cependant un pays séduisant que ces vastes plaines qui s'étendent entre les racines de l'Apennin et la Méditerranée, entre l'embouchure du Tibre et celle de l'Arno ! Le sol y est généreux, le ciel limpide, la température douce et parfumée, la végétation luxuriante ; des bois de chênes liéges, de caroubiers, de lentisques, s'avancent sur les promontoires ; la mer marie à leur verdure le bleu intense de ses flots. Les champs, qu'on n'ose défricher, sont couverts de blanches asphodèles ; les marais eux-mêmes se cachent sous les plantes aquatiques et ressemblent à d'immenses prairies. Jadis une race forte, patiente, industrieuse, peuplait ces campagnes, aujourd'hui désolées. Il faut que la configuration du sol ait été altérée, que les cours d'eau se soient comblés, que les rivages se soient soulevés, ou bien que les Étrusques, luttant contre l'état primitif, aient vaincu la nature à force de soins ; dans ce cas, la main de l'homme se ralentissant, la nature aurait repris ses droits.

Si l'on remonte au nord, jusqu'au golfe de la Spezzia, on trouve Luna ou Luni [1], ville fondée par les Étrusques, et qui leur fut enlevée par les Ligures. Des fouilles entreprises en 1837 ont exhumé les restes d'un amphithéâtre recouvert par les sables, des inscriptions et d'autres ruines romaines, qui ont déterminé un emplacement longtemps controversé. Au commencement du cinquième siècle, la ville touchait à la mer [2] ; au deuxième siécle, elle en était séparée par une espla-

[1] Promis, *Dell' antica città di Luni.* Torino, 1838.
[2] Rutilius Numatianus, l. II, v. 63.

nade, que Frédéric Barberousse octroyait par une donation à l'évêque de la ville devenue déserte[1]; aujourd'hui elle est à plus de 1,200 mètres du rivage. La Magra, rivière qui se jette dans le golfe, a produit ces atterrissements, et a formé le *Lago di Porta*, lac qui n'est point mentionné avant le XIIIe siècle, et où l'on a retrouvé dans la vase une borne milliaire et une chaussée qui appartenaient à la voie Émilienne.

Les atterrissements ont été plus considérables encore à l'embouchure de l'Arno et du Serchio. Aussi Pise, qui n'était, au temps de Strabon, qu'à 3 kilomètres (20 stades) de la mer, est-elle aujourd'hui à plus de 8 kilomètres, Pise, qu'on disait bâtie par Tarchon, près de l'embouchure d'un grand fleuve, pour servir de boulevard à l'Étrurie contre les Ligures.

C'est au-dessous de Livourne, en descendant des hauteurs de Rossignano, que commencent les Maremmes proprement dites. Là les vieilles cités de l'Étrurie sont enfouies sous des marais profonds ou des forêts inextricables. On croit avoir retrouvé en 1848, à quelques pas du hameau nommé *il Fitto di Cecina*, les ruines de la villa d'Albinus, qui était, au cinquième siècle, à l'embouchure de la Cecina, et où débarquait le poëte Rutilius Numatianus en revenant des Gaules[2]. Des Vergers a décrit ces fouilles dans le *Bulletin de l'Institut archéologique de Rome*[3].

En se dirigeant vers Populonia, les hauteurs sont

[1] Repetti, *Diz. geogr. stor. della Toscana*, II, p. 705.
[2] Liv. I, v. 453 et suivants.
[3] 1850, p 74.

entourées de tertres factices, tombes isolées des grandes familles étrusques, qui annoncent d'anciens centres de population dont les noms mêmes sont perdus. Si l'on suit la côte, comme les mouvements des collines ont protégé cette partie de l'Étrurie contre les empiétements des eaux, on rencontre des pans de murs, des pierres, des débris, que la végétation des forêts n'a point fait encore disparaître, et qui s'appelaient jadis Caletra, Sudertum, Salpinum, Manliana, etc.

En gravissant le promontoire de Populonia, on retrouve les vestiges de murs aux puissantes assises. Déjà au temps de Strabon la ville était abandonnée[1], et il n'y restait debout que quelques maisons avec les temples des dieux. Quoique Populonia n'eût que 2 kilomètres de tour et qu'on hésite parfois à la classer parmi les douze lucumonies étrusques, elle était la seule cité d'Étrurie placée sur le bord de la mer qui eût acquis une grande prospérité. Un canal de 10 kilomètres seulement la séparait de l'île d'Elbe; elle en tirait cet admirable fer qu'elle excellait à travailler, même au temps de la seconde guerre punique[2]. En 1841, dans le petit hameau qui a remplacé l'ancienne cité, une des plus belles mosaïques qu'ait produites l'art romain a reparu au jour; elle représente la mer, un vaisseau assailli par les vagues; un des matelots embrasse le mât, comme pour résister à la violence du vent; des poissons paraissent à la surface, imités avec une telle fidélité et

[1] Liv. V, p. 223
[2] Tite Live, XXXVIII, XLV.

une telle finesse que les pêcheurs du hameau les reconnaissent et les nomment. La belle statue de bronze, de style archaïque, que nous avons au Louvre, a été retirée de la mer par des pêcheurs de Piombino, près du promontoire où Populonia était bâtie, et Letronne croyait qu'elle avait pû être consacrée dans un temple de Minerve appartenant à la ville[1]. En 1840, François a ouvert l'ancienne nécropole; toutes les tombes avaient été dépouillées; des Vergers a fait avec lui une nouvelle tentative en 1850 ; mais tout attestait des dévastations qui n'avaient d'autre mobile que la cupidité, puisqu'il n'est pas même resté un document utile à la science[2].

L'emplacement de la ville de Vetulonia, que les antiquaires italiens ont fixé tantôt derrière Populonia, dans le bassin de la Cernia, tantôt dans le district de Monte Rotondo, tantôt à Viterbe, a été discuté avec beaucoup de justesse et de force par des Vergers. Il fait justice des faux documents du moyen âge et des assertions téméraires de certains savants ; en même temps il établit l'existence de cette ville au temps de l'Empire par des inscriptions officielles, l'une copiée par Gori à Arezzo, l'autre trouvée récemment à Pesaro. Dans la première est nommé un certain *Q. Spurina Quintianus*, qui avait été curateur à Vetulonia ; dans la seconde, un *Justinus Pudens Augustalis Vetuloniæ*. D'autres textes épigraphiques confirment la renaissance de cette ville

[1] *Annales de l'Institut archéologique*, t. V, p. 323, et t. VI, p. 218.

[2] En 1840, François avait recueilli des débris de vases peints d'un travail très-fin, et quelques-unes des médailles si abondantes qui attestent la prospérité de *Pupluna*, car c'est ainsi qu'elle faisait graver son nom sur les monnaies.

sous les empereurs. Il ne faut pas oublier le fragment de trône découvert à Cære, trône qui devait porter une statue d'empereur romain, et sur les quatre côtés duquel étaient gravés les noms des douze lucumonies. Sur la face qui s'est conservée, on lit : *Vulci*, *Tarquinii* et *Vetulonia*[1]. Quant au lieu occupé jadis par la ville antique, des Vergers s'accorde avec M. Dennis pour la placer entre Magliano et la mer, sur un plateau où subsistent des débris nombreux qui couvrent un périmètre de plus de quatre milles. Des eaux thermales sont à peu de distance, ainsi que l'indiquent les anciens. *Telamone*, autre ruine située sur la mer, aurait été le port de Vetulonia, comme *Graviscæ* était le port de Tarquinies, *Pyrgi* de Cære. Je recommanderai aux savants toute cette dissertation de des Vergers, qui est excellente, et qu'on suit aisément sur la belle carte de l'Étrurie centrale qu'il a restituée et fait graver à la suite de son ouvrage.

Depuis la pointe de Piombino jusqu'à la presqu'île de Monte Argentaro, le pays offre au plus haut degré l'aspect de solitude et de grandeur sauvage qui est le caractère particulier des Maremmes. Le vaste étang appelé *Castiglione della Pescaja*, qui couvrait une étendue de trente-trois milles carrés en 1829, est un foyer d'infection qui envoie la mort sur les contrées voisines. Les Romains l'appelaient lac *Prelius*, mais son écoulement vers la mer était régulièrement ménagé, et laissait salubres et dignes de convoitise des terres

[1] Canina, *Antica Etruria marituma*, vol. I, p. 29.

presque inhabitables aujourd'hui. « Titus Pacuvius, « dit Cicéron dans son plaidoyer pour Milon, chevalier « romain, honorable et recommandable par son carac- « tére, avait refusé de vendre à Clodius une île placée « au milieu du lac Prelius: aussitôt celui-ci y fait « transporter des matériaux, des outils, et, sous les « yeux du propriétaire qui le regardait du rivage, il « élève un édifice sur un terrain qui ne lui apparte- « nait pas[1]. » Personne ne tenterait maintenant d'éle- ver une maison au milieu du lac. Les premiers Médi- cis avaient essayé d'assainir cette partie des Maremmes et fait creuser un canal de navigation et d'écoulement entre Castiglione et la ville de Grosseto; mais leurs successeurs ne continuérent point cette utile entre- prise. De sorte que, quatre-vingts ans aprés Cosme II, la population de Grosseto était tombée de trois mille âmes à sept cents, et que les campagnes environnantes, au lieu de semer chaque année treize cents mesures de blé, n'en semaient plus que trois cents. Depuis 1829, on a recours à un systéme qui a déjà rendu à la cul- ture tout le *val di Chiana*, et qui consiste à diriger sur un point donné les eaux des pluies chargées des terres qu'elles entraînent, afin que les dépôts, rehaussant peu à peu le sol, lui constituent un niveau sans cesse plus élevé et finissent par dominer les débordements. Cette méthode des *colmate*, cet art de combler remonte aux Étrusques, qui ont modifié ainsi les bouches mêmes du Pô, et qui s'en servaient dans toutes les maremmes. Du

[1] *Pro Milone*, c. XXVII.

reste, des antiquités étrusques, trouvées fréquemment autour du lac Prelius, montrent combien jadis ses bords étaient habités.

On peut juger de la puissance des alluvions, si elles sont dirigées avec intelligence et avec suite, par les transformations qu'a subies l'embouchure de l'*Ombrone*, petit fleuve voisin, navigable au temps de Pline[1], où les galères battues par la tempête trouvaient un refuge au cinquième siècle de notre ère[2], et qui est à peine capable de porter une barque. La carte théodosienne montre cette partie de la côte formant une large baie là où s'avance maintenant un cap. Mille ans plus tard, une carte datée de l'an 1400, annexée à un manuscrit de Ptolémée qui est à la bibliothèque Laurentienne, nous fait voir le golfe séparé en deux baies par une langue de terre que l'Ombrone a formée en s'avançant dans la mer. Une troisième carte appartenant à la bibliothèque Magliabecchiana, et postérieure de près d'un siècle, nous apprend que les deux baies ont été comblées en partie : elles ont disparu, en effet sur une quatrième carte de la province de Sienne, dressée au commencement du dix-septième siècle. Ainsi la forme des côtes s'est modifiée dans le voisinage des fleuves, à mesure que la dépopulation du pays laissait le cours des eaux sans endiguement et sans direction.

Grosseto, que nous venons de nommer, est la capitale des Maremmes toscanes, et a remplacé, au douzième siècle, *Rosellæ*, la vieille ville étrusque, placée à

[1] *Navigiorum capax.*
[2] Rutil., l. I, v. 336.

cinq milles au nord, sur une colline abrupte, et qui a laissé son nom à un établissement d'eaux thermales, qui remonte aux Romains. En 1138, une bulle d'Innocent II transporte l'évêché de Rosellæ à Grosseto, « attendu que l'église de Rosellæ est sans cesse menacée « et agitée par les nombreux bandits qui habitent les « environs. » C'était condamner à l'abandon la cité antique[1]. Les murs de Rosellæ sont formés de blocs irréguliers qui rappellent la description de Tirynthe par Pausanias. La nécropole est au nord-est ; les tombes y sont creusées dans le tuf, et, outre des vases d'une pâte fine à figures noires sur fond jaune, elles recèlent des bronzes d'un travail élégant, d'une ciselure fine, d'une patine brune et éclatante, qui tient aux sels et aux sédiments dont les terrains sont composés; car les voûtes des chambres sépulcrales se sont partout écroulées.

Après *Telamone*, qui servait de port à *Vetulonia*, et où Marius débarqua à son retour d'Afrique, le rivage ne s'est pas altéré sensiblement, puisque la *via Aurelia* côtoie la mer jusqu'à Monte-Argentaro. En face de Monte-Argentaro s'élèvent les belles ruines de *Cosa* (aujourd'hui *Ansedonia*). L'agencement des blocs polis avec soin, la justesse, l'harmonie des proportions, ont fait croire à plusieurs archéologues que ces murs, malgré leur apparence pélasgique et leurs masses irrégulières ajustées sans ciment, ne pouvaient être attribués qu'aux Romains. Telle était l'opinion de Micali[2], que

[1] Repetti, t. II, p. 526

[2] *Storia degli antichi popoli italiani*, t. 1, p. 196 et 114.

Niebuhr, Orioli, Ottfried Müller, Gehrard, ont réfutée avec raison. L'enceinte, du reste, n'a qu'un mille de circuit et annonce une place de guerre, dépendant du territoire de Vulci : car Pline l'a dit : *Cossa Volcientium*. C'était dans des forteresses de ce genre, quand ils s'en furent emparés, que les Romains gardaient leurs captifs et leurs otages. Des Vergers fait à ce sujet de très-bons rapprochements : « Les murs cyclopéens « d'*Alba Marsorum*, sur les bords du lac Fucin, servi- « rent tour à tour de prison à Syphax, à Persée de Ma- « cédoine, à son fils Alexandre, à Bituitus, le roi des « Arvernes. C'est ainsi qu'à la fin de la seconde guerre « punique, lorsque les Carthaginois donnèrent des « otages aux Romains, on les relégua dans l'enceinte « pélasgique de Norba ; puis, quand les envoyés de Car- « thage, apportant le premier argent du tribut, deman- « dèrent, au nom de leurs compatriotes, le changement « d'une résidence incommode[1], on consentit à leur ac- « corder cette demande, mais en choisissant comme « nouveau séjour deux villes également défendues par « des remparts cyclopéens, Signia et Ferentinum. »

A l'extrémité de l'étang de Burano, qui baigne le pied de la colline de Cosa, commençaient les Maremmes pontificales ; mais la division étant purement politique, l'aspect du pays n'a pas changé. Cependant cette terre délaissée, inhospitalière, misérable, recèle les secrets de l'art étrusque et des trésors que trente années de fouilles n'ont pas épuisés. En 1828, le pied d'un bœuf

[1] *Ubi parum commode essent*, Tite Live, XXXII, II.

traçant un sillon enfonça la voûte d'un caveau sépulcral où se trouvaient quelques vases brisés. On admira la pureté des dessins, la beauté des formes, et on se mit à sonder le sol. Dès la fin du printemps, une collection remarquable de vases peints avait passé en Angleterre. Le prince Lucien Bonaparte, l'un des propriétaires principaux de la plaine, organisa des fouilles à son tour; en moins d'un an il avait rassemblé, dans son château de Musignano, plus de deux mille vases, extraits d'un terrain qui n'avait pas deux hectares. Dans une ferme limitrophe, M. Campanari formait en même temps la collection qui remplit aujourd'hui le Musée grégorien au Vatican. Cette riche nécropole appartenait jadis à la ville des *Vulcintes* ou *Vulcientes*, dont l'histoire ne parle pas, et qui avait atteint un singulier degré de prospérité. Ses habitants sont nommés seulement sur un fragment des fastes consulaires, qui nous apprend que, l'an 473 de Rome, le consul Coruncanius a triomphé, après avoir battu les troupes de *Vulci* et de *Vulsinies*[1].

*Cor*VNCANIVS . TI . F . TI . N . COS . AN . CDLXXIII
*de*VVLSINIENTIBVS ET VVLCIENTIB . K . FEBR.

Ils sont cités également sur le monument trouvé à Cæré, dont il était question à propos de Vetulonia. Une autre inscription, trouvée en 1835, dans la partie de la ville où devait être situé le forum, confirme la position véritable de Vulci, et prouve qu'elle était encore florissante vers l'an 305 après J.-C., lorsque *Flavius*

[1] Grüter, p. 296, col. 2

Valerius Severus devint César à la place de Constance Chlore, devenu Auguste[1] :

D . N . FLAVIO . VALE
RIO . SEVERO . NO
BILISSIMO CAESARI,
ORDO
ET POPVLVS
VVLCENTIVM
D . N . M . Q . EIVS

En arrivant au bord de la Marta, le voyageur aperçoit des monceaux de sel, d'une blancheur éclatante, tumuli qui proviennent des salines pontificales. A l'embouchure même du fleuve, M. Dennis a découvert sous les terrains d'alluvion des ruines considérables, qui marquent la place de *Graviscæ*, l'ancien port de Tarquinies, déjà mal famé au commencement du cinquième siècle de notre ère: « Après nous être éloignés du rivage, « dit Rutilius, afin d'éviter les bas-fonds que signale, à « l'embouchure du Minio, l'agitation des eaux, nous « aperçûmes le faîte de quelques rares édifices. C'est « *Graviscæ*, dont les marais pestilentiels infectent l'air « pendant les ardeurs de l'été. Toutefois ces marais « sont entourés de vertes campagnes, et le rivage est « ombragé par des forêts de pins. » Les pins et la verdure ont disparu, mais les marais pestilentiels se sont augmentés.

Tarquinies, au pied des monts Ciminiens, a eu trop d'importance dans l'antiquité pour être jamais oubliée, comme Vulci ou Vetulonia. Un poëme latin du quinzième

[1] Henzen, dans le IIIe volume d'Orelli, n° 5133.

siècle, qui se trouve dans les archives de la petite ville de Corneto, séparée de Tarquinies par une vallée et jadis sa nécropole, parle déjà des tombeaux et des peintures qui les ornaient[1]. A la fin du même siècle, une lettre d'Innocent VIII annonçait l'arrivée d'un commissaire pontifical chargé de prendre possession de tout ce qui avait été trouvé dans un riche tombeau. Mais l'envoyé vint trop tard; les habitants de Corneto répondirent qu'ils n'avaient recueilli qu'un peu d'or et l'avaient employé à faire réparer leurs murailles. Théodoric avait jadis permis aux Goths ce genre de dévastation en leur disant : *Aurum sepulcris juste detrahetur, ubi dominus non habetur*[2]. Les métaux précieux que les Étrusques déposaient auprès des morts encourageaient singulièrement la cupidité. Depuis un siècle, l'amour de la science a présidé à des recherches plus dignes d'éloge. Un religieux de Corneto, le père Forlivosi, écrivait en 1756 le premier essai qui ait paru sur les peintures de Tarquinies. Plus tard, les découvertes se sont tellement multipliées, qu'on remplirait un volume avec la description des sujets représentés sur les parois des chambres sépulcrales. Je transcris le résumé de des Vergers :

« Nous nous contenterons de citer la grotte dite de « la *Querciola*, qui a pour décoration de joyeux ban- « quets, des danses et une chasse au sanglier. La grotte « du *Triclinium*, la grotte *Francesca*, la grotte de la

[1] *Bulletin de l'Inst. archéolog.*, 1839, p. 68.
[2] Cassiodore, *Variar.*, VI, § 14.

« *Scrofa nera*, sont également décorées par des repré-
« sentations de banquets et des jeux. La grotte qu'on
« appelle *Camera del morto* représente les apprêts de
« funérailles accomplies selon les rites étrusques. Le
« mort est couché sur un lit de parade, où une femme
« lui couvre la figure et lui ferme les yeux, tandis que
« d'autres personnages montrent leur douleur par leurs
« gestes. Dans la grotte *del Tiphone*, nous voyons les
« figures de ces divinités chthoniennes, typhons ou
« géants anguipèdes, qu'on retrouve sculptés sur les
« tombeaux de Soana. Dans la grotte *delle Bighe*, on a
« peint le sujet si fréquent des courses en char et des
« exercices de la palestre; dans la grotte *del Mare*, ce
« sont des hippocampes et autres monstres marins;
« dans la grotte *Stackelberg*, des courses de chevaux;
« dans la grotte *delle Iscrizioni*, des combats d'athlètes,
« des danses, des processions équestres, des bacchana-
« les; dans la grotte *del Cardinale*, découverte dès l'an
« 1699, oubliée, puis ouverte de nouveau en 1780 par
« le cardinal Garampi, évêque de Corneto, se trouve, en
« grande partie effacée par l'air, l'humidité, la fumée
« des torches, une scène plusieurs fois reproduite. Le
« passage des âmes dans le monde infernal y est dirigé
« par un bon et un mauvais génie, le premier blanc,
« l'autre noir, *Genius albus et ater*, ainsi que le dit Ho-
« race, doctrine étrangère aux mythes de la Grèce, mais
« qui rappelle les croyances de la Perse et les *dews*
« de la religion de Zoroastre. »

Ce qu'on remarque moins que les peintures dans la nécropole de Tarquinies, et ce qui cependant mérite

l'attention, ce sont des sarcophages, assez grands pour recevoir le corps entier, et très-différents des petites urnes destinées à renfermer les cendres des morts qui se trouvent à Chiusi, à Volterre, à Pérouse. L'importance des sujets qui y sont retracés a été signalée par M. Brunn, dans le *Bulletin archéologique de Rome*[1]. On s'étonne que ces monuments ne soient pas acquis pour les musées. La France, notamment, envoie chercher à l'extrémité de l'Orient, des sarcophages beaucoup plus pesants et moins intéressants que ceux de Tarquinies, qui sont à quelques kilomètres de Civitâ-Vecchia et qui compléteraient la collection étrusque qui est au Louvre.

C'est à l'est de Tarquinies, en se dirigeant vers le lac de Vico et Viterbe, que sont ces longues avenues de tombeaux dont la façade est taillée dans le roc, villes funéraires, qui n'ont peut-être jamais été habitées que par les morts, et qui s'appellent aujourd'hui *Norchia*, *Bieda*, *Castel-d'Asso*, *Bomarzo;* car les nécropoles étrusques ont varié suivant la nature du sol, tantôt apparentes quand le rocher était saillant, tantôt souterraines quand le tuf se prêtait à être taillé et peint, tantôt cachées sous des terres rapportées. En quittant Tarquinies, par exemple, et en se rapprochant de Rome, on rencontre le triste village de *Cervetri*, qui s'élève sur les ruines de *Cæré*. Le promontoire volcanique sur lequel Cæré est située est entouré de profonds ravins et flanqué de deux autres plateaux qui s'avancent également dans la plaine comme deux presqu'îles ; tous

[1] 1860, p. 145

deux ont servi de nécropoles aux habitants de la cité. L'un, appelé *monte Abbatone*, contenait quelques chambres sépulcrales, les plus riches en monuments de tout genre qui aient été ouvertes depuis le commencement de ce siècle; l'autre, nommé *Banditaccia*, présente des voies régulières où les tombes sont alignées par milliers et contiennent des trésors archéologiques que les fouilles sont loin d'avoir épuisés. On a écrit sur les découvertes de Cæré autant que sur celles de Vulci. Visconti publiait, en 1836, un volume in-folio sur ce sujet[1]; en 1838, Canina en publiait un autre[2]; en 1841, le chevalier Griffi donnait à son tour un troisième volume in-folio[3]. Comme il a été rendu compte de ces travaux dans le *Journal des Savants*[4], il ne convient pas de reprendre une matière déjà traitée. Plus récemment, toutefois, le marquis Campana a ouvert une tombe remarquable entre toutes, que des Vergers a fait dessiner[5] et qu'il a décrite.

« Elle est carrée, parfaitement régulière, de 8 mètres « de longueur environ, sur une largeur égale, décorée « avec le plus grand soin de pilastres cannelés, et sou- « tenue par deux piliers de la même disposition archi- « tecturale. Sur chaque face, à l'exception de celle où « s'ouvre la porte, sont creusés dans le roc trois lits « avec un coussin figuré en pierre. C'est là qu'étaient « placés les corps, et, au bas de ces couches funèraires,

[1] *Antichi monumenti sepolcrali discoperti nel ducato di Ceri.*
[2] *Descrizione di Cere antica.*
[3] *Monumenti di Cere antica.*
[4] Mai, juin, juillet et septembre 1843.
[5] Pl. I et II de l'atlas.

« d'autres lits de pierre, réservés dans le roc quand « on a creusé le tombeau, étaient probablement occu-« pés par des personnages d'un rang inférieur. Au-« dessus de la porte d'entrée sont disposés deux bu-« crânes avec bandelettes et un cratère d'un haut-relief, « peints de couleurs vives, comme le sont les objets « sculptés sur les frises, les piliers ou la paroi des « murs. En face de la porte, au-dessous du lit funé-« raire où se trouvait le principal personnage déposé « dans cet hypogée de famille, sont sculptées deux « figures. L'une est une espèce de divinité chthonienne, « typhon anguipède, comme on en voit dans les pein-« tures de Tarquinies; elle est barbue et tient d'une « main un serpent, de l'autre une espèce d'aviron ou « de gouvernail. L'autre est un Cerbère à trois têtes, « avec un collier de serpents qui nous rappelle que, « d'après Hésiode, Cerbère était né de la monstrueuse « union de Typhon et d'Échidna. Au bas des piliers « qui soutiennent la voûte sont représentées d'autres « figures d'animaux.

« Sans entrer dans le détail des divers instruments « sculptés sur les murs, armes offensives ou défensives, « trompettes droites ou recourbées, meubles, usten-« siles de ménage, engins de toute sorte, nous dirons « seulement que l'ouverture d'un hypogée où les objets « sont à la fois exprimés par le relief et la peinture, a « été, pour la connaissance de la vie intime des Étrus-« ques, une heureuse découverte. Ainsi reproduits « sous leurs formes exactes et avec leurs couleurs pro-« pres, ils offrent, avec l'architecture intérieure, cal-

« quée sur celle des édifices publics ou privés, l'en-
« semble de l'art étrusque à une époque donnée. »

Je connais en effet peu de monuments aussi instructifs, et des Vergers a mérité notre reconnaissance en conservant, par une reproduction fidèle et durable, des documents précieux qui étaient destinés à périr un jour.

Après avoir dépassé Alsium, la *via Aurelia* quittait le bord de la mer pour se diriger vers Rome et pénétrer dans le massif de collines derrière lequel se cache la ville éternelle. Le Tibre servait de limites à l'Étrurie : là finit, par conséquent, l'exploration des Maremmes par l'auteur. Il résulte de ses observations, qui sont rigoureuses, fines et vraiment scientifiques, que le pays n'a été modifié, du moins dans la forme de ses côtes, qu'à l'embouchure des fleuves, où les atterrissements ont été considérables. La voie Aurélienne, dont les traces sont encore visibles, longeait le rivage dans une grande étendue de son parcours. Les eaux stagnantes, les lacs, les terres inondées, les champs en friche, ne se sont étendus d'une manière terrible que par l'absence de bras et de soins. Les Étrusques ont habité un pays dont la géographie physique était la même et que peut-être ils ont trouvé, à l'origine, encore plus hostile et plus malsain. Mais leur industrie, leur vigilance, l'aménagement des eaux, le desséchement des marais, avaient établi peu à peu une salubrité que la conquête romaine et plus tard l'invasion des barbares ont fait disparaître. L'introduction de la grande culture a perdu cette contrée après l'avoir dépeuplée; les eaux qui des-

cendent de l'Apennin ont pu s'entasser graduellement dans des plaines dont la pente vers la mer est insensible, et dès lors on a tourné dans un cercle vicieux; il n'y avait plus assez de population pour assainir le sol, et l'insalubrité du sol empêchait la population de se reformer.

Les Étrusques, au contraire, avaient lutté contre la nature et s'étaient fait un jeu de la dompter. Les travaux des chemins de fer dans les Maremmes et la campagne romaine, en nécessitant d'immenses coupures qui mettaient à nu les couches inférieures du sol, ont fait constater le grand nombre de conduits souterrains dont les champs étaient sillonnés; c'était un véritable drainage, qui demandait des soins continus et que les Étrusques ont enseigné aux Romains[1]. Ils savaient endiguer les torrents, épuiser les lagunes, abaisser le niveau des lacs, diriger l'écoulement des plus grands fleuves dans la mer. L'antiquité leur attribuait le desséchement du vaste marais qui s'étendait de Ravenne à Venise; or, dans le principe, le Pô, grossi de trente rivières, formait sept mers intérieures[2], sur une longueur de cent vingt milles. Tout fut assaini, réglé, endigué, canalisé, par l'industrie tyrrhénienne. Le cours inférieur de l'Arno avait été l'objet de travaux du même genre; on avait même percé des rochers pour élargir le passage du fleuve. A l'art de rehausser les terrains marécageux par des alluvions méthodiquement dirigées, les Étrusques joignaient la science de con-

[1] Columelle, *de Re rustica*, II, ch. I.
[2] Pline, *Hist. nat.*, III, ch. xx.

struire des *émissaires*, c'est-à-dire des passages souterrains voûtés, d'une solidité admirable, qui traversaient les montagnes et conduisaient les eaux malsaines, soit dans les fleuves, soit dans la mer. Ce sont eux qui ont bâti la *cloaca maxima*, qui ne fut d'abord qu'un émissaire, propre à dessécher le Velabrum; l'émissaire du lac Albain, que les voyageurs admirent également et qui sert encore, est étrusque. A ces efforts gigantesques s'ajoutaient les soins de culture les plus minutieux. Les Étrusques étaient d'excellents agriculteurs, et ils ont formé, par leurs leçons, les Latins. Jadis l'Étrurie entière était parée comme l'est aujourd'hui la plaine de Florence, qui ressemble à un jardin perpétuel.

A quelle race appartenait donc le peuple industrieux? De quelle contrée était-il parti? Quelle était son origine? Personne n'a encore résolu ce problème. En effet, pour établir les affinités de race, le véritable critérium c'est la langue. Or la langue étrusque est demeurée à peu près impénétrable aux philologues modernes. Beaucoup ont disserté savamment, aucun n'a produit la clarté. Et cependant nous lisons l'étrusque couramment, de nombreuses inscriptions nous provoquent, écrites en caractères semblables aux caractères grecs. Mais on n'a pu encore, ni par l'analyse, ni par l'assimilation, faire rentrer l'étrusque dans aucune famille de langues connues. Il ne nous reste donc que deux auxiliaires, le témoignage des historiens et les inductions archéologiques tirées des monuments.

Les historiens de l'antiquité se contredisent ou sont

vivement contestés. Hérodote, l'autorité la plus grave, dit que l'Étrurie a été occupée par une colonie de *Lydiens* qui prirent le nom de leur chef Tyrrhénus et s'appelèrent Tyrrhéniens; mais son récit est accompagné de détails puérils qui nuisent à sa vraisemblance[1]. Denys d'Halicarnasse déclare qu'ils sont autochthones, qu'ils tirent leur nom des tours, *turres*, τύρσεις, qu'ils furent les premiers à construire, et il traite de fable l'opinion d'Hérodote, puisque Xanthus de Lydie, l'un des meilleurs historiens de sa patrie, ne cite aucune migration de Lydiens en Italie; il ajoute que les Étrusques s'appelaient eux-mêmes *Rasena*, Rasènes[2]. Un troisième système, s'appuyant sur le témoignage d'Hellanicus et de Myrsile de Lesbos, établit l'identité des Tyrrhéniens avec les Pélasges. A quel système s'arrêter? Fera-t-on comme Plutarque, qui, par un habile éclectisme, voyait dans les Étrusques des Pélasges partis de Thessalie, et les faisait passer par la Lydie pour arriver en Italie[3]? Les modernes, toutefois, profitant de ces contradictions, ont donné carrière à leur imagination. Maffei a considéré les Tyrrhéniens comme originaires de la terre de Chanaan; Mazzocchi et Guarnacci les croyaient Phéniciens; Buonarotti les faisait venir d'Égypte; Fréret, Cluvier et d'autres les supposaient issus des Celtes. On a cherché jusque chez les Slaves et les Basques une parenté que personne n'a pu encore reconstituer.

[1] Herod., l. I, xciv.
[2] L. I, § 27-30.
[3] *Vie de Romulus*, § 2.

Dans ce chaos, l'archéologie pure à le droit d'être écoutée. C'est elle qui, par l'inspection des monuments figurés, et par leur comparaison avec les monuments des autres pays, établira les ressemblances et fera pencher la balance en faveur de l'historien qui approche le plus des conclusions scientifiques.

Or, si l'on rapproche les grands tombeaux de l'Étrurie, la *Cucumella* de Vulci, le *Poggio* à *Gajella* de Chiusi et tant d'autres, du tombeau d'Alyatte décrit par Hérodote, ou de celui de Tantale, ou des tombeaux dessinés en Asie par Stuart, Fellow, Texier, on est frappé de leur ressemblance. Vitruve ne nous apprend-il pas que les Phrygiens enterraient leurs morts sous des *tumuli* naturels, au milieu desquels ils creusaient des avenues et des chambres sépulcrales[1], semblables à celles où nous pénétrons en Étrurie? Les façades architecturales de Castel-d'Asso, de Soana, de Norchia, ne rappellent-elles pas les façades des tombeaux taillées dans le rocher qu'on trouve en Phrygie, en Lydie, en Carie, en Lycie? Les monstres fantastiques, griffons, sphinx, chimères aux ailes étendues, qui gardent les abords des tombeaux, les lions, les panthères dévorant une proie, animaux inconnus à l'Italie, ne sont-ils pas semblables aux sculptures ou aux peintures que nos explorateurs rapportent d'Orient? Si les Étrusques travaillaient merveilleusement le bronze, l'art de couler le bronze est une des inventions lydiennes[2]. Si les Étrusques excellaient à fabriquer des trompettes d'airain et à jouer de la dou-

[1] L. II, ch. I.
[2] Pline, *Hist. nat.*, VII, LVII.

ble flûte, la flûte appartenait à la Phrygie et la trompette à la Lydie[1]. L'aigle, queRome avait aussi empruntée à l'Étrurie, était l'enseigne militaire de la Perse[2]. Qu'on visite la magnifique salle du Musée grégorien, ou qu'on parcoure les planches des ouvrages publiés sur Cæré, on sera convaincu de l'origine orientale de l'art des peuples italiotes. Divinités à quatre ailes, typhons anguipédes, hommes à queue de poisson, taureaux barbus, oiseaux à face humaine, ramènent nos esprits vers les monuments de la haute Asie qui remplissent nos musées. Or la civilisatisn précoce de la Lydie et de la Phrygie tenait à des migrations des populations assyriennes et persanes, la mythologie lydienne le prouve d'abondance[3]. Le dualisme de la doctrine sur la vie future, chez les Étrusques, était oriental, car il formait le dogme essentiel des religions de la Perse. Le bon et le mauvais génie qui se disputent l'âme à sa sortie des corps semblent tirés des mythes du *Zend-Avesta*.

Denys d'Halicarnasse nous fournit lui-même des armes en faveur de l'opinion qu'il combat. C'est ainsi qu'il rapporte que Tarquin reçut des Étrusques, comme insignes de la royauté, des vêtements de pourpre tels que les portaient les rois de la Lydie et de la Perse[4]. S'il parle des pompes du cirque, venues de l'Étrurie à Rome, il ajoute que les conducteurs de ces pompes

[1] Otfr. Müller, *les Étrusques*, l. IV, I, 3-5.

[2] Xénophon, *Anab.*, I, x.

[3] Alfr. Maury, *Histoire des religions*, IIIe volume; Oppert, *Études assyriennes*, p. 181.

[4] L. III, LXI.

étaient nommés *ludiones*, à cause de leur origine lydienne[1]. D'autres Latins portent des témoignages du même genre. Lucilius, raillant les vêtements somptueux des Romains, appelle leurs robes prétextes et leurs tuniques, qu'ils tenaient des Étrusques, « les misérables « produits de l'industrie lydienne[2]. » Les sandales tyrrhéniennes, que les Athéniens eux-mêmes empruntaient pour le costume de Minerve, les cothurnes tant vantés, étaient d'invention lydienne[3]. Les danses, les jeux, les dés, passaient pour avoir été importés d'Asie chez les Étrusques[4]. Dès le berceau de Rome, les traditions de ce genre sont populaires, car, dans les sacrifices publics offerts à l'occasion de la défaite des Véiens, on conduisait au Capitole un vieillard vêtu de pourpre, portant au cou une de ces bulles d'or qu'on donnait aux enfants. Le héraut criait devant lui : *Sardes à vendre*, parce que Véies était étrusque, et parce que les Étrusques étaient originaires de Sardes[5]. L'art de la divination[6], les augures tirés du vol des oiseaux[7], l'habitude de relater la descendance maternelle dans les inscriptions[8], la mollesse et le goût des plaisirs[9], les bacchanales, souvenir du culte orgiastique de Cybèle[10],

[1] L. II, LXXI.
[2] Nonius, *de Gen. vestim.* s. v. *Tunica.*
[3] Ovide, *Amor.*, III, I, 14; Pollux, *Onom.*, VII, XXII, 93.
[4] Val. Maxime, II, IV, § 4; Tertull., *de Spect.*, I. V; Tite-Live, IV, XVII.
[5] Plut., *Vie de Romulus*, ch. XXXIII; Festus, s. v. *Sardi.*
[6] Cic., *de Divin.*, I, XII.
[7] Pline. *Hist. nat.*. VII, LVI; Clém. d'Alex., *Strom.*, I, p. 306.
[8] Hérod., I, CLXXIII.
[9] Athénée, p. 527.
[10] Tit.-Liv., XXXIX, X.

la prostitution amassant une dot aux filles[1], les femmes admises aux festins, et partageant avec les hommes le lit dressé près de la table contrairement aux mœurs grecques et romaines[2], sont autant d'emprunts faits à l'Asie. Ajoutez le fatalisme, l'immobilité, le despotisme jaloux des religions asiatiques, que l'influence de l'art grec modifia à peine, et qui faisaient appeler l'Étrurie, même par le christianisme triomphant, la *mère des superstitions.*

Les découvertes de l'archéologie prêtent ainsi chaque jour une nouvelle force à cette tradition nationale qui croyait avoir tiré de l'Orient une grande part de sa civilisation. Ce que les Étrusques affirmaient, quand ils avaient une histoire et une littérature, l'étude de leurs monuments nous le confirme. C'est donc dans ce sens que les recherches doivent être poussées jusqu'à ce que les progrès de la philologie changent nos inductions en certitude.

[1] Plaute, *Cistellar.*, II, III, 20.
[2] De nombreuses peintures en font foi.

CHAPITRE II

RAPPORTS DE L'ÉTRURIE AVEC ROME

La plupart des peuples de l'antiquité, ignorant leur véritable origine, ont entouré leur berceau de légendes fabuleuses. Si les annales étrusques n'avaient point péri, peut-être éveilleraient-elles le doute des modernes autant que l'ont fait les annales romaines. Mais nous sommes réduits, sur ce sujet, à deux simples notions : d'une part les *Rasènes*, peuplade nombreuse, divisée en tribus, venue par le fond de l'Adriatique, occupèrent l'Étrurie ; d'autre part une colonie de Lydiens, ou, pour parler plus juste, de Pélasges Tyrrhéniens venus de Lydie[1], apporta une civilisation plus avancée, la science de la navigation, le goût des arts aux Rasènes, et, concentrée entre Tarquinies et Cæré, étendit son influence sur le reste de l'Étrurie.

Deux époques méritent une attention particulière, ce sont les trois siècles que remplit l'histoire des rois de Rome ou de la république naissante, et les quatre

[1] Voyez le chapitre II de l'introduction *des Étrusques*, par Ottfried Müller.

siècles qui ont vu se succéder les empereurs romains. Les historiens latins nous ont fait connaître la lutte des Étrusques contre la république romaine, leurs défaites, leurs malheurs, leur soumission. Ce qui est moins connu, c'est l'influence que l'Étrurie a exercée sur les commencements de Rome et le rôle qu'elle a joué pendant sa décadence. L'archéologie nous aide à éclaircir la première question ; l'épigraphie fournit sur la seconde les documents les plus précis.

Nous sommes loin du temps où l'on acceptait les fictions qui accompagnent la fondation de Rome. Peut-être la négation a-t-elle été trop loin à son tour ; peut-être les explications et les systèmes qu'on a substitués aux traditions latines sont-ils déduits avec une logique que les faits réels justifient rarement. Je ne puis m'empêcher d'avouer, toutefois, que j'ai été séduit par les hypothèses ingénieuses et savantes de M. Mommsen. Lorsqu'il décrit, dans le premier volume de son Histoire romaine, la distribution de la race latine sur le sol du Latium, la formation des familles (*gentes*), des villages (*vici*), des bourgs (*pagi*), des cités (*civitates*) ; l'établissement d'une confédération entre ces petites cités, le pacte d'éternelle alliance, sous la présidence d'Albe ; bientôt l'extension devenue nécessaire, les besoins de commerce plus impérieux, la navigation du Tibre libre mais non pas assurée ; la nécessité de créer une tête de pont, un marché, un point stratégique ; la fondation de Rome consentie, sinon décidée, par le conseil fédéral, je l'écoute avec un intérêt croissant, parce que la vraisemblance historique est habilement saisie et ma

raison non alarmée. Mais, lorsque aussitôt M. Mommsen reconnaît l'indépendance du génie latin, sa force d'expansion ; lorsqu'il ne lui cherche ni leçons répétées, ni tutelle durable dans les civilisations voisines, je cesse de le suivre. Il ne fait pas à l'Étrurie la part qui lui revient, et qui nous apparaît chaque jour plus considérable, à mesure que les découvertes archéologiques confirment et développent avec une force singulière le témoignage involontaire et indirect des anciens. Des Vergers a recueilli par ordre chronologique les preuves de cette étroite parenté de la civilisation latine avec la civilisation étrusque. Seulement il les expose, à mon avis, avec trop de mesure et de réserve. A sa place, je n'aurais craint de combattre[1] ni M. Mommsen, ni ceux qui refusent aux Étrusques une action sur Rome, prolongée pendant plusieurs siècles ; j'aurais revendiqué pour l'Étrurie, avec décision, la domination morale sur la ville de Romulus et des Tarquins.

Par exemple, l'établissement de la confédération latine, avant même que Rome fût fondée, a pu être une imitation de la confédération étrusque, avec ses douze lucumonies et l'hégémonie d'une cité plus puissante. La fondation de Rome elle-même racontée par Plutarque[2], est conforme de tout point aux rites étrusques, tels que les recueille des Vergers.

« Quand les signes sont favorables et que l'emplace-
« ment de la cité est choisi, d'autres rites le consacrent

[1] Voyez, dans mes *Causeries sur l'art*, le chapitre intitulé : *Un préjugé sur l'art romain*. in-18, chez Didier.
[2] *Vie de Romulus*, XI.

« avant qu'on puisse élever les remparts. Une fosse car-
« rée est creusée dans le sol, image du *templum* tracé
« dans le ciel ; car les divinités supérieures ne sont pas
« les seules dont il faille obtenir la bienveillance, et les
« divinités inférieures doivent être apaisées par des
« sacrifices. Dans cette fosse, qu'on appelle *mundus*, et
« qui représente le monde souterrain, on jette les pré-
« mices de tout ce qui devra servir aux besoins des
« habitants de la ville nouvelle. » C'est le *mundus* du
Capitole. « Puis, autour de cette fosse on trace l'enceinte
« de la ville, qui se rapproche d'un carré autant que le
« permettent les exigences du terrain. » Telle était la
Roma quadrata du Palatin. « Un taureau blanc et une
« vache blanche sont attelés à une charrue au soc d'ai-
« rain. » Tel était l'attelage de Romulus. « Le sillon
« marque le contour des murailles ; à chaque emplace-
« ment d'une porte on soulève le soc et l'on interrompt
« le sillon ; de là, selon des étymologistes latins, le mot
« *porta* tirait son origine. L'enceinte tracée par le fer
« de la charrue étant sacrée, et la colère des dieux de-
« vant retomber sur celui qui se hasarderait à la fran-
« chir, on n'aurait pu, sans cette précaution, faire
« entrer dans la ville des choses nécessaires à la vie. »
C'est pour cela que la légende fait tuer Rémus par Romu-
lus, parce qu'il a sauté par-dessus le sillon sacré. « Toute
« ville, pour avoir droit à ce nom, devait avoir au moins
« trois portes, sanctifiées par l'accomplissement des céré-
« monies prescrites, et trois sanctuaires placés sur les
« hauteurs, de manière à dominer les autres édifices. »

On sait, en effet, que Rome primitive n'avait que

trois portes, la porte *Mugonia*[1], qui était au-dessous du Palatin, sur le versant où se trouve aujourd'hui l'arc de Titus; la porte *Romaine*, qui regardait le Forum futur et le *Clivus victoriæ*, et une troisième porte dont le nom nous est inconnu, mais qui regardait la vallée où fut placé plus tard le grand cirque. Quant aux trois sanctuaires exigés par les Étrusques, ce sont les temples juxtaposés de Jupiter, de Junon et de Minerve, qui furent reconstruits avec plus de richesse par les Tarquins sur le sommet du Capitole.

Quoique le règne de Numa représente la prédominance des Sabins à Rome, les Sabins, comme les Latins, tiraient leurs modèles de l'Étrurie, idées et croyances, aussi bien qu'objets de commerce et d'industrie. Les bracelets d'or que les guerriers de Tatius portaient au bras et qui tentèrent la belle Tarpéia, les bijoux et la parure que les Sabins aimaient autant que les Étrusques[2], n'étaient point l'œuvre de rudes montagnards. Les plaines qui forment la vallée du Tibre entre la chaîne Ciminienne et les escarpements de la Sabine étaient le lieu de réunion des deux nations. Les Véiens, qui les occupaient en partie, avaient un pied dans le pays sabin par leurs relations intimes avec Fidènes, placée sur la rive gauche du fleuve. C'est pour cela qu'on a trouvé, il y a environ vingt ans, près du petit village de *Sommavilla*, situé sur la rive sabine du Tibre, des tombes contenant des vases et des offrandes funé-

[1] *A mugiendo*, selon les Latins, parce que sous cette porte passaient en mugissant les troupeaux qui allaient boire au *Velabrum*.
[2] Denys d'Halicarnasse, II, XXXIII.

raires absolument semblables à tout ce qu'on recueille journellement dans les nécropoles étrusques[1]. Un grand marché se tenait dans le bois sacré de Feronia, sur les premières pentes du Soracte. Là, sans doute, les habitants de Cures échangeaient les produits de leurs champs ou de leurs troupeaux contre les objets de luxe qui firent de leur petite ville une cité opulente[2].

On ne sera donc point surpris de voir l'avénement de Numa entouré du cérémonial étrusque. « Un augure le « conduit sur le haut du Capitole. Là, il le fait asseoir « sur une pierre, le visage tourné vers le midi ; puis, « se plaçant à sa gauche, la tête voilée, il prend en « main le *lituus*, détermine divers points vers la ville « ou la campagne, trace des lignes imaginaires entre « l'orient et l'occident, déclare que la droite est au « midi, la gauche au nord, observe les signes dans « les différentes régions du ciel qu'il a découpées de « son bâton augural, et, les trouvant favorables, im- « pose les mains au prince, qui est acclamé roi des « Romains[3]. » Numa emprunte aux Étrusques la doctrine touchant les phénomènes de la foudre, le culte de *Jupiter elicius*, celui du dieu *Terme* qui implique des opérations régulières d'arpentage et la constitution de la propriété ; le culte de Vesta, ou, du moins, le supplice des vestales, dont l'atrocité est bien étrusque.

[1] Dennis, *Cities and Cemeteries of Etruria*, I, 188.
[2] Strabon (l. V, ch. III, p. 190, éd. Didot frères) l'appelle *ville très-opulente*.
[3] Tite Live, I, XVIII.

« Je ne doute pas, dit Ottfried Müller[1], que ces traits « principaux de la discipline augurale ou de celle des « aruspices, telles que nous les voyons à Rome, ne « soient d'origine étrusque. L'idée du *templum* (c'est-à-dire la division du ciel par le lituus de l'augure y do- « mine et appartient essentiellement à l'Étrurie. Les « Sabins peuvent l'avoir adoptée aussi bien que les « Latins; mais tout nous porte à croire qu'elle émane « originairement de l'Étrurie. Les croyances étrusques « relatives à la demeure des dieux, à l'existence des « divinités infernales, etc., s'y rattachent étroite- « ment. »

Il est certain que, si l'on considère les notions que fournit l'archéologie non-seulement sur la religion, mais sur les mœurs, les arts, les costumes, les moindres usages des Romains, pendant l'époque dont les sept rois sont les représentants, on reconnaît sans cesse l'Étrurie. Avant de subir le joug politique des Étrusques, Rome avait subi leur ascendant moral.

La religion leur emprunte son rituel et ses superstitions, ses douze dieux *Consentes*, le culte des Lares, de Summanus, de Vejovis, l'interprétation des prodiges et de tous les signes célestes, les colléges d'augures, l'art de découvrir les sources, etc., etc.

La constitution politique établie par Servius, les douze tribus, les douze faisceaux des licteurs, images des douze lucumonies, la royauté et ses insignes, le sénat, les patriciens revêtus du sacerdoce, les clients, le

[1] *Die Etrusker*, l. III, ch. v, § 4.

triomphe, la monnaie de cuivre d'un poids égal à sa valeur réelle, le système duodécimal appliqué aux divisions de l'année, aux poids et aux mesures, les chiffres que nous appelons romains et qui sont étrusques, sont encore autant d'emprunts. On envoyait les jeunes patriciens dans les villes étrusques, à Cæré surtout, pour y faire leur éducation politique et religieuse, de même que Faustulus avait, selon la légende, envoyé Romulus se former dans la ville semi-étrusque de Gabies.

La science de l'agriculture, celle de la navigation (car on ne peut accepter la fable de la galère carthaginoise échouée et servant de modèle), les éperons dont les navires étaient armés, les cloches, les trompettes, les flûtes, les moulins à bras, les métiers et le petit nombre de branches de l'industrie qui prospérèrent à Rome, les jeux publics, les représentations des histrions, les combats des gladiateurs, les funérailles, les festins et leur décoration, les vêtements et les armes, la pourpre, la robe prétexte, la toge à palmettes, les bulles d'or des enfants et les sandales des patriciens, les couronnes d'or, le sceptre augural, l'aigle, la chaise d'ivoire des magistrats, le quadrige des triomphateurs, tout est tiré de l'Étrurie.

Les Romains, frappés eux-mêmes de tant de ressemblance, prétendaient, pour sauver leur orgueil national, qu'une colonie étrusque était venue s'établir à Rome avec Cæles Vibenna, et qu'ils l'avaient établie sur la colline qui, du nom de ce chef, s'appela dès lors *Cælius*. Ils avouaient qu'une autre colonie avait été

accueillie à la suite du fils de Démarate. Enfin, une des plus belles rues de Rome, qui partait du Forum et passait entre le Palatin, était nommée la rue des Étrusques, *vicus tuscus*.

L'histoire de l'art proprement dit offre des témoignages encore plus décisifs, car, pendant plusieurs siècles, les Romains n'eurent d'autres constructions, d'autres images des dieux, d'autres productions précieuses, que celles qu'exécutaient pour eux les Étrusques.

La première enceinte de Rome, qu'on avait supposée d'appareil cyclopéen et attribuée aux Pélasges, est bien connue aujourd'hui, surtout depuis les fouilles du Palatin si habilement conduites par Pietro Rosa. Cet appareil est purement étrusque; par conséquent les ouvriers étrusques ont contribué à la fondation même de Rome. Les temples bâtis pendant les époques légendaires que Romulus et Numa représentent étaient étrusques. Le triple temple de Jupiter Capitolin était conforme par son plan, par son style, par tous ses détails, aux temples étrusques. Que dire de la *Cloaca maxima*, de l'enceinte de Servius Tullius, de l'émissaire d'Albano, de la prison Mamertine, en un mot de tous les restes vénérables de l'époque des rois que Rome montre encore aux voyageurs, sinon qu'ils sont exactement semblables, par le principe et les détails de construction, aux ruines de l'Étrurie? La science de bâtir, si avancée chez les Étrusques, fut transmise par eux aux Romains. Ils leur apprirent à élever des temples, à les décorer de

peintures, de reliefs en terre cuite, de statues peintes et dorées qui remplissaient les frontons ou couronnaient la pointe du toit et les acrotères. La voûte, le plein cintre, l'agencement des claveaux, tout ce qui caractérisa plus tard l'architecture romaine et fit sa grandeur, venait d'Étrurie. Le seul ordre d'architecture que les Romains pussent opposer aux ordres grecs, ils l'appelaient l'ordre *toscan*. La disposition des maisons était étrusque; il n'est pas jusqu'à l'*atrium* dont les Romains étaient si fiers et dont ils ont fait quelque chose de national, qui ne fût d'un usage universel en Toscane : le nom même indiquait que la ville d'*Atria* en revendiquait l'honneur.

Du moment que l'architecture n'était à Rome qu'une importation, on devine que les arts plastiques étaient subordonnés à la condition de l'architecture. Les innombrables figures qui remplissaient le foyer domestique, les lares de chaque famille, venaient d'Étrurie. Les statues des dieux, les figures décoratives, le quadrige en terre cuite qui surmontait le temple capitolin, étaient l'œuvre d'artistes étrangers. La louve de bronze elle-même, symbole si cher des origines de Rome, la louve qui marquait dans le Velabrum la place où Romulus et Rémus avaient été allaités, la louve existe encore aujourd'hui au musée du Capitole, et son style, aussi bien que la beauté du bronze, dénotent qu'elle est l'œuvre d'un statuaire étrusque. Il est inutile d'ajouter que les peintures, les bijoux, les vases et tous les produits de la céramique, les candélabres, les armes, les bronzes, en un mot tout ce qui demandait ou de

l'art ou une industrie plus délicate, avait la même origine.

Il n'est donc pas surprenant de voir la domination politique des Étrusques s'établir un jour à Rome, préparée qu'elle était par des attaches si nombreuses. Un peuple qui leur devait presque toute sa civilisation était amené sans peine à accepter leurs lois. C'est pourquoi je croirais que Tarquin l'Ancien, un Étrusque, un lucumon, a pu s'établir à Rome, et y obtenir la toute-puissance par la ruse et la persuasion plutôt que par la violence, si cette tradition n'était toute grecque et partant toute suspecte. Les Grecs, qui ont mis leur imagination féconde au service de l'orgueil romain et ont embelli les origines de Rome de fictions copiées sur leurs propres fictions[1], ont trouvé juste de se faire leur part. Un exilé de Corinthe qui devient lucumon en Étrurie et dont le fils devient roi à Rome, qu'est-ce autre chose que la personnification du génie grec pénétrant l'Étrurie, asservissant Rome, et dominant, par la communication des arts et des modèles grecs, les deux civilisations qui dans l'antiquité ont pu rivaliser avec la civilisation hellénique? Plus on étudie les premiers siècles de Rome, plus les sources historiques paraissent contestables, qu'elles soient grecques ou romaines. Les annalistes anonymes qui ont précédé Tite-Live ne sont pas plus dignes de foi que les archéologues complai-

[1] Romulus, exposé et allaité par la louve, rappelle Télèphe et la biche, Pâris et l'ourse, Jupiter et la chèvre Amalthée. De même Hercule et Cacus, Énée et les Troyens, l'Arcadien Évandre, etc., etc., trahissent l'intervention de l'esprit grec.

sants de la décadence ; la seule différence, c'est que la vanité romaine est plus violente que la vanité grecque, et qu'elle est moins contenue, je ne dis pas par l'amour du vrai, mais par le souci de la vraisemblance.

Pour échapper au scepticisme absolu, en présence de documents absurdes ou contradictoires, il faut s'élever au-dessus des détails, considérer l'ensemble des faits et surtout des faits archéologiques, parce qu'ils n'ont pas été altérés par les historiens, qui n'y attachaient point d'importance, parce qu'ils sont justifiés, étendus, complétés par la comparaison des monuments, autre témoignage d'autant plus sincère qu'il est indirect. De ces faits et de l'étude des monuments ressort une vérité qui sera tous les jours plus sensible, c'est que Rome, à peine fondée, à peine accrue de manière à mériter l'attention, est devenue une ville étrusque, étrusque par la religion, par les arts, par la civilisation, et, il faut l'avouer aussi, par la conquête. Ce n'est point amoindrir le génie latin, que de reconnaître qu'il a reçu une éducation, subi un joug salutaire, accepté des modèles qu'il devait surpasser. La vitalité et l'originalité de la race latine ont survécu à ces épreuves ; que dis-je? elles ont grandi en les traversant. C'est ainsi que certains fleuves ne paraissent se perdre dans des lacs immenses que pour continuer leur course avec des eaux plus pures et plus abondantes. Rome devait réagir bientôt, absorber l'Étrurie, comme la Grèce, son autre mère ; sa grandeur n'est pas diminuée parce qu'elle a connu des maîtres avant d'acquérir l'empire du monde.

Comment s'est opérée la conquête étrusque, dans quelle mesure, il est impossible de le savoir. Ce qu'on sait, c'est le fait général : Rome a appartenu à la confédération étrusque, sans perdre pour cela, et c'est le bienfait des confédérations, sa vie propre et sa nationalité. Tarquin l'Ancien, Mastarna, ce chef de condottieri qui prit le nom de Servius Tullius, Tarquin le Superbe, sont-ils, comme le prétendaient plus tard les Romains, des aventuriers heureux obtenant le trône coup sur coup, quoique tous étrangers, par le suffrage libre du peuple et par des tours d'adresse dignes de la comédie ou des sanglantes supercheries de l'époque impériale? Ne seraient-ils pas, au contraire, de simples podestats, établis et renouvelés par la puissante Tarquinies, qui présidait alors la confédération? Et même n'a-t-on pas soutenu que le nom de *Tarquinius* n'était pas un nom propre, mais qu'il désignait vaguement l'homme, le chef venu de Tarquinies? Je me hâte d'ajouter, cependant, qu'on a ouvert, il y a peu d'années, un tombeau à Cervetri (la nécropole de l'antique Cæré) où l'on n'a pas trouvé moins de trente-cinq inscriptions[1] appartenant à la famille des *Tarchons* ou *Tarquins*, ce qui donne à ce nom la consistance historique qu'on peut désirer. La forme étrusque est TARCHNAS, et c'est cette forme qui est écrite ou gravée trente-cinq fois sur les murailles. Elle est plus ancienne que la forme TARCHVNIES, que donne un tombeau de Vulci que nous aurons bientôt l'occasion de décrire. Quand Tarquin le Superbe fut

[1] *Bulletin de l'Institut archéologique de Rome*, 1847, p. 56

chassé de Rome, il se retira à Cæré avec ses deux fils : on sent quelles conséquences pourrait tirer de ce rapprochement une imagination un peu hardie.

Le septième siècle avant notre ère marque le commencement de la grandeur des Étrusques et de la puissance que leur donne momentanément le système fédératif. Leur force d'expansion les poussait d'une part jusqu'aux bouches du Pô, de l'autre jusqu'au Vésuve, et les colonies qu'ils fondaient étaient assez florissantes pour former deux autres confédérations, comprenant chacune douze cités. Comment donc Rome, à peine capable de vaincre les Èques ou les Herniques, Rome qui n'avait pu résister aux Sabins, aurait-elle lutté contre le courant supérieur d'une civilisation armée et d'une conquête bienfaisante? Le Latium tout entier (Rome était loin de le posséder alors) n'a que 272 kilomètres carrés et équivaut à peine à l'un de nos départements. Rome fut donc englobée dans le mouvement étrusque ; on lui laissa sa langue, sa nationalité, ses croyances ; elle fut gouvernée plutôt que dominée ; en un mot, comme elle n'avait qu'une importance secondaire, les Étrusques s'en assurèrent au passage et allèrent plus loin. Aussi ne peut-on entendre sans sourire le récit des annalistes romains qui nous montrent les rois étrusques, devenus Romains par l'adoption, et conquérant toute l'Étrurie. Qu'on se figure un habitant de Chambéry écrivant un jour qu'à la suite de la guerre d'Italie la France a été annexée à la Savoie.

L'expulsion des Étrusques de Rome coïncide, dans l'histoire romaine, avec la fin de la monarchie. Dans la

réalité il n'en a point été ainsi. Les rois ont été chassés et ces rois étaient des Étrusques, mais l'influence, la suprématie politique de l'Étrurie, n'ont point cessé pour cela. Le sixième siècle a été pour le monde hellénique et italiote une ère d'affranchissement. Partout les tyrans sont tués, les souverains légitimes renversés : la liberté s'établit victorieuse, après des luttes et des péripéties répétées. La navigation et le commerce unissaient les peuples voisins de la Méditerranée par des liens bien plus nombreux que les historiens ne le soupçonnent. Les idées marchaient à leur suite et les exemples révolutionnaires se propageaient, comme ils se sont propagés dans l'Europe moderne depuis un siècle. La révolution qui a chassé les rois, mais qui n'a pas pour cela délié Rome de sa dépendance envers l'Étrurie, a été le résultat général du mouvement des esprits qui, à la même époque, s'est fait sentir en Grèce et dans toute l'Italie. Ce n'est pas à Rome seulement, mais chez les autres peuples de race latine, chez les Sabelliens, chez les Apuliens, que des magistrats annuels remplacent peu à peu la royauté viagère. On ne veut plus obéir à un seul maître que dans le cas où la patrie est en danger : alors le peuple et les patriciens résignent leur pouvoir entre les mains d'un chef que les Romains nommeront *dictateur*. N'est-ce pas l'histoire d'Athènes, qui se dérobe au joug des Pisistratides, mais qui, les jours de danger, accepte des maîtres capables de la sauver? Thémistocle, Cimon, Périclès, n'ont-ils pas exercé une véritable dictature, qui finissait, il est vrai, par la prison, l'exil ou l'impopularité?

Cependant les modèles ne vinrent point de si loin aux Romains, ils vinrent d'Étrurie. Les Étrusques eux-mêmes, ou plutôt les Étrusques les premiers, furent travaillés par ce besoin de nouveauté qui régénère une nation ou la détruit. Le développement de la richesse, du bien-être, du luxe, le goût de la mollesse et des plaisirs, communiquèrent peu à peu aux esprits l'inquiétude et la légèreté dont les habiles savent profiter. La constitution séculaire des Lucumonies fut altérée ; des guerres civiles s'élevèrent au sein des cités. Le lien fédéral se relâcha nécessairement, et les troubles qui en suspendirent l'action parurent favorables aux Latins. Qu'ils aient voulu s'affranchir à la fois de leurs rois et de la domination étrusque, cela est croyable ; mais qu'ils y aient réussi, comme ils l'affirment, cela paraît plus que douteux.

Il est vrai que Tarquin le Superbe, quand les portes de Rome lui furent si facilement fermées et quand l'armée, admirablement organisée par Servius Tullius, se fut tournée contre lui, ne put obtenir que l'appui de Véies et de Tarquinies. Toutefois, comme deux cités seulement prennent les armes, quand la domination d'un lucumon étrusque dans Rome intéresse la confédération entière, c'est une preuve certaine des divisions qui travaillaient alors l'Étrurie, des troubles qui entravaient son action. Les Romains avaient saisi avec adresse l'occasion de se révolter sans être écrasés aussitôt. En effet, par une défense désespérée, s'il est vrai que 11,300 hommes soient restés sur le champ de ba-

taille de chaque côté[1], ils découragèrent deux villes qui ne pouvaient sacrifier sans cesse le sang de leurs citoyens à la cause d'un prince banni.

L'année suivante, l'Étrurie plus tranquille porta son attention au dehors. Tarquin trouva accès auprès de Porsenna, roi de Clusium, que Pline, Florus et les historiens de la décadence appellent le souverain de toute l'Étrurie, et qui n'en était probablement que le chef militaire. La rébellion des Romains apaisa pour un temps les dissensions des Étrusques, et leur armée, formée des contingents réglés par la loi, vint assiéger Rome, qui fut prise. C'est ici que l'orgueil latin se révolte et que les historiens tissent habilement leurs mensonges. Mais ni les légendes héroïques de Mutius Scævola, d'Horatius Coclès, de Clélie, ne désarment la critique moderne, ni la confusion ni les réticences calculées des annalistes ne l'égarent. Rome a été réduite par les Étrusques, elle a été prise, elle est rentrée dans l'obéissance. Et ce sont les Romains eux-mêmes qui l'avouent, tard, il est vrai, à l'époque impériale, et leurs aveux sont détournés ou involontaires! Quand ils nous font savoir, par exemple, que le sénat envoya à Porsenna le trône d'ivoire, le sceptre, la couronne, la robe de pourpre, qui étaient les insignes de la royauté, ils ont beau ajouter que c'était pour le remercier d'avoir généreusement levé le siége, nous jugeons ces puérilités bonnes pour les romans de Scudéri, et nous discernons qu'un tel hommage était un acte éclatant de

[1] Plutarque, *Vie de Publicola*, IX. Les Romains n'auraient perdu que 11,299 soldats, un homme de moins! Singulière preuve de victoire!

soumission. Tacite, le grand et véridique historien, laisse échapper la vérité dans un mouvement d'indignation qui emporte sa pensée loin des Étrusques et des fictions officielles dont ils étaient le sujet. En déplorant l'incendie du Capitole par la faction de Vitellius, il s'écrie qu'une semblable profanation n'avait jamais été commise, ni lorsque les Gaulois s'étaient emparés de la ville, ni lorsqu'elle *s'était rendue à Porsena*[1]. Pline est plus explicite encore, parce qu'il n'est ni un politique ni un historien; il parle en naturaliste qui n'est préoccupé que d'un détail qui touche à l'histoire des métaux. *Dans le traité que Porsenna accorda au peuple romain*, dit-il, *nous trouvons cette clause expresse que les Romains renonceraient à l'usage du fer, excepté pour cultiver la terre*[2]. Ils livrèrent, par conséquent, aux Étrusques, non-seulement leurs armes, mais tout le fer qu'ils possédaient, sauf les socs de charrue et les instruments nécessaires à l'agriculture. Quelle condition est plus injurieuse et dénote un plus complet abandon? Ce traité faisait partie peut-être des archives que Vespasien ordonna de rechercher et de réunir dans toutes les parties de l'Italie : Pline et Tacite connurent donc une pièce qui était cachée à tous les yeux au temps de Tite Live.

Du reste, qu'on lise dans Tite Live l'explication de la vente fictive *des biens de Porsenna*[3], les négociations à la suite desquelles le roi de Clusium abandonna Tar-

[1] *Hist.*, III, LXXII.
[2] *H. N.*, XXXIV, XXXIX.
[3] II, XIV.

quin[1], les otages rendus par ce prince, les soins merveilleux dont les Romains entourent l'armée étrusque battue par les troupes de Cumes[2], la nomination de deux dictateurs, à cinq ans d'intervalle, qui s'appelaient *lars* ou *larcius*, quand ce titre de *lars* indique, chez les Étrusques, la suprématie, et appartient aux plus nobles personnages; que l'on tire les conséquences du témoignage même des Romains, de leurs commentaires embarrassés, de leurs contradictions flagrantes, et l'on saura nettement ce qu'il faut croire. On conçoit que les Étrusques ne pouvaient souffrir à aucun prix que les communications fussent interrompues entre leurs deux confédérations du centre et du midi de la Péninsule. Les Tarquins furent sacrifiés dès que ce résultat eut été obtenu et que Rome fut rentrée dans le devoir.

Ce n'est qu'un siècle après l'expédition de Porsenna que les Romains pourront commencer à relever la tête, à se mesurer avec une ville étrusque, une seule ville, Véies; mais avec quels efforts, au prix de quelle persévérance, et cela quand l'Étrurie est en pleine décadence, quand les confédérations du Nord et du Sud sont dissoutes, quand la marine tyrrhénienne est singulièrement affaiblie, quand le luxe, la corruption, les dissensions, ont ôté à la confédération centrale son unité, son action, et peut-être sa raison d'être. Alors Rome grandit, s'étend, fait des conquêtes; elle profite des divisions des petits peuples, s'avance par les alliances

[1] II, xv; Denys d'Halicarnasse, V, xxxiii-xxxiv.
[2] *Ibidem*, xxxvi.

autant que par les armes, et devient l'héritière des Étrusques plutôt que leur ennemie. Elle est, un jour donné, la capitale de l'Étrurie; elle représente glorieusement la civilisation étrusque, qui l'avait conquise et tenue en tutelle, jusqu'à ce qu'elle représente un peu plus tard la civilisation grecque, qui doit s'établir à Rome en y exerçant sur ses maîtres l'empire irrésistible des idées et des arts.

Des Vergers étudie avec une critique très-indépendante toutes ces relations de l'Étrurie avec Rome; s'il ne frappe pas aussi fort que le souhaiteraient certains esprits décidés, du moins il frappe juste; il garde, au milieu des opinions les plus opposées des historiens modernes, une mesure et un tact qui inspirent au lecteur la plus grande confiance. Les historiens laissent une lacune entre le traité de Porsenna et la prise de Rome par les Gaulois. Je crois qu'à cette époque les liens avec l'Étrurie ont été aussi étroits que jamais, que la république naissante a tiré de grands avantages de ce commerce, que ses patriciens, ses hommes d'État, ses pontifes, se sont formés plus qu'on ne le pense par les leçons des Étrusques; autrement les Romains n'auraient point secouru avec tant d'ardeur Clusium menacé, et attiré sur eux la fureur des Gaulois; autrement, après la défaite de l'Allia, ils auraient confié leurs femmes, leurs enfants, les images de leurs dieux, non pas aux habitants de Cæré, mais à quelque peuple des montagnes ou à quelque colonie grecque. Au jour du danger, leurs amis les plus sûrs, les premiers présents à leur pensée, furent les Étrusques.

Dans le second volume de des Vergers, les chapitres les plus neufs et les plus instructifs sont certainement ceux qui concernent l'Étrurie sous la domination romaine. Je suis forcé de choisir, parce que je ne puis tout analyser. Quelque intérêt qu'offre le chapitre qui nous montre la situation de l'Étrurie vis-à-vis de la république triomphante, j'étudierai de préférence l'état de l'Étrurie sous l'Empire. A cette époque, les nuances qui séparaient encore les provinces de l'Italie achevaient de s'effacer, la loi Julia appelant tous les Italiens à jouir des droits de la cité romaine. La servitude établissait son implacable niveau sur toutes les têtes, car les citoyens n'étaient plus que de simples sujets, effet d'une soumission commune au chef de l'État. Mais l'Étrurie, qui avait souffert plus qu'aucune partie de l'Italie les horreurs de la guerre civile qui prépara les Césars, se recommandait surtout à l'attention d'un gouvernement qui se disait réparateur. Elle formait la *septième région*, étant limitée au nord par la Magra et l'Apennin, à l'est et au sud par le Tibre, à l'ouest par la Méditerranée, et on lui donnait le nom de *Tuscie*. Les monuments et les inscriptions aident à recomposer l'histoire des principales villes étrusques depuis Auguste.

Véies, la plus proche de Rome, avait été ruinée, et César avait partagé son territoire à ses soldats[1]. Auguste y établit une colonie qui prit le nom de *Municipium Augustum Veiens* et devint bientôt prospère, quoiqu'elle

[1] C. . *Ad famil.*, IX, XVII; Frontin, *de Colon.*

n'eût occupé qu'une partie de l'enceinte étrusque. C'est là qu'ont été découvertes les deux têtes colossales d'Auguste et de Tibère, ainsi que la statue assise de Tibère, qui ornent, au Vatican, la galerie Chiaramonti. Là aussi ont été trouvées douze colonnes ioniques en marbre de Luni qui décorent le fond de la place Colonna, et douze autres colonnes de marbre gris qui sont à Saint-Paul hors les murs, dans la chapelle du Saint-Sacrement. Mais ce qui touche encore plus les archéologues, ce sont des inscriptions qui leur révèlent d'intéressants détails sur la constitution municipale de Véies. Par exemple, dans l'inscription qui est reproduite dans l'Appendice de des Vergers, à la fin de l'atlas, et porte le n° 1, on retrouve l'organisation entière des municipes, décemvirs, questeurs, simples décurions. On y voit que le conseil de la ville était composé de cent membres, qui s'intitulaient *centumvirs*, ce qui confirme les inductions qu'on avait déjà tirées du second discours de Cicéron sur la loi agraire, où il dit au peuple : « Lorsque les décemvirs auront amené de nouveaux « colons à Capoue, lorsqu'ils y auront établi cent dé- « curions, dix augures, six pontifes, quel ne sera pas « l'orgueil de cette cité? » L'inscription de Véies nous montre aussi les noms de *Tarquitius*, de *Vetius*, de *Perperna*, qui rappellent par leur forme étrusque l'ancienne lucumonie. D'autres monuments épigraphiques[1] nous permettent de constater l'existence d'édifices importants et d'y suivre l'action de la vie municipale jus-

[1] Voyez dans l'Appendice les n[os] 7, 8, 9, 10 et les précédents.

qu'à l'époque de Constantin. Ils nous apprennent que si, au temps de Florus[1], la ville des Véiens avait presque disparu, l'éclipse n'a pas été durable, puisque les marbres exhumés du sol attestent sa vitalité sous les Philippe, sous Valérien, sous Gallien, sous Dioclétien et Constance.

Il en est de même pour Cæré, la fidèle alliée de Rome au berceau. Quoique les historiens n'en parlent pas et que Florus nous avertisse seulement qu'elle était gouvernée par un préfet, sous la juridiction du préteur de Rome[2], une inscription consacrée à Auguste par le peuple et le sénat des Cérites[3] prouve que ce prince n'avait point oublié Cæré. Sous le règne de Tibère, Lucius Paulus Atticus, chef d'une corporation d'ouvriers, élève une statue à l'empereur, en reconnaissance de certaines immunités accordées à sa corporation[4]. Une belle statue de Claude, l'empereur archéologue qui avait étudié avec tant de soin les annales étrusques, a été retrouvée à Cervetri, l'ancienne nécropole de Cæré. Les douze principaux peuples de l'Étrurie avaient gravé leur nom sur la base du monument qu'ils consacraient au souverain, comme témoignage de gratitude. Une autre inscription, remarquable par son étendue et sa conservation, nous apprend que, sous Trajan, le municipe était présidé par un dictateur; à côté de lui figurent l'ordre des décurions, l'édile *juridicundo*, le

[1] *H. R.*, I, XII.
[2] Au mot *præfecturæ*.
[3] N° 11 de l'Appendice.
[4] Il faut se défier de cette inscription, dont l'authenticité ne paraît pas incontestable.

præfectus ærarii, l'édile de l'*annona*, le greffier, le curateur. On y apprend encore qu'il y avait dans la ville un temple de Mars, un temple dédié aux empereurs divinisés, une basilique qui portait le nom de *Sulpicienne*, un palais du sénat. Mais il s'agissait d'élever un nouvel édifice pour la réunion du collége des *Augustales* : Vesbinus, affranchi de l'empereur, se propose d'en faire les frais, et la curie ne peut accepter sa proposition qu'après avoir consulté son curateur, Curiatius Cosanus, qui demeure à Ameria, car le curateur n'était point astreint à la résidence. On écrit à Curiatius, qui envoie son consentement et félicite quiconque voudra contribuer à l'embellissement du municipe. La lettre des décurions au curateur est datée de l'an 113, des ides d'août; sa réponse, de la veille des ides de septembre; et un an après on faisait la dédicace du monument. Le musée de Naples possède cette belle inscription, qui avait appartenu au cardinal Maffei.

A Tarquinies, à Vulci, à Cosa, à Vulcinies, à Clusium, à Ruscellæ, dans toute l'étendue des Maremmes, on trouve ainsi la preuve de la renaissance des cités étrusques sous l'empire. Des Vergers donne, dans son appendice épigraphique, le texte des inscriptions découvertes dans ces diverses localités. Pérouse, qu'Octave avait incendiée, fut bientôt rétablie avec magnificence; la porte de la ville qui a gardé le nom d'Auguste, en est la preuve. Vetulonia fut reconstruite[1]. Cortone, Fiesole, Volterra, Arezzo, conservent encore

[1] Des Vergers, t. I, p. 28-31.

les traces de leur prospérité pendant les deux premiers siècles de l'ère chrétienne. Les inscriptions nous font connaître, en outre, un certain nombre des administrateurs qui, revêtus du titre de *curatores viarum*, veillaient sur les voies dont était sillonnée la Tuscie : la *via Aurelia*, la *via Triumphalis*, la *Cornelia*, la *Claudia*, l'*Annia*, la *Cassia*, la *Ciminia*, l'*Amerina*, la *nova Trajana*.

Une inscription, découverte récemment à Clusium, nous enseigne qu'il y avait en Toscane un *juridicus*, ou grand juge. Il y en avait *cinq*, selon Borghesi, pour toute l'Italie, et Marc Aurèle, imitant Adrien, avait chargé des personnages consulaires du soin de rendre la justice. Seulement Borghesi supposait que la Tuscie (aussi bien que le Latium) n'était point soumise à leur autorité. L'inscription de Clusium atteste qu'il y a eu à cette règle des exceptions, car on y lit le *cursus honorum* d'un Fabius. « Nommé à son début décemvir *stili-* « *tibus judicandis*, il a été tribun laticlave de la onzième « légion, questeur, *sevir*, c'est-à-dire commandant de « l'un des six escadrons de chevaliers romains, tribun « du peuple, préteur; il a exercé deux sacerdoces; il a « été nommé curateur de la ville de Velitræ, curateur « de la voie Latine, puis *juridicus* des deux régions « alors réunies de la Tuscie et du Picenum.

« C'est la charge de *juridicus* en Toscane, ainsi éta- « blie d'une manière indubitable par un document au- « thentique, qui donne à l'inscription nouvelle un

[1] *Id.*, t. II, p. 383, note 1.

« intérêt réel pour nos recherches. Elle nous prouve « une fois de plus combien il est difficile d'établir d'une « manière générale quelles ont été les règles de cette « politique impériale, qui, n'ayant d'autre sanction « que la volonté du souverain, variait à chaque règne, « d'après les besoins du jour ou les caprices du « maître. »

Après une discussion savante de la chronologie impériale, des Vergers croit que c'est de l'an 178 à l'an 180, au moment où Commode et Marc Aurèle portaient tous deux le titre d'Auguste, que l'Étrurie aurait été exceptionnellement réunie au Picenum et placée sous l'autorité d'un *juridicus*, qui devint ensuite le patron de Clusium. Les *juridici* sont mentionnés par les inscriptions de l'Italie jusque sous le règne de Valérien et de Gallien. Lorsqu'ils furent remplacés par des *correctores*, la Toscane retomba dans le droit commun.

Qu'étaient ces *correcteurs* dont parle Papinien[1]? Des magistrats extraordinaires, chargés de redresser les abus. A la suite des règnes désastreux de Gallien, de l'irruption des barbares jusqu'aux portes de Rome, de la révolte d'Auréolus, l'empereur Aurélien[2] voulut réformer une administration dont l'incapacité avait amené de semblables catastrophes. Les nouveaux magistrats empruntaient leur nom à leur charge, et,

[1] *Dig.*, I, XVIII, XX.

[2] Borghesi ne faisait remonter les correcteurs qu'au règne de Dioclétien; mais deux marbres cités par des Vergers (t. II, p. 392) les font remonter jusqu'à Aurélien.

en leur donnant ainsi un titre particulier, on voulait laisser à l'Italie l'illusion de ne pas se croire confondue complétement avec les autres provinces.

Dès que l'Étrurie a ses gouverneurs particuliers, on suit presque leur succession à l'aide des monuments épigraphiques, nombreux à cette époque. Le premier connu est C. Vettius Cossinius Rufinus, correcteur de la Tuscie et de l'Ombrie, administrateur intègre, si l'on en croit les éloges officiels gravés sur le marbre par les Campaniens reconnaissants[1]. Ensuite se place Publicus Ceionius Julianius, auquel une statue fut érigée, avec force louanges, par les habitants de Narni[2]. Un troisième correcteur de l'Étrurie, contemporain de Constantin[3], est C. Junius Rufianus Ablavius Tatianus. Les nombreuses charges qu'il a exercées sont gravées sur le piédestal d'une de ces statues que les populations décernaient si volontiers aux agents du pouvoir impérial. Mais quelle ne devait pas être leur facilité à accorder un tel honneur, puisque, même au temps de la République, la plupart des villes de la Sicile avaient dressé des statues à Verrès sur leurs places publiques, avant d'oser l'accuser devant le sénat[4]! Auguste avait défendu qu'on élevât aux fonctionnaires des statues tant qu'ils étaient en charge et que les soixante jours qui suivaient leur rappel n'étaient point expirés, défense peu efficace qui n'arrêtait pas la bassesse.

[1] Des Vergers, Appendice, n° 42.
[2] Appendice, n° 43.
[3] *Ibid.*, n° 44.
[4] Cic., *Verr.*, II, VI, LXII, LXIV; V, XVII.

A ce propos, des Vergers recherche quelle somme de libertés nationales avait été laissée aux différents peuples soumis par Rome, et il insère, à la fin de son second volume, une dissertation d'une portée générale, élevée, vraiment politique. Il montre que, dès le règne de Néron, un riche Crétois fut mis en jugement par le sénat pour avoir osé dire qu'il dépendait de lui de faire décerner des actions de grâces au proconsul qui avait gouverné son pays. Une sorte de représentation provinciale devait donc limiter l'omnipotence des sénateurs proconsuls et avait le droit, comme nos conseils généraux, d'émettre des vœux. De là les *concilia*, qui se tenaient à des époques régulières, et qui furent fréquents, surtout en Asie Mineure[1]. Les Romains, qui en profitaient pour simplifier leur administration, avaient, pour cette raison, plus de tolérance à l'endroit des franchises provinciales. On suit cette institution des diètes locales en Afrique, en Dacie, en Gaule, en Sardaigne, dans tout l'Occident, et l'on remarque que l'Étrurie apporte un certain nombre de documents pour cette histoire encore peu étudiée de la vie représentative des provinces.

Au premier rang est l'importante inscription d'Hispellum, dont M. Mommsen a démontré l'authenticité longtemps contestée[2]. Elle nous apprend que « la Tus« cie et l'Ombrie, réunies dans l'antiquité par des rap-

[1] Bœckh, C. I. G., nos 247, 1720, 2810, 3208, 3461, 3910, 5804, 5806 et *passim*. C'est le Κοινόν, mentionné souvent sur les médailles. (Eckhel, t. II, p. 507.)

[2] N° 45 de l'Appendice.

« ports de coutumes et de langage, alliées dans leur « longue résistance à la conquête romaine, et ne for- « mant qu'une même région dans la division de l'Italie « faite lors de l'institution des correcteurs, avaient « aussi une diète commune. Deux membres principaux « d'un sacerdoce provincial, *Coronati Tusciæ et Umbriæ*, « nommés séparément par les Étrusques et les Om- « briens, comptaient au nombre de leurs fonctions la « mission d'organiser les jeux scéniques célébrés cha- « que année pendant la réunion de la diète. La métro- « pole commune était Vulsinies, non pas la ville qui, « la dernière, avait défendu son indépendance et dont « nous avons raconté la complète destruction, mais la « nouvelle Vulsinies, que les Romains avaient élevée « près de l'ancienne. »

Je crains que des Vergers ne se fasse un peu d'illusion sur la valeur de ces réunions, surtout en Italie. Quel sujet traitait l'assemblée générale des Étrusques? Le plus grave devait être le maintien des rites, qu'on avait défendus mieux que l'indépendance. Quelle était la plus active fonction des *coronati*? Ce devait être d'ordonner les fêtes qui contribuaient surtout à attirer les députés. Le gouvernement impérial était trop ombrageux pour laisser aux libertés provinciales un autre essor. Ne voyons-nous pas, en effet, dans cette même inscription, que les Ombriens, trouvant la traversée des Apennins trop pénible et les routes trop mal entretenues, supplient l'empereur de leur accorder une diète *et des spectacles particuliers?* Cela ressemblait à certaines loges de francs-maçons, où l'on avait fini par

ne donner que des bals. Néanmoins j'exhorte ceux que l'exemple de des Vergers tenterait à étudier à fond une question neuve, curieuse, qui prouve de quelles ressources dispose la science épigraphique. En étendant cette étude à toutes les provinces de l'empire romain, on peut arriver à des résultats, sinon très-importants, du moins instructifs et imprévus.

Après cette digression, l'auteur revient à l'histoire des correcteurs. Dans la cour de l'hôtel de ville, à Terni, se trouve une inscription gravée par les habitants d'Interamna en l'honneur de Julius Eubulida, décemvir, préfet du Trésor et correcteur de la Toscane. Sous le règne de Constance et de Constant, deux inscriptions honoraires[1] font connaître L. Turcius Apronianus comme correcteur de la Tuscie et de l'Ombrie. Les habitants de Spolète et de Lucques avaient reconnu sa bonne administration par l'érection de deux statues, l'an 346 de notre ère. Ammien Marcellin[2] nous apprend à son tour qu'en 355 un certain Dynamius, attaché à la direction des équipages de l'empereur, fut nommé correcteur de la Toscane, et obtint cette charge s élevée par des moyens indignes. C'est également sous le règne du fils de Constantin que la Toscane fut administrée par J. Festus Hymetius, plus tard consulaire de la Campanie[3] En 362, un édit de l'empereur Julien est adressé à Auxonius, correcteur de la Tuscie[4].

[1] *Appendice épigraphique*, n°s 54 et 55

[2] XV, v.

[3] Appendice, n° 56.

[4] *Cod. Theod.*, l. VIII, 1 l, l. 6.

« Deux ou trois ans après, sous le règne de Valenti-
« nien et de Valens, la Toscane fut témoin d'un prodige qui mit en défaut ses plus habiles aruspices. Un « jour, à Pistoja, devant une foule nombreuse, un âne « monta au tribunal du préteur, vers la troisième heure « du jour, et se mit à braire de la façon la plus retentissante, à la grande stupéfaction de tous les assistants. On s'épuisa d'abord en conjectures sur le sens « de ce pronostic, qui ne tarda pas à être expliqué par « l'événement. Un boulanger de la ville nommé Terentius, homme probablement illettré, ayant accusé « de péculat l'ancien préfet Orphitus, fut, en récompense investi des fonctions de correcteur de la Tuscie[1]. » Triste époque, où la superstition de la foule égalait l'infamie des maîtres qu'on lui imposait. Des édits des deux empereurs sont adressés, en effet, pendant les années 364 et 365, à ce Terentius[2].

Nous trouvons encore deux correcteurs de la Tuscie et de l'Ombrie : Vettius Agorius Prætextatus, connu par une inscription qui atteste qu'il fut ensuite consulaire de la Lusitanie, proconsul d'Achaïe, préfet de Rome, consul désigné[3]; et Maximinus, homme sans éducation, avocat sans causes, qui s'était jeté dans la carrière administrative et venait de gouverner successivement la Corse et la Sardaigne[4].

A partir de l'année 370, les correcteurs disparais-

[1] Amm. Marcell , XXVII, III.
[2] *Cod. Theod.*, II, t. I, l. 4; XII, t. I, l. 61.
[3] Appendice, n° 57.
[4] Amm. Marcell., XXVIII, I.

sent et sont remplacés, à la tête de l'Étrurie, par des consulaires. La translation du siége de l'empire à Constantinople faisait de l'Italie une province qu'aucun privilége ne distinguait plus des autres. Il serait aisé de suivre, par l'étude des inscriptions, la série des gouverneurs consulaires. C'est ce qu'a fait des Vergers, montrant, dans cette partie de son travail comme dans les autres, comment une science consommée et un esprit sûr refont l'histoire des peuples oubliés, à l'aide des textes oficiels et de l'épigraphie. Sans entrer dans le détail de cette nouvelle série, nous remarquerons le consulaire qui était en fonctions en 389, et qui s'appelait Claudius. C'était, vraisemblablement, le père de Claudius Rutilius Numatianus, le poëte qui a décrit un voyage en Gaule, et qui se rappelle avec orgueil que son père a été gouverneur de la Toscane. Ses souvenirs sont exprimés d'une manière touchante :

« C'est à Pise, dit-il, c'est au milieu du forum, que « s'offrit à mes yeux l'image d'un père vénéré. Tout « ému de cet hommage rendu à celui dont je pleure la « perte, je ressentais une joie triste qui fit couler mes « larmes avec plus d'abondance. Mon père avait, en « effet, gouverné la Toscane comme consulaire, et, pré- « cédé de six licteurs, il dictait des ordres toujours « écoutés. Souvent il m'a dit que, de tant de charges « qu'il avait remplies, c'était son gouvernement de « Toscane dont il conservait le plus doux souvenir. Ni « la questure, ni l'édilité, ni le maniement des deniers « de l'empire, ni le gouvernement de la ville de Rome, « ne l'emportait à ses yeux sur le plaisir qu'il avait eu

« à faire le bonheur des Toscans. Et il était payé de « retour. Les témoignages de leur reconnaissance, gra- « vés sur le marbre, passeront à la postérité. Il n'est « pas de vieillard qui ne vante à ses enfants tant de « justice et tant de douceur. Je recueille aujourd'hui, « dans la carrière des honneurs où je le suis, le fruit de « l'attachement que mon père a inspiré, et la sympathie « pour ma personne s'accroît de toute celle que l'on « garde à sa mémoire[1]. »

Il est vrai que Rutilius mérite quelque défiance : comme fonctionnaire, il n'est pas sûr d'avoir appris la vérité; comme poëte et comme fils, il n'est pas tenu de la dire. Il ira même plus loin, comme flatteur, lorsqu'il parlera du gouverneur qu'il trouve en Toscane au moment de son voyage : « Les mœurs des Toscans, dit-il, « ont gardé la franchise et la pureté des temps anti- « ques. Puissent-ils n'avoir jamais que des administra- « teurs qui sachent les apprécier ! Tel est aujourd'hui « Decius, noble rejeton de Lucilius, qui revit avec « tout sa gloire dans le plus illustre de ses descen- « dants[2]. »

Cet âge d'or qu'entrevoit le poëte se concilie mal avec tout ce qu'il nous montre dans le même poëme : la vie se retirant des campagnes, les eaux des Maremmes, les miasmes pestilentiels s'étendant chaque jour plus vastes avec les eaux, la chute de Cosa, la ruine de Populonia, les cités délaissées ou montrant leurs remparts démantelés. Avec les solides murailles tombaient les vieilles

[1] *Itin.*, I, v. 575 et suivantes.
[2] *Ibid.*, v. 587.

croyances que le christianisme remplaçait. Tandis que Rutilius assistait à la fête d'Osiris, des cénobites chrétiens, retirés dans les îles qui regardent la Toscane, préparaient leurs conquêtes par la prière. Le règne des aruspices était passé, et l'Étrurie, en perdant ses superstitions, achevait de disparaître. Elle devait renaître sous une forme plus aimable, et montrer avec orgueil des cités plus jeunes ou plus brillantes, Florence, Pise, Sienne, Volterre, Pérouse; elle devait présider à la renaissance des arts en Italie. Mais, si les fils ont dépassé leurs péres, si le génie toscan l'a emporté, par son originalité et son éclat, sur le génie étrusque, on ne doit méconnaître ni la tradition latente, ni l'instinct qui se réveille, ni la race qui parle. Il y a plus de ressemblance qu'on ne le croit vulgairement entre la vie politique de l'ancienne Étrurie et les mœurs de la république de Florence, entre le caractére de l'art étrusque et le caractère de l'art florentin.

CHAPITRE III

DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES

Les quarante planches qui complètent le texte de des Vergers se peuvent diviser en plusieurs séries, suivant les sujets qu'elles représentent. Il y a d'abord une carte archéologique de l'Étrurie centrale, dressée d'après les documents les plus récents. Les emplacements antiques, les voies romaines, les nécropoles dont l'existence a pu être constatée par des fouilles, tout est indiqué avec clarté. Il faut avoir cette carte sous les yeux, tandis qu'on lit la description des Maremmes, que nous avons analysée dans notre premier chapitre.

Les trois planches qui suivent reproduisent l'hypogée si remarquable qui a été découvert, il y a quelques années, à Cæré. Nous avons décrit également cette belle crypte où sont figurés, à l'aide du relief et de la couleur à la fois, la plupart des armes, des instruments, des ustensiles des Étrusques. Quoique la tombe de Cæré ait été trouvée avant son arrivée, des Vergers a cru prudent de faire copier des peintures

que le temps et le contact de l'air allaient faire disparaître. Il a agi en véritable savant, vigilant autant que désintéressé, et nous lui devons le souvenir et l'image durables d'objets menacés de s'effacer.

Ensuite sont dessinés, avec leur style propre et leurs couleurs, les principaux vases recueillis par l'auteur dans les nécropoles qu'il a fouillées et principalement dans celles de Chiusi et de Vulci. Parmi les sujets les plus intéressants, nous signalerons une amphore panathénaïque, où Minerve, armée du casque et de l'égide, brandit sa lance entre deux colonnes sur lesquelles des coqs sont perchés; le long des colonnes se lit, de droite à gauche, l'inscription consacrée par l'usage attique : TON ΑΘΕΝΕΘΕΝ ΑΘΛΟΝ. Mais ce qui accroît singulièrement l'importance du vase, c'est que Minerve est représentée deux fois, avec deux colonnes, deux coqs et de doubles attributs. M. de Witte a expliqué le dualisme de la fille de Jupiter, que d'autres monuments avaient déjà fait connaître aux archéologues. Il a cité le premier[1] un curieux passage d'Apollodore où il est dit qu'Athéné fut élevée par Triton, qui avait une fille nommée *Pallas*. Toutes deux aimaient les exercices guerriers et la lutte. Une querelle s'éleva, Athéné tua Pallas en lui présentant la terrible égide. Accablée de douleur, elle fit une statue de bois semblable à Pallas, lui mit l'égide sur la poitrine et la consacra à Jupiter. Ce mythe a peut-être été inventé après

[1] *Bulletin de l'Académie royale de Bruxelles*, 1841, t. VIII, première partie, p. 28; *Elite des Monum. céramogr.*, t. I, p. 296; Voyez aussi les *Monnaies d'Athènes*, p. 52.

coup par les Grecs pour justifier le double nom de *Pallas-Athéné* que portait Minerve: les artistes l'ont adopté à leur tour.

Il faut remarquer aussi le vase (planche VII) sur lequel M. de Witte a reconnu[1] la *fête des brebis*, telle que la célébraient les Argiens, en tuant, ce jour-là, tous les chiens qu'ils pouvaient rencontrer. C'était une façon d'honorer Linus, fils d'Apollon et de Psamathé, dévoré par les chiens d'un berger d'Argolide.

Si la plupart de ces vases portent des sujets grecs ou des inscriptions grecques, et sont conformes de tout point à l'art grec, quelques-uns, au contraire, présentent un caractère entièrement étrusque. Telle est l'amphore trouvée à Chiusi (planche XV), et qui représente un combat, quoiqu'il semble difficile d'y soupçonner, avec l'éditeur, le combat de Persée contre les Amazones; tels sont les vases en terre noire, ornés de reliefs archaïques, provenant de la fabrique de Clusium; ils rappellent la vieille vaisselle noire que Juvénal prête au roi Numa :

..... Quis
Simpuvium ridere Numæ, nigrumque catinum
Ausus erat?

Les formes sont pesantes, bizarres, variées, quelquefois d'une naïveté élégante. Les reliefs se répètent souvent : ce sont des figures humaines, des têtes qui ressemblent à des têtes égyptiennes, des sphinx, des chevaux ailés, des sirènes, des griffons, des panthères,

[1] *Bulletin archéolog. de l'Athenæum français*, janvier 1855, n° 1.

avec les caractères bien connus de l'archaïsme oriental. En effet, avant de subir l'influence de l'art grec, il est dans l'ordre historique que les Étrusques aient imité les produits que le commerce leur apportait d'Orient. Quoique des Vergers ait recueilli ces vases dans divers endroits, à Cetona, à Sarteano, à Chianciano, ces localités faisaient partie de l'ancien territoire de Clusium; c'est à Clusium que se découvrent principalement les vases noirs à reliefs, c'est là qu'était jadis le centre de la fabrication. Micali, dans ses *Monuments inédits*, rapporte qu'en 1841 on a trouvé auprès de Corneto de la terre mélangée avec du bitume, semblable de tout point à la pâte des vases de Chiusi. Des antiquaires ont voulu pénétrer le procédé de fabrication des Étrusques. Ils ont fait mouler des vases avec l'argile ordinaire, puis on les a introduits dans un récipient assez vaste pour qu'on pût les entourer d'une couche de sciure de bois. Le tout, hermétiquement luté avec de la glaise, a été introduit dans un four et exposé à une haute température. Par l'effet de la carbonisation de la sciure de bois, la fumée a pénétré l'argile à une grande profondeur, en la colorant d'une teinte noire. Mais on fera observer avec raison que ce ne sont là que des conjectures.

J'ai hâte, sans m'arrêter aux autres objets curieux et même aux bijoux recueillis par des Vergers et François dans leurs fouilles, d'arriver à la découverte la plus importante et la plus belle qui signale leur exploration. Ce fut dans la nécropole de Vulci, en 1857, sur la berge de la Fiora, élevée de plus de 30 mètres

au-dessus du fleuve, qu'ils rencontrèrent, après un premier sondage, une grotte artificielle entièrement vide. Cette excavation, qui n'avait aucune destination visible, leur parut avoir été faite pour garantir de toute infiltration quelque crypte plus profonde et qui méritait de semblables précautions. En effet, les fouilles, poussées à 12 mètres de profondeur, conduisirent à une avenue souterraine large de 3 mètres, et bientôt à la porte d'une tombe qui n'avait jamais été ouverte. Mais il est juste de laisser la parole à des Vergers lui-même :

« Au dernier coup de pic, la pierre qui fermait l'en-
« trée de la crypte céda, et la lumière de nos torches
« éclaira des voûtes dont rien, depuis plus de vingt siè-
« cles, n'avait troublé l'obscurité et le silence. Tout
« y était encore dans le même état qu'au jour où l'on
« en avait muré l'entrée, et l'antique Étrurie nous ap-
« paraissait comme au temps de sa splendeur. Sur
« leurs couches funéraires, des guerriers, recouverts
« de leurs armures, semblaient se reposer des combats
« qu'ils avaient livrés aux Romains ou à nos ancêtres,
« les Gaulois. Formes, vêtements, étoffes, couleurs,
« furent apparents pendant quelques minutes, puis tout
« s'évanouit à mesure que l'air extérieur pénétrait dans
« la crypte, où nos flambeaux vacillants menaçaient
« d'abord de s'éteindre. Ce fut une évocation du passé
« qui n'eut pas même la durée d'un songe, et disparut
« comme pour nous punir de notre téméraire curiosité.

« Pendant que ces frêles dépouilles tombaient en
« poussière au contact de l'air, l'atmosphère devenait

« plus transparente. Nous nous vîmes alors entou-
« rés d'une autre population guerrière due aux ar-
« tistes l'Étrurie. Les peintures murales ornaient la
« crypte dans tout son périmètre et semblaient s'ani-
« mer au reflet de nos torches. Bientôt elles attirèrent
« toute mon attention, car elles me semblaient la part
« la plus belle de notre découverte. Deux portes qui se
« faisaient face, la porte d'entrée et celle du fond, divi-
« saient la salle funéraire en deux parties égales. D'un
« côté les peintures se rapportaient aux mythes de la
« Grèce, et les noms grecs inscrits en caractères étrus-
« ques ne laissaient aucune incertitude sur le sujet :
« les poëmes d'Homère l'avaient inspiré. J'avais sous
« les yeux l'un des drames les plus sanglants de l'*I-*
« *liade*, le sacrifice que fait Achille des prisonniers
« troyens sur le tombeau de Patrocle. Sur le côté op-
« posé, le sujet était évidemment un sujet national. »

Avant d'expliquer ce sujet national, nous nous arrêterons sur la représentation homérique. C'est une traduction étrusque du vingt-troisième chant de l'*Iliade*, et la théogonie des Toscans s'y mêle à l'épopée hellénique. L'empreinte du génie étrusque se fait également sentir dans le choix d'une scène sanglante et d'un sacrifice humain. Ce peuple avait une cruauté native que développaient la tristesse de sa religion, la crainte constante du courroux des dieux, des superstitions sans nombre, le désir d'apaiser les génies infernaux, l'habitude de contempler des gladiateurs. Les Florentins du moyen âge semblent avoir conservé quelque reste de ce tempérament. Leurs guerres civiles l'attestent, et

les descriptions des supplices de l'enfer par le Dante ne sont pas exemptes d'une certaine férocité.

Les Étrusques ne reculaient point devant les sacrifices humains. A Falèries, on conjurait la peste par la mort d'une jeune fille immolée sur l'autel de Junon[1]. Des prisonniers phocéens furent sacrifiés sur le territoire de Cæré[2]; des Romains, sur la place publique de Tarquinies. L'artiste qui peignit le tombeau de Vulci s'est donc arrêté avec une secrète prédilection sur un récit homérique qui flattait le goût des Étrusques. On voit, en effet, trois jeunes gens imberbes, les mains attachées derrière le dos; tous les trois ont les cuisses percées, et leur sang ruisselle. L'inscription étrusque placée à côté de chacun d'eux nous assure que ce sont des Troyens. Les deux Ajax les conduisent, couverts de leur casque et de leurs armures. Des deux inscriptions, une seule est conservée : on lit *Ajax, fils d'Oïlée*. Achille, la tête nue, les cheveux tombant en boucles sur ses épaules, enfonce le glaive dans le cou d'un Troyen assis sur le sol. A ses côtés se tient le Charon étrusque, hideux, armé du marteau dont il frappe ses victimes. Une casaque rouge, sans manches, recouvre une tunique plus longue et d'une teinte foncée. Les parties nues ne sont point de couleur de chair; elles sont peintes en bleu, ce qui rappelle les peintures de Polygnote à Delphes, où était représenté le génie Eurynomus. La fonction de ce démon infernal était de dévorer la chair des morts. Polygnote l'avait peint en bleu

[1] Des Vergers, *Explication des planches*, p. 19.
[2] T. II, p. 76.

foncé, comme ces mouches qui s'attachent à la viande[1]. De l'autre côté d'Achille est une femme ailée, où l'on reconnaîtra, soit l'Iris grecque, soit un génie qui inspire à Achille ses projets de vengeance. Mais ce qui frappe surtout, c'est une figure mélancolique aux longs cheveux, ayant à ses pieds un bouclier, et désignée par cette inscription : *Hinthial Patrocles*. C'est l'ombre de Patrocle qui assiste au sacrifice offert à ses mânes, de même que, dans Homère, elle apparaît à Achille pour lui reprocher de laisser son corps sans sépulture. Enfin, Agamemnon est auprès de Patrocle, et, tenant sa lance, contemple ce drame sanglant.

A droite de la porte principale est représenté le rapt de Cassandre. La jeune fille est nue, d'une grande beauté de formes, et elle embrasse la statue de Minerve. D'autres figures drapées, d'un noble caractère, sont disposées à gauche et à droite des portes, Phœnix, Nestor, un augure étrusque et un enfant qui vont consulter le vol des oiseaux. Aucun tombeau de l'Étrurie n'avait montré encore des œuvres d'un style aussi élevé et d'une importance aussi remarquable.

Mais il me tarde d'arriver au sujet national retracé sur une des deux grandes parois de la crypte. Pour l'intelligence de cette peinture, il est nécessaire de reproduire un passage des tables de bronze de Lyon sur lesquelles est gravé le fameux discours de l'empereur Claude :

« A Tarquin l'Ancien, dit Claude, succéda Servius

[1] *Paus.*, X, xxviii.

« Tullius : nos historiens veulent qu'il soit né d'une « esclave nommée Ocrisia, tandis que les *Annales étrus-* « *ques* en font le compagnon très-fidèle de Cæles Vi- « benna, dont il partagea toutes les chances aventu- « reuses. Chassés de l'Étrurie par les vicissitudes d'une « existence hasardeuse, ces deux chefs vinrent occuper « le mont Cælius avec les débris de leur armée, et la « colline doit son nom à Cæles Vibenna. Quant à Ser- « vius, qui portait, comme Étrusque, le nom de *Mas-* « *tarna*, il le changea pour celui sous lequel nous le « connaissons aujourd'hui. Par la suite, il parvint au « trône, qu'il occupa d'une façon glorieuse et utile « pour le bien de l'État. »

Tacite, qui a travaillé aussi sur de véritables pièces d'archives, nous a laissé un abrégé du discours de l'empereur entièrement conforme au texte officiel de Lyon.

Après avoir rappelé ces souvenirs de l'histoire primitive de Rome, nous pouvons écouter la description de des Vergers :

« Un personnage nu, portant une longue barbe, dans « une attitude tranquille, présente ses deux mains liées « au poignet par une courroie. Devant lui un autre « homme, également nu et portant aussi la barbe, coupe « ses liens avec une épée; chacun de ces personnages, « qui forment un groupe distinct à l'extrémité du ta- « bleau, porte le nom d'un des chefs étrusques désignés « par Claude dans sa harangue. Celui qui délivre son « compagnon s'appelle *Mastarna;* le prisonnier si heu- « reusement délivré porte inscrit au-dessus de sa tête

« le nom de *Cæles Vibenna*. N'est-il pas naturel de voir « dans la peinture de Vulci la représentation d'un des « traits qui consacrent la fraternité d'armes des deux « chefs? Cæles Vibenna a succombé dans une des en-« treprises aventureuses de sa vie de *condottiere*, et il « est emmené prisonnier, lorsque son ami, surprenant « ceux qui le gardent, coupe ses liens pendant que ses « compagnons le vengent en égorgeant ses vainqueurs. « Nous avons ainsi dans cette crypte funéraire, qui « appartenait évidemment à des chefs militaires (les « armes et les ornements que nous y avons trouvés en « font foi), deux images de dévouement fraternel en-« vers un compagnon d'armes; d'une part, Achille « venge Patrocle en immolant ses ennemis sur sa « tombe; de l'autre, Mastarna, plus heureux, sauve la « vie à son ami en le vengeant également par de san-« glantes représailles. »

Ainsi l'archéologie vient confirmer d'une manière éclatante le témoignage jusqu'alors unique de Claude. L'Étrurie aussi avait gardé le souvenir des guerres intestines que se faisaient les chefs des lucumonies, et l'amitié de Mastarna et de Cæles Vibenna avait probablement inspiré quelque poëme national. L'art s'est emparé de la tradition poétique, car il est bien évident qu'un des côtés de la tombe de Vulci a été réservé à l'épopée homérique, tandis que l'autre côté appartient à l'épopée étrusque. Ces peintures, par leur caractère et leur beauté, semblent postérieures de peu au siècle d'Alexandre; elles ont précédé de trois siècles peut-être la déclaration d'un empereur romain. C'est la première

fois qu'une nécropole étrusque nous montre de la grande peinture, inspirée par l'histoire grecque et l'histoire toscane, au lieu de repas funèbres, de jeux funèbres, de danses, de chasses, de processions, de génies infernaux.

Ajoutons que Mastarna et Cæles Vibenna ne sont pas désignés seuls par des inscriptions. Un des guerriers porte le nom d'*Aule Vipinas* et appartient à la famille du chef. Un autre est le *lars Ulthes* (Voltius?), et il plonge son épée dans le corps d'un *Laris Papathnas*. L'artiste a même donné à un prisonnier un nom que les rois de Rome ont rendu célèbre, car il l'appelle *Tarchunies*, forme bien plus voisine du latin *Tarquinius* que celle de *Tarchnas*, qui se lit trente-cinq fois sur la tombe de Cæré que j'ai mentionnée dans un précédent chapitre. Enfin, sur une cloison servant de refend à la crypte principale, une figure de femme trop promptement ruinée était surmontée d'une inscription que des Vergers a pu copier : c'était le nom de *Tanaquil*, si intimement lié dans la légende à celui de Tarquin et à celui de Mastarna ou Servius Tellius. Ce mélange ôte peut-être de l'autorité historique aux peintures de Vulci et laisse percer la fantaisie de l'artiste ou celle du poëte qui l'a inspiré. Mais l'intérêt n'en est pas moins vif, si l'on considère que c'est l'esprit de la vieille Étrurie qui a dicté ces compositions et opposé l'épopée nationale à l'épopée grecque.

Ce qui est plus frappant encore, c'est le caractère de l'œuvre et le mérite de l'exécution. La plupart des per-

sonnages sont nus et dessinés avec une précision nerveuse; les gestes sont véhéments, les poses violentes, contractées et cependant étudiées avec liberté; les têtes sont trop fortes, et l'on critiquera, comme dans la plupart des produits de l'art étrusque, des fautes de proportions. Toutefois les jeunes gens imberbes, Cassandre, l'augure et le Camille, ont de l'élégance, une grande finesse de types, des formes souples, et font songer involontairement à des peintures florentines du quinzième siècle, comme si des modèles de même race avaient guidé des artistes de même tempérament, de même goût et, après tant de siècles, fait reparaître les mêmes tendances. A tous les égards, les peintures découvertes à Vulci sont au premier rang parm les richesses archéologiques de l'Étrurie; elles seront un honneur perpétuel pour le persévérant explorateur dont elles ont récompensé les efforts.

A la suite du texte explicatif des planches, l'auteur a placé un appendice considérable, ou plutôt une véritable dissertation sur la langue et l'alphabet étrusques. Je ne suis point versé dans les études philologiques de cet ordre, et je dois laisser aux juges compétents le soin d'apprécier les idées émises par des Vergers. Tout ce que je me crois permis, c'est de résumer très-brièvement ce mémoire. Après avoir indiqué les principaux systèmes soutenus récemment par MM. Lepsius, Maury, Mommsen, Conestabile, des Vergers se demande si, avant de chercher dans l'étude de la langue les secours qu'on en obtient souvent pour la connaissance de histoire, on ne doit pas chercher dans l'histoire

elle-même quelque lueur propre à faire reconnaître les révolutions du langage.

Remarquant la communauté des produits qui rattache l'industrie étrusque à l'industrie orientale, autorisé par le témoignage bien connu d'Hérodote, qui établit une parenté entre les Tyrrhènes et les Lydiens, rattachant les Lydiens eux-mêmes à la haute Asie, des Vergers suppose que l'émigration qui a formé le principal élément du peuple toscan a apporté une langue mélangée de mots appartenant à un autre idiome. En outre, cette émigration se rencontra, dans sa nouvelle patrie, avec la race des Ombriens, dont le contact a dû modifier un élément déjà complexe. De sorte qu'on pourrait s'expliquer par ces mélanges successifs la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité de trouver une individualité saillante dans le langage des Étrusques, tel que les monuments nous le laissent entrevoir. Il est également interdit jusqu'ici à nos efforts de reconstituer la langue d'une manière absolue et d'établir sa parenté immédiate avec l'idiome connu d'autres nations; or des Vergers croit que cette impuissance des philologues doit être attribuée à la confusion même de l'étrusque, où les éléments les plus divers, soit dans les procédés grammaticaux, soit dans les vocables, cachent la source véritable et les signes de race : « Si l'histoire de la triple confédération, ajoute « l'auteur, nous l'eût fait connaître comme formant « une population homogène, impénétrable aux in- « fluences du dehors; si son système religieux, simple, « national, nous eût paru repousser toute intrusion

« étrangère; si le système politique rigoureusement « constitué n'y eût jamais eu recours qu'à lui-même et « se fût défendu contre les importations d'idées nou- « velles, nous pourrions nous attendre à constater en « Étrurie l'existence d'une langue bien déterminée, « dont le caractère, reflet de l'unité de race, n'aurait « eu à subir que les modifications amenées par le temps, « les relations extérieures ou le développement de la « civilisation. Tout au contraire, nous avons vu que « des races différentes se trouvaient agrégées sur le « même territoire. Les liens de la fédération, qui n'eu- « rent peut-être jamais une grande cohésion, se relâ- « chèrent de bonne heure. Les traditions religieuses « furent empruntées en partie à des éléments venus « du dehors. Symboles de l'Orient, mythes de la Grèce, « dieux italiotes, se rencontraient dans le panthéon « étrusque. L'art lui-même participait, en Étrurie, de « cette sévérité opposée aux caprices de la fantaisie, de « ce réalisme inflexible que l'on rencontre chez quel- « ques races orientales, adoucis et mitigés par les gra- « cieuses fictions de la Hellade. Il semble que le tour « d'esprit sérieux particulier aux Sémites ait sa part à « réclamer dans le tableau de la civilisation étrusque, « où des éléments aryens ont joué un rôle important, « quoiqu'on ne puisse citer un fait ethnographique « bien constaté à l'appui d'une théorie d'éclectisme « qui se forme à l'aspect des nécropoles étrusques et « se sent mieux qu'elle ne saurait s'exprimer. »

Cependant les inscriptions gravées sur les tombeaux, sur les miroirs, sur les vases, rendent incontestable la

lecture de tous les signes alphabétiques employés à diverses époques par les Toscans. Aussi des Vergers s'attache-t-il à cette question de l'alphabet, qui a une grande importance puisqu'elle est la clef des autres problèmes philologiques. Le plus important alphabet tyrrhénien est celui qui fut découvert, en 1845, dans la nécropole voisine du village de Bomarzo, à 12 milles à l'est de Viterbe. Il est tracé sur le pied d'un vase d'argile qui fait partie de la collection du prince Borghèse, et nous apprend dans quel ordre étaient disposés les vingt signes qui rendaient alors les sons de l'idiome toscan.

Les consonnes douces ne font point partie de l'alphabet des Étrusques; ils n'ont accepté que les sons forts, en rapport avec leur âpre dialecte. Le *b* et le *d* manquent, l'*é* ainsi que le *c* dur sont empruntés à l'alphabet asiatique; l'*h* a gardé la forme et la forte aspiration du *cheth* phénicien. Le *theth*, le *mem*, le *noun* de l'Orient, sont passés presque intacts sur le vase de Bomarzo. Aucun des signes les plus anciens de la Grèce ne se rapproche des signes sémitiques d'une manière aussi complète. A cette analogie évidente de formes s'ajoute l'omission fréquente des voyelles.

Les mêmes particularités se sont représentées sur la paroi d'une tombe étrusque, ouverte près de Colle, à 7 milles de Sienne, c'est-à-dire au milieu de l'Étrurie centrale.

Quelques philologues allemands, il est vrai, sont d'un avis opposé; ils reconnaissent les lettres du plus ancien alphabet dorien. Il faut lire dans l'ouvrage de des

Vergers toute cette discussion, dont les savants sentiront l'importance; il faut parcourir le tableau synoptique où sont comparés tous les alphabets qui ont de l'affinité apparente avec ceux de l'Étrurie. Ce qui ressort surtout aux yeux de l'auteur, c'est la persistance du type original, c'est la transmission d'une écriture adoptée à une époque reculée chez tous les peuples riverains de la Méditerranée, chacun taillant ce modèle unique sur le moule de son propre idiome. Son système lui paraît confirmé par la tradition historique, par les monuments où l'influence asiatique a précédé l'influence grecque avant de s'y mêler d'une façon bizarre; mais de telles questions ne pourront être complétement tranchées que par les progrès de la philologie, et surtout par la découverte de nouveaux monuments épigraphiques.

PEINTURES D'ORVIETO

En 1863, un amateur de recherches dans les nécropoles étrusques, M. Domenico Golini, entreprit des fouilles dans les environs d'Orvieto, à 2 milles environ de la ville, sur les terres de l'abbaye de S. Severo, et S. Martirio. Le cardinal Tosti, qui avait alors l'usufruit de cette abbaye, avait accordé à M. Golini l'autorisation de commencer ces fouilles. Le résultat fut prompt et heureux ; il justifia l'ancienne réputation du territoire d'Orvieto, toujours riche en antiquités. Ottfried Müller[1] et Orioli, après lui, croyaient que la ville moderne, admirablement fortifiée par la nature, et dont le site est presque aussi pittoresque que celui de Constantine, en Algérie, avait succédé à la cité étrusque de *Velsuna* (Volsinio) ; Niebuhr[2] nommait *Salpinum* ; d'autres avaient pensé à *Herbanum*, que Pline mentionne dans son catalogue des colonies établies en Étrurie. Ce qui est certain, c'est que cette

[1] *Die Etrusker*, I, page 451, note 61.
[2] *Hist. Rom.*, II, p. 481, note 380.

contrée a été occupée par une population riche et industrieuse ; les fréquentes découvertes qu'on y a faites à diverses époques en sont la preuve. Les publications de l'Institut archéologique de Rome ont signalé ces richesses à plusieurs reprises. Aujourd'hui, M. Conestabile, par l'ordre du gouvernement italien[1], nous fait connaître les peintures et les objets d'art trouvés par M. Golini dans une nécropole inconnue. Déjà, au mois de mars de l'année 1863, Braun avait décrit ces peintures dans le *Bulletin de l'Institut de Rome*. Au mois d'avril, M. Conestabile les avait annoncés à son tour dans la *Revue archéologique* de Paris[2]. Plus tard, le savant disciple de Vermiglioli apporta lui-même à Paris des dessins coloriés qu'il communiqua à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Je les avais admirés, comme tous mes confrères, et j'avais écouté avec un véritable charme les explications de Noël des Vergers, que M. Conestabile avait choisi pour interprète. La publication définitive de M. Conestabile nous permet de décrire à notre tour des monuments qui n'ont pas l'importance des peintures découvertes à Vulci, qui ont de la beauté, et qui sont propres à jeter quelque jour sur les mœurs des Tyrrhéniens.

La nécropole, que le regard exercé de M. Golini avait devinée, est tournée vers le nord, et les tombes qui la

[1] *Peintures antiques découvertes près d'Orvieto* (*Pitture murali a fresco e supellettili etrusche scoperte presso Orvieto nel* 1863), in-4°, avec album de XVIII planches, ouvrage publié aux frais du gouvernement italien, par M. Conestabile.

[2] 1863, page 274.

composent forment plusieurs rangs superposés. On en ouvrit une quinzaine qui ne contenaient que des vases, de petits objets de bronze ou de terre cuite déposés auprès des morts; mais deux autres sépulcres récompensèrent amplement l'investigateur, car ils étaient ornés de peintures à fresque, appliquées sur les murailles et accompagnées d'inscriptions en caractères étrusques. La nouvelle s'en répandit aussitôt, et, comme M. Golini n'avait pas rempli les formalités légales vis-à-vis du gouvernement italien, on fit fermer les tombes. Après diverses négociations, M. Conestabile, qui avait succédé à Vermiglioli comme professeur d'archéologie à Pérouse, et que ses doctes publications sur les monuments et les inscriptions de l'Étrurie recommandaient à l'attention publique, fut chargé par le ministère italien de faire dessiner les peintures et de copier les inscriptions. Une publication fut le résultat de ce travail; elle est divisée en deux parties : la première partie traite de la nécropole en général, des peintures et des textes épigraphiques; la seconde est une description des objets trouvés dans les tombeaux. Nous nous attacherons aux peintures, les objets propres à piquer la curiosité n'ayant guère besoin de commentaire, il suffit qu'ils aient été dessinés.

Les seules tombes qui excitent l'intérêt sont derrière la maison de campagne des séminaristes d'Orvieto. Pour les distinguer des autres, M. Conestabile propose de leur donner le nom de celui qui les a trouvées et de les appeler *Tombes Golini*, de même qu'au musée de Florence on appelle *vase François* le célèbre vase

trouvé par François à Chiusi. Tout le monde approuvera la proposition de M. Conestabile, qui rend justice à son prédécesseur, loin de prétendre le faire oublier.

Dès l'entrée du premier caveau et sous la porte même, apparaissent les traces de deux figures : à gauche un génie ailé, dont les ailes sont d'un jaune clair bordé de rouge, à droite un Charon, tenant un serpent à la main. Je dois ajouter que les fragments de ces deux figures sont si réduits, si incomplets, qu'on ne peut admettre qu'avec réserve ces attributions. Le seuil franchi, on a devant soi, sur une saillie qui se détache du mur du fond, un grand sarcophage de travertin, sans ornements. Si on se tourne à gauche, on distingue des peintures simples, dont les contours sont remplis à l'aide d'un seul ton, et ne dénotent aucun usage du clair-obscur. Un homme sans barbe, d'un brun rougeâtre, est monté sur un char : sur sa tête s'élève une pointe qui rappelle l'*apex* des flamines romains : sa tunique est blanche ; elle est bordée d'un ornement semblable à celui que les architectes grecs appelaient *un petit flot*, κυμάτιον. Un des chevaux est gris avec la crinière noire ; l'autre est rouge avec la crinière grise. L'inscription LTHRI ne nous apprend rien sur ce personnage, qui conduit, soit le char mystérieux qui fait descendre pompeusement les morts dans le monde souterrain, soit le char qui contribuait à l'éclat de jeux funèbres célébrés par la famille, ce qui paraît moins vraisemblable. De l'autre côté de la porte, un char semblable est représenté.

Le cortége qui précède est composé de musiciens vêtus de manteaux blancs et tenant leurs instruments, parmi lesquels on remarque une lyre à sept cordes et plusieurs trompettes, dont l'extrémité recourbée est armée de deux clefs très-nettement indiquées ; leur couleur jaune traduit la couleur du cuivre. On sait quelle était la renommée des trompettes tyrrhéniennes; le commerce les transportait jusqu'en Grèce, où elles n'étaient pas moins recherchées qu'en Italie. Au-dessus du groupe des musiciens se lit le mot PRESNTHE, que Braun traduisait par le mot latin *Apparitores*[1]. Au milieu de ces appariteurs, on distingue un enfant vêtu d'une tunique plus courte et tenant en l'air une coupe à deux anses. Le nom étrusque *presnthe* (præsentes?) paraît donc désigner la suite d'un personnage considérable, l'escorte d'un magistrat, et, dans le cas présent, ceux qui composent une procession funéraire, hérauts, augures, musiciens, camilles, etc. Cette troupe se dirige vers la seconde partie de la scène, qui représente un banquet, probablement le banquet infernal que célèbrent éternellement ceux qui ont déjà perdu la vie et que va rejoindre le nouveau convive. Les lits sont visibles encore, ainsi que les oiseaux qui becquètent les miettes tombées de la table. Mais la plupart des personnages sont effacés. On ne distingue que quelques têtes et les inscriptions peintes au-dessus de chaque tête. Voici d'abord le nom de *Tanaquil Cnius* ou *Cnivus*, puis celui de *Vel Cnivus;* en troisième lieu, *Vel Paniis* ou

[1] Conestabile, p. 21; Gerhard, *Arch. Anzeig*, mars 1864, page 183, note 56

Panius; peut-être l'artiste a-t-il voulu peindre les membres de la même famille qui attendaient leurs descendants au sein des plaisirs tout matériels de l'autre monde.

Le second tombeau est dans un état de conservation beaucoup plus satisfaisant. Les peintures sont aussi exécutées avec plus de soin et dans un meilleur style. Il est vrai que MM. Golini et Conestabile ont eu la précaution de fixer dans le tuf, à l'aide de clous ou de crampons, les parties du stuc qui se séparaient de la muraille et menaçaient de tomber.

En entrant dans le caveau, on rencontre aussitôt à gauche, sur la première paroi, l'image d'un véritable garde-manger, c'est-à-dire les viandes destinées au festin. Un bœuf, dont la tête coupée repose sur le sol, est suspendu par une corde à une grosse traverse de bois. A une traverse voisine sont attachés deux pigeons d'un griscendré, un lièvre et un daim dont le ventre est ouvert, deux autres oiseaux qui paraissent des poulets. Cette série de victimes, immolées près de la tombe du mort, annonce le banquet funèbre. Elles sont groupées avec art, séparées par des arbres au feuillage doré, et l'ensemble de la composition est si pittoresque, qu'il n'a plus rien de repoussant. Or il est à noter que le bœuf mesure 1 mètre 29 centimètres, du cou à la queue[1].

Sur la seconde paroi, on distingue d'abord un esclave

[1] Le lièvre mesure 43 centimètres, le daim, 91.

dont le torse est nu et dont les jambes sont cachées par un jupon enroulé autour de sa taille ; la main appuyée sur un billot, il lève de l'autre une hache pour couper ou aplatir un morceau de viande crue. Ensuite une femme, dont la tête est nue, va poser sur une table un vase qui doit contenir quelque liquide, car elle le tient attentivement en équilibre. Un jupon couvre ses jambes, une tunique collante sa poitrine, sur laquelle l'artiste, a tracé naïvement deux cercles pour figurer les seins. La table, ou plutôt la série de tables qu'elle a devant elle, est couverte de mets, pain, œufs, raisins, grenades, dont le sens est symbolique, c'est-à-dire religieux. Les grappes de raisin rappellent Bacchus, dont les rapports mythologiques avec Pluton sont bien connus ; la grenade est l'attribut de Proserpine[1] ; les œufs sont une image de la résurrection[2], et on les offrait aux dieux Lares[3]. D'autres esclaves disposent ces tables, et au-dessus de leurs têtes sont peintes les inscriptions suivantes, défi nouveau porté aux savants par une langue toujours facile à lire et toujours impénétrable : REMI PMETHVMFS, THRESV : F. SITHTHALS, et plus loin, au-dessus d'un joueur de double flûte qui semble animer les travailleurs par sa musique : TR : THVN : SVM ; enfin à côté d'un autre esclave, à peine vêtu, et qui broie avec effort quelque pâte dans un vase supporté par un trépied : PAZV : MVRL ANV.

Sur la troisième paroi est figuré un fourneau ; la

[1] Voy. Micali, *Mon. ined.*, pl. XXVI, et les *Annales de l'Instit. archéolog.*, 1845, p. 14.
[2] Cf. Gerhard, *Archäol. Anzeig.*, 1864, p. 290.
[3] Mazois, *Ruines de Pompéi*, IIe part., pl. XIX, p. 59.

flamme brille ; de grandes marmites sont exposées au feu ; à peine un esclave, qui n'a qu'un caleçon, ose-t-il s'approcher pour tremper sa cuiller à pot, tandis qu'un autre le menace ou le raille en brandissant un poêlon. Voilà bien des cuisiniers à l'œuvre, et, si les philologues pouvaient nous traduire les mots *Clumie*, *Parliu*, *Tesinth*, *Tamiathuras*, il est probable que nous serions édifiés sur les intentions de l'artiste. Mais ce qui est plus clair et n'a pas besoin de longs commentaires, ce sont deux phallus gigantesques peints sur le fourneau. M. Conestabile a cependant fait une savante dissertation sur ces deux symboles, auxquels il prête un sens religieux, au lieu d'y voir simplement un amulette qui protégeait contre le mauvais œil les rôtis et les sauces. Les Étrusques ne se résignaient à envisager une autre vie qu'à condition de l'égayer par les plaisirs qui leur étaient particulièrement sensibles. Les champs Élysées des Grecs, avec leurs ombrages silencieux, les jeux de la palestre, les exercices des héros, les conversations des sages, les séduisaient médiocrement. Ils étaient gourmands, très-matériels, chargés par conséquent d'embonpoint, et encouraient à ce titre le mépris des poëtes latins. Les banquets funèbres étaient donc un sujet agréable pour leurs méditations autant que pour leurs yeux ; le peintre qui en retraçait minutieusement les plus grossiers préparatifs était assuré de leur plaire. C'est ainsi qu'après les cuisiniers apparaîtront les échansons, qui versent les vins, composent les boissons, opèrent de judicieux mélanges : celui du milieu est entièrement nu. Trois inscriptions sont peintes au-

dessus des personnages : *Aklchis Muifu, Runchivis Papnas, Thresu Penznas!*

Ici se termine la série des représentations culinaires qui couvrent la moitié du tombeau. L'autre moitié sera décorée en sujets plus nobles. Le mur de refend qui forme la séparation porte lui-même une décoration accessoire, un détail épisodique. C'est un singe qui grimpe le long d'une colonne au sommet de laquelle est placé un vase à deux anses. Au pied de l'animal est attachée une corde, et, quoique la partie inférieure de la composition soit dégradée, on voit encore la main du bateleur qui tenait cette corde. Une peinture de Chiusi, publiée par Émile Braun[1], nous montre le même sujet parmi des athlètes qui s'exercent dans la palestre. Le bateleur et son singe faisaient donc partie des jeux funèbres célébrés avec quelque splendeur[2]. M. Conestabile, fidèle à son système, veut prêter à cette scène une signification profonde et religieuse. Il va chercher des preuves chez les Égyptiens, rappelle le rôle du singe ou plutôt du cynocéphale dans leur rituel funéraire[3], et part de ce rapprochement pour attribuer à la civilisation égyptienne une certaine influence sur la civilisation tyrrhénienne. Si religieux que fussent les Étrusques, il est difficile de croire qu'une assez grande liberté ne fut pas laissée au peintre qui décorait un tombeau, et que la famille du mort ne fût pas charmée de voir

[1] *Monum. dell' Institut.archeol.*, V, pag. XV.

[2] Comparez les peintures d'un tombeau de Beni-Hassam (Rossellini, *Monum. dell' Egitto e della Naubia*, I, p. 382).

[3] De Rougé, *Etude sur le Rituel funér. des Égypt.* (*Revue archéol.*, nouvelle série, 1860, p. 89).

retracée sur les parois de la crypte l'image des fêtes somptueuses qui avaient attesté sa douleur. Or le singe et son maître devaient être une rareté recherchée autant que les jongleurs dans les fêtes du moyen âge. Quant à la transmission des idées égyptiennes en Occident, je ne prétendrais pas le nier absolument, mais il faut se garder de fonder une théorie sur quelques objets, éminemment propres à être transportés par le commerce, qui se découvrent çà et là dans les tombeaux. Il est certain que, dans les nécropoles étrusques, on a trouvé, à diverses reprises, des petits vases, des scarabées avec des hiéroglyphes, des bijoux qui sont de style égyptien et, ce qui paraît incontestable, de fabrication égyptienne. Cela prouve uniquement que le commerce, soit des Phéniciens, soit des Tyrrhéniens eux-mêmes, avait importé ces marchandises, de même que les candélabres, les trompettes, les sandales, fabriqués par les Tyrrhéniens étaient importés en Grèce et en Orient. Les idées philosophiques ou religieuses se transmettent plus difficilement, et les trafiquants ne sont pas d'ordinaire des apôtres épris de ce genre de prosélytisme.

Il faut bien distinguer, dans l'art, ce qui trahit l'action morale d'un peuple sur un autre, ou ce qui n'est qu'un accident. Si l'on constate, par exemple, dans l'architecture d'un pays, les éléments constitutifs de l'architecture d'un pays plus avancé, si les formes préférées par ses sculpteurs, si les types adoptés par ses peintres, se rapprochent de formes et de types déjà connus, il est évident qu'il y a eu transmission de princi-

pes, imitation directe de modèles plus célèbres. Mais on ne devra jamais confondre les produits du commerce avec les produits de l'art, et l'échange des denrées n'entraîne pas nécessairement l'échange des doctrines ou des progrès. Les transactions commerciales n'ont point cette importance : parce qu'on trouve en France des armes de l'Inde, des laques de la Chine et des bronzes du Japon, on ne dira pas pour cela que le Japon, la Chine ou l'Inde, aient eu la moindre influence sur nos idées ou sur le développement de notre civilisation. Les objets de commerce courant, c'est-à-dire de peu de prix et faciles à transporter, se chargent sur tous les navires et passent par toutes les mains. Il est même presque certain que le petit nombre de produits de l'Égypte qu'on trouve en Étrurie avait été apporté par les Phéniciens, ou acheté dans les colonies phéniciennes. Deux exemples nous feront sentir combien il est prudent de ne point faire reposer une théorie sur des indices aussi trompeurs.

Au mois de décembre 1860, je quittais Carthage pour la seconde fois, lorsqu'une tempête assez violente poussa notre bâtiment dans le port de Cagliari. Cagliari possède un musée d'antiquités qui n'est pas souvent visité, mais sur lequel les publications du chanoine Spano ont attiré l'attention des savants. Je me présentai aussitôt chez le chanoine Spano ; il était à l'église, et, comme c'était jour de fête, les offices devaient durer une partie de la journée. Mon temps était compté et je me résignai à voir seul les curiosités qu'eût animées par ses explications celui qui les avait

ou trouvées ou réunies. Le musée, en effet, est original, bien classé, et il offre cet attrait particulier, qu'il est composé exclusivement d'objets trouvés en Sardaigne et surtout dans la partie méridionale de la Sardaigne. Or on sait combien il est important de préciser la provenance des petits monuments qui seuls nous peuvent révéler les mœurs et les affinités d'une civilisation perdue. Ici tout était de même origine et provenait du sol. Je n'ai point l'intention de décrire les deux salles de cet intéressant musée. Nous passerons devant les antiquités grecques et romaines; nous ne jetterons même qu'un regard sur les armoires où se dressent en rangs pressés ces horribles figurines de bronze que Winckelmann a publiées le premier, qui ressemblent à peine à des branches de métal étiré, et que désavouerait certainement le dernier de nos fabricants de pincettes. Arrêtons-nous, au contraire, devant les vitrines de la première salle, qui contiennent des matières précieuses et des ornements divers. Nous ne sommes plus en Sardaigne, nous sommes en Égypte, ou plutôt nous sommes transportés dans le musée égyptien de Paris ou de Turin. Voici des bijoux en or qui représentent des sujets égyptiens; voici des scarabées avec des hiéroglyphes admirablement gravés; amulettes, anneaux, cachets, ivoires, objets de caprice ou objets de luxe, tout vient des bords du Nil. Ce n'est pas une imitation qu'on pourrait attribuer aux mains habiles des Phéniciens : tout est sincère, exactement conforme aux traditions, taillé ou fondu de la même manière, tout a été fabriqué par des ouvriers égyptiens et dans leur pays.

On n'observe pas des spécimens isolés, comme dans les nécropoles de l'Étrurie, mais des séries entières, qui attestent un usage général, un besoin permanent chez les anciens Sardes, qui n'avaient pas d'industrie et qui recouraient à l'industrie des étrangers. Dira-t-on pour cela que les Égyptiens, qui n'avaient point de commerce, ont trafiqué avec les Sardes? qu'ils sont venus en Sardaigne, eux qui n'avaient point de marine? qu'ils ont communiqué leurs progrès et leurs idées, lorsque tout rapport avec les autres nations leur était interdit? On dira simplement que les Phéniciens, qui avaient fait pour leur compte tant d'emprunts à l'Égypte, et qui en avaient tiré jusqu'à leurs tombeaux[1], achetaient à Péluse les produits de l'art égyptien, profitaient du bon marché inouï de la main-d'œuvre sur les bords du Nil, livraient en échange les métaux bruts et les matières premières qu'ils rapportaient de leurs comptoirs, et inondaient ensuite la Sardaigne d'objets qui devaient déconcerter un jour les systèmes exclusifs des archéologues.

Mon second exemple est moins concluant, mais il n'en contient pas moins sa leçon. Tous les voyageurs qui ont vu Rome connaissent la bibliothèque magnifique du palais Barberini, ses manuscrits, ses miniatures, ses dessins originaux, et surtout l'album si curieux attribué à l'architecte San Gallo. L'on connaît moins, parce que c'est une découverte récente, la série de cistes ou grandes boîtes de bronze, dont quelques-

[1] Voyez, au Louvre, le tombeau donné par le duc de Luynes.

unes sont presque dignes de rivaliser, par la pureté et le charme des compositions gravées sur leur surface polie, avec la ciste fameuse du Collége Romain. Les Barberini, qui possèdent une partie du territoire de Palestrine, ont fouillé la nécropole et en ont tiré des trésors. Même quand les cistes avaient été rongées par l'oxyde, même quand le bois de cèdre qui les garnissait à l'intérieur avait été consumé par l'humidité de la terre, les objets de toilette qu'ils contenaient ont été retrouvés dans le tombeau. Le prince Barberini possède aujourd'hui la plus rare collection et la plus complète de ce qu'on pourrait appeler le *mundus muliebris*. En entrant dans la bibliothèque, appuyez aussitôt sur la droite et faites ouvrir tous ces tiroirs qui s'alignent jusqu'à la fenêtre. Le premier est plein de bijoux; le second, de peignes, d'aiguilles et d'épingles en ivoire; le troisième, de boîtes pour les onguents et les parfums; celui-ci est pour les miroirs, celui-là pour les strigiles; voici des sandales et des attaches de chaussures; voilà plus loin des éponges et des débris d'étoffes; plus loin encore des fibules et des ceintures. En un mot, toute habitante de la riche Préneste emportait dans sa tombe l'arsenal secret d'où elle avait tiré ses armes, comme si elle devait encore se faire belle et attendrir le terrible Pluton. Tous ces engins de coquetterie ne sont pas semblables; leur provenance varie aussi bien que leur époque; les siècles s'écoulaient et l'art romain aussi bien que l'art étrusque mêlaient leurs produits à ceux de l'art grec. Mais que diraient ceux qui reconnaissent l'influence d'un peuple partout où ils trouvent des pro-

duits de son industrie? Ces fioles en verre brillant, ces vases aux couleurs diaprées, ces boîtes qui semblent émaillées, viennent probablement de la Phénicie, on croirait y sentir encore les parfums de l'Arabie. Ce collier et ces bracelets, formés de centaines de petits sphinx ailés, en or repoussé et en filigrane d'or, ont un caractère asiatique incontestable. Ces boîtes, qui renferment encore de la céruse pour blanchir la peau, du minium pour rougir les lèvres, du noir pour accentuer les paupières et les cils, du carmin pour faire refleurir les joues, ont été sculptées en Égypte. Elles représentent soit un canard, soit un autre oiseau, aux pattes repliées; si l'on pousse de côté, la moitié supérieure glisse sur la moitié inférieure, à l'aide d'une charnière, et découvre les quatre compartiments de la boîte. Il devient donc évident que les commerçants de Préneste allaient explorer les marchés de tous les pays, ou plutôt que les trafiquants grecs et phéniciens étaient sûrs de se voir bien accueillis à Préneste, dès qu'ils apportaient quelque raffinement nouveau ou ces nécessités coûteuses qui constituent le luxe. L'histoire ne peut déduire aucune autre conclusion de ces petits détails de la vie des sociétés antiques : ce sont des accidents, ce n'est point un fait général.

Je reviens, après cette digression, aux peintures qui décorent la seconde moitié du tombeau découvert par M. Golini. Les sujets sont plus relevés, et l'artiste les a traités dans un style plus noble. Je serais même porté à croire qu'un autre artiste, plus habile que le premier et plus vanté par ses contemporains, avait

été chargé par la famille d'exécuter ces peintures.

Un char est traîné par deux chevaux à la crinière blonde; les chevaux sont richement harnachés, car le rouge et l'or sont employés pour exprimer les matières diverses qui composent leurs harnais. Des palmettes s'étalent largement sur la partie renflée du char. Le timon sort de la gueule d'un poisson aux écailles dorées et aux yeux gris de fer; il semble surmonté par un joug formé de deux serpents entrelacés en bronze. Toutefois ces deux serpents sont placés trop en arrière du cou des chevaux, et, comme ils sont à la hauteur de la taille d'un génie ailé, on pourrait dire plutôt qu'ils formaient sa ceinture. Le personnage qui tient les rênes est jeune, imberbe, couronné de laurier; la couleur de ses chairs est délicate, beaucoup plus délicate que la coloration des figures de l'autre partie du caveau. Son manteau est orné d'une large bande de pourpre; une frange dentelée suit le contour de ses épaules et de son dos. C'est ainsi que les Étrusques aimaient à représenter la descente de l'âme vers le monde inférieur, de même que les Grecs figuraient Hercule enlevé au ciel sur le char de Minerve. Minerve est ici remplacée par un génie féminin, aux chairs roses, aux cheveux blonds, aux ailes étendues. Un collier, des boucles d'oreilles en forme de trident, un bracelet enroulé quatre fois au-dessous du poignet, forment sa parure; une tunique courte est attachée sur l'une et l'autre épaule et laisse les bras entièrement nus. Le torse se présente de face, tandis que les jambes sont de profil et marchent, tradition archaïque, commune

à la Grèce et à l'Étrurie, que l'artiste avait suivie à dessein, pour mieux remplir sa composition par les deux ailes étendues et lui imprimer un plus grand caractère. Le type du visage, la beauté des bras, l'ampleur des formes sont, en effet, remarquables. La déesse tient un rouleau blanc dans sa main droite, sans doute le décret du Destin qui a tranché les jours du défunt. Dans le fond, derrière le char, un troisième personnage tient la trompette recourbée que les Romains avaient empruntée aux Étrusques[1], et qui ressemble, sauf la largeur du pavillon, à notre cor de chasse.

Une inscription devait nous apprendre quel était celui qu'on menait si pompeusement aux enfers : elle est presque effacée et quelques lettres seulement ont pu être recueillies. Mais M. Conestabile a éprouvé une douleur plus sensible encore, lorsqu'il a reconnu qu'il lui était impossible de lire une immense inscription, peinte en noir au-dessus du char, et composée de trois lignes si longues, qu'elles s'étendaient depuis le commencement de la muraille jusqu'au joueur de trompette. L'humidité et le temps ont tout brouillé, et ce document, presque unique en Étrurie, où les inscriptions sont d'ordinaire si brèves, n'est d'aucun secours pour la science philologique. M. Conestabile espère que l'air fera sécher les parois et rendra les lettres plus nettes. Je le souhaite comme lui, mais je ne l'espère pas, parce que la langue étrusque est protégée contre tous les efforts des savants modernes par une sorte de fata-

[1] Ott. Müller, *die Etrusker*, II, p. 213.

lité qui la maintient à l'état de mystère. Les mêmes remarques se renouvellent devant le compartiment suivant, où les inscriptions, encore illisibles, ont sept, huit et dix lignes. Elles sont tracées en petits caractères, qu'on pourrait dire cursifs, car les lettres n'ont que 14 millimètres de hauteur, tandis que les lettres qui composent les noms isolés des autres compartiments sont hautes de 5 centimètres. On suppose que ces grandes légendes, peintes à côté de la bouche ou du visage des personnages, devaient reproduire leurs propres paroles, soit pour leur faire raconter leur généalogie et leurs exploits, soit pour les montrer conversant ensemble, exprimant leur joie et leur tranquille béatitude dans le séjour infernal.

Tous, en effet, sont couchés sur des lits magnifiques, semblant goûter un éternel banquet. C'est vers ce séjour de délices que descend l'âme du défunt monté sur le char. Les convives sont accoudés sur des coussins richement brodés. Le premier a toute sa barbe, et une couronne verte entoure sa chevelure brune ; il tient une patère d'or et pose sa main droite sur l'épaule d'un jeune homme imberbe qui l'écoute attentivement. Leurs vêtements sont blancs, avec une bordure d'un rouge foncé, unie sur l'un, découpée sur l'autre ; le torse est nu ; des draperies, s'enroulant autour du bras gauche, vont couvrir les jambes et retomber ensuite sur le lit en plis harmonieux. Le troisième convive tient une coupe d'or et semble se retourner du côté du char, comme pour souhaiter la bienvenue au membre de sa famille qui vient le rejoindre. Sous les lits sui-

vants, qui sont en partie effacés, on voit des oiseaux, des chats ou des panthères, comme dans les peintures des autres tombeaux étrusques[1]. Le dernier lit triclinaire est heureusement très-bien conservé, et l'on en peut admirer les pieds élégants, les tissus brodés, d'un rouge savamment gradué. Devant les deux convives, qu'aucun trait particulier ne distingue des précédents, deux musiciens sont debout et jouent, l'un de la double flûte, l'autre de la lyre à sept cordes. Ils sont beaux, noblement drapés, couronnés de laurier, et ajoutent aux plaisirs du festin. Sous le lit est un petit démon aux cheveux hérissés, et une panthère, animal favori de Bacchus. Au-dessus du démon on lit KVRPV, au-dessus de la panthère, KRANKRV.

Mais ce qui est plus important, c'est l'état des inscriptions peintes au-dessus de ces deux derniers convives. Elles sont assez bien conservées pour qu'on ait pu en déchiffrer et en publier une partie. Je les reproduis, dans la pensée qu'on ne peut trop répandre des textes qui résisteront sans doute longtemps aux efforts des philologues. Voici l'inscription que le spectateur lit à sa gauche :

VELL THI TESARNTHIAL .. LVA . LARTHIALTNA .. CLAN . EELVSVM
'SEF' SI MARNV SPVRANA EPRTHNE TEN VE MECHLVMLASNEAS (ou RASNEAS)
CLEVSINSL BLACHNVE PVLVMRV T TITRINI . THI . MALCE . CLEL .. LV

M. Conestabile, qui a cependant consacré sa vie à l'étude de la langue étrusque, n'ose proposer aucune interprétation pour ce texte assez nettement transcrit.

[1] Cf. Micali, *Stor. degl. ant. pop.*, pl. LXVIII; *Mus. Gregor.*, I, 101.

Il traduit seulement les deux derniers mots de la première ligne, CLAN EELVSVM, par les mots latins *e stirpe Veliorum*, de la famille des Velii, que paraît justifier la première ligne de l'inscription de droite :

ARNTH . LEINIE'S . LARTHIAL . CLAN . VELVSVM
NEPHI'S AILF MARNVCH . TEF : ESARI . RV...
L .... AMCE

M. Conestabile voudrait attribuer au mot *clan* le sens qu'il a aujourd'hui dans la langue des Highlanders, ce qui impliquerait la prédominance de tout un système philologique. Du reste, l'inscription du dernier compartiment reproduit la même forme et vraisemblablement le même sens.

VEL . LEINIES : LARTHIAL': RVKA . ARNTHIALVM
CLAN . VELVSVM . PRVMATH'S . AVILS . SEMPH'S
LVP VCE

Velius Linius Lartiæ (filius)... *Aruntiarum* (?) *e stirpe Veliorum... ætatis septuaginta* (?) *sepulcrum.*

Telle est la traduction de M. Conestabile. Ce qui m'y paraît le plus certain, c'est la lecture des noms propres et la répétition des noms de *Linius*, indication précieuse, dont l'auteur aurait pu tirer quelques inductions. *Linius* ne serait-il pas le nom des Étrusques auxquels appartenait ce tombeau ? N'aurait-on pas ici, en peinture, le pendant de ce qu'on a, en sculpture, au tombeau des *Volumnius*, près de Pérouse ? Ne pourrait-on pas reconstituer une famille *Linia*, comme on a reconstitué la famille *Volumnia* [1], et ne serait-ce pas plus

[1] *Il sepolcro dei Volumni*, in-4°, et album in-fol. Pérouse, 1855.

prudent que de se fier aux mots *clan Velusum*, qui son peut-être un piége tendu par le sphinx qu'on appelle *la langue étrusque?*

Enfin, derrière le joueur de flûte et le citharède qui ont été décrits plus haut, deux jeunes gens, l'un vêtu d'une tunique blanche, l'autre entièrement nu, apportent aux convives les coupes et les vins généreux, qui répondaient sans doute aux vins modernes d'Asti, d'Orvieto, de Montepulciano. Ils les ont pris sur une table à trois pieds, qui est chargée de vases de toute sorte et de toute grandeur, alignés comme des soldats qui attendent le signal du combat. Un brûle-parfums, semblable à ceux qu'on conserve dans les musées, et qu'on prend à tort pour des candélabres parce que leur forme est élancée, triangulaire, et rappelle le pied d'un candélabre, est posé sur la table. La flamme brille et l'encens fume, et voilà le coffret d'où on a tiré l'encens. Deux hauts candélabres, de couleur jaune, c'est-à-dire de cuivre, peut-être de cuivre doré, sont à droite et à gauche de la table. Leurs trois branches sont des têtes d'oiseaux qui tiennent dans leur bec trois torches, ou plutôt trois bougies allumées, car elles sont de couleur blanche, comme pour indiquer qu'elles sont en cire. Mais, quel que soit l'intérêt de tous accessoires, qui nous font comprendre l'usage de la plupart des objets qu'on a trouvés dans les tombeaux déjà connus, tout s'efface devant la noblesse et la beauté du dernier sujet. C'est un groupe de divinités assises, qui président au banquet et qui règnent sur l'empire des morts. Leurs noms sont écrits : c'est EITA, cor-

ruption[1] de l'Ἀδης des Grecs, et PHERSIPNAI, autre corruption du mot Περσεφόνη.

Pluton et Proserpine sont d'un admirable caractère, et la tête de Pluton surtout semble copiée sur un Jupiter olympien ou sur les plus magnifiques monnaies du roi Philippe, si répandues alors en Occident et imitées particulièrement en Gaule. Pluton est assis sur un trône, dont les pieds sont ornés de volutes et de palmettes qui rappellent les trônes ioniques et les vases peints. Son torse est nu en partie, en partie drapé d'un manteau vert à bordure brune. Il tient un sceptre autour duquel s'enroule un serpent. Sa tête est coiffée par une gueule de lion qui l'encadre exactement comme les têtes d'Hercule des tétradrachmes d'Alexandre. En peignant Proserpine, le peintre s'est inpiré également du type de Junon. La déesse a les cheveux blonds, ses chairs sont d'un ton rose; elle appuie sa main droite sur la cuisse de Pluton, qui appuie lui-même une main sur l'épaule de sa compagne. Sa tunique est d'un jaune clair, son manteau blanc est rehaussé d'ornements de pourpre; elle porte le diadème d'or, un collier, des boucles d'oreilles, des bracelets en spirale; elle tient un sceptre surmonté d'un oiseau, qui peut être le sceptre de Junon, aussi bien que celui de Vénus.

La composition de ce groupe est imposante : tout est large, noble, souple, et d'un parfum vraiment grec. Il est impossible de ne pas songer aux peintures de Vulci, que nous avons décrites dans un précédent chapitre.

[1] Les inscriptions étrusques avaient déjà fait connaître les formes **EITVA, EITRI, ITVAS,** etc.

L'époque doit être la même, c'est-à-dire le quatrième siècle avant l'ère chrétienne, et plutôt le commencement que la fin du quatrième siècle. Il y avait alors en Étrurie une école remarquable soit de peintres venus de Grèce, soit d'artistes étrusques étudiant avec méthode les modèles grecs, formés peut-être par les leçons directes de peintres grecs. Il n'est pas temps encore d'aborder cette question; on doit attendre que de nouvelles découvertes étendent notre horizon et fournissent des éléments plus nombreux; et, en vérité, on a le droit d'espérer beaucoup, après ces fouilles si imprévues et si fructueuses de Vulci et d'Orvieto. Ce qui sera intéressant surtout, pour l'histoire de l'art, ce sera de constater comment le style grec s'est plié aux mœurs étrusques; comment ces types d'un caractère idéal ont été entremêlés à un type bien défini, national, qu'on ne peut méconnaître, qui est le type toscan, reproduit par les maîtres de la renaissance florentine aussi bien que par les peintres tyrrhéniens; comment, enfin, la conquête romaine a arrêté l'essor de cette école, avant qu'elle se fût affranchie de l'influence hellénique et qu'elle eût constitué son originalité.

LES CHRÉTIENS DE LA FAMILLE FLAVIA

A des époques différentes et dans un esprit opposé, des travaux ont été publiés sur une question qui se rattache au développement du christianisme à Rome. L'abbé Greppo[1], avec une érudition patiente, a réuni[2] les textes historiques qui permettaient de reconstituer toute une famille chrétienne sur les degrés du trône et dans la maison même d'un empereur. Il est vrai que ses hypothèses l'avaient entraîné trop loin, par exemple, lorsqu'il voulait ranger parmi les chrétiens des personnages politiques, tels que Civica Cerealis, Salvidienus Orfitus, Acilius Glabrio, qui étaient unique-

[1] L'abbé Greppo, *Trois mémoires relatifs à l'histoire ecclésiastique des premiers siècles*, in-8°, 1840; de Rossi, *Bulletino d'archeologia cristiana*, 5e année, mars et décembre 1865; Aubé, *De la légalité du christianisme dans l'empire romain pendant le premier siècle* (*Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1866, nouvelle série, t. II, p. 184).

[2] Il est juste de rappeler que déjà des commentaires avaient été publiés sur les points principaux, par de Vitry (*Flavii Clementis consulis tumulus illustratus*); par Brottier (*Excursus sur Tacite*, reproduits dans l'édition d'Oberlin, *Historiæ*, I, 46); par Giorgi (Baron., *An.* 98, n. 2, éd. Luc, t. I, p. 746).

ment victimes de la haine de Domitien. Cet excès de zèle, qui paraissait nuire à l'esprit critique, avait ôté quelque crédit à des mémoires pleins de faits, du reste, et excellents. Mais, en 1865, M. de Rossi, avec son autorité et les documents archéologiques que lui fournissaient les fouilles des catacombes, reprit cette question, et, dans le bulletin d'archéologie chrétienne qu'il a fondé et rédigé seul depuis six ans, il traita du christianisme de la famille Flavia. Il revisa l'arbre généalogique dressé un peu arbitrairement par l'abbé Greppo, se servit des textes épigraphiques qu'on avait découverts pour écarter certaines assertions et en confirmer d'autres: et, quelques mois après, dans le numéro du mois de décembre, il exposa quelle légalité régissait les cimetières chrétiens au premier siècle de l'empire. Aussitôt un professeur distingué de l'Université, M. Aubé, contesta avec talent et une certaine énergie quelques-unes des conclusions de M. de Rossi, s'attachant à restreindre la prétendue persécution de Domitien à des cruautés personnelles, qui n'avaient aucun caractère de généralité. Les communications faites de vive voix sur ce sujet par M. Aubé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres ont été imprimées plus tard dans les *Comptes rendus* de l'Académie.

On peut donc dire que le sujet a été étudié à tous les points de vue. L'histoire et l'archéologie ont fourni tour à tour leurs preuves ou leurs arguments; la critique et le scepticisme ont élevé librement leurs contestations. Il semble que les conclusions deviennent plus nettes après ces débats contradictoires. Malheu-

reusement la brièveté des documents ou leur caractère légendaire ne nous permettent d'entrevoir qu'une partie de la vérité. C'est cette partie que je voudrais dégager, parce qu'il en doit ressortir un fait important et non sans nouveauté, aussi bien pour celui qui se place au point de vue purement historique que pour celui qui se place au point de vue religieux : à savoir qu'à la fin du premier siècle, après les douze Césars, peu s'en est fallu qu'une famille chrétienne n'obtînt la toute-puissance, et qu'un treizième César, élevé par ces chrétiens, ne se trouvât revêtu de la pourpre par droit d'héritage.

Les défenseurs et les adversaires du christianisme se rencontrent dans un effort commun : les premiers sont entraînés à prolonger les humbles origines et la faiblesse politique des chrétiens pour que leur avénement soit miraculeux ; les seconds réduisent outre mesure leur rôle et leurs conquêtes pour que ce triomphe soit un accident ou le coup de dés d'un ambitieux. La science ne peut qu'être altérée par des préoccupations de ce genre. On doit, au contraire, suivre le développement des événements et accepter la logique de l'histoire qui nous fait voir les causes préparant de loin les effets. J'ai montré l'attitude des stoïciens et le progrès du parti des honnêtes gens sous Néron[1]. Je voudrais expliquer avec la même liberté comment la famille d'un César a été gagnée de proche en proche au christianisme. Les protestations courageuses des

[1] Voyez le *Procès des Césars*, tome III, *le Sang de Germanicus*.

philosophes ont préparé le règne des Antonins : les conversions secrètes des chrétiens ont failli établir prématurément la religion nouvelle sur le trône.

La famille impériale, sous Domitien, n'était pas très-nombreuse, et l'empereur avait contribué à la réduire. Il avait tué Flavius Sabinus, l'aîné de ses deux cousins, parce qu'il lui portait ombrage et parce que le héraut, au lieu de le proclamer consul, l'avait, par erreur, proclamé *imperator*. Il avait fait périr Julie, sa nièce et sa maîtresse, en lui donnant un breuvage dangereux, qui, toutefois, ne devait provoquer qu'un avortement. Cette malheureuse créature, qu'il avait refusé d'épouser quand Titus vivait, et avec laquelle il afficha plus tard son commerce incestueux, a été immortalisée par l'art. Non-seulement les statues, les bustes et les médailles la représentent, mais l'admirable béril signé par le graveur *Euodos* est une des raretés de notre collection de la Bibliothèque impériale. Les boucles innombrables de la chevelure sont groupées sur le front et étagées comme sur un tour. On dirait un diadème fait de madrépores : derrière la tête, de nombreuses petites nattes sont relevées en chignon et forment un casque tressé comme en portaient naguère les *contadine* de certaines parties de l'Italie. Le nez est prononcé et vulgaire, l'œil à fleur comme celui d'une négresse, la bouche est molle, le cou grêle, mais bien rond, la tête sans ampleur; Julie a l'air doux, faible, étonné, un peu hébété. L'éclat du teint rehaussait sans doute ce type bourgeois qui est déjà bien loin des types aristocratiques et énergiques d'Agrippine et de Livie.

Domitia, enlevée à Ælius Lamia par Domitien quand il n'avait que dix-sept ans, était plus âgée que l'empereur ; encore belle[1] et dévergondée, elle afficha pour Pâris, danseur égyptien, une passion qui la fit répudier. Reprise plus tard, à la prière du peuple romain, elle lassa de nouveau par ses excès la patience de son mari qui allait la tuer, lorsqu'elle le prévint. Elle avait ourdi avec les chambellans et les chefs prétoriens une conspiration qui la rendit veuve. Elle vécut jusqu'à un âge avancé, et quand elle mourut, en 140, ses affranchis Polycarpe et Europe lui élevèrent un temple près de Gabies ; c'est dans ce temple que le prince Borghèse a retrouvé, dans ses fouilles de 1792 le buste de Corbulon dont elle était la fille, et l'inscription qui révélait ces détails ignorés des historiens.

Enfin Domitien avait eu un fils vers l'an 82 ; ce fils, dont le nom est resté inconnu, était mort jeune et avait été divinisé. Silius Italicus et Stace parlent de son apothéose. Sur les monnaies on voit un enfant, en robe prétexte, debout devant Domitia assise, lui tournant le dos et appuyé sur ses genoux avec l'inscription DIV. CAESARIS MATER ; ou bien un enfant assis sur un globe, les bras levés, entouré de sept étoiles, avec la légende DIVVS CAESAR IMP. DOMITIA (NI) F(ILIVS).

La branche cadette des Flaviens ne devait donc point

[1] Sur les médailles, Domitia a une jolie tête, le nez aquilin, de la résolution, rien de la laideur honnête de son père Corbulon. Les monnaies de nombreuses villes grecques et de colonies la représentent seule ou avec Domitien

être perpétuée ; la branche aînée, issue de Flavius Sabinus, frère de Vespasien, semblait présenter les conditions qui assurent la durée. Il est vrai que Domitien avait fait disparaître l'aîné de ses cousins ; mais son frère Flavius Clemens avait épousé la nièce de l'empereur : il était à la fois son cousin et son neveu ; ses deux fils, que l'empereur avait appelés *Vespasien*[1] et *Domitien*, étaient ses successeurs désignés[2], quoiqu'ils ne fussent encore que des enfants.

Clemens était bon et doux. Il n'avait aucune ambition, cherchait la retraite et fuyait les plaisirs. Aussi les Romains, qui avaient horreur de l'inaction, regardaient la participation aux affaires comme un devoir, et savaient qu'il n'appartenait point au parti stoïcien où l'abstention politique était érigée en système, le méprisaient-ils comme un paresseux[3]. On ne sut que plus tard que cet esprit de détachement était une vertu chrétienne et que Clemens préférait la vie contemplative à la vie publique, surtout parce que les magistratures avaient un caractère religieux et parce que les magistrats ne pouvaient échapper à des serments et à des cérémonies qui étaient autant d'actes d'idolâtrie. Toutefois, Domitien le força d'être consul avec lui en l'an 95, et ce consulat précipita sa mort.

La femme de Clemens s'appelait Flavia Domitilla, comme sa grand'mère, qui était la femme de Vespasien,

[1] Une monnaie de Smyrne porte une petite tête, avec l'inscription Οὐεσπασιανὸς ὁ νεώτερος.

[2] *Palam successores destinaverat.*

[3] Contemptissimæ inertiæ (Suétone, *Vie de Domitien*, XV).

comme sa mère qui était la sœur de Domitien et de Titus. Dans cette famille de parvenus, qui de la Cisalpine était venue s'établir à Réate et de Réate à Rome, la pauvreté d'aïeux et de souvenirs était grande : on transmettait invariablement trois ou quatre noms. Flavia Domitilla « fut accusée, avec son mari d'athéisme, » accusation qui fit condamner avec eux beaucoup de gens qui suivaient les rites juifs[1]. Personne n'a le moindre doute sur le sens des mots *athéisme* et *rites juifs :* à Rome, être athée c'était ne professer aucune des religions reconnues par le sénat ; or le christianisme n'était point reconnu. Quant à l'accusation de suivre les rites juifs, elle prouve que les Romains ne distinguaient pas encore, au premier siècle, les chrétiens qui, dans le principe, étaient tous Juifs, et les Juifs fidèles à la religion de Moïse. Le christianisme n'était d'abord, à leurs yeux, qu'une secte dissidente, qui avait le même fond de religion que le reste des Hébreux et ne différait que sur quelques points du dogme. Jusqu'à saint Paul, les chrétiens allaient à la synagogue, faisaient circoncire leurs enfants et pratiquaient, selon l'expression très-juste des historiens païens, les *rites juifs.*

Flavius Clemens, cousin de l'empereur, et sa femme étaient chrétiens ; ils avaient dans leur palais plus d'un serviteur chrétien, et ils étaient en communion d'idées avec des chrétiennes de naissance noble que citent les

[1] Ἐπηνέχθη δὲ ἀμφοῖν ἔγκλημα ἀθεότητος, ὑφ' ἧς καὶ ἄλλοι ἐς τὰ τῶν Ἰουδαίων ἤθη ἐξοκέλλοντες πολλοὶ κατεδικάσθησαν (Dion Cassius, *Hist.*, LXVII, 13).

auteurs : peut-être même leur tenaient-elles par la parenté. Je ne dis point cela pour Pomponia Græcina, épouse du vainqueur des Bretons, Plautius, qui avait rassemblé un tribunal de famille lorsqu'elle avait été accusée (*rea superstitionis externæ*) et l'avait absoute[1]. Pomponia, prétextant la mort de Julie, fille de Drusus, avait pris le deuil, ne le quittait plus, et depuis quarante ans vivait ensevelie dans la retraite; elle y pratiquait des vertus qui ressemblaient singulièrement aux vertus chrétiennes et que son mari faisait respecter. Mais *Petronilla* et *Plautilla* peuvent être rattachées à la famille des Flaviens. Sainte Pétronille, que la légende disait fille de saint Pierre, dans le sens spirituel, parce qu'elle avait été baptisée par lui et parce que les deux noms se ressemblaient, rappelle tout aussi bien le nom de Petro, ou mieux de Flavius Petronius, grand-père de Vespasien. Ce rapprochement de noms n'aurait aucune valeur si dans les itinéraires des pèlerins qui ont visité les catacombes on ne trouvait mentionné[2] le tombeau de sainte Pétronille ; or, ce tombeau était sur le terrain (*prædium*) de Flavia Domitilla ou d'une quatrième Domitilla, sa nièce. Pour occuper cette place, il fallait que sainte Pétronille fût parente de Flavia Domitilla. Il en est de même de *Plautilla*, que le martyrologe désigne comme la mère de cette quatrième Flavia Domitilla et qui, en effet, a été ensevelie dans la même catacombe qu'avaient fait creuser ou sa sœur

[1] Tacite, *Annales*, XIII, 32.

[2] De Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, p. 131; *Bulletino d'archeologia cristiana*, 1865, p. 22.

ou sa fille. C'est cette catacombe qui est le nœud de la démonstration : M. de Rossi l'a bien compris et il en a tiré un excellent parti dans ses savantes publications.

Il convient, au contraire, d'écarter de la famille Flavia Onesimus que, sur la foi d'une inscription encastrée au seizième siècle parmi les dalles de Saint-Clément[1], et mal restituée par Gruter[2], on avait supposé parent de Flavia Domitilla ; l'inscription, mieux lue nous apprend, au contraire, qu'il était simplement son affranchi, qu'il s'appelait *Onesimus* tout court, et que les archéologues lui ont gratuitement ajouté les noms de Titus Flavius.

.....FILIA FLAVIAE DOMITILLÆ
.....ANI NEPTIS FECIT GLYCERÆ L. ET
.....ERISQVE EORVM CVRANTE
....ONESIMO CONIVGI BENEMER.

M. de Rossi restitue ainsi ce texte épigraphique : *(Flavia Domitilla) filia Flaviæ Domitillæ (Imp. Cæsaris Vespasi) ani neptis fecit Glyceræ libertæ et... posterisque eorum curante... Onesimo conjugi benemerenti.* — Les syllabes *ani* ne peuvent être que la fin du nom de Vespasien, puisque Domitillia était, en effet, sa petite-fille, tandis qu'elle n'était que la nièce de Domitien. Au moyen âge[3], lorsque les reliques de Flavius Clemens eurent été transportées de la tombe primitive dans la ba-

[1] Il en reste encore un petit morceau à Saint-Clément ; un fragment plus considérable a été transporté au musée du Capitole.

[2] 245, 5.

[3] Probablement au huitième siècle (De Rossi, *Roma sotterranea*, I, p. 220).

silique fondée par saint Clément, son homonyme, la plaque de marbre fut enlevée et employée par les constructeurs barbares, qui ne ménageaient aucun monument, pas même les belles inscriptions du pape Damase.

Le second personnage est saint Clément, Romain, premier ou troisième pontife de Rome après les apôtres, fils de Faustus et de la patricienne Mattidie. Malgré les discussions soulevées par quelques critiques, la grande majorité s'accorde à ne lui reconnaître aucun lien avec la famille des Flaviens ; il n'est même pas mort à Rome. Si les ossements de Flavius Clemens ont été apportés plus tard sous l'autel de la basilique dont saint Clément est le patron, il est évident que l'ignorance de siècles plus pieux qu'éclairés est la seule explication de ce rapprochement.

J'arrive à une quatrième Flavia Domitilla dont les auteurs chrétiens font mention et qu'ils présentent comme vierge et martyre. Eusèbe, toutefois, allègue le témoignage des historiens païens[1]. « Ils ont raconté, « dit-il, que la quinzième année du règne de Domitien, « Flavia Domitilla, fille de la sœur de Flavius Clemens, « un des consuls, fut, avec plusieurs autres, reléguée « dans l'île Pontia pour avoir confessé le Christ. » La sœur de Flavius Clemens était Plautilla, selon le martyrologe romain[2]. Sa fille, en effet, aurait hérité d'autant

[1] *Histor. eccles*, 18.

[2] *Romæ, S. Plautillæ feminæ consularis, matris beatæ Flaviæ Domitillæ, quæ a sancto Petro apostolo baptizata, omnium virtutum laude refulgens, quievit in pace.* D'après Saturnin, cité par Ulpien, le consulat d'un époux et quelquefois d'un père pouvant faire donner aux femmes le titre de *femina consularis* (Digeste, I, 9, 1).

plus naturellement de ce nom de Flavia Domitilla, qu'il se transmettait régulièrement chez les Flaviens, et que ni Domitien ni Flavius Clemens n'avaient de filles pour le perpétuer.

Maintenant, quels sont les historiens païens que veut désigner Eusèbe? Est-ce Dion, qui montre Flavia Domitilla exilée, non dans l'île Pontia, mais dans l'île Pandataria? La confusion de ces deux îlots voisins de l'Italie a peu d'importance, car on y avait transporté indifféremment, à diverses époques, les membres de la famille impériale : on a donc eu tort d'arguer de cette légère contradiction contre Eusèbe. Est-ce Bruttius[1] Præsens, l'ami de Pline le Jeune, l'historien, qu'on avait jugé trop vaguement désigné par le seul nom de Bruttius? En 1854, M. de Rossi a trouvé, dans la catacombe de Domitilla, un fragment de sarcophage, précipité du sol supérieur par un lucernaire : l'inscription mentionne deux enfants dont l'un s'appelle *Bruttius Crispinus*. M. de Rossi se demande si le terrain appartenant à la famille des *Brutti* n'était pas voisin des terrains appartenant à la famille de Flavia Domitilla, et si ce voisinage n'aurait pas rendu Bruttius Præsens attentif à tout ce qui concernait des personnages qu'il avait tous connus. L'hypothèse est ingénieuse, mais elle a besoin d'être confirmée par des faits plus positifs.

Le texte le plus étendu et le plus contesté, ce sont les actes de saint Nérée et de saint Achillée, eunuques d'origine asiatique vraisemblablement, qui servaient

[1] *Vetust. lat. chron.* Ed. Roncalli, t. I, p. 446.

la famille Flavia. Ces actes sont un tissu d'invraisemblances, et personne n'ose en soutenir l'authenticité. M. Aubé les a réfutés aisément[1] et M. de Rossi ne les a point défendus[2]. Mais il faut savoir tirer parti même des actes des martyrs ainsi suspectés. Ils ressemblent à des amplifications faites par les jeunes rhéteurs des écoles chrétiennes, imitant les déclamations que composaient jadis les jeunes gens dans les écoles païennes. On leur donnait un texte vrai, ils brodaient sur ce texte. Plus tard, on a recueilli leurs essais, comme on recueille aujourd'hui les devoirs de nos lauréats du concours général, et un jour des âmes pieuses ont pu s'y laisser prendre. Les prétendus actes de martyrs ont donc besoin d'être consultés avec la plus sévère critique. Les détails romanesques, les thèses posées et soutenues, les dissertations morales sont des inventions pures, qui sortent du cerveau des apprentis écrivains. Par exemple, dans les actes de saint Nérée et de saint Achillée, qui comprennent l'histoire de Flavia Domitilla, l'amour et les persécutions d'un certain Aurelianus, l'antagonisme de l'amour profane et de l'amour divin, l'éloge de la virginité, des particularités inouïes sur les grossesses et les inconvénients du mariage, la ridicule intervention d'un certain Luxurius, à qui Trajan permet tous les crimes sans qu'il soit revêtu d'aucun pouvoir légal, et bien d'autres absurdités, trahissent la plume

[1] *Comptes rendus de l'Académie*, p. 199.
[2] *Gli atti dei martyri Domitilla, Nereo et Achilleo... di autenticità meno sicura... intessuti di documenti apocrifi*, etc. (*Bulletino*, 1865, p. 20.)

inexpérimentée et l'imagination déréglée d'un écolier. Il est même évident par le style ou le choix des noms propres que cet écolier appartient à une époque d'extrême décadence. Cependant, dans tout devoir de rhétorique, il y a le fond et la forme. Le fond est donné par le maître, c'est ce qu'on appelle la *matière ;* la forme est sans importance. La matière contient les faits, les dates, les points précis de l'histoire. Ainsi, lorsque les élèves de nos lycées font parler Thémistocle ou Annibal, ils développent un texte où la vérité historique et les convenances générales de la situation ont été formulées par leur professeur. De même les jeunes gens de Rome auxquels un professeur chrétien proposait pour sujet d'amplification le *martyre de Flavia Domitilla et des saints Nérée et Achillée*, avaient un texte où les faits positifs étaient énoncés.

Or peut-on retrouver ces faits positifs? Peut-on reconstituer cette *matière* donnée soit par un maître à ses disciples, soit par un prêtre chrétien aux séminaristes du temps? Je le crois, et voici comment ces faits se reconstituent à mes yeux : « Nérée et Achillée, eunuques « attachés à la famille Flavia, sont chrétiens. Ils ont « converti et fait baptiser Flavia Domitilla, fille de « Plautilla [1], qui a été confiée à leur vigilance. Peut- « être était-ce par leur influence que Plautilla [2] elle-

[1] Les actes du martyre de saint Pierre et de saint Paul, faussement attribués à saint Linus, l'appellent ainsi, et disent qu'elle fut baptisée par saint Paul avec sa fille. Dans ce cas, cette fille n'aurait pas eu moins de cinquante ans en 95.

[2] M. de Champagny suppose que cette Plautilla pouvait appartenir à la famille de Plautius et de Pomponia Græcina (*Hist. des Antonins*, I, p. 148).

« même s'était convertie. Quand Domitien sévit contre « les chrétiens de sa famille, Domitilla est déportée « dans l'île Pontia, tandis que sa tante, qui porte le « même nom qu'elle, est déportée dans l'île Pandataria. « Elle a été martyrisée plus tard, par l'ordre de Mem « mius Rufus, et ses restes ont été transportés dans « une *crypte creusée dans la pouzzolane, sur la voie « Ardéatine, dans un terrain qui appartenait à leur fa- « mille, à un mille et demi des murs de Rome*[1]. Nérée « et Achillée, martyrisés à leur tour, ont été ensevelis « aussi dans le même lieu, comme serviteurs fidèles « de la maison. »

La déportation de la jeune Flavia Domitilla dans l'île Pontia ne peut être révoquée en doute, puisque, dans sa lettre à Eustochium, saint Jérôme lui rappelle que sainte Paule, sa mère, a fait un pèlerinage dans cette île et a visité les cellules où Domitilla a subi un long martyre[2]. Évidemment l'exil des deux Domitilla est présent à la pensée de Tacite lorsqu'il estime son beau-père heureux « de n'avoir pas assisté à l'exil de tant « de matrones appartenant au sang le plus illustre[3]. » La translation des restes de la jeune fille est justifiée par l'existence de la catacombe[4], qui appartenait à sa

[1] *In prædio Domitillæ, in crypta arenaria, via Ardeatina, a muro Urbis milliario uno semis.*

[2] *Cellulas ubi longum martyrium duxerat* (*Epist.* LXXXVIII; *Op.*, t. IV, part. II, col. 672).

[3] *Non vidit Agricola... tot nobilissimarum feminarum exilia et fugas* (*Agric.*, XLV).

[4] J'ai déjà décrit cette catacombe dans le *Journal des Savants*, cahier de juillet 1868, p. 413.

famille ; sa virginité est attestée par l'Église elle-même ; la description topographique de son tombeau est conforme aux découvertes de la science archéologique. Enfin, le souvenir du martyre des saints Nérée et Achillée est attaché à un monument trop important pour être révoqué en doute. L'église qui existe encore auprès des thermes de Caracalla leur a été érigée en 524 par le pape Jean Ier. Quoique rebâtie en 1596 par le cardinal Baronius, elle a conservé ses ambons primitifs et la chaire presbytériale de saint Grégoire Ier, sur le dossier de laquelle est gravée une partie de sa XXVIIIe homélie, qu'il y prononça.

Sans reprendre des discussions qui ont été soutenues par les divers critiques que j'ai cités, voici donc quels étaient, selon les vraisemblances, les membres de la famille Flavia gagnés au christianisme :

1° Titus Flavius Clemens, neveu de l'empereur Domitien et consul ;

2° Flavia Domitilla, deux fois nièce de l'empereur, et par le sang et par alliance ;

3° Plautilla, sœur de Clemens et nièce de Domitien ;

4° Flavia Domitilla, fille de Plautilla et petite-nièce de Domitien ;

5° Petronilla, qui semble pouvoir être rattachée à la famille impériale.

C'est-à-dire qu'il ne restait plus que deux enfants en bas âge, Vespasien II et Domitien II ; et comme ils étaient fils de deux chrétiens, comme ils étaient entourés de tantes, de cousines, de serviteurs chrétiens, il est vraisemblable qu'on les préparait aux pratiques

chrétiennes et qu'ils auraient été baptisés dès que leur âge et le développement de leur intelligence l'auraient permis. Les eunuques Nérée, Achillée et peut-être d'autres esclaves ramenés de Judée par Titus après la conquête, étaient les propagateurs les plus ardents de la foi chrétienne dans la famille qui commandait à l'univers; en d'autres termes, tous les Flaviens qui vivaient encore étaient ou allaient être chrétiens, l'empereur seul excepté.

On conçoit donc quelle fut la stupeur de Domitien lorsqu'il découvrit cette entente pieuse qui lui avait été cachée soigneusement. Les poursuites dirigées par le fisc contre les Juifs furent la cause de cette découverte. Domitien, qui usait de tous les moyens pour remplir son trésor épuisé, fit percevoir avec la plus grande rigueur la capitation dont les Juifs étaient frappés. Cet impôt avait été porté à 2 drachmes par tête, ce qui équivaut certainement à plus de 20 ou 25 francs, proportion gardée de la valeur relative des métaux dans l'antiquité et dans le temps présent. Une telle exaction était lourde pour les Juifs, qui étaient pauvres et n'exerçaient à Rome que des industries basses; elle était intolérable surtout pour les chrétiens, qui étaient pour la plupart Juifs de naissance, et que les Romains continuaient à regarder comme des Juifs, en dissidence seulement sur le dogme. Cette dissidence n'empêchait point de les faire profiter des bénéfices de la religion hébraïque reconnue par le sénat; à l'abri de cette fiction légale, ils pratiquaient leur culte, impunis ou ignorés.

Depuis la prédication de saint Paul, les chrétiens s'étaient presque tous séparés de la synagogue et avaient brisé tout assujettissement aux pratiques extérieures du mosaïsme ; ils avaient cessé de faire circoncire leurs enfants, et, à plus forte raison, de soumettre les prosélytes qu'ils faisaient parmi les autres races à cette cruelle formalité. Lors donc que l'impôt établi sur les Juifs fut exigé au même titre des chrétiens, ils réclamèrent. Ils dirent qu'ils n'avaient rien de commun avec les Juifs, pas même les croyances. L'étonnement et les persécutions des employés du fisc ne firent que redoubler l'énergie de leurs protestations. On voulait les faire payer, *professi* et *improfessi*, c'est-à-dire ceux qui avaient fait leur déclaration comme ceux qui ne l'avaient point faite. Les violences des agents de Domitien poussèrent tout à l'extrême. Suétone se rappelait avoir vu un vieillard qu'on avait dépouillé de ses vêtements pour vérifier s'il était ou non circoncis. La querelle invétérée des chrétiens et des Juifs se ralluma avec plus d'intensité et les dénonciations firent le reste. Domitien, ému de cette agitation, ordonna une enquête. L'éveil une fois donné, on suivit toutes les traces; les délateurs, les esclaves torturés, les serviteurs infidèles firent leur office et bientôt la vérité fut connue.

L'empereur fut effrayé. Il touchait à la fin de son règne et de sa vie. A cette époque, ses vices, sa lâcheté, ses fureurs étaient à leur apogée. On était dans l'année 95. Sans hésiter, il donna cours à toute la rigueur des lois. Ce qui pour des étrangers et des Juifs n'était qu'une accusation simple, pour des citoyens romains

était une complication de charges criminelles. Ils étaient coupables, d'abord parce qu'ils pratiquaient des *superstitions étrangères* non reconnues par l'État (*reus superstitionis externæ*), ensuite parce qu'ils étaient *athées* et ne rendaient aucun culte aux dieux de l'empire; en troisième lieu parce qu'ils étaient *impies*, c'est-à-dire n'avaient point pour l'empereur l'adoration qui lui était due et ne justifiaient point leur fidélité par les sacrifices et les formalités religieuses qu'avait inventées le paganisme césarien. Pour des membres de la famille impériale, de tels crimes étaient plus graves encore. Nous n'avons aucun détail sur leur procès. Nous savons seulement que Flavius Clemens fut mis à mort, sa femme Flavia Domitilla déportée dans l'île Pandataria; l'autre Domitilla, leur nièce, déportée à l'île Pontia. Leurs biens furent confisqués, car leur intendant Stephanus était un des conjurés qui assassinèrent Domitien l'année suivante, et cet intendant se vengeait des poursuites de l'empereur, qui lui faisait rendre ses comptes et l'accusait de détournements. Les historiens ne disent point quel fut le sort de Plautilla et de Petronilla. Quant aux affranchis et aux esclaves de la maison impériale, ils durent être soumis aux tortures et suppliciés sur la moindre apparence. Les amis et les familiers ne furent pas traités avec moins de cruauté par un tyran soupçonneux, pieux et avide. Telle fut cette persécution, que l'Église cite comme la seconde, qui eut pour principe une mesure fiscale et qui atteignit surtout les parents de l'empereur et leurs serviteurs. Quant aux fils de Clément, Vespa-

sien jeune et Domitien jeune, ils étaient dans un âge trop tendre pour exciter la défiance; du reste, leur vie était précieuse, puisqu'ils devaient hériter de l'empire. Leur oncle tira de sa retraite le célèbre Quintilien et lui confia l'éducation de ces jeunes esprits, que le christianisme n'avait pu encore pénétrer. La gravité des circonstances et le caractère de celui qui demandait ce service ne permettaient pas à Quintilien de refuser.

Ainsi, à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, moins d'un demi-siècle après le séjour de saint Paul à Rome, la religion du Christ comptait parmi ses prosélytes la majorité de la famille régnante. Les deux princes qui devaient monter sur le trône après Domitien étaient élevés par un père et une mère qui étaient chrétiens, entourés par des chrétiennes qui étaient de leur sang et par des serviteurs qui propageaient activement la foi nouvelle. Si Domitien avait été assassiné un an plus tôt ou si le fisc n'avait pas découvert les progrès secrets du christianisme, et si l'empire avait été maintenu dans la famille Flavia, le triomphe du christianisme aurait été avancé de deux siècles, ou plutôt, car il ne faut rien exagérer, le christianisme aurait été, deux siècles plus tôt, adopté et pratiqué par un César. Maintenant ce triomphe eût-il été durable? Les communautés chrétiennes n'étaient-elles pas trop peu nombreuses, trop faibles, même à Rome, trop isolées dans l'empire? Le paganisme, qui, après deux siècles d'affaiblissement, devait résister avec tant de vigueur, n'aurait-il pas été alors tout-puissant? La réaction, après une surprise,

n'eût-elle pas été violente? Le jeune empereur, ou plutôt les parents du jeune empereur qui auraient essayé de convertir l'univers à leur foi n'auraient-ils pas été emportés par une révolte formidable des esprits? Ce sont là des hypothèses qu'il est impossible de résoudre, qui ne touchent plus à la réalité de l'histoire, mais qui offrent une ample matière aux réflexions.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS, — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Cie

BEULÉ

HISTOIRE DE L'ART GREC avant Périclès. 2e édit. 1 vol. . . . 3 fr. 50
PHIDIAS. Drame antique. 2e édit. 1 vol. . . . . 3 fr 50
CAUSERIES SUR L'ART. 2e édit. 1 vol. . . . . 3 fr. 50

ALLARD (P.)

ROME SOUTERRAINE. *Resumé des découvertes de* M. DE ROSSI *dans les catacombes romaines* et en particulier dans le cimetière de Calixte, par J. Spencer NORTHCOTE et W. R. BROWNLOW, traduit de l'anglais avec des additions et des notes, et précédé d'une préface de M. DE ROSSI 1 beau vol. grand in-8, illustré de vignettes, de chromolithographies et de plans. 28 fr.

SAULCY (F. DE)

VOYAGE EN TERRE SAINTE. 2 vol. grand in-8. . . . . 20 fr
HISTOIRE DE L'ART JUDAIQUE, d'après les textes sacrés et profanes. 1 vol. in-8. 7 fr.
LES CAMPAGNES DE JULES CÉSAR DANS LES GAULES. Études d'archéologie militaire. 1 vol. in-8. Figures. . . . . 7 fr

CHAMPOLLION LE JEUNE

LETTRES ÉCRITES D'ÉGYPTE ET DE NUBIE en 1828 et 1829. Nouvelle édit. 1 vol. in-8 avec planches. . . . . 7 fr. 50

DAUX (A.)

LES EMPORIA PHÉNICIENS dans le Zeugis et le Byzacium (Afrique septentrionale). Recherches sur leur origine et leur emplacement faites par ordre de l'empereur. 1 vol. grand in-8, accompagné de 10 plans et vues. (*Imprimerie nationale.*) . . . . . 10 fr

VIVIEN DE SAINT-MARTIN

LE NORD DE L'AFRIQUE DANS L'ANTIQUITÉ GRECQUE ET ROMAINE. Étude historique et géographique. (*Ouvrage couronné en 1860 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*) 1 vol. grand in-8, accompagné de 4 cartes. (*Imprimerie nationale.*) 12 fr.

CH. LENORMANT

BAS-RELIEFS DU PARTHÉNON ET DU TEMPLE DE PHIGALIE, disposés suivant l'ordre de la composition originale et gravés d'après les procédés d'ACH. COLLAS. 1 joli album contenant 20 pl. et un texte de 40 p. In-4° oblong, cartonné élégamment à l'anglaise. 15 fr

ROUGEMONT

L'AGE DE BRONZE, ou *les Sémites en Occident*. Matériaux pour servir à l'histoire de la haute antiquité. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

